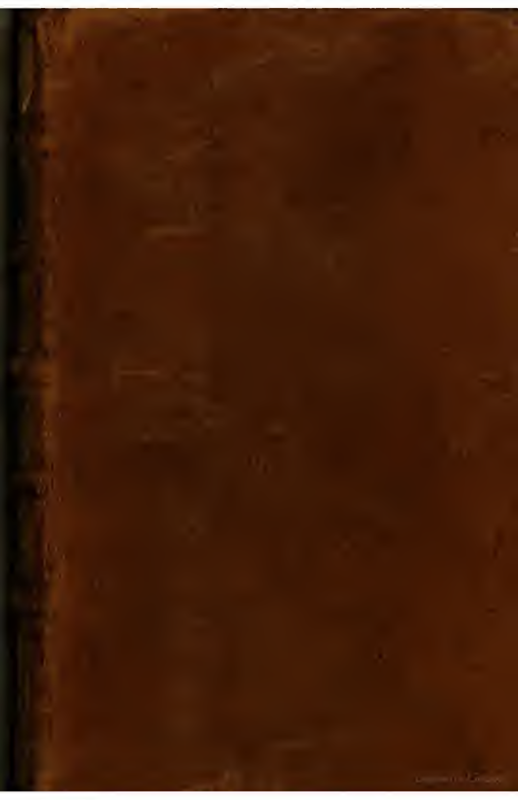
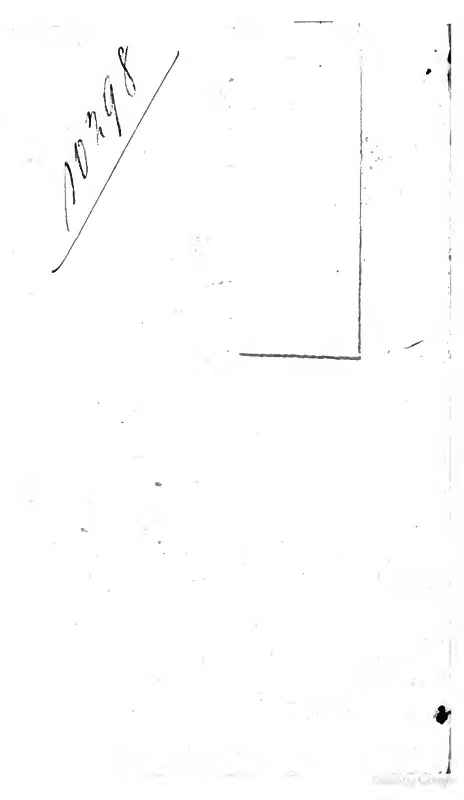
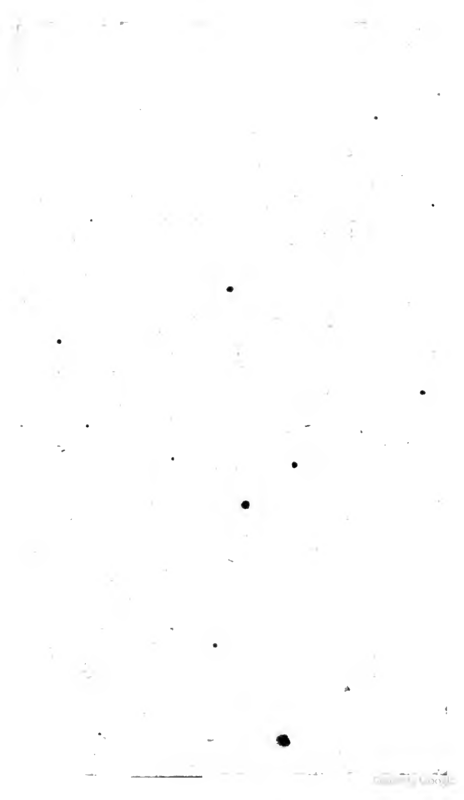



10798

NOUVELLE
BIBLIOTHÈQUE
DE VILLE
ET
DE CAMPAGNE.

TOME SIXIÈME.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DE VILLE ET DE CAMPAGNE,

OU CHOIX DE JOLIS ROMANS, CONTES en vers & en prose, Poésies diverses, Anecdotes, Bons-Mots, Faits intéressants, Variétés littéraires & historiques, &c.

POÉSIES DIVERSES.

TOME TROISIÈME.



A GENÈVE,

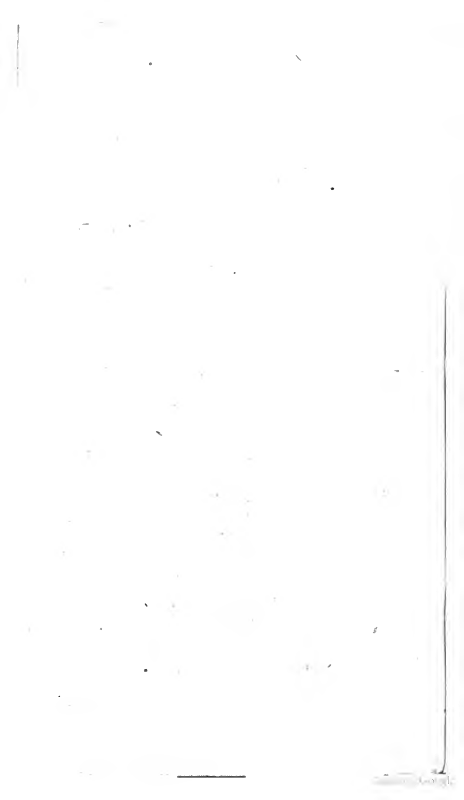
Et se trouve A TOULOUSE,

Chez N.-ÉTIENNE SENS, Libraire & Imprimeur, vis-à-vis l'Église St. Rome.

A NISMES,

Chez GAUDE, Frères, Libraires.

M. DCC. LXXXVIII.





POÉSIES DIVERSES.

LE TEMPLE DU GOUT [1].

LE Cardinal, oracle de la France,
Non ce Mentor qui gouverne aujourd'hui;
Mais ce Neſtor, qui du Pinde eſt l'appui,
Qui des ſavans a paſſé l'eſpérance,
Qui les ſoutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, & qui règne ſur nous,
Par les attraits de ſa douce éloquence;
Ce Cardinal, qui, ſur un nouveau ton,
En vers Latins fait parler la ſageſſe,
Réuniſſant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel & vainqueur de Lucrèce [2].

---

[1] Cet ouvrage fut compoſé en 1731.

[2] L'Anti-Lucrèce n'avoit point encore été imprimé; mais on en connoiſſoit quelques morceaux, & cet ouvrage avoit une très-grande réputation.

Ce Cardinal enfin, que tout le monde doit reconnoître à ce portrait, me dit un jour, qu'il vouloit que j'allasse avec lui au Temple du Goût. C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble au Temple de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, & que la plupart de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise:
Hélas! je connois assez peu
Les lois de cet aimable Dieu;
Mais je sais qu'il vous favorise.
Entre vos mains il a remis
Les clefs de son beau Paradis;
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai Pape de cette Eglise.
Mais de l'autre Pape & de vous
(Dût Rome se mettre en courroux)
La différence est bien visible;
Car la Sorbonne ose assurer,
Que le Saint Père peut errer,
Chose, à mon sens, assez possible:
Mais pour moi, quand je vous entends,
D'un ton si doux & si plausible,
Débiter vos discours brillants,
Je vous croirai presque infaillible.

Ah! me dit-il, l'infaillibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point, & dans le Temple du Goût pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez avec moi. Mais, insistai-je encore, si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pélerinage

Auffitôt on demandera
Que je compofe un gros ouvrage;
Voltaire fimplement fera
Un récit court, qui ne fera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais fon récit on frondera;
A la Cour on murmurera;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage,
Qui vous dit, d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a ni vu ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais fe fufer un plaifir honnête, dans la crainte ce que les autres en pourront penfer, je vis le guide, qui me faifoit l'honneur de e conduire.

Cher Rotelin [1], vous futes du voyage,
Vous que le goût ne ceffe d'infpirer,
Vous dont l'efprit fi délicat, fi fage,
Vous dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut fans s'égarer,
Chercher ce goût, ce Dieu que dans cet âge
Maints beaux-efprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des ftacles. D'abord nous trouvâmes Meffieurs ldus, Scioppius, Lexicocraffus, Scririus; une nuée de Commentateurs, qui tituoient des paffages, & qui compiloient gros volumes à propos d'un mot qu'ils ntendoient pas.

] L'abbé de Rotelin de l'Académie Françaife.

Là j'apperçus les Daciers [1], les Saumaises [2];
Gens hérissés de savantes fadaises,
Le teint jauni, les yeux rouges & secs,
Le dos courbé sous un tas d'Auteurs Grecs,
Tous noircis d'encre, & coïffés de poussière.
Je leur criai de loin, par la portière:
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût,
Vous décrasser? Nous, Messieurs? point du tout,
Ce n'est pas là, grâce au Ciel, notre étude:
Le goût n'est rien: nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on pensa; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu, ces Messieurs voulurent absolument nous faire lire certains passages de Dictys de Crète, & de Métrodore de Lampsaque, que Scaliger avoit estropiés. Nous les remerciâmes de leur cour-

---

[1] Dacier avoit une littérature fort grande; il connoissoit tout des Anciens, hors la grâce & la finesse: ses commentaires ont par-tout de l'érudition, & jamais de goût; il traduit grossièrement les délicatesses d'Horace.

Si Horace dit à sa maîtresse: *Miseri, quibus intentata nites:* Dacier dit: *Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace, sans vous connoître.* Il traduit: *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus: C'est à présent qu'il faut boire, & que sans rien craindre il faut danser de toute sa force. Mox juniores quærit adulteros: Elles ne sont pas plutôt mariées, qu'elles cherchent de nouveaux galans.* Mais quoiqu'il défigure Horace, & que ses notes soient d'un savant peu spirituel, son livre est plein de recherches utiles, & on loue son travail, en voyant son peu de génie.

[2] Saumaise est un Auteur savant qu'on ne lit plus guère. Il commence ainsi sa défense du Roi d'Angleterre, Charles I: « Anglais, qui vous renvoyez les têtes des » Rois comme des *balles de paume*, qui jouez à la *boule* » avec *des couronnes*, & qui vous servez des *sceptres comme* » *de marottes*.

oisie, & nous continuâmes notre chemin. Nous n'eumes pas fait cent pas, que nous trouvâmes un homme entouré de Peintres, d'Architectes, de Sculpteurs, de Doreurs, de faux Connoisseurs, de Flatteurs. Ils tournoient le dos au Temple du Goût.

D'un air content l'orgueil se reposoit,
Se pavanoit sur son large visage:
Et mon Crassus, tout en ronflant disoit:
J'ai beaucoup d'or, de l'esprit davantage:
Du goût, Messieurs, j'en suis pourvu sur-tout;
Je n'appris rien, je me connois à tout:
Je suis un aigle en conseil, en affaires:
Malgré les vents, les rocs & les corsaires,
J'ai dans le port fait aborder ma nef:
Partant il faut qu'on me bâtisse en bref
Un beau palais, fait pour moi, c'est tout dire,
Où tous les arts soient en foule entassés,
Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.
L'argent est prêt, je parle, obéissez.
Il dit, & dort. Aussitôt la canaille
Autour de lui s'évertue & travaille.
Certain maçon en Vitruve érigé,
Lui trace un plan d'ornemens surchargé,
Nul vestibule, encor moins de façade;
Mais vous aurez une longue enfilade;
Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur;
Grands cabinets, sallon sans profondeur;
Petits trumeaux, fenêtres à ma guise,
Que l'on prendra pour des portes d'église;
Le tout boisé, verni, blanchi, doré,
Et des badauts à coup sûr admiré.
Réveillez-vous, Monseigneur, je vous prie,
Crioit un Peintre, admirez l'industrie
De mes talens; Raphaël n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un palais.

C'eſt moi qui fais ennoblir la nature :
Je couvrirois plafonds, voûte, vouſſure,
Par cent magots travaillés avec ſoin,
D'un pouce ou deux, pour être vus de loin.
Craſſus s'éveille, il regarde, il rédige;
A tort, à droit, règle, approuve, corrige.
A ſes côtés, un petit curieux,
Lorgnette en main, diſoit: Tournez les yeux,
Voyez ceci, c'eſt pour votre chapelle :
Sur ma parole achetez ce tableau,
C'eſt Dieu le Père, en ſa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du [1] Vateau.
Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux-eſprits écumeur mercenaire,
Tout Bellegarde à ſes yeux étaloit,
Gacon, le Noble, & juſqu'à Des-Fontaines,
Recueils nouveaux, & journaux à centaines :
Et Monſeigneur vouloit lire, & bâilloit.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, & que nous allions arriver au Temple ſans autre mauvaiſe fortune ; mais la route eſt plus dangereuſe que je ne penſois. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuſcade.

Tel un dévot infatigable,
Dans l'étroit chemin du ſalut,
Eſt cent fois tenté par le Diable,
Avant d'arriver à ſon but.

C'étoit un concert que donnoit un homme

[1] Vateau eſt un Peintre Flamand, qui a travaillé à Paris, où il eſt mort il y a quelques années. Il a réuſſi dans les petites figures qu'il a deſſinées, & qu'il a très-bien groupées, mais il n'a jamais rien fait de grand, il en étoit incapable.

le robe, fou de la Musique qu'il n'avoit amais apprise, & encore plus fou de la Musique Italienne, qu'il ne connoissoit que par de mauvais airs inconnus à Rome, & estropiés en France par quelques filles de l'Opéra.

Il faisoit exécuter alors un long récitatif Français, mis en musique par un Italien, qui ne savoit pas notre langue. En vain on lui remontra, que cette espèce de musique, qui n'est qu'une déclamation notée, est nécessairement asservie au génie de la langue, & qu'il n'y a rien de si ridicule que des scènes Françaises chantées à l'Italienne, si ce n'est de l'Italien chanté dans le goût Français.

La Nature féconde, ingénieuse & sage,
ar ses dons partagés ornant cet univers,
arle à tous les humains, mais sur des tons divers.
insi que son esprit, tout peuple a son langage,
es sons & ses accens, à sa voix ajustés,
es mains de la Nature exactement notés;
oreille heureuse & fine en sent la différence.
ur le ton des Français il faut chanter en France.
ux lois de notre goût Lully sut se ranger;
embellit notre art, au-lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses, mon homme pondit en secouant la tête: Venez, venez, t-il, on va vous donner du neuf. Il fallut trer, & voilà son concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art & du bon sens,
Défiguroient, sur des tons glapissants,

Des vers Français, en fredons Italiques.
Une bégueule en lorgnant se pâmoit;
Et certain fat, ivre de sa parure,
En se mirant chevrotoit, frédonnoit;
Et de l'index battant faux la mesure,
Crioit, *Bravo*, lorsque l'on détonnoit.

Nous sortîmes au plus vîte : ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis en Grèce on en posa
Le fondement ferme & durable :
Puis jusqu'au Ciel on exhaussa
Le faîte de ce Temple aimable.
L'Univers entier l'encensa.
Le Romain long-temps intraitable,
Dans ce séjour s'apprivoisa.
Le Musulman, plus implacable,
Conquit le Temple, & le rasa.
En Italie on ramassa
Tous les débris, que l'infidelle
Avec fureur en dispersa.
Bientôt FRANÇOIS PREMIER osa
En bâtir un sur ce modèle.
Sa postérité méprisa
Cette architecture si belle.
Richelieu vint, qui répara
Le Temple abandonné par elle.
LOUIS LE GRAND le décora :
Colbert, son Ministre fidelle,
Dans ce Sanctuaire attira
Des beaux-Arts la troupe immortelle.
L'Europe jalouse admira
Ce Temple en sa beauté nouvelle;
Mais je ne sais s'il durera.
Je pourrois décrire ce Temple,
Et détailler les ornemens

Que le voyageur y contemple ;
Mais n'abusons point de l'exemple
De tant de faiseurs de romans.
Sur-tout fuyons le verbiage
De Monsieur de Félibien,
Qui noye éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'est point chargé des antiquailles,
Que nos très-gothiques aïeux
Entassoient autour des murailles
De leurs Temples, grossiers comme eux.
Il n'a point les défauts pompeux
De la chapelle de Versaille,
Ce colifichet fastueux,
Qui du peuple éblouit les yeux,
Et dont le connoisseur se raille.

Il est plus aisé de dire ce que ce Temple n'est pas, que de faire connoître ce qu'il est. J'ajouterai seulement en général, pour éviter la difficulté :

Simple en étoit la noble architecture ;
Chaque ornement, à sa place arrêté,
Y sembloit mis par la nécessité :
L'art s'y cachoit sous l'air de la nature ;
L'œil satisfait embrassoit sa structure,
Jamais surpris, & toujours enchanté.

Le Temple étoit environné d'une foule de Virtuoses, d'Artistes & de Juges de toutes espèces, qui s'efforçoient d'entrer, mais qui n'entroient point :

Car la Critique, à l'œil sévère & juste,
Gardant les clefs de cette porte auguste,
D'un bras d'airain fièrement repoussoit
Le peuple Goth, qui sans cesse avançoit.

Oh ! que d'hommes confidérables, que de gens du bel air, qui préfident fi impérieufement à de petites fociétés, ne font point reçus dans ce Temple, malgré les dîners qu'ils donnent aux beaux-efprits, & malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les journaux !

On ne voit point dans ce pourpris,
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux-efprits,
Qu'on vit foutenir dans Paris
Les Pradons & les (1) Scuderis,
Contre les immortels écrits
Des Corneilles & des Racines.

On repouffoit auffi rudement ces ennemis obfcurs de tout mérite éclatant, ces infectes de la fociété, qui ne font apperçus que parce qu'ils piquent. Ils auroient envié également Rocroy au grand Condé, Denain à Villars, & Polyeucte à Corneille. Ils auroient exterminé le Brun, pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le célèbre le Moine à fe tuer, pour avoir fait

[1] Scuderi étoit, comme de raifon, ennemi déclaré de Corneille. Il avoit une cabale qui le mettoit fort au-deffus de ce père du Théatre. Il y a encore un mauvais ouvrage de Sarrazin, fait pour prouver que je ne fais quelle pièce de Scuderi, nommée l'*Amour tyrannique*, étoit le chef-d'œuvre de la Scène Françaife. Ce Scuderi fe vantoit qu'il y avoit eu quatre portiers tués à une de fes pièces, & il difoit qu'il ne céderoit à Corneille, qu'en cas qu'on eut tué cinq portiers au Cid & aux Horaces.

A l'égard de Pradon, on fait que fa *Phèdre* fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de Racine, & qu'il fallut du temps pour faire céder la cabale au mérite.

'admirable Sallon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la ciguë, que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie;
L'intérêt, le soupçon, l'infame calomnie,
Et souvent les dévots, monstres plus odieux,
Entr'ouvrent en secret, d'un air mystérieux,
Les portes des palais à leur cabale impie.
C'est là que d'un Midas ils fascinent les yeux.
Un fat leur applaudit, un méchant les appuie.
Le mérite indigné, qui se tait devant eux,
Verse en secret des pleurs que le temps seul essuie.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paroître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un spectacle plus plaisant; c'étoit une foule d'Ecrivains de tout rang, de tout état & de tout âge, qui grattoient à la porte, & qui prioient la Critique de les laisser entrer. L'un apportoit un Roman Mathématique; l'autre une Harangue à l'Académie; celui-ci venoit de composer une comédie Métaphysique; celui-là tenoit un petit recueil de ses Poésies imprimé depuis long-temps *incognito*, avec une longue Approbation (1) & un Privilége. Cet autre venoit présenter un Mandement en style précieux, & étant tout surpris qu'on se mit à rire au-lieu de lui demander sa bénédiction. « Je suis le révérend Père Albertus » Garassus, disoit un moine noir; je prêche » mieux que Bourdaloue; car jamais Bour-

[1] Beaucoup de mauvais livres sont imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

» daloue ne fit brûler de livres ; & moi j'ai
» déclamé avec tant d'éloquence contre
» Pierre Bayle, dans une petite province
» toute pleine d'esprit, j'ai touché telle-
» ment les auditeurs, qu'il y en eut six qui
» brûlèrent chacun leur Bayle. Jamais l'élo-
» quence n'obtint un si beau triomphe ».
» Allez, frère Garassus, lui dit la Critique,
» allez, barbare ; sortez du Temple du
» Goût, sortez de ma présence, Visigoth
» moderne, qui avez insulté celui que j'ai
» inspiré ». J'apporte ici Marie Alacoque,
disoit un homme fort grave ; « Allez souper
» avec elle, répondit la Déesse ».

Un raisonneur avec un fausset aigre,
Crioit, Messieurs, je suis un Juge intègre,
Qui toujours parle, arguë & contredit ;
Je viens sifler tout ce qu'on applaudit.
Lors la Critique apparut & lui dit:
Ami Bardou, vous êtes un grand Maître ;
Mais n'entrerez en cet aimable lieu ;
Vous y venez pour fronder notre Dieu ;
Contentez-vous de ne le pas connoître.

M. Bardou se mit alors à crier : Tout le monde est trompé, & le sera. Il n'y a point de Dieu du Goût, & voici comme je le prouve. Alors il proposa, il divisa, il subdivisa, il distingua, il résuma ; personne ne l'écouta, & l'on s'empressoit à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée,
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venoit la Motte Houdard ;

Lequel disoit d'un ton de papelard,
Ouvrez, Messieurs, c'est mon Œdipe en prose [1];
Mes vers sont durs, d'accord, mais fort de chose :
De grâce ouvrez; je veux à Despréaux,
Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut à la douceur de on maintien & à la dureté de ses derniers ers, & elle le laissa quelque temps entre Perrault & Chapelain, qui assiégeoient la porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre Versificateur, soutenu par deux petits Satyres, & couvert de lauriers & de chardons.

Je viens, dit-il [2], pour rire & pour m'ébattre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour faisant le Diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entends-là? dit la Critique. C'est moi, reprit le Rimeur. J'arrive l'Allemagne pour vous voir, & j'ai pris la saison du printemps :

Car les jeunes zéphyrs, de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux [3].

---

[1] Houdard de la Motte fit, en 1728, un *Œdipe* en prose, & un *Œdipe* en vers. A l'égard de son *Œdipe* en prose, personne, que je sache, n'a pu le lire. Son *Œdipe* en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres œuvres dramatiques; & l'Auteur a eu soin de mettre dans un avertissement, que cette pièce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet Auteur a fait d'autres ouvrages estimés, quelques Odes très-belles, de jolis Opéras, & des dissertations très-bien écrites.

[2] Vers de Rousseau.

[3] Vers du même.

Plus il parloit ce langage, moins la porte s'ouvroit. Quoi! l'on me prend donc, dit-il,

Pour [1] une grenouille aquatique,
Qui du fond d'un petit thorax,
Va chantant pour toute musique,
Brekeke, kake, koax, koax, koax?

Ah, bon Dieu! s'écria la Critique, quel horrible jargon! Elle ne put d'abord reconnoître celui qui s'exprimoit ainsi. On lui dit que c'étoit Rousseau, dont les Muses avoient changé la voix, en punition de ses méchancetés : elle ne pouvoit le croire, & refusoit d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ses premiers vers; mais elle s'écria :

O vous, Messieurs les beaux-esprits,
Si vous voulez être chéris
Du Dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits,
Le Dieu du Goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me faisant approcher, elle me dit tout bas : Tu le connois : il fut ton ennemi, & tu lui rends justice.

Tu vis sa Muse indifférente,
Entre l'autel & le fagot,
Manier d'une main savante,
De David la harpe imposante,
Et le flageolet de Marot.
Mais n'imites pas la foiblesse

[1] Vers du même.

Qu'il eut de rimer trop long-temps.
Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printemps;
Et la froide & triste vieillesse.
N'est faite que pour le bon sens.

Après avoir donné cet avis, la Critique décida que Rousseau passeroit devant la Motte, en qualité de Versificateur, mais que la Motte auroit le pas, toutes les fois qu'il s'agiroit d'esprit & de raison.

Ces deux hommes si différents n'avoient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colère, & l'autre tressaillit de joie à l'aspect d'un homme, qui étoit depuis long-temps dans ce Temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

C'étoit le discret Fontenelle,
Qui par les beaux-arts entouré,
Répandoit sur eux, à son gré,
Une clarté douce & nouvelle
D'une planète, à tire d'aile,
En ce moment il revenoit
Dans ces lieux où le Goût tenoit
Le siége heureux de son empire.
Avec Quinault il badinoit,
Avec Mairan il raisonnoit;
D'une main légère il prenoit
Le compas, la plume & la lyre.

Eh quoi! cria Rousseau, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes? Quoi! le bon Goût souffrira dans son Temple l'Auteur des *Lettres du Ch. d'Her.***, d'une *Passion d'Automne*, d'un *Clair de Lune*, d'un *Ruisseau amant de la Prairie*, de la

Tragédie d'Aſpar, *d'Endymion*, &c. Eh non! dit la Critique; ce n'eſt pas l'Auteur de tout cela que tu vois, c'eſt celui des *Mondes*, livre qui auroit dû t'inſtruire; de *Thétis* & de *Pélée*, opéra qui excite inutilement ton envie; de l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences*, que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rouſſeau alla faire une épigramme; & Fontenelle le regarda avec cette compaſſion philoſophique qu'un eſprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne ſait que rimer, & il alla prendre paiſiblement ſa place entre Lucrèce & Leibnitz [1]. Je demandai, pourquoi Leibnitz étoit là? On me répondit que c'étoit pour avoir fait d'aſſez bons vers latins, quoiqu'il fût Métaphyſicien & Géomètre; & que la Critique le ſouffroit en cette place, pour tâcher d'adoucir par cet exemple l'eſprit dur de la plupart de ſes confrères.

Cependant la Critique ſe tournant vers l'Auteur des *Mondes*, lui dit: Je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre

---

[1] Leibnitz, né à Leipſick le 23 juin 1664, mort à Hanovre le 14 novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il étoit plus univerſel que Newton, quoiqu'il n'ait peut-être pas été ſi grand Mathématicien. Il joignoit à une profonde étude de toutes les parties de la Phyſique, un grand goût pour les Belles-Lettres; il faiſoit même des Vers Français. Il a paru s'égarer en Métaphyſique; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des ſyſtèmes. Au-reſte, il dut ſa fortune à ſa réputation. Il jouiſſoit de groſſes penſions de l'Empereur d'Allemagne, de celui de Moſcovie, du Roi d'Angleterre, & de pluſieurs autres Souverains.

:unesse, comme font ces Cyniques jaloux; nais je suis la Critique, vous êtes chez le)ieu du Goût : & voici ce que je vous dis e la part de ce Dieu, du Public & de la nienne; car nous sommes, à la longue, oujours tous trois d'accord;

Votre Muse sage & riante
Devroit aimer un peu moins l'art:
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de Lucrèce, il rougit d'abord en oyant le Cardinal son ennemi; mais à peine eut-il entendu parler, qu'il l'aima. Il courut lui, & lui dit en très-beaux vers Latins, e que je traduis ici en assez mauvais vers 'rançais.

Aveugle que j'étois, je crus voir la nature;
e marchois dans la nuit, conduit par Epicure.
'adorai, comme un Dieu, ce mortel orgueilleux,
)ui fit la guerre au Ciel, & détrôna les Dieux.
'ame ne me parut qu'une foible étincelle,
)ue l'instant du trépas dissipe dans les airs.
'u m'as vaincu, je cède, & l'ame est immortelle,
ussi-bien que ton nom, mes écrits, & tes vers.

Le Cardinal répondit à ce compliment très-latteur dans la langue de Lucrèce. Tous es Poëtes Latins qui étoient là, le prirent our un ancien Romain, à son air & à son tyle; mais les Poëtes Français sont fort âchés qu'on fasse des vers dans une langue u'on ne parle plus, & disent que puisque ucrèce, né à Rome, embellissoit Epicure n Latin, son adversaire né à Paris, devoit

le combattre en Français. Enfin, après beaucoup de ces retardemens agréables, nous arrivâmes juſqu'à l'Autel, & juſqu'au trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir;
Ce Dieu qu'on ne ſait point ſervir,
Quand avec ſcrupule on l'adore,
Que la Fontaine ſait ſentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il ſe plaiſoit à conſulter
Ces grâces ſimples & naïves,
Dont la France doit ſe vanter;
Ces grâces piquantes & vives,
Que les nations attentives
Voulurent ſouvent imiter;
Qui de l'art ne ſont point captives;
Qui régnoient jadis à la Cour;
Et que la nature & l'amour
Avoient fait naître ſur nos rives:
Il eſt toujours environné
De leur troupe tendre & légère;
C'eſt par leurs mains qu'il eſt orné,
C'eſt par leurs charmes qu'il ſait plaire;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadème qu'au Parnaſſe
Compoſa jadis Apollon,
Du laurier du divin Maron,
Du lierre & du myrte d'Horace,
Et des roſes d'Anacréon.
Sur ſon front règne la ſageſſe;
Le ſentiment & la fineſſe
Brillent tendrement dans ſes yeux;
Son air eſt vif, ingénieux;
Il vous reſſemble enfin, Sylvie,
A vous que je ne nomme pas,

De peur des cris & des éclats
De cent beautés que vos appas
Font deffécher de jaloufie.
Non-loin de lui, Rollin dictoit [1]
Quelques leçons à la jeuneffe,
Et quoiqu'en robe, on l'écoutoit,
Chofe affez rare à fon efpèce.
Près de là, dans un cabinet,
Que [2] Girardon & le Puget
Embelliffoient de leur fculpture,
Le Pouffin fagement peignoit [3];

---

[1] Charles Rollin, ancien Recteur de l'Univerfité & Profeffeur Royal, eft le premier homme de l'Univerfité qui ait écrit purement en Français pour l'inftruction de la jeuneffe, & qui ait recommandé l'étude de notre langue, fi néceffaire, & cependant fi négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des études* refpire le bon goût & la faine littérature prefque par-tout. On lui reproche feulement de defcendre dans des minuties. Il ne s'eft guère éloigné du bon goût que quand il a voulu plaifanter; tom. III. pag. 305, en parlant de Cyrus : « Auffi» tôt, dit-il, on équipe le petit Cyrus en échanfon ; il » s'avance gravement, la ferviette fur l'épaule, & tenant » la coupe délicatement entre trois doigts : J'ai appréhen» dé, dit le petit Cyrus, que cette liqueur ne fût du poi» fon. Comment cela ? Oui, mon papa ». Et en un autre endroit, en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfans : « Une balle, un ballon, un fabot, font fort de » leur goût. Depuis le toît jufqu'à la cave, tout parloit » Latin chez Robert Etienne ». Il feroit à fouhaiter qu'on corrigeât ces mauvaifes plaifanteries dans la première édition qu'on fera de ce livre, fi eftimable d'ailleurs.

[2] Girardon mettoit dans fes ftatues plus de grâce, & le Puget plus d'expreffion. Les bains d'Apollon font de Girardon; mais il n'a pas fait les chevaux, ils font de Marfi, Sculpteur digne d'avoir mêlé fes travaux avec Girardon. Le Milon & le Gladiateur font du Puget.

[3] Le Pouffin, né aux Andelis en 1594, n'eut de maître que fon génie, & quelques Eftampes de Raphaël, qui lui tombèrent entre les mains. Le défir de confulter la belle nature dans les antiques, le fit aller à Rome, malgré les obftacles qu'une extrême pauvreté mettoit à

Le Brun fièrement dessinoit [1];
Le Sueur entr'eux se plaçoit [2],
On l'y regardoit sans murmure:
Et le Dieu, qui de l'œil suivoit
Les traits de leur main libre & sûre,
En les admirant, se plaignoit
De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts il manquoit
Le coloris de la nature.
Sous ses yeux, des amours badins
Ranimoient ces touches savantes,
Avec un pinceau que leurs mains
Trempoient dans les couleurs brillantes
De la palette de Rubens [3].

---

ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvres, qu'il ne vendoit que sept écus pièce. Appellé en France par le Secrétaire d'Etat Desnoyers, il y établit le bon goût de la Peinture : mais persécuté par ses envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation & sans fortune. Il a sacrifié le coloris à toutes les autres parties de la Peinture. Ses Sacremens sont trop gris : cependant il y a dans le cabinet de Mgr. le Duc d'Orléans un ravissement de St.-Paul, du Poussin, qui fait pendant avec la vision d'Ezéchiel, de Raphaël, & qui est d'un coloris assez fort. Ce tableau n'est point déparé du tout par celui de Raphaël, & on les voit tous deux avec un égal plaisir.

[1] Le Brun, disciple de Vouet, n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la famille d'Alexandre est beaucoup mieux coloré que ses batailles. Ce Peintre n'a pas un si grand goût de l'antique que le Poussin & Raphaël; mais il a autant d'invention que Raphaël, & plus de vivacité que le Poussin. Les Estampes des batailles d'Alexandre sont plus recherchées que celles des batailles de Constantin par Raphaël & par Jules Romain.

[2] Eustache le Sueur étoit un excellent Peintre, quoiqu'il n'eut point été en Italie. Tout ce qu'il a fait étoit dans le grand goût; mais il manquoit encore de beau coloris.

Ces trois Peintres sont à la tête de l'Ecole Française.

[3] Rubens égale le Titien pour le coloris; mais il est fort au-dessous de nos Peintres Français pour la correction du dessin.

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans e Sanctuaire bien des gens qui passoient, il ' a soixante ou quatre-vingt ans, pour être es plus chers favoris du Dieu du Goût. Les ʾavillons, les Benserades, les Pelissons, les ʾegrais (1), les St.-Evremonds, les Balzacs, es Voitures, ne me parurent pas occuper es premiers rangs. Ils les avoient autrefois, ne dit un de mes guides; ils brilloient avant ue les beaux jours des Belles-Lettres fussent arrivés; mais peu-à-peu ils ont cédé ıux véritablement Grands-Hommes. Ils ne ont plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avoient guère que 'esprit de leur temps, & non cet esprit qui ɔasse à la dernière postérité.

Déjà de leurs foibles écrits
Beaucoup de grâces sont ternies:
ls sont comptés encor au rang des beaux-esprits;
Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le

---

[1] Segrais est un Poëte très-foible; on ne lit point ses Eglogues, quoique Boileau les ait vantées. Son *Enéide* est du style de Chapelain. Il y a un Opéra de lui; c'est Rolland & Angélique, sous le titre de *l'Amour guéri par le temps.* On voit ces vers dans le prologue :

Pour couronner leur tête
En cette fête,
Allons dans nos jardins,
Avec les lys de Charlemagne,
Assembler les jasmins,
Qui parfument l'Espagne.

La *Zaïde* est un roman purement écrit, & entre les mains de tout le monde; mais il n'est pas de lui.

Sanctuaire, en récitant ce vers de Despréaux :

Que Segrais dans l'églogue encharme les forêts.

Mais la Critique ayant lu par malheur pour lui, quelques pages de son *Enéïde* en Vers Français, le renvoya assez durement, & laissa venir à sa place Madame [1] de la Fayette, qui avoit mis sous le nom de Segrais le Roman aimable de *Zaïde*, & celui de la *Princesse de Cléves*.

On ne pardonne pas à Pelisson d'avoit dit gravement tant de puérilités dans son Histoire de l'Académie Française, & d'avoir rapporté, comme de bons mots, des choses assez grossières [2]. Le doux, mais foible

---

[1] Voici ce que M. Huet, Evêque d'Avranches, rapporte, pag. 204, de ses Commentaires, édition d'Amsterdam : « Madame de la Fayette négligea si fort la gloire » qu'elle méritoit, qu'elle laissa sa *Zaïde* paroître sous le » nom de Segrais : & lorsque j'eus rapporté cette anecdote, » quelques amis de Segrais, qui ne savoient point la vé» rité, se plaignirent de ce trait, comme d'un outrage » fait à sa mémoire. Mais c'étoit un fait dont j'avois été » long-temps témoin oculaire, & c'est ce que je suis en » état de prouver par plusieurs lettres de Madame de la » Fayette, & par l'original du manuscrit de la *Zaïde*, dont » elle m'envoyoit les feuilles à mesure qu'elle les com» posoit ».

[2] Voici ce que Pelisson rapporte comme de bons mots. Sur ce qu'on parloit de marier Voiture, fils d'un marchand de vin, à la fille d'un pourvoyeur de chez le Roi :

O que ce beau couple d'amans
Va goûter de contentemens !
Que leurs délices seront grandes !
Ils seront toujours en festins ;
Car si la PROU fournit les viandes,
VOITURE fournira le vin.

Pavillon, fait sa cour humblement à Madame Deshoulières, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal [1] Saint-Évremont n'ose parler de vers à personne. Balzac assomme de longues phrases hyperboliques [2] Voiture & Benserade, qui lui répondent par des pointes & des jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchois le fameux Comte de Bussy. Madame de Sévigné, qui est aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit, que son cher cousin, homme de beaucoup d'esprit, un peu trop vain, n'avoit jamais pu réussir à donner au Dieu du Goût cet excès de bonne opinion que le Comte de Bussy avoit de Messire Roger de Rabutin.

Bussy, qui s'estime & qui s'aime,
Jusqu'au point d'en être ennuyeux,
Est censuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir d'un ton glorieux

Il ajoute que Madame Desloges, jouant au jeu des Proverbes, dit à Voiture : « Celui-ci ne vaut rien, per- » cez-nous-en d'un autre ». Son histoire de l'Académie est remplie de pareilles minuties, écrites languissamment : & ceux qui lisent ce livre sans prévention, sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avoit alors quarante personnes intéressées à le louer.

[1] On sait à quel point St.-Evremond étoit mauvais Poëte. Ses Comédies sont encore plus mauvaises. Cependant il avoit tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cents louis pour imprimer sa Comédie de *Sir Politik.*

[2] Voiture est celui de tous ces illustres du temps passé, qui eut le plus de gloire, & celui dont les ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez quatre ou cinq petites pièces de vers, & peut-être autant de lettres. Il passoit pour écrire des lettres mieux que Pline,

Parlé trop fouvent de lui-même [1]
Mais fon fils, fon aimable fils
Dans le Temple eft toujours admis :
Lui, qui fans flatter, fans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle auffi-bien

& fes lettres ne valent guère mieux que celles de le Pays & de Bourfaut. Voici quelques-uns de fes traits : « Lorfque vous me déchirez le cœur & que vous le met» tez en mille pièces, il n'y en a pas une qui ne foit » à vous, & un de vos fouris confit mes plus amères » douleurs. Le regret de ne vous plus voir me coûte, » fans mentir, plus de cent mille larmes. Sans mentir, » je vous confeille de vous faire Roi de Madère. Imagi» nez-vous le plaifir d'avoir un Royaume tout de fucre. » A dire le vrai nous y vivrions avec beaucoup de dou» ceur ».

Il écrit à Chapelain : « & notez quand il me vient en » la penfée, que c'eft au plus judicieux homme de notre » fiècle, au père de *la Lionne* & de *la Pucelle* que j'écris, » les cheveux me dreffent fi fort à la tête, qu'il femble » d'un hériffon ».

Souvent rien n'eft fi plat que fa poéfie.

Nous trouvames près Sercotte,
Cas étrange, & vrai pourtant,
Des bœufs qu'on voyoit broutant
Deffus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Cependant Voiture a été admiré, parce qu'il eft venu dans un temps où l'on commençoit à fortir de la barbarie, & où l'on couroit après l'efprit fans le connoître. Il eft vrai que Defpréaux l'a comparé à Horace : mais Defpréaux étoit alors jeune. Il payoit volontiers ce tribut à la réputation de Voiture, pour attaquer celle de Chapelain, qui paffoit alors pour le plus grand génie de l'Europe, & Defpréaux a rétracté depuis ces éloges.

[1] Il écrivit au Roi : Sire, un homme comme moi, qui a de la naiffance, de l'efprit & du courage..... J'ai de la naiffance, & l'on dit que j'ai de l'efprit pour faire eftimer ce que je dis.

Que

Que son père croyoit écrire.
Je vis arriver en ce lieu
Le brillant Abbé de Chaulieu,
Qui chantoit en sortant de table.
Il osoit caresser le Dieu,
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguoit dans sa douce ivresse
Des beautés sans correction [1],
Qui choquoient un peu la justesse,
Mais respiroient la passion.
[2] La Fare, avec plus de mollesse,

---

[1] L'Abbé Chaulieu, dans une Epître au Marquis de la Fare, connue dans le Public sous le titre du Déiste, dit :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides ;
Déjà venoient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'Empire des morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un Confesseur, & parle d'un Dieu d'Israël.

Lorsqu'au bord de mon lit une voix menaçante,
Des volontés du Ciel interprète lassante.

Voilà bien le Confesseur. Dans une autre pièce sur la Divinité, il dit :

D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'existence :
Ainsi l'on doit passer avec tranquillité
Les ans que nous départ *l'aveugle destinée.*

Ces remarques sont exactes, & M. de St. Marc s'est trompé en disant dans son édition de Chaulieu qu'elles ne l'étoient pas. On trouve dans ses poésies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois pièces écrites avec une correction continue ; mais les beautés de sentiment & d'imagination, qui y sont répandues, en rachètent les défauts.

L'Abbé de Chaulieu mourut en 1720, âgé de près de quatre-vingts ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

[2] Le Marquis de la Fare, Auteur des Mémoires qui portent son nom, & de quelques pièces de poésie, qui

En baiſſant ſa lyre d'un ton,
Chantoit auprès de ſa maîtreſſe
Quelques vers ſans préciſion,
Que le plaiſir & la pareſſe
Dictoient ſans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux, le vif Hamilton [1],
Toujours armé d'un trait qui bleſſe,
Médiſoit de l'humaine eſpèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aiſé, le tendre Saint Aulaire [2],
Plus vieux encor qu'Anacréon,
Avoit une voix plus légère;
On voyoit les fleurs de Cythère,
Et celles du ſacré vallon,
Orner ſa tête octogénaire.

Le Dieu aimoit fort tous ces Meſſieurs, & ſur-tout ceux qui ne ſe piquoient de rien; il avertiſſoit Chaulieu de ne ſe croire que le premier des Poëtes négligés, & non pas le premier des bons Poëtes.

Ils faiſoient converſation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur temps. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'Hôtel de Rambouillet (1), ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

---

reſpirent la douceur de ſes mœurs, étoit plus aimable homme, qu'aimable Poëte. Il eſt mort en 1718. Ses poéſies ſont imprimées à la ſuite des œuvres de l'Abbé de Chaulieu, ſon intime ami, avec une préface très-partiale & pleine de défauts.

[1] Le Comte Antoine Hamilton, né à Caen en Normandie, a fait des vers pleins de feu & de légéreté. Il étoit fort ſatyrique.

[2] M. de St. Aulaire, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, faiſoit encore des chanſons aimables.

[3] Deſpréaux alla réciter ſes ouvrages à l'Hôtel de Rambouillet. Il y trouva Chapelain, Cottin & quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

On y fait fuir également
Le précieux, le pédantisme,
L'air empesé du syllogisme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'est là qu'avec grâce on allie
Le vrai savoir à l'enjoûment,
Et la justesse à la saillie.
L'esprit en cent façons se plie;
On sait lancer, rendre, essuyer
Des traits d'aimable raillerie;
Le bon sens, de peur d'ennuyer,
Se déguise en plaisanterie.

Là se trouvoit Chapelle, ce génie plus ébauché encore que délicat, plus naturel ue poli, facile dans ses vers, incorrect dans on style, libre dans ses idées. Il parloit toujours au Dieu du Goût sur les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour :

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées,
Qui chez Richelet étalées,
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables, que e rencontrai le Président de Maisons, omme très-éloigné de dire des riens, omme aimable & solide, qui avoit aimé ous les Arts.

O transports! ô plaisirs! ô momens pleins de charmes!
Cher Maisons, m'écriai-je, en l'arrosant de larmes,
C'est toi que j'ai perdu, c'est toi que le trépas,
A la fleur de tes ans, vint frapper dans mes bras.
La mort, l'affreuse mort fut sourde à ma prière.

Ah! puiſque le Deſtin nous vouloit ſéparer;
C'étoit à toi de vivre, à moi ſeul d'expirer.
Hélas! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
Le Ciel pour mon partage a choiſi les douleurs;
Il sème de chagrins ma pénible carrière;
La tienne étoit brillante & couverte de fleurs.
Dans le ſein des plaiſirs, des arts & des honneurs,
Tu cultivois en paix les fruits de ta ſageſſe;
Ta vertu n'étoit point l'effet de ta foibleſſe;
Je ne te vis jamais offuſquer ta raiſon
Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.
L'homme eſt né pour l'erreur; on voit la molle argile,
Sous la main du potier, moins ſouple & moins docile,
Que l'ame n'eſt flexible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorants de ce foible Univers.
Tu bravas leur empire, & tu ne ſus te rendre
Qu'aux paiſibles douceurs de la pure amitié;
Et dans toi la nature avoit aſſocié
A l'eſprit le plus ferme, un cœur facile & tendre.

Parmi ces gens d'eſprit nous trouvâmes quelques Jéſuites. Un Janſéniſte dira, que les Jéſuites ſe fourent par-tout; mais le Dieu du Goût reçoit auſſi leurs ennemis; & il eſt aſſez plaiſant de voir dans ce Temple Bourdaloue qui s'entretient avec Paſcal ſur le grand art de joindre l'éloquence au raiſonnement. Le P. Bouhours eſt derrière eux, marquant ſur des tablettes toutes les fautes de langage, & toutes les négligences qui leur échappent.

Le Cardinal ne put s'empêcher de dire au P. Bouhours:

Quittez d'un cenſeur pointilleux
La pédanteſque diligence;
Aimons juſqu'aux défauts heureux

De leur mâle & libre éloquence.
J'aime mieux errer avec eux,
Que d'aller, cenſeur ſcrupuleux,
Peſer des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de poli-
ſe que je ne le rapporte; mais nous autres
ëtes, nous ſommes ſouvent très-impolis
ur la commodité de la rime.

Je ne m'arrêtai pas dans ce Temple à voir
; ſeuls beaux eſprits.

Vers enchanteurs, exacte proſe,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût eſt peu de choſe:
Beaux-Arts, je vous invoque tous!
Muſique, Danſe, Architecture,
Art de graver, docte Peinture,
Que vous m'inſpirez de déſirs!
Beaux-Arts, vous êtes des plaiſirs;
Il n'en eſt point qu'on doive exclure.

Je vis les Muſes préſenter tour-à-tour ſur
ıutel du Dieu, des livres, des deſſins,
des plans de toute eſpèce. On voit ſur
:t autel le plan de cette belle façade du
ouvre, dont on n'eſt point redevable au
avalier Bernini, qu'on fit venir inutilement
ı France avec tant de fraix, & qui fut
ɔnſtruite par Perrault & par Louis le Vau,
:ands Artiſtes trop peu connus. Là eſt le
ɛſſin de la porte St. Denis, dont la plu-
ırt des Pariſiens ne connoiſſent pas plus
beauté, que le nom de François Blondel,
ıi acheva ce monument. Cette admirable

fontaine [1], qu'on regarde si peu, & qui est ornée des précieuses sculptures de Jean Gougeon; mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de Bouchardon, & qui semble accuser la grossière rusticité de toutes les autres. Le portail de saint Gervais, chef-d'œuvre d'Architecture, auquel il manque une Église, une place, & des admirateurs, & qui devroit immortaliser le nom de Desbrosses, encore plus que le Palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti. Tous ces monumens négligés par un vulgaire toujours barbare, & par les gens du monde toujours légers, attirent souvent les regards du Dieu.

On nous fit voir ensuite la Bibliothèque de ce Palais enchanté; elle n'étoit pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas,

L'amas curieux & bizarre
De vieux manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile & rare
D'Ecrivains qu'on n'a jamais lus.
Le Dieu daigne de sa main même
En leur rang placer ces Auteurs,
Qu'on lit, qu'on estime & qu'on aime;
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés & retranchés de la main de Muses. On y voit entr'autres, l'ouvrage de Rabelais, réduit tout au plus à un demi-quart.

---

[1] La fontaine St. Innocent; l'architecture est de Lescot, Abbé de Claigni, & les sculptures de Jean Gougeon.

Marot, qui n'a qu'un ſtyle, & qui chante
u même ton les pſeaumes de David & les
ıerveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix
:uillets. Voiture & Sarrazin n'ont pas, à
ıx deux, plus de ſoixante pages.

Tout l'eſprit de Bayle ſe trouve dans un
:ul tome, de ſon propre aveu; car ce judi-
ieux Philoſophe, ce Juge éclairé de tant
'Auteurs & de tant de Sectes, diſoit ſou-
ent, qu'il n'auroit pas compoſé plus d'un
ı-folio, s'il n'avoit écrit que pour lui, &
on pour les Libraires [1].

Enfin, on nous fit paſſer dans l'intérieur
u Sanctuaire. Là les myſtères du Dieu
ırent dévoilés : là je vis ce qui doit ſervir
'exemple à la poſtérité : un petit nombre
e véritablement Grands-Hommes s'occu-
ıoient à corriger ces fautes de leurs écrits
xcellents, qui ſeroient des beautés dans les
crits médiocres.

L'aimable Auteur du *Télémaque* retran-
hoit des répétitions, & des détails inutiles
lans ſon roman moral, & rayoit le titre de
ıoëme épique que quelques zélés indiſcrets
ui donnent; car il avoue ſincèrement qu'il
ı'y a point de poëme en proſe.

L'éloquent Boſſuet vouloit bien rayer
ıuelques familiarités échappées à ſon génie
ıaſte, impétueux & facile, leſquelles dépa-
ent un peu la ſublimité de ſes Oraiſons
ıunèbres ; & il eſt à remarquer qu'il ne

[1] C'eſt ce que Bayle lui-même écrivit au Sr. des
Maizeaux.

garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce sublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille,
Qu'à notre esprit qu'il étonna:
Ce Corneille qui crayonna [1]
L'ame d'Auguste, de Cinna,
De Pompée & de Cornélie,
Jettoit au feu sa Pulchérie,
Agésilas & Suréna,
Et sacrifioit, sans foiblesse,
Tous ses enfans infortunés,
Fruits languissants de sa vieillesse,
Trop indignes de leurs ainés.

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharés,
De Britannicus, d'Hyppolite.
A peine il distingue leurs traits;
Ils ont tous le même mérite;
Tendres, galants, doux & discrets,
Et l'amour qui marche à leur suite,
Les croit des Courtisans Français.

Toi, favori de la Nature,
Toi, la Fontaine, Auteur charmant,
Qui bravant & rime & mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avois que plus d'agrément:
Sur tes écrits inimitables,

---

[1] Terme dont Corneille se sert dans une de ses Epitres.

Dis-nous quel est ton sentiment?
Eclaire notre jugement
Sur tes contes & sur tes fables.

La Fontaine, qui avoit conservé la naïveté de son caractère, & qui dans le Temple du Goût joignoit un sentiment éclairé à cet heureux & singulier instinct qui l'inspiroit pendant sa vie, retranchoit quelques-unes de ses fables. Il accourcissoit presque tous ses contes, & déchiroit les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes, imprimées par ces Éditeurs qui vivent des sottises des morts.

Là régnoit Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satyre;
Qui donnant le précepte & l'exemple à-la-fois,
Établit d'Apollon les rigoureuses lois.
Il revoit ses enfans avec un œil sévère;
De la triste *Equivoque* il rougit d'être père;
Et rit des traits manqués du pinceau foible & dur;
Dont il défigura le vainqueur de Namur;
Lui-même il les efface, & semble encor nous dire;
Ou sachez-vous connoître, ou gardez-vous d'écrire.

Despréaux, par un ordre exprès du Dieu du Goût, se réconcilioit avec Quinault, qui est le Poëte des Grâces, comme Despréaux est le Poëte de la Raison.

Mais le sévère Satyrique
Embrassoit encor, en grondant,
Cet aimable & tendre lyrique,
Qui lui pardonnoit en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disoit Despréaux, que vous ne conveniez qu'il y

a bien des fadeurs dans ces opéra si agréables. Cela peut bien être, dit Quinault; mais avouez aussi que vous n'eussiez jamais fait *Atys*, ni *Armide*.

Dans vos scrupuleuses beautés
Soyez vrai, précis, raisonnable;
Que vos écrits soient respectés;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué Despréaux, & embrassé tendrement Quinault, je vis l'inimitable Molière, & j'osai lui dire :

Le sage, le discret Térence,
Est le premier des traducteurs;
Jamais dans sa froide élégance,
Des Romains il n'a peint les mœurs;
Tu fus le Peintre de la France.
Nos Bourgeois à sots préjugés,
Nos petits Marquis rengorgés,
Nos Robins toujours arrangés,
Chez toi venoient se reconnoître;
Et tu les aurois corrigés,
Si l'esprit humain pouvoit l'être.

Ah ! disoit-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le Peuple ? Que n'ai-je toujours été le maître de mon temps ! J'aurois trouvé des dénouemens plus heureux; j'aurois moins fait descendre mon génie au bas Comique.

C'est ainsi que tous ces Maîtres de l'Art montroient leur supériorité, en avouant ces erreurs, auxquelles l'humanité est soumise, & dont nul Grand-Homme n'est exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût est

très-difficile à satisfaire, mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les ouvrages qu'il critique le plus en détail, sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

Nul Auteur avec lui n'a tort,
Quand il a trouvé l'art de plaire;
Il le critique sans colère,
Il l'applaudit avec transport.
Melpomène étalant ses charmes,
Vient lui présenter ses héros,
Et c'est en répandant des larmes
Que ce Dieu connoît leurs défauts.
Malheur à qui toujours raisonne,
Et qui ne s'attendrit jamais!
Dieu du Goût, ton divin palais
Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le Dieu leur parla à-peu-près dans ce sens; car il ne m'est pas donné de dire ses propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris,
Comblés des faveurs du Parnasse;
Ne souffrez pas que dans Paris
Mon rival usurpe ma place.
Je sais qu'à vos yeux éclairés
Le faux-goût tremble de paroître;
Si jamais vous le rencontrez,
Il est aisé de le connoître.
Toujours accablé d'ornemens,
Composant sa voix, son visage;
Affecté dans ses agrémens,
Et précieux dans son langage.
Il prend mon nom, mon étendard;
Mais on voit assez l'imposture;
Car il n'est que le fils de l'Art,
Moi je le suis de la Nature.

VERS

EXTRAITS D'UNE LETTRE,

*Sur Madame la Marquise de V**.*

BRILLANTE comme à ſon aurore
Au ſouvenir d'avoir été
Joignant la douceur d'être encore,
Son heureuſe vivacité
A, par magie ou par adreſſe,
Fixé l'éclair de la beauté,
Et les roſes de la jeuneſſe.
On diroit que le Dieu du temps,
Jadis en la voyant ſi belle,
A craint ſur ſes appas naiſſants
D'appuyer le bout de ſon aile;
Son vol s'eſt ſuſpendu pour elle,
Et tous ſes jours ſont un printemps.
Avec ſes belles deſtinées,
Guériſſez-la donc du défaut
De nous parler de ſes années:
Nous ne ſaurions la prendre au mot.
Lorſqu'une étincelle légère
Saute ſur moi pour m'enflammer,
Faudra-t-il, avant que d'aimer,
Cherchant un acte baptiſtaire,
Chez le Curé du Presbytère,
Aller humblement m'informer
Si telle femme doit me plaire?
Non: je conſulte, & j'en crois mieux
Un fin ſourire, un doux langage,
Un joli ſein, & de beaux yeux:
Tant qu'on eſt belle, on n'a point d'âge.

C'est la beauté qui fait nos sens,
C'est la grâce qui rend piquante.
Qui plaît n'a jamais que seize ans :
Qui ne plaît pas en a cinquante.



STANCES

Sur le malheur d'un homme qui approche de 50 ans.

SI vous voulez que j'aime encore ;
Rendez-moi l'âge des Amours ;
Au crépuscule de mes jours
Réjoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main ;
M'avertit que je me retire.

Laissons à la belle Jeunesse
Le plaisir & les agrémens :
Nous ne vivons que deux momens :
Qu'il en soit un pour la Sagesse.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez ;
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser de plaire & d'être aimable,
Est une mort insupportable ;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainſi je déplorois la perte
Des erreurs de mes premiers ans ;
Et mon ame, aux déſirs ouverte,
Rappeloit ces enchantemens.

Du ciel alors daignant deſcendre,
L'Amitié vint à mon ſecours ;
Elle étoit plus douce, auſſi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de ſa beauté nouvelle
Et par ſa lumière éclairé,
Je la ſuivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus ſuivre qu'elle.

VOLTAIRE.

ÉPITRE

A M. DE M.

SI du reſte de ma jeuneſſe
Je puis jouir en liberté,
Et conſacrer à la molleſſe
Des jours filés par la ſanté,
Je n'irai plus perdre ces heures
A chercher des biens ſuperflus
Dans les faſtueuſes demeures
Des Séjans & des Lucullus.
Une bonne plaiſanterie,
Un ingénieux enjoûment,
Une agréable rêverie,
Un voluptueux ſentiment
Se rencontrent trop rarement
Dans une riche galerie ;
Et dans ta petite maiſon,

D'où rien de grand ne ſe découvre,
Nous trouverons ſur un gazon
Le bonheur exilé du Louvre.
Cet humble & tranquille réduit
Placé loin des ſots & du bruit
Sans marbres, ſans bronzes, ni glaces,
Aux plaiſirs du cœur dédié,
Sera la chapelle des Graces,
Et le temple de l'Amitié.
Là, diſciple de Théophraſte,
Nous rirons de ce fat ambré
Qui bâille dans un ſallon vaſte,
Encor trop étroit à ſon gré,
Et qui, du vulgaire admiré,
Comme un plomb vil, eſt le contraſte
De l'or dont il eſt entouré.
Eſclave ou tyran de ſa femme,
Honteux ou vain de ſes aïeux,
Cet ignorant ſentencieux
Rit des ſottiſes qu'il déclame;
Et dans ſes meubles précieux,
Tout eſt fait pour frapper les yeux,
Mais rien n'eſt fait pour toucher l'ame.
A tous les préjugés ſoumis,
Cet homme accablé de richeſſes,
N'a que d'infidelles maîtreſſes,
Et que de gourmands pour amis.
Tandis qu'avec peine il digère,
Qu'il penſe faux avec travail,
Ou qu'il boude dans ſon férail,
L'Amour me conduit chez Glycère,
On nous ſert un ſouper frugal;
Sa main, qu'un tas de lis compoſe,
Me préſente l'heureux cryſtal
Qu'a touché ſa lèvre de roſe.
Tu connois cette volupté,
Toi, qu'avec plaiſir je contemple
Au ſein de la ſobriété,

Ami de la ſimplicité,
Contre une fortune plus ample
N'échange point la liberté.
Les vrais plaiſirs ſont dans ta ſphère;
Sans obſcurité, ſans éclat;
A-t-on beſoin d'un grand état,
Quand on a le bonheur de plaire?

DESMAHYS.



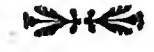
AU PRINCE

HÉRÉDITAIRE.

QUOI! vous venez dans nos hameaux!
Corneille, dont je tiens le ſang qui m'a fait naître;
Corneille à cet honneur eût prétendu peut-être;
Il auroit pu vous plaire; il peignoit vos égaux.
On vous reçoit bien mal en ce déſert ſauvage;
Les reſpects à la fin deviennent ennuyeux.
Votre gloire vous ſuit; mais il faut davantage;
Et ſi j'avois quinze ans, je vous recevrois mieux.

VOLTAIRE.

Ces vers ont été récités par la petite-nièce de Corneille, âgée de ſix ans.



SONNET

AU TRÈS-BIEN AIMÉ.

BAISE m'encor, rebaise-moi & baise ;
Donne-m'en un de tes plus savoureux ,
Donne-m'en un de tes plus amoureux ,
Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise.

Las ! te plains-tu ? Ça que ce mal j'appaise ;
En t'en donnant dix autres doucereux :
Ainsi meslant nos baisers tant heureux ,
Jouissons-nous l'un de l'autre à notre aise :

Lors double vie à chacun ensuivra ;
Chacun en soy & son amy vivra.
Permets , m'amour , penser quelque folie :

Toujours suis mal vivant discrétement
Et ne me puis donner contentement ,
Si hors de moi ne fais quelque saillie.

Louise LABÉ.

RONDEL,

LE CODE DE COUR.

Qui ses besognes veut bien faire,
Selon le temps qui ores court,
Dissimuler doit & soi taire,
Avec les Seigneurs être sourd.
Quand on oit chose qui ennuie,
Que toujours à chaud & à froid,
Dès qu'ils ont parlé, on leur die,
Monseigneur dit bien, il a droit.

Car pour leur dire le contraire,
Quelque dommage qui leur sourt,
On ne le peut sans leur déplaire,
C'est la coutume de la Cour.
Faut donc démener cette vie
Et du tout dire à chère lie,
Soit à l'envers, soit à l'endroit,
Soit mensonge, soit flatterie,
Monseigneur dit bien, il a droit.



LA NOUVELLETE,

CHANSON.

IL est certain qu'un jour de l'autre mois
M'est advenu très-merveilleuse chose:
Toute seulette étois au fond du bois,
Vint mon ami, plus beau que n'est la rose.
Il me baisa, d'un baiser sage & doux,
Et puis après il me fit chose amère,
Si que je dis, avec un grand courroux,
Tenez-vous coi, j'appellerai ma mère.

Il est certain qu'il devint tout transi
Voyant courir larmes sur mon visage.
A jointes mains il me cria merci,
Et cela fit que je fus moins sauvage.
Quand il me vit que je parlois si doux,
L'ami s'y prit de tant belle manière,
Que je lui dis, sans avoir de courroux,
Tenez-vous coi, j'appellerai ma mère.

Il est certain que lors il m'arriva
Chose nouvelle, à quoi n'étois pas faite,
Et quasi morte un baiser m'acheva,
Qui me rendit les yeux clos & muette,
Puis m'éveillai, mais d'un réveil si doux,
Que remourus, tant il me fit grand'chère.
Enfin besoin ne fut d'être en courroux,
Il devint coi, sans qu'appellai ma mère.

Les deux pièces qu'on vient de lire sont extraites d'un Recueil estimable. L'Editeur n'en fait pas connoître l'Auteur; mais il les a intitulées: *Poésies de belle & vertueuse Damoiselle* L. D. P. P. *morte à dix-huit ans.* La chanson est beaucoup plus connue que le *Rondel.* L'Auteur, selon toute apparence, vivoit sous Louis XII.

ÉPITRE
AU ROI DE DANNEMARCK.

QUOI ! dans la ſaiſon de l'ivreſſe,
Et des preſtiges ſéducteurs,
Lorſque le trône & ta jeuneſſe
Pourroient excuſer tes erreurs,
Par toi, ſur tes pas enchaînée,
La raiſon guide tes projets;
Et t'arrachant de ton palais,
Malgré les ſoupirs d'Hyménée;
Malgré les pleurs de tes ſujets,
Tu viens parmi nous comme un ſage;
Sans étiquette, ſans flatteurs,
N'ayant de garde à ton paſſage,
Que ta bienfaiſance, tes mœurs,
Et les grâces de ton bel âge !

Du tableau que t'offrent ces lieux;
Ta prompte & vive intelligence
Saiſit la mobile nuance,
Et s'inſtruit même par nos jeux.
Plein d'une aménité charmante,
Tu ſouris à tous nos talens,
Et tu voyages à vingt ans,
Comme le Czar fit à quarante.
Que dis-je ? lorſqu'en nos climats
Il chercha des ſecrets utiles,
Et qu'il recueillit dans nos villes
De quoi féconder ſes États,
Je ne ſais quelle ombre funèbre
Sembloit obſcurcir ſon laurier;
Ce n'étoit qu'un héros célèbre,

Un politique meurtrier ;
Sa main, de ſang déjà rougie ;
Avoit peſé ſur les mortels ;
Déteſtant ſes excès cruels,
On n'admiroit que ſon génie :
Ainſi, ſous un ciel orageux,
Une comète menaçante
Fixe les regards curieux
Du vulgaire qu'elle épouvante.

Qu'un prix plus noble t'eſt bien dû !
Tout ſéduit en toi, rien ne bleſſe ;
Par aucun retour de triſteſſe,
Notre hommage n'eſt combattu ;
Et cet encens que l'on t'adreſſe,
Eſt auſſi pur que ta vertu.
Abſolu, tu ſais être juſte ;
Le fier deſpotiſme à tes yeux
N'eſt, dit-on, que le droit auguſte
De faire à ton gré des heureux.
A l'infortuné qui t'implore,
Ta bonté laiſſe un libre accès ;
Tous ces héroïques forſaits,
Que de ſi beaux noms on décore ;
Ton cœur les hait ou les ignore ;
Ta main ne s'eſt ouverte encore
Que pour répandre des bienfaits.
Tu n'as point encor ſur le trône
Eprouvé ces fatals inſtans,
Où de ſes rayons foudroyants
Un Roi doit armer la couronne ;
Tous ceux, dont l'éclat t'environne ;
Sont les doux rayons du printemps :
Tel le jour en naiſſant colore
L'univers, dans l'ombre engourdi ;
Et renouvelle à ſon aurore
Les champs qu'il brûle à ſon midi.

Voilà d'où vient notre délire:
Protecteur de l'humanité,
On aime en toi ce qu'on admire.
Loin des limites emporté,
Peut-être aussi que notre zèle
Importune ta Majesté,
En voulant s'épuiser pour elle.
Mais, attentif aux grands objets;
Tu n'a point jugé les Français,
Par ces ardeurs trop indiscrètes,
Par nos soupers & nos couplets,
Et le jargon de nos coquettes:
Tu vas chercher la nation
Dans nos savantes galeries,
Dans le cabinet de Buffon,
Aux atteliers de ces génies,
Rivaux heureux de Girardon,
Et, par les Muses attendries,
Guidé vers les bois d'Hélicon;
Tu viens, dans nos Académies,
Des fleurs que l'Amour t'a choisies;
Parer l'autel de la Raison.

Au sein de notre auguste Maître;
Tu goûtes ces épanchemens,
Ce plaisir pur, ces sentimens,
Que tous deux vous devez connoître;
Mais inconnus aux Courtisans.
Ton ame a des droits sur la sienne:
A ton âge il sait se plier;
Sa tête, courbant son laurier;
Le mêle aux roses de la tienne;
Et sur ton front laissant couler
Des pleurs de joie & de tendresse;
Il aime, il adopte, il caresse
Un jeune Roi qui l'intéresse,
Et promet de lui ressembler.
Le charme de cette entrevue

Doit tout embellir à tes yeux,
Et fixer ton ame en ces lieux,
Quand tu les prives de ta vue.
Ah! pour qui penſe comme toi,
(Sans compter même notre hommage)
Le plaiſir de voir un bon Roi,
Valoit la peine du voyage.

ENVOI

A MADAME NEKER.

CES vers ſont approuvés par toi;
C'eſt pour eux un charmant préſage;
De la Beauté j'ai le ſuffrage:
Que craindrois-je d'un jeune Roi,
Qui, charmé de lui rendre hommage,
Eſt ſon ſujet ainſi que moi?
Tu me rends fier de mon ouvrage.
Juſqu'à ce jour j'ai peu flatté;
Je ſuis indépendant & juſte:
J'appartiens à la Vérité,
C'eſt une Reine aſſez auguſte.
Mais pouvoir célébrer deux Rois,
Qui n'enſanglantent point la terre,
Qui, de l'homme peſant les droits,
Font tous les biens qu'ils peuvent faire;
Ce prodige, ſous l'hémiſphère,
Ne ſe rencontre qu'une fois,
Et ne permet point de ſe taire.
D'ailleurs, à ma ſincérité,
Je ne crois pas que je déroge;
Cet écrit n'eſt point un éloge,
C'eſt le cœur ſeul qui l'a dicté.

ÉPIGRAMME

Sur le Parnaſſe de bronze de M. TITON.

DÉPÊCHEZ-VOUS, Monſieur Titon,
Enrichiſſez votre Hélicon;
Placez-y ſur un piédeſtal
Saint-Didier, Danchet & Nadal;
Qu'on voye armés du même archet
Nadal, Saint-Didier & Danchet,
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal & Saint-Didier.

VOLTAIRE.

AU VILLAGE DE LAUFELD,

Après la bataille qui s'y donna.

RIVAGE teint de ſang, ravagé par Bellonne,
Vaſte tombeau de nos guerriers,
J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne,
Que des moiſſons de gloire & de triſtes lauriers.
Falloit-il, juſtes Dieux! pour un maudit village,
Répandre plus de ſang qu'aux bords du Simoïs!
Ah! ce qui paroît grand aux mortels éblouis
Eſt bien petit aux yeux du ſage!

Le même.

DE

DE LA MODÉRATION EN TOUT,

Dans l'Étude, dans l'Ambition, dans les Plaisirs.

DISCOURS.

TOUT vouloir eſt d'un fou, l'excès eſt ſon partage ;
La modération eſt le tréſor du ſage.
Il ſait régler ſes goûts, ſes travaux, ſes plaiſirs ;
Mettre un but à ſa courſe, un terme à ſes déſirs.
Nul ne peut avoir tout ; l'amour de la ſcience
A guidé ta jeuneſſe au ſortir de l'enfance ;
La nature eſt ton livre, & tu prétends y voir,
Moins ce qu'on a penſé, que ce qu'il faut ſavoir.
La raiſon te conduit, avance à ſa lumière ;
Marche encor quelque pas ; mais borne ta carrière ;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abyme, il le faut reſpecter.

Réaumur, dont la main ſi ſavante & ſi sûre,
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais, par quels ſubtils reſſorts
L'éternel artiſan fait végéter les corps ?
Pourquoi l'aſpic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que reconnoiſſant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui ſemblent inutiles,
Cet inſecte tremblant traîne ſes pas débiles ?
Pourquoi ce ver changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre, & reſſuſcite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes ailes ?

Le sage Du Fay [1] parmi ses plants divers ;
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse & fugitive ?

Malade & dans un lit, de douleurs accablé,
Par l'éloquent Silva vous êtes consolé ;
Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ?
Comment toujours filtré dans ses routes certaines ;
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penser mon cerveau ?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce DIEU, qui nous donna la vie.

Courriers de la physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Ramenez des climats soumis aux trois couronnes,
Vos perches, vos secteurs, & sur-tout deux Laponnes [2] ;
Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui
Ce que Newton connut sans sortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque foible partie
Des flancs toujours glacés de la terre applatie,
Dévoilez ces ressorts, qui font la pesanteur.
Vous connoissez les lois qu'établit son auteur.

---

[1] M. Du Fay étoit Directeur du Jardin du Roi, qui avoit été très-négligé jusqu'à lui, & qui a été ensuite porté par M. de Buffon à un point qui fait l'admiration des Etrangers. On y conserve, outre les plantes, beaucoup d'autres raretés.

[2] MM. de Maupertuis, Clairault, le Monnier, &c. allèrent en 1736 à Torneo, mesurer un degré du méridien, & ramenèrent deux Laponnes. Les trois couronnes sont les armes de la Suède à qui Torneo appartient.

Parlez, enseignez-moi, comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes?
Pourquoi, vers le soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné?
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures?
Vous ne le savez point. Votre savant compas
Mesure l'univers, & ne le connoît pas.
Je vous vois dessiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible;
Les angles, les côtés sont marqués par vos traits;
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux savant,
Qui des feux de l'Etna, scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre;
Fut consumé du feu qu'il cherchoit à comprendre.

Modérons-nous sur-tout, dans notre ambition;
C'est du cœur des humains la grande passion.
L'empesé magistrat, le financier sauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poste à Versaille, essuyer des mépris,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.
Les libres habitans des rives du Permesse
Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse:
Platon va raisonner à la cour de Denis:
Racine janséniste est auprès de Louis.
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même renonçant à mes premiers desseins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des Souverains.
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces Sirènes;
Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes;
On me dit, je vous aime, & je crus comme un sot,
Qu'il étoit quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'asservis au vain désir de plaire

La mâle liberté qui fait mon caractère :
Et perdant la raison dont je devois m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvoit aimer.
Que je suis revenu de cette erreur grossière !
A peine de la Cour j'entrois dans la carrière,
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs beaux-esprits ; & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours sans maître.

O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre ame une éternelle ivresse,
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connoître, & celui de jouir.
Les plaisirs sont les fleurs, que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître;
Chacune a sa saison, & par des soins prudents
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère ;
On flétrit aisément leur beauté passagère ;
N'offrez pas à vos sens de mollesse accablés
Tous les parfums de Flore à-la-fois exhalés ;
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre;
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture :
Tout veut des soins sans doute, & tout est acheté.

Regardez [1] Brossoret, de sa table entêté,
Au sortir d'un spectacle, où de tant de merveilles

[1] C'étoit un Conseiller au Parlement, fort riche, homme voluptueux, & qui faisoit excellente chère.

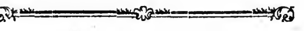
Le ſon perdu pour lui frappe en vain ſes oreilles ;
Il ſe traîne à ſouper, plein d'un ſecret ennui,
Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui.
Son eſprit offuſqué d'une vapeur groſſière,
Jette encor quelques traits ſans force & ſans lumière ;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux, il n'a pas le temps de déſirer.

Jadis trop careſſés des mains de la molleſſe,
Le plaiſir s'endormit au ſein de la pareſſe :
La langueur l'accabla ; plus de chants, plus de vers ;
Plus d'amour ; & l'ennui détruiſoit l'univers.
Un DIEU, qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaiſir, le travail & la peine.
La crainte l'éveilla, l'eſpoir guida ſes pas ;
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles ;
Je le dis aux amans, je le répète aux belles.
Damon, tes ſens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête :
Mais ce bonheur uſé n'eſt qu'un dégoût affreux,
Et vous avez beſoin de vous quitter tous deux.
Ah ! pour vous voir toujours ſans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire,
Un eſprit vrai, ſenſé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, ſans caprice, & ſur-tout vertueux ;
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite.

O divine amitié ! félicité parfaite !
Seul mouvement de l'ame, où l'excès ſoit permis,
Change en biens tous les maux où le ciel m'a ſoumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les ſaiſons & dans toutes les heures,
Sans toi tout homme eſt ſeul ; il peut, par ton appui,

Multiplier son être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, & passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage;
Qu'il préside à mes vers, comme il règne en mon cœur;
Tu m'appris à connoître, à chanter le bonheur.



A MADAME
LA COMTESSE DE LA GUICHE.

QUAND les Anacréon, les Ovide ont décrit
Des plus beaux yeux la puissance suprême,
Et certain charme dans l'esprit
Qui pare encor la beauté même;
Quand on peignit si bien cet Amour qui sourit
En couronnant de fleurs la Jeunesse & l'Aurore,
Et ces Nymphes dansant dans le temple de Flore,
L'art même qui formoit ces tableaux enchanteurs
Crût que la vérité n'y pourroit pas atteindre:
Quelle erreur! L'art ne fit qu'assembler les couleurs
Qui devoient servir à vous peindre.

MONCRIF.



ODE,

A LA BIENFAISANCE.

DÉESSE, idole du vulgaire,
Toi qui, Reine de l'univers,
Toujours redoutable & légère,
Donnes des sceptres ou des fers:
Le peuple ébloui des richesses,
Envie à ceux que tu caresses,
Des biens trop souvent dangereux:
A tous ces grands le cœur du sage
Envie un plus noble avantage:
Ils peuvent faire des heureux.

Bienfaisance, ô vertu sacrée!
Noble attribut des immortels,
Pour toi l'homme, aux beaux jours d'Astrée,
Eleva les premiers autels.
Dans ce soleil dont l'influence,
De nos fruits mûrit la semence,
C'est toi que l'homme révéroit:
Dans tout ces globes de lumière,
Qui suivent pour nous leur carrière,
C'est toi seule qu'il adoroit.

De ce Dieu, dont la main puissante
Soutient notre fragilité,
La voix ineffable & touchante,
M'annonce la divinité.
S'il ne se montroit à la terre
Qu'au bruit affreux de son tonnerre,
Armé de ses flèches de feu:
A ces traits, je pourrois connoître

L'arbitre du monde & mon maître
Je chercherois encore un Dieu.

La nature prudente & ſage,
Unit tous les hommes entr'eux;
Ta main, confirmant ſon ouvrage,
Reſſerre ces utiles nœuds:
C'eſt toi dont le charme nous lie
A nos maîtres, à la patrie,
Aux auteurs mêmes de nos jours;
C'eſt toi dont la vertu féconde,
Réunit l'un & l'autre monde,
Par un commerce de ſecours.

Des fortunes à ta préſence,
Diſparoît l'inégalité;
Par toi les biens de l'opulence
Sont les biens de la pauvreté:
Sans toi la puiſſance ſuprême,
Et la pourpre & le diadème,
Brillent d'un éclat odieux;
Sans toi, ſur ce globe où nous ſommes,
Les Rois ſont les tyrans des hommes:
Ils ſont par toi rivaux des Dieux.

A ce Monarque, ton image,
Qui nous dicte tes ſages lois,
Sur nos reſpects & nos hommages
Tu donnes d'invincibles droits:
C'eſt toi, divine Bienfaiſance,
Qui règles la juſte puiſſance
Que le ciel remit dans ſes mains:
Il ſait qu'un pouvoir légitime,
Eſt le privilége ſublime
D'être bienfaicteur des humains.

Que, pour des ames généreuſes,
Un droit ſi noble eſt précieux!

O vous, familles malheureuſes,
Que la honte cache à nos yeux;
Mortels, mes ſemblables, mes frères;
Dans quels aſyles ſolitaires
Allez-vous cacher vos douleurs!
Heureux qui finit vos alarmes!
La gloire d'eſſuyer vos larmes,
Vaut tous les lauriers des vainqueurs.

Ah! malgré vous, mon cœur avide
Va trouver votre affreux réduit:
J'y vole, la pitié me guide,
Son flambeau ſacré m'y conduit.
Je perce ces triſtes ténèbres,
Je découvre ces lieux funèbres....
O grands! brillez dans vos palais,
Aſſerviſſez la terre entière:
Sur le pauvre, dans ſa chaumière,
Je vais régner par mes bienfaits.

Viens, je t'offre un bras ſecourable;
Viens, malgré tes deſtins jaloux,
Revis, famille déplorable....
Quoi! tu tombes à mes genoux!
Tes yeux, éteints par la triſteſſe,
Verſent des larmes de tendreſſe
Sur la main qui finit tes maux;
Tu crois voir un Dieu tutélaire;
Non, je ſuis homme, à leur miſère
Je viens arracher mes égaux.

Ne crains pas que mon ame altière;
S'armant d'un faſte impérieux,
Offenſe ta pauvreté fière,
Et ſouille mes dons à tes yeux.
Malheur au bienfaiteur ſauvage,
Qui veut forcer le libre hommage
Des cœurs que ſes dons ont ſoumis:

Dont les bienfaits sont des entraves ;
Qui veut achcter des esclaves,
Et non s'attacher des amis.

Oui, je hais la pitié farouche
D'un grand superbe & dédaigneux :
Oui, le blasphème est dans ma bouche ;
Lorsque l'orgueil est dans ses yeux.
Enflé d'une vaine arrogance,
Même en exerçant sa clémence,
Il aime à me faire trembler ;
Et, lorsqu'il soutient ma foiblesse,
Son orgueil veut que je connoisse
Que son bras pouvoit m'accabler.

Ainsi nous voyons sur nos têtes,
Ces nuages noirs & brûlants,
Qui portent les feux, les tempêtes
Et les orages dans leurs flancs :
Tandis que sur nos champs arides,
Ils versent ces torrens rapides,
Qui vont au-loin les arroser ;
Armés des éclairs du tonnerre,
Même en fertilisant la terre,
Ils menacent de l'embraser.

M. l'Abbé DE LILLE.



MADRIGAL.

EN quel état me trouvé-je réduite?
Pour obéir aux lois de mon devoir,
Je fuis Tircis: mais à quoi sert ma fuite?
Qu'à m'ôter seulement le plaisir de le voir.
Que me sert-il de ne le pas entendre?
Je devine tous ses discours:
Et mon cœur me redit mille fois tous les jours,
Ce qu'une fois il m'auroit dit de tendre.
Je m'imagine à tous momens,
L'entendre, m'exprimer ses plus doux sentimens;
Et peut-être, hélas! qu'à ma honte,
Quand de son entretien j'évite les appas,
Je m'engage à lui tenir compte
De cent mille douceurs qu'il ne me diroit pas.

Madame DE LIANCOUR.

EPITAPHE

D'UNE VIEILLE COQUETTE.

CI-GÎT une vieille édentée,
Femme très-prompte à s'attendrir;
Femme, qui, toujours entêtée,
De la fureur de conquérir,
Ne s'occupoit plus d'autre chose;
Et rendit le dernier soupir
En fontanges couleur de rose.

M. GAUDET.

ÉPITRE

A L'AMITIÉ.

NOBLE compagne des disgraces ;
Sœur & rivale de l'Amour,
Sans ses défauts ayant ses grâces,
Et ses plaisirs sans leur retour ;
Qui t'enrichis, qui nous consoles
Des pertes chères & frivoles,
Qu'il fait dans nos cœurs chaque jour :
O toi, dont les douceurs chéries
Font l'objet de mes rêveries,
Entre ces fleurs, sous ce berceau,
AMITIÉ, doux nom qui m'enflamme ;
Besoin délicieux de l'ame,
Je reprends pour toi le pinceau.

Mais où t'adresser mon hommage ?
Où te trouver, charme vainqueur ?
Quels lieux embellit ton image,
Comme elle est peinte dans mon cœur ?
Au sein des cités répandue,
Cherchant l'opulence & les rangs,
Vas-tu, complaisante, assidue,
Languir à la suite des grands ?
Te trouverai-je confondue
Dans la foule de tes tyrans ?
Mais non ; ce n'est que ton fantome
Qu'on voit errer sous leurs lambris.
Des ruines & des débris,
L'ombre des bois, un toît de chaume ;
De noirs cachots sont ton pourpris,
Tu fuis le faste & l'imposture ;

Tu vas, loin des folles rumeurs,
Chercher, au ſein de la nature,
La paix, l'égalité, les mœurs.
Sous le ſoyer qui l'a vu naître,
Tu prends plaiſir à viſiter
Le ſage occupé de ſon être,
Le ſeul qui ſache te connoître;
Le ſeul qui ſache te goûter.
Tu viens dans les belles ſoirées,
Quand les jeunes amans des fleurs,
A leurs beautés défigurées
Rendent la vie & les couleurs:
Tu viens ſans bruit, mais gaie & tendre;
Tu viens avec la liberté
Agréablement le ſurprendre
Sous le tilleul qu'il a planté;
Et ſans attendre qu'il t'invite,
Tu cours, aimable paraſite,
T'aſſeoir à table à ſon côté:
Te rapprochant des mœurs antiques;
Et préférant les mets ruſtiques,
Sur ſa table ſervis ſans choix,
A ces feſtins aſiatiques
Où l'on s'ennuie avec les Rois.

Dans cette ſage & libre orgie,
Quels traits, quel mélange charmant
Et de candeur & d'énergie,
Et de ſublime & d'enjoûment!
Quel long & doux épanchement
D'eſprit, de cœur, de caractère!
Quel intérêt! quel agrément!
Quel plaiſir pur que rien n'altère!
La nuit n'eſt pour vous qu'un moment;
Et le ſoleil vous trouve encore
Au milieu des parfums de Flore,
Sous le tilleul, la coupe en main,
Libre des ſoins du lendemain,

Dans le sein de la confiance,
Disputant d'arts & de science,
Et des erreurs du genre-humain.

O joie, ô douceur inconnue
Au vice, à la frivolité!
Viens donc ainsi, Nymphe ingénue;
Porter dans mon obscurité
Le jour de la félicité.
Parois sous ce berceau champêtre,
Et par ta présence éclaircis
Les vapeurs qu'autour de mon être
Exhale l'essaim des soucis.
Fais succéder ta douce flamme
Au feu rapide & destructeur
Qu'allument encor dans mon ame
L'âge & ton frère séducteur.
Sois mon oracle & mon modèle,
L'appui, la compagne fidelle,
Et le témoin de tous mes pas.
Sans tes solitaires appas,
Que sont les douceurs de la vie,
Les biens les plus dignes d'envie?...
Qu'est-ce que tout où tu n'es pas?

Je vois, sous la pourpre suprême,
Entre les bras du bonheur même,
Gémir les Dieux du genre-humain,
Poser l'orgueil du diadème
Et la foudre qu'ils ont en main;
Et s'échappant, loin de leur temple,
A l'univers qui les contemple,
Dans l'ombre te chercher en vain.
Je les vois désirer d'être hommes,
Envier l'état où nous sommes,
Pour se reposer dans ton sein.
Sans toi l'homme s'affaisse & tombe
Dans le néant de la langueur,

Arbrisseau foible & sans vigueur,
Il cède aux vents, il y succombe,
Et rampe en proie à leur rigueur.
A l'abri même des tempêtes,
Au milieu des jeux & des fêtes,
Son cœur s'abat & se flétrit:
Tel qu'une vigne fortunée,
Qui loin de l'aquilon fleurit,
Sous un ciel pur qui lui sourit,
A sa foiblesse abandonnée,
Vers le sable penche entraînée,
Et sous ses propres dons périt.

Par toi l'homme augmente son être;
Il se reproduit dans autrui;
Et sous le dais & sous le hêtre,
Tu lui fais moins sentir l'ennui
Ou mieux goûter le plaisir d'être;
Par la douceur de ton appui;
De ses besoins vive interprète,
Malgré ses soins à les cacher,
Tu vas, généreuse & discrète,
Par la route la plus secrète,
Au fond de son cœur les chercher.
Tu le calmes dans ses alarmes,
Tu taris le cours de ses larmes,
Tu romps l'effort de sa douleur,
Et tu retiens, & tu désarmes
Son bras armé par le malheur.
Tu portes plus loin tes services,
Tu l'arraches du sein des vices.
Heureuse dans l'art d'émouvoir,
Ta voix, aussi douce que libre,
Par son insinuant pouvoir,
Remet son cœur dans l'équilibre;
Et le rappelle à son devoir,
(Quel est son suprême mérite!)
Seul bien qu'il doive souhaiter.

Tu lui reſtes, quand tout le quitte,
Sans lui laiſſer rien regretter.

Viens donc, compagne chaſte & pure,
Fille du ciel, objet vainqueur;
Viens ſous mon toît, viens dans mon cœur,
Habiter avec la nature.
Du fond de mon obſcurité,
Je t'appelle ſans impoſture;
J'ignore la cupidité.
Ah! ſi dans mon indifférence,
Par toi je me laiſſe charmer,
C'eſt ſans projet, ſans eſpérance;
J'aime pour le plaiſir d'aimer.

Qu'un autre, dégradant ſon être,
Aille, ſous ton nom, courtiſer
Ces grands, ſi peu dignes de l'être,
Que l'on apprend à mépriſer,
En apprenant à les connoître:
Profanant tes ſacrés liens,
Que dans l'ombre, ſon ame vile
En faſſe un inſtrument ſervile,
Pour n'uſurper que de faux biens:
Pour moi, de ta beauté ſuprême,
L'eſprit frappe, le cœur épris,
Je ne cherche en toi que toi-même,
Toi ſeule, à mes yeux, fais ton prix.

Mais quoi! ſe peut-il qu'on t'immole,
Source féconde en vrais tréſors,
Au foible eſpoir d'un bien frivole,
Qui de nos mains fuit & s'envole,
Et ne laiſſe que des remords?
Que ſont un ſceptre, une couronne,
Un dais que la foudre environne,
Au prix d'un ſeul de tes tranſports?
Diſparoiſſez, vapeur légère,

Vide aliment du fol orgueil,
Grandeur, richeſſe menſongère,
Qu'engloutit la nuit du cercueil:
Vain ſimulacre qu'on renomme,
Du monde réel ennemi,
Fuyez.... il me ſuffit d'être homme;
Et d'avoir un fidelle ami.

O tendre moitié de mon être;
Objet divin, ſois raſſuré:
Oſe éprouver, oſe connoître
Mon cœur par l'honneur épuré.
Tu le verras, toujours fidelle,
Suivre ton char dans les déſerts;
T'aimer, t'adorer dans les fers;
En te trouvant toujours plus belle;
Trouver dans ton ſein l'univers.

Mais auſſi daigne me conduire;
Daigne dans mon choix m'éclairer;
En te cherchant je puis errer;
Mon cœur trop facile à ſéduire,
Par ſon penchant peut m'égarer:
Je pourrois devenir, peut-être,
Ami, comme on devient amant:
Un amant aime ſans connoître;
L'Amour eſt l'enfant d'un moment.
Qu'au-deſſous des folles tendreſſes,
A la raiſon je ſois ſoumis:
Le ſentiment fait les maîtreſſes,
Et la raiſon fait les amis.

Vers ton temple règle ma marche,
Veille, préviens toute démarche,
Dont je pourrois me repentir,
Et ne laiſſe ſur mon paſſage,
Que cœurs bien faits, dignes du ſage;
Nobles & vrais, nés pour ſentir.

Ecarte ces cœurs intraitables,
Toujours d'eux-mêmes différents,
Altiers, bizarres, indomptables,
De leurs amis jaloux tyrans:
Ces cœurs équivoques & sombres,
D'éternels soupçons accablés,
Enveloppés d'épaisses ombres,
Même avec toi dissimulés:
Ces cœurs qu'endurcit l'opulence,
Fiers de paroître protéger,
Dont l'insultante bienveillance
T'avilit sans te soulager:
Ces cœurs qu'accable un faste extrême;
Froids, stériles, inanimés,
Insensibles au bien suprême,
Au bien d'aimer & d'être aimés:
Ces cœurs légers, ces esprits vides,
D'objets nouveaux toujours avides,
Ardents & glacés tour-à-tour,
Qui, sans repos, sans consistance,
Te font, livrés à l'inconstance,
Autant d'outrages qu'à l'Amour:
Ces cœurs vers la terre sans cesse
Par leur propre poids entraînés,
Pêtris des mains de la bassesse,
Par l'or à ton char enchaînés;
Qui, prévoyant de loin l'orage,
Sans bruit désertent tes lambris;
Par un lâche & dernier outrage,
Ne retournant dans ton naufrage,
Que pour t'en ravir les débris:
Ces cœurs affreux, ces cœurs infames;
Contre leurs bienfaicteurs trompés,
Marchant dans l'ombre, enveloppés
De noirs complots, de sourdes trames;
Et qui, sous ton sacré manteau,
De la rampante perfidie,
Par les ténèbres enhardie,

Cachant l'homicide couteau,
Volent en leur fureur tranquille,
D'un air affable & careſſant,
Dans tes bras, leur unique aſyle,
T'aſſaſſiner en t'embraſſant:
Ces eſprits faux, vains & futiles,
Auſſi mal-faiſants qu'inutiles,
Du blâme avides écumeurs,
Par l'organe de qui circule
Le fiel amer du ridicule,
Sur les talens & ſur les mœurs;
Dont la méchanceté frivole
Tu perd gaîment pour un bon mot,
Et, pour prix de tes ſoins, t'immole
Au vil amuſement du ſot.
Je veux, me reſpectant moi-même,
Que mon ami me faſſe honneur;
Qu'on m'eſtime parce que j'aime:
L'eſtime eſt le premier bonheur;
Qu'un double lien nous uniſſe,
Mais par d'irréprochables nœuds;
Je n'en veux point dont je rougiſſe;
Qui peut rougir n'eſt plus heureux.

Mais dans ce calme des prairies,
De mes profondes rêveries,
Qui rompt le fil intéreſſant ?....
Un jour plus pur dore ces rives,
Le vert de ce berceau naiſſant
Devient plus doux, ces eaux plus vives,
Et ce zéphyr plus careſſant.
O charme ! ô joie inattendue !
Je vois ſous ces ombrages frais,
Je vois l'Amitié deſcendue !
Mon cœur me rappelle ſes traits.

Paré des mains de la nature;
Son viſage brille ſans fard;

Ses yeux charment ſans impoſture ;
Son front s'épanouit ſans art.
Sur ſes lèvres avec les grâces
Siége l'utile vérité :
La paix, les mœurs la liberté,
Suivent ſon char, sèment ſes traces
Des roſes de la volupté.
O toi, l'honneur de la nature,
Belle des outrages du temps,
Dont notre hiver fait le printemps ;
Paſſion d'un cœur qui s'épure,
Aſyle de tous les inſtans,
Nymphe, dont j'adore l'image,
Qui viens à moi les bras ouverts,
Reçois mon éternel hommage.
C'eſt toi qui m'inſpiras ces vers ;
Embellis-les de tous tes charmes.
Qu'avec de ſi puiſſantes armes,
Ils parcourent tout l'univers ;
Moins pour conquérir les ſuffrages,
Pour ravir l'encens des mortels,
Que pour forcer leurs cœurs volages
A le brûler ſur tes autels.

GUYMOND DE LA TOUCHE.



LE POEME
DE FONTENOY.

QUOI ! du ſiècle paſſé le fameux ſatyrique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords enſanglantés,
Ses défenſeurs mourants, ſes flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du paſſage,
Cédant à nos aïeux ſon onde & ſon rivage;
Et vous, quand votre Roi, dans des plaines de ſang
Voit la mort devant lui voler de rang en rang;
Tandis que de Tournai foudroyant les murailles,
Il ſuſpend les aſſauts pour courir aux batailles;
Quand des bras de l'hymen, s'élançant au trépas,
Son fils, ſon digne fils, ſuit de ſi près ſes pas;
Vous heureux par ſes lois, & grand par ſa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne ſilence ?

Venez le contempler aux champs de Fontenoy.
O vous, gloire, vertu, Déeſſes de mon Roi,
Redoutable Bellone & Minerve chérie,
Paſſion des grands cœurs, amour de la Patrie,
Pour couronner LOUIS prêtez-moi vos lauriers;
Enflammez mon eſprit du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image.

Vous m'avez tranſporté ſur ce ſanglant rivage;
J'y vois ces combattans que vous conduiſez tous.
C'eſt là ce fier Saxon (1), qu'on croit né parmi nous,

---

[1] Le Comte Maréchal de Saxe, dangereuſement malade, étoit porté dans une gondole d'oſier, quand ſes douleurs & ſa foibleſſe l'empêchoient de ſe tenir à che-

Maurice, qui touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour son Roi son ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encor un jour, & de mourir vainqueur.
Conservez, justes Cieux, ses hautes destinées?
Pour LOUIS & pour nous prolongez ses années.
Déjà de la tranchée [1] Harcourt est accouru;
Tout poste est assigné, tout danger est prévu.
Noailles [2] pour son Roi plein d'un amour fidelle;
Voit la France en son Maître, & ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de Rois, ce sang du grand Condé,
D'Eu [3], par qui des Français le tonnerre est guidé,
Penthièvre [4] dont le zèle avoit devancé l'âge,
Qui déjà vers le Mein signala son courage,
Bavière avec de Pons, Boufflers & Luxembourg,
Vont chacun dans leur place, attendre ce grand jour:
Chacun porte l'espoir aux guerriers qu'il commande;
Le fortuné Danoy [5], Chabanes, Galerande,
Le vaillant Berenger, ce défenseur du Rhin,
Colbert, & du Chaila, tous nos Héros enfin [6],
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du silence,
Démandent seulement que le péril commence.

Le jour frappe déjà de ses rayons naissants
De vingt peuples unis les drapeaux menaçants.
Le Belge, qui, jadis fortuné sur nos Princes,

---

val. Il dit au Roi, qui l'embrassa après le gain de la bataille, les mêmes choses qu'on lui fait penser ici.

[1] M. le Duc d'Harcourt avoit investi Tournai.

[2] Maréchal de France.

[3] Grand-Maître d'Artillerie.

[4] Il s'étoit signalé à la bataille Dettingen.

[5] M. de Danoy fut retiré par sa nourrice d'une foule de morts & de mourans, sur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille. C'est un fait certain: cette femme vint avec un passeport accompagnée d'un Seigneur du Régiment du Roi, dans lequel étoit alors cet Officier.

[6] Les Lieutenans-Généraux chacun à leur division.

Vit l'abondance alors enrichir nos Provinces :
Le Batave prudent, dans l'Inde respecté,
Puissant par son travail & par sa liberté,
Qui long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle ;
L'Hanovrien constant, qui formé pour servir,
Sait souffrir & combattre, & sur-tout obéir ;
L'Autrichien rempli de sa gloire passée,
De ses derniers Césars occupant sa pensée ;
Sur-tout, ce peuple altier, qui voit sur tant de mers
Son commerce & sa gloire embrasser l'Univers ;
Mais qui jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ses mains la foudre & la balance.
Tous marchent contre nous ; la valeur les conduit,
La haine les anime, & l'espoir les séduit.
De l'Empire Français l'indomptable génie
Brave, auprès de son Roi, leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour ;
Tous les Dieux alarmés sortent de leur séjour ;
Incertains pour quel Maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moissons, & vont couler leurs ondes.
La fortune auprès d'eux d'un vol prompt & léger,
Les lauriers dans les mains fend les plaines de l'air ;
Elle observe LOUIS, & voit avec colère,
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

Le brave Cumberland, fier d'attaquer LOUIS,
A déjà disposé ses bataillons hardis :
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques Héros, qui montés sur un char,
Combattoient en désordre, & marchoient au hasard ;
Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage ;
Tels son rival & lui prudents avec courage,
Déployant de leur art les terribles secrets,
L'un vers l'autre avancés s'admiroient de plus près.

L'Escaut, les ennemis, les remparts de la Ville;
Tout présente la mort, & LOUIS est tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.
D'un pas ferme & pressé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la terreur devance, & la flamme environne;
Comme un nuage épais, qui sur l'aile des vents,
Porte l'éclair, la foudre, & la mort dans ses flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon Maître,
Plus farouches que nous, aussi vaillants peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons! voici le temps de venger les Valois.

Dans un ordre effrayant, trois attaques formées
Sur trois terrains divers engagent les armées;
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A son poste attaché, joint l'art à la valeur.
La mort sur les deux camps étend sa main cruelle;
Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle.
Chefs, Officiers, soldats, l'un sur l'autre entassés,
Sous le fer expirants, par le plomb renversés,
Poussent les derniers cris en demandant vengeance.

Grammont, que signaloit sa noble impatience,
Grammont de l'Elysée emporte la douleur
D'ignorer en mourant, si son Maître est vainqueur.
De quoi lui serviront ces grands titres de [1] gloire,
Ce sceptre des guerriers, honneur de sa mémoire,
Ce rang, ces dignités, vanité des Héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux?
Tu meurs, jeune [2] Craon! Que le Ciel moins sévère
Veille sur les destins de ton généreux frère!

---

[1] Il alloit être Maréchal de France.

[2] Dix-neuf Officiers du Régiment de Hainault ont été tués ou blessés. Son frère, le Prince de Beauvau, sert en Italie.

Hélas!

[élas ! cher Longaunay [1], quelle main, quel secours
eut arrêter ton sang, & ranimer tes jours ?
.es Ministres de Mars, [2] qui d'un vol si rapide
'élançoient à la voix de leur Chef intrépide,
ont, du plomb qui les suit, dans leur course arrêtés;
'els que des champs de l'air tombent précipités,
)es oiseaux tout sanglants palpitants sur la terre.
e fer atteint [3] d'Avray. Le jeune d'Aubeterre
oit de sa légion tous les Chefs indomptés,
ous le glaive & le feu mourants à ses côtés.
uerriers, que Chabrillant avec Brancas rallie,
ue d'Anglais immolés vont payer votre vie !
te rends grâce, ô Mars ! Dieu de sang, Dieu cruel,
ı race de Colbert [4], ce Ministre immortel,
chappe en ce carnage à ta main sanguinaire.
uerchi [5] n'est point frappé, la vertu peut te plaire.
ais vous, brave [6] Daché, quel sera votre sort ?
: Ciel sauve, à son gré, donne & suspend la mort.
fortuné Lutteaux ! tout chargé de blessures,
art qui veille à ta vie, ajoute à tes tortures;
ı meurs dans les tourmens; nos cris mal entendus
: demandent au Ciel, & déjà tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore !
ombien de jours brillants éclipsés à l'aurore !

---

[1] M. de Longaunay, Colonel des nouveaux Grediers, mort depuis de ses blessures.
[2] Officiers de l'Etat-Major, MM. de Puisegur, de ezière, de St. Sauveur, de St. George.
[3] Le Duc d'Avray, Colonel du Régiment de la ouronne.
[4] M. de Croissy avec ses deux enfans, & son neveu . Duplessis-Chatillon blessé légèrement.
[5] Tous les Officiers de son Régiment Royal des issеaux, hors de combat; lui seul ne fut point blessé.
[6] M. Daché (on l'écrit d'Apcher) Lieutenant-Géné-. M. de Lutteaux, Lieutenant-Général, mort dans les érations du traitement de ses blessures.

Que nos lauriers sanglants doivent coûter des pleurs!
Ils tombent ces Héros, ils tombent ces vengeurs;
Ils meurent, & nos jours sont heureux & tranquilles;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours sereins, ces jours que nous devons
Au sang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.
Couvrons du-moins de fleurs ces tombes glorieuses;
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses;
Vous [1] qui lanciez la foudre, & qu'ont frappé ses
coups,
Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour
nous.
Eh quel seroit, grand Dieu! le citoyen barbare,
Prodigue de censure, & de louange avare,
Qui peu touché des morts, & jaloux des vivans,
Leur pourroit envier mes pleurs & mon encens?
Ah! s'il est parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Insensible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats; LOUIS est en danger.

Le feu, qui se déploie, & qui, dans son passage,
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage,
Les torrens débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance;
Qui triomphe en marchant; qui, le fer à la main,
A travers les mourans s'ouvre un large chemin.
Rien n'a pu l'arrêter; Mars pour lui se déclare.
Le Roi voit le malheur, le brave & le répare.
Son fils, son seul espoir.... Ah! cher Prince, arrêtez!
Où portez-vous ainsi vos pas précipités?
Conservez cette vie au monde nécessaire.

[1] M. du Brocard, Maréchal de camp, commandant l'Artillerie.

Louis craint pour son fils [1], le fils craint pour son
père ;
Nos guerriers tout sanglants frémissent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

Vous [2] qui gardez mon Roi, vous qui vengez la
France,
Vous, peuple de Héros, dont la foule s'avance,
Accourez, c'est à vous de fixer les destins ;
Louis, son fils, l'Etat, l'Europe est en vos mains.
Maison du Roi, marchez, assurez la victoire ;
Soubise & Pecquigny [3] vous mènent à la gloire.
Paroissez, vieux soldats, [4] dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort, que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées :
Partez, flèches de feu, grenades [5] enflammées ;
Phalanges de Louis, écrasez sous vos coups
Ces combattans si fiers & si dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,
Ardent, mais éclairé, vif à-la-fois & sage,

---

[1] Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le Roi & Monseigneur le Dauphin ; & un domestique de M. le Comte d'Argenson fut atteint d'une balle de fusil derrière eux.

[2] Les Gardes, les Gendarmes, les Chevaux-Légers, les Mousquetaires sous M. de Montesson, Lieutenant-Général. Deux bataillons des Gardes-Françaises & Suisses, &c.

[3] M. le Prince de Soubise prit sur lui de seconder M. le Comte de la Marche, dans la défense obstinée du poste d'Antoin, il alla ensuite se mettre à la tête des Gendarmes, comme M. de Pecquigny à la tête des Chevaux-Légers : ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

[4] Carabiniers, corps institué par Louis XIV. Ils tirent avec des carabines rayées. On sait avec quel éloge le Roi les a nommés dans sa Lettre.

[5] Grenadiers à cheval commandés par M. le Chevalier de Grille ; ils marchent à la tête de la Maison du Roi.

Favori de l'amour, de Minerve & de Mars;
Richelieu [1] vous appelle, il n'est plus de hasards:
Il vous appelle: il voit d'un œil prudent & ferme,
Des succès ennemis & la cause & le terme;
Il vole, & sa vertu secondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place, où vous serez vainqueurs.

D'un rempart de gason, foible & prompte barrière,
Que l'art oppose à peine à la fureur guerrière,
La Marck [2], la Vauguion [3], Choiseul d'un même effort,
Arrêtent une armée, & repoussent la mort.
D'Argenson qu'enflammoient les regards de son père,
La gloire de l'Etat, à tous les siens si chère,
Le danger de son Roi, le sang de ses aïeux,
Assaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette masse de feu, qui semble impénétrable:
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable;
Ainsi qu'aux premiers temps, par leurs coups redoublés,
Les beliers enfonçoient les remparts ébranlés.

Ce brillant escadron [4], fameux par cent batailles,
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles,
Arrive, voit, combat, & soutient son grand nom.
Tu suis du Chastellet, jeune Castelmoron, [5]

---

[1] Un Ministre d'Etat, qui n'a point quitté le Roi pendant la bataille, a écrit ces propres mots: *C'est M. de Richelieu qui a donné ce conseil, & qui l'a exécuté.*

[2] M. le Comte de la Marche, au poste d'Antoin.

[3] MM. de la Vauguion, Choiseul-Meuse, &c. aux retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoy. M. de Crequi n'étoit point à ce poste, comme on l'avoit dit d'abord, mais à la tête des Carabiniers.

[4] Quatre escadrons de la Gendarmerie arrivèrent après sept heures de marche, & attaquèrent.

[5] Un cheval fougueux avoit emporté le porte-étendart dans la Colonne Anglaise. M. de Castelmoron, âgé de 15 ans, lui cinquième, alla le reprendre au milieu

Toi, qui touches encor à l'âge de l'enfance ;
Toi, qui d'un foible bras, qu'affermit ta vaillance ;
Reprens ses étendards déchirés & sanglants,
Que l'orgueilleux Anglais emportoit dans ses rangs.
C'est dans ces rangs affreux que Chevrier expire,
Monaco perd son sang, & l'amour en soupire.
Anglais, sur du Guesclin deux fois tombent vos coups;
Frémissez à ce nom si funeste pour vous.

Mais quel brillant Héros, au milieu du carnage,
Renversé, relevé, s'est ouvert un passage ?
Biron [1], tels on voyoit dans les plaines d'Ivri,
Tes immortels aïeux suivre le grand Henri.
Tel étoit ce Crillon, chargé d'honneurs suprêmes ;
Nommé brave autrefois, par les braves eux-mêmes.
Tels étoient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis si vantés renaissants dans leurs fils [2] ;
Tel se forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre [3] Saxon la terreur de la Terre,
Quand la justice & Mars, sous un autre Louis,
Frappoient l'aigle d'Autriche, & relevoient les Lis.

Comment ces Courtisans, doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomptables ?
Quel assemblage heureux de grâces, de valeur !
Boufflers, Meuze, d'Ayen, Duras bouillants d'ardeur,
A la voix de Louis, courez, troupe intrépide.

---

au camp des ennemis. M. de Bellet commandoit ces escadrons de la Gendarmerie; il y eut un cheval tué sous lui, aussi bien que M. de Chimènes, en réformant une brigade.

[1] M. le Duc de Biron eut le commandement de l'Infanterie, quand M. de Lutteaux fut hors de combat; il chargea successivement à la tête de presque toutes les brigades.

[2] M. de Luxembourg, M. de Loigni & M. de Tingri.

[3] Le Duc de Saxe Weimar, sous qui le Vicomte de Turenne fit ses premières campagnes. M. de Turenne et arrière-neveu de ce grand homme.

Que les Français font grands quand leur Maître les guide !
Ils l'aiment, ils vaincront, leur père eſt avec eux.
Son courage n'eſt point cet inſtinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de ſon eſprit, il l'eſt de la fortune;
Rien ne trouble ſes ſens, rien n'éblouit ſes yeux;
Il marche, il eſt ſemblable à ce Maître des Dieux,
Qui frappant les Titans, & tonnant ſur leurs têtes,
D'un front majeſtueux dirigeoit les tempêtes;
Il marche, & ſous ſes coups la terre au-loin mugit;
L'Eſcaut fuit, la mer gronde, & le ciel s'obſcurcit.

Sur un nuage épais que des antres de l'Ourſe
Les vents affreux du Nord apportent dans leur courſe,
Les vainqueurs des Valois deſcendent en courroux:
Cumberland, diſent-ils, nous n'eſpérons qu'en vous;
Courage, raſſemblez vos légions altières;
Bataves, revenez, défendez vos barrières;
Anglais, vous que la paix ſembloit ſeule alarmer,
Vengez-vous d'un Héros qui daigne encore l'aimer;
Ainſi que ſes bienfaits craindrez-vous ſa vaillance?
Mais ils parlent en vain; lorſque LOUIS s'avance;
Leur génie eſt dompté, l'Anglais eſt abattu,
Et la férocité [1] le cède à la vertu.

Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Vengent ſes Rois trahis, ſa Patrie & ſes Temples.
Peuple ſage & fidelle, heureux Helvétiens [2],
Nos antiques amis, & nos concitoyens,
Votre marche aſſurée, égale, inébranlable,

---

[1] Ce reproche de férocité ne tombe que ſur le ſoldat, & non ſur les Officiers, qui ſont auſſi généreux que les nôtres. On m'a écrit que lorſque la Colonne Angloiſe déborda Fontenoy, pluſieurs ſoldats de ce corps crioient, *no quarter*, *no quarter*, point de quartier.

[2] Les Régimens de Dieſbach, de Betens, & de Courten, &c. avec des bataillons des Gardes-Suiſſes.

Des ardents Neustriens [1] suit la fougue indomptable.
Ce Danois [2], ce Héros, qui des frimats du Nord,
Par le Dieu des combats fut conduit sur ce bord,
Admire les Français qu'il est venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre :
Rendez-vous, ou mourez, tombez sous notre effort :
C'en est fait, & l'Anglais craint LOUIS & la mort.

Allez, brave d'Estrée [3], achevez cet ouvrage ;
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage :
Que du Roi qu'ils bravoient ils implorent l'appui ;
Ils seront fiers encor, ils n'ont cédé [4] qu'à lui.

Bientôt vole après eux ce Corps fier & rapide [5],
Qui semblable au dragon, qu'il eut jadis pour guide ;
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le spectacle effrayant.
C'est ainsi que l'on voit, dans les champs des Numides,
Différemment armés des chasseurs intrépides ;
Les coursiers écumants franchissent les guérets ;
On gravit sur les monts, on borde les forêts ;
Les piéges sont dressés ; on attend, on s'élance ;
Le javelot fent l'air, & le plomb le devance.

---

[1] Le Régiment de Normandie qui revenoit à la charge sur la Colonne Anglaise, tandis que la Maison du Roi, la Gendarmerie, les Carabiniers, &c. fondoient sur elle.

[2] M. de Lowendahl.

[3] M. le Comte d'Estrées à la tête de sa division, & M. de Brionne à la tête de son Régiment, avoient enfoncé les Grenadiers Anglais le sabre à la main.

[4] Depuis S. Louis aucun Roi de France n'avoit battu les Anglais en personne en bataille rangée.

[5] On envoya quelques Dragons à la poursuite : Ce corps étoit commandé par M. le Duc de Chevreuse, qui s'étoit distingué au combat de Sahy, où il avoit reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du mot *Dragon*, est qu'ils portèrent un dragon dans leurs étendarts sous le Maréchal de Brissac, qui institua ce corps dans les guerres du Piémont.

Les léopards sanglants, percés de coups divers;
D'affreux rugissemens font retentir les airs;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

Ah! c'est assez de sang, de meurtre, de ravage;
Sur des morts entassés c'est marcher trop long-temps,
Noailles [1], ramenez vos soldats triomphants.
Mars voit avec plaisir leur main victorieuse
Traîner dans notre camp ces machines affreuses;
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés;
Qu'ils renversent par vous les murs de cette Ville;
Du Batave indécis la barrière & l'asyle,
Ces premiers [2] fondemens de l'Empire des Lis.
Puissent-ils par vos mains être enfin raffermis!
Déjà Tournai se rend, déjà Gand s'épouvante:
Charles-Quint s'en émeut, son ombre gémissante
Pousse un cri dans les airs, & fuit de ce séjour,
Où pour vaincre autrefois le Ciel le mit au jour.
Il fuit: mais quel objet pour cette ombre alarmée!
Il voit ces vastes champs couverts de notre armée;
L'Anglais deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laissant ses étendarts;
Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes;
Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes;
Et son char de victoire, en ses vastes remparts [3]
Ecrasant le berceau du plus grand des Césars [4].

---

[1] Le Comte de Noailles attaqua de son côté la Colonne d'Infanterie Anglaise avec une brigade de Cavalerie, qui prit ensuite des canons.

[2] Tournai, principale ville des Français sous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childeric.

[3] La ville de Gand soumise à Sa Majesté le 11 juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais par M. du Chaila, à la tête des brigades de Crillon & de Normandie, le Régiment de Graffin, &c.

[4] Des Césars modernes.

Français ! heureux guerriers, vainqueurs doux & terribles,
:venez, suspendez dans nos Temples paisibles
:s armes, ces drapeaux, ces étendards sanglants.
ue vos chants de victoire animent tous nos chants !
s palmes dans les mains nos peuples vous attendent;
›s cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent :
›s mères, vos enfans, près de vous empressés,
ıcor tout éperdus de vos périls passés,
›nt baigner dans l'excès d'une ardente alégresse,
›s fronts victorieux de larmes de tendresse.
:courez, recevez à votre heureux retour,
prix de la vertu par les mains de l'amour.

VOLTAIRE.

ÉPITRE

AU ROI,

ır le passage du Rhin par l'Armée de France, le 12 juin 1672.

. N vain pour te louer, ma muse toujours prête;
ingt fois de la Hollande a tenté la conquête :
e pays, où cent murs n'ont pu te résister,
RAND ROI, n'est pas en vers si facile à dompter.
'es villes que tu prends, les noms durs & barbares
'offrent de toutes parts que syllabes bizarres;
t, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Issel,
›ur trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel;
›ui, par-tout de son nom chaque place munie,
'ient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
.t qui peut, sans frémir, aborder Woerden?

D v

Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden ?
Quelle muse à rimer en tous lieux disposée,
Oseroit approcher des bords du Zuider-zée ?
Comment en vers heureux assiéger Doësbourg,
Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg ?
Il n'est fort entre ceux que tu prends par centaines,
Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines ;
Et par-tout sur le Whal, ainsi que sur le Leck,
Le vers est en déroute, & le poëte à sec.
Encor si tes exploits, moins grands & moins rapides,
Laissoient prendre courage à nos muses timides,
Peut-être avec le temps, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver.
Mais dès qu'on veut tenter cette vaste carrière,
Pégase s'effarouche, & recule en arrière.
Mon Apollon s'étonne, & Nimègue est à toi,
Que ma muse est encore au camp devant Orsoi.
Aujourd'hui toutefois mon zèle m'encourage,
Il faut au-moins du Rhin tenter l'heureux passage.
Un trop juste devoir veut que nous l'essayions.
Muses, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.
Car, puisqu'en cet exploit tout paroît incroyable,
Que la vérité pure y ressemble à la fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer.
Venez donc, & sur-tout gardez bien d'ennuyer.
Vous savez des grands vers les disgraces tragiques ;
Et souvent on ennuie en termes magnifiques.

Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille & fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante ;
Lorsqu'un cri tout-à-coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, & par-tout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide Roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.

Il apprend qu'un héros conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire ;
Que Rhimberg & Vesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
Il marche vers Tholus, & tes flots en courroux,
Au prix de sa fureur sont tranquilles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le visage ;
Et depuis ce Romain, dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin tremble & frémit à ces tristes nouvelles ;
Le feu sort à travers ses humides prunelles :
« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
» Ait appris à couler sous de nouvelles loix ;
» Et de mille remparts mon onde environnée
» De ces fleuves sans nom suivra la destinée !
» Ah ! périssent mes eaux, ou par d'illustres coups
» Montrons qui doit céder des mortels ou de nous ».
A ces mots essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatrisé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nue,
Du fameux Fort de Skink prend la route connue.
Là contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars :
Il voit cent bataillons, qui loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant sa voix :
» Grands arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
» Est-ce ainsi que votre ame aux périls aguerrie,
» Soutient sur ces remparts l'honneur & la patrie ?
» Votre ennemi superbe en cet instant fameux,
» Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
» Du-moins en vous montrant sur la rive opposée,

» N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
» Allez, vils combattans, inutiles soldats,
» Laissez-là ces mousquets trop pesants pour vos bras:
» Et la faulx à la main parmi vos marécages,
» Allez couper vos joncs, & presser vos laitages;
» Ou gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
» Avec moi de ce pas venez vaincre ou mourir ».

Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme,
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur ame:
Et leur cœur s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Grammont le premier dans les flots
S'avance soutenu des regards du héros.
Son coursier écumant sous un maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près: sous ce chef redouté
Marche des Cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, & Coislin & Salart,
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.
Louis les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux,
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
Cent guerriers s'y jettant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux, le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur, l'air s'échauffe & s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.

Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fougueux coursiers l'onde écume & se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse ;
Mais LOUIS d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars & Bellonne :
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne ;
Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont passés :
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, & gagne les batailles :
Enguien, de son hymen le seul & digne fruit,
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit, & gagne la plaine :
Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne ;
Et seul désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à LOUIS la victoire & ses bords.
Du Fleuve ainsi dompté la déroute éclatante
A Wurts jusqu'en son camp va porter l'épouvante :
Wurts, l'espoir du pays, & l'appui de ses murs,
Wurts.... ah ! quel nom, GRAND ROI ! quel Hector
que ce Wurts !
Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
Que j'allois à tes yeux étaler des merveilles !
Bientôt on eût vu Skink dans mes vers emporté,
De ses fameux remparts démentir la fierté.
Bientôt... Mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
Finissons, il est temps : aussi-bien si la rime
Alloit mal-à-propos m'engager dans Arnheim,
Je ne sais, pour sortir, de porte qu'Hildesheim.

O, que le ciel soigneux de notre poésie,
GRAND ROI, ne nous fit-il plus voisin de l'Asie !
Bientôt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'est plaine en ce lieu si sèche & si stérile,
Qui ne soit en beaux mots par-tout riche & fertile.

Là plus d'un bourg fameux par son antique nom,
Vient offrir à l'oreille un agréable son.
Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre!
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre :
De juger si les Grecs, qui brisèrent ses tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jours!
Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine?
Est-il dans l'univers de place si lointaine,
Où ta valeur, GRAND ROI, ne te puisse porter,
Et ne m'offre bientôt des exploits à chanter!
Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles;
Puisqu'ainsi dans deux mois tu prends quarante villes,
Assuré des bons vers dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

BOILEAU DESPRÉAUX.

Nous avons rapproché ces deux poëmes pour faciliter aux Lecteurs le plaisir de les comparer.

EPITAPHE

D'une petite chienne de Madame la Duchesse de Chevreuse.

SÉVÈRE à tout le monde, à mon maître fidelle;
N'aimant que lui; pour l'aimer mieux,
J'avois de mon amour l'exemple sous les yeux :
Ma maîtresse fut mon modèle.

BERNARD.



CONTE.

THELÈME ET MACARE.

THELÈME eſt vive ; elle eſt brillante :
Mais elle eſt bien impatiente ;
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente.
Elle aimoit un gros réjoui
D'une humeur toute différente ;
Sur ſon viſage épanoui
Eſt la ſérénité touchante ;
Il écarte à-la-fois l'ennui
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil ;
Rien n'eſt plus beau que ſon réveil ;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portoit ;
Sa maîtreſſe inconſidérée
Par trop de ſoins le tourmentoit :
Elle vouloit être adorée ;
En reproches elle éclata :
Macare, en riant, la quitta,
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidelle & cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.

Elle va d'abord à la Cour.
Auriez-vous vu mon cher amour ?
N'avez-vous point chez vous Macare ?
Tous les railleurs de ce ſéjour
Sourirent à ce nom bizarre.

Comment ce Macare eſt-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
Faites-nous un peu ſon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, eſt un homme parfait
Qui n'a jamais haï perſonne,
Qui de perſonne n'eſt haï,
Qui de bon ſens toujours raiſonne;
Et qui n'eut jamais de ſouci;
A tout le monde il a ſu plaire.
On lui dit: ce n'eſt pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère
Ne vont pas dans ce pays-ci.
Thelème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et penſe, dans ce lieu tranquille,
Rencontrer ſon tranquille amant.
Le Sous-Prieur lui dit: Madame,
Nous avons long-temps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu:
Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du temps perdu,
Et la diſcorde & l'abſtinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la Dame vagabonde:
Ceſſez de courir à la ronde
Après votre amant échappé;
Car, ſi l'on ne m'a point trompé,
Ce bon-homme eſt dans l'autre monde.

A ce diſcours impertinent,
Thelème ſe mit en colère:
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe;
Il habite certainement

Le monde où le destin m'a mise ;
Et je suis son seul élément ;
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une sottise.

La belle courut de ce pas
Chercher, au milieu du fracas ;
Celui qu'elle croyoit volage ;
Il sera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux-esprits
Qui l'ont peint si doux & si sage.
L'un d'eux lui dit : sur nos avis
Vous pourriez vous tromper peut-être ;
Macare n'est qu'en nos écrits :
Nous l'avons peint sans le connoître.

Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux, & passa vîte ;
Mon amant ne sera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au-moins la Cour a des attraits ;
Macare auroit pu s'y méprendre :
Mais les noirs suivants de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend si tendre.

Thelème, au temple de Rameau ;
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier spectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie ;
Elle est priée à ce repas
Où président les délicats,
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil ;
Y semblent, au premier coup-d'œil ;
De Macare être la copie :
Mais plus ils étoient occupés
Du soin flatteur de le paroître,

Et plus à ses yeux détrompés,
Ils étoient éloignés de l'être.

Enfin Thelème au désespoir,
Lasse de chercher sans rien voir,
Dans sa retraite alla se rendre;
Le premier objet qu'elle y vit
Fut Macare auprès de son lit,
Qui l'attendoit pour la surprendre.
Vivez avec moi désormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, sans trop prétendre;
Et si vous voulez posséder
Ma tendresse avec ma personne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.

Les gens de grec enfarinés
Connoîtront Macare & Thelème (1),
Et vous diront, sous cet emblême,
A quoi nous sommes destinés.
Macare, c'est toi qu'on désire;
On t'aime, on te perd, & je croi
Que je t'ai rencontré chez moi:
Mais je me garde de le dire.
Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie.
Pour te garder, il faut savoir
Se cacher & cacher sa vie.

VOLTAIRE.

---

[1] Macare est le Bonheur; Thelème est le Désir ou la Volonté.

ÉPITRE

*A Madame la Marquise de ***,*

Qui avoit dit qu'elle ne croiroit pas qu'on l'aimât, à moins qu'on ne mourût pour elle.

Vous l'avez donc bien arrêté !
Il faudroit mourir pour vous plaire !
Ah ! sous les traits de la beauté,
Peut-on cacher ce caractère ?
Pardon, Madame, il est affreux ;
Vos triomphes seroient des crimes ;
Que nos femmes pensent bien mieux !
Toutes ici font des heureux :
Il vous faut, à vous, des victimes.
Quel cœur, ô ciel, & quels désirs !
L'Amour est un Dieu que j'encense :
Mais qu'il se borne à mes soupirs.
Faut-il, pour vos menus plaisirs,
Qu'en un siècle de tolérance,
Ce Dieu si doux ait des martyrs ?
Eh ! des vivans soyez aimée ;
Plus de ces homicides vœux :
Mais je devine : un meurtre ou deux
Font une belle renommée ;
Au milieu d'un cercle brillant ;
La vieille Iris, demi-bâillant,
Demande : eh bien ! quelle nouvelle ?
Monsieur un tel, dit un plaisant,
Est mort pour Madame une telle :
Chacun se regarde à ce mot ;
Un petit-maître dit : le sot !

Un autre s'écrie: ah! quel conte!
Un jeune abbé: je l'aimois fort,
Et j'en ai pour lui quelque honte;
Je lui conseille d'être mort.
Et telle est l'oraison funèbre
Qu'on fait à notre infortuné;
Le pauvre amant est bien berné:
Mais la Dame devient célèbre.
Se montre-t-elle aux boulevards?
Au même instant tous les regards
Vont au carrosse de la belle;
Tous les cœurs en sont occupés;
Dans tous les bals on dit: c'est elle;
On la cite dans les soupés,
Et la voilà presque immortelle.
Vraiment un tel éclat séduit;
Il peut flatter: il est si rare!
Mais vous, pourquoi ce goût bizarre!
Madame, pour faire du bruit,
N'a pas besoin d'être barbare.
Voulez-vous un plus beau succès,
Et dailleurs un succès utile?
Fixez-moi le cœur d'un Français,
Au-lieu d'en faire mourir mille:
La chose, à regarder de près,
Est peut-être plus difficile.
Vous qui n'en manquez point déjà,
Combien vous feriez de jalouses!
Les amantes & les épouses
Vous envîroient ce secret-là.
Que leur exemple vous guérisse:
Un amant mort en votre honneur
Peut bien satisfaire un caprice,
Mais ne porte jamais bonheur.
Jadis pour les beaux yeux d'Hélène
Lorsque vingt Rois eurent péri,
Le ciel punit cette inhumaine,
En la rendant à son mari;

Mais la Vénus qui fut si bonne,
Obtint un culte & des autels;
Elle écoutoit Dieux & mortels;
Vénus ne fit mourir personne.
Si vous tuez tous vos amans,
Par cette belle découverte,
Je vais gager qu'en peu de temps
Notre France sera déserte:
De Versailles & de Paris,
Toutes nos femmes débonnaires
Vous enverront leurs chers maris;
Certains cadets, Messieurs leurs frères;
Nos courtisans, les favoris;
Et nos généraux leurs confrères.
Si cependant tant de raisons
N'ébranlent pas votre systême;
S'il faut mourir quand on vous aime;
Je me décide: eh bien! mourons.
Mourir pour vous, est-ce un supplice?
Mais on meurt de mille façons:
Vous permettez que je choisisse;
C'est bien le moins; car tout ceci
N'est pas, Madame, un jeu frivole;
D'autres vous promettront aussi:
Moi, je fais mieux, je tiens parole.
Mon choix dépend un peu de vous:
Ayez enfin la complaisance
De m'honorer d'un rendez-vous;
Dans un voluptueux silence,
Je tomberois à vos genoux:
Un mourant est sans conséquence;
Vous aimez tant à voir mourir!
Vous en passeriez votre envie;
Moi, j'expirerois de plaisir,
Et vingt rivaux, de jalousie.

M. BARTHE.

LES JAMBES DE BOIS,

CONTE.

Mes amis, un fablier
De l'an dernier,
Qui valoit ceux de cette année,
Contoit un soir ce qu'ici
Je vais vous conter aussi
Au coin de ma cheminée.

Je me promenois près d'un bois,
Quand je vis un paysan qui traversoit la plaine.
Il avoit deux jambes de bois:
Je vous souhaite même aubaine.
Ce souhait vous fait peur? Mais écoutez ceci:
Du compliment j'ose le croire,
Vous m'allez dire grand merci,
Quand j'aurai conté mon histoire.

Comme j'avois un peu d'ennui,
Je m'approchai, pour causer avec lui.
Tout en causant je crus bien faire
De lui jurer qu'au fond du cœur
Je prenois part à son malheur.
Qu'appellez-vous malheur, dit-il, presque en colère?
Ce malheur est un bien dont j'ose me vanter,
Dont mon cœur s'applaudit sans cesse;
Et si mon sort vous intéresse,
Vous devez m'en féliciter.
A ce discours, bien fait pour me surprendre,
Je lui fis compliment du cœur & de la voix;
Mais je le suppliai de me faire comprendre
La volupté de deux jambes de bois:
Volontiers, dit-il: je commence.

Quant à l'économie, elle eſt de conſéquence
Pour de malheureux ouvriers;
Or, qui n'a plus de jambe évite la dépenſe
Qu'il faiſoit en bas & ſouliers.
Les ronces me faiſoient la guerre;
J'appréhendois à chaque inſtant
De me heurter contre une pierre,
Ou de me bleſſer en marchant;
Crainte & danger m'accompagnoient ſans ceſſe:
Maintenant, exempt de tout mal,
Je vas, viens, ſans que rien me bleſſe;
Boue & cailloux, tout m'eſt égal.
Pour neiges & bourbier je ne fais nulles pauſes;
Je ſuis ainſi devant vous arrivé.
Fût-ce un chemin d'épines tout pavé,
J'y marche comme ſur des roſes.
Si ſous mes pas je découvre un ſerpent,
De mon pied j'écraſe ſa tête;
Si quelque chien à me mordre s'apprête,
Je peux, ſans me gêner, l'aſſommer à l'inſtant.
Sur mes jambes, l'été, je n'ai pas à combattre
Des mouches l'agile aiguillon;
Et ſi ma femme à la maiſon
Fait du bruit, j'ai de quoi la battre.
Qu'on me donne une noix, je la caſſe. Le ſoir,
Près de mon feu, lorſque je viens m'aſſeoir,
Mon pied l'attiſe. On a beau voir
Les ſaiſons varier, toujours de leurs caprices
Mes jambes ſavent triompher;
Enfin, après huit ans d'agréables ſervices,
J'en fais du bois pour me chauffer.
Je vous ſouhaitois donc un ſort digne d'envie:
Vous le voyez. Ainſi (qui l'auroit pu penſer?)
L'homme ſans jambes, avec de la philoſophie,
A du plaiſir à s'en paſſer.

APOLOGUE ORIENTAL.

ABUSEY ET THAIR.

DANS ce brillant hiver, où la jeune Azélie
De Nouradin son frère embellissoit la Cour,
Et d'un sexe enchanteur déployant le génie,
Partageoit son empire, & régnoit par l'Amour;
Abusey disoit à son père :
Peut-il être à vingt ans un destin plus prospère?
Est-il sur l'avenir un coup-d'œil plus flatteur?
Favori de mon maître, & l'amant de sa sœur,
Demain le Prince & moi nous allons à la chasse.
Tout cela, dit Thaïr, n'est qu'un éclair qui passe:
Défiez-vous, mon fils, de la faveur des grands,
Des beaux jours de l'hiver, des caresses des belles:
On peut en profiter; mais l'homme de bon sens,
S'il compte peu sur eux, compte encor moins sur elles.
Thaïr le savoit bien: c'étoit un courtisan.
Un orage imprévu fit manquer la partie;
Un caprice bientôt fit changer Azélie;
Et la belle à son tour fit changer le Sultan.

M. GUILLEMART.



LES

LES AVENTURES DE THALIE.

Melpomène, ſans contredit,
Eſt fille du célèbre Homère :
De Thalie, à ce que l'on dit,
Ce grand homme eſt auſſi le père ;
Mais Thalie eſt d'un autre lit [1].
De la farouche Melpomène
Peigne qui voudra la noirceur ;
Moi, qui ſuis d'aſſez foible haleine,
J'aime mieux de ſa jeune ſœur
Vous raconter mainte fredaine.

Par ma foi, le commencement
N'eſt pas le plus beau de mon conte :
Mon héroïne, franchement,
A débuté ſi follement,
Que, pour elle, moi j'en ai honte.
Au milieu d'Athène, à quinze ans,
En véritable courtiſanne,
Elle agaçoit tous les paſſans,
Même les plus honnêtes gens ;
Au libertin Ariſtophane
Elle prodigua ſes faveurs :
Souvent, à ſes âpres fureurs,
On eût cru voir une Bacchante ;
Et cependant l'extravagante,

[1] Bien des gens veulent que, comme la Tragédie doit ſa naiſſance à l'*Iliade*, la Comédie ſoit pareillement née de l'*Odyſſée* : je le crois d'après eux ; mais je ne garantis point cette filiation.

Sans religion & sans mœurs,
Et malgré ses brusques humeurs,
Etoit agréable & piquante.

Enfin, par avis de parens,
On lui donna, de peur d'esclandre,
Un curateur : ce fut Ménandre :
Sous ce mentor, il fallut prendre
Bientôt des airs tout différents,
Changer son langage trop leste
En un pur & doux entretien :
Dans ses atours simple & modeste,
Et gracieuse en son maintien,
Elle eut d'une fille de bien
Le ton, la démarche & le geste.
Tant qu'il vécut, tout alla bien :
De sa mort la jeune personne,
Tout bas, rendit grâces à Dieu,
Puis à sa ville dit adieu,
Et vint à Rome ; la friponne
Aisément de Plaute, en ce lieu,
Distingua la mine bouffonne.

Thalie, avec ce libertin,
Oubliant & goût & décence,
Reprit bientôt son premier train,
Mais se donna moins de licence.
Libre par-tout dans ses propos,
Plaisante, fertile en bons mots,
Et, sans fiel, ardente à médire,
Elle s'égaya, vrai lutin,
Sur le compte de son prochain,
Qui ne put s'empêcher d'en rire.

Plaute mourut, & fut pleuré :
Long-temps sa maîtresse fidelle,
Seule dans un lieu retiré,
Vécut sans faire parler d'elle.

Mais Térence, jeune Africain,
Qu'au milieu de Rome, à l'entendre,
On prenoit pour un vrai Romain,
Et qu'à son air naïf & tendre,
On eût pris pour défunt Ménandre;
L'aima, lui plut, obtint sa main.
En peu de temps, il sut lui rendre
Son goût, ses grâces, sa pudeur;
Mais devenue honnête femme,
Et brûlant d'une chaste flamme
Pour son époux, la jeune Dame
Se plaignit d'un peu de froideur.
Elle n'eut de ce mariage
Que six enfans, mais tous jolis,
Modestes, gracieux, polis:
Que n'en a-t-elle eu davantage!
Mais en Grèce obligé d'aller,
Pour recueillir un héritage [1],
L'époux, au retour, fit naufrage.
Ne pouvant point se consoler
De la mort de son cher Térence,
La jeune veuve, fraîche encor
Voulut faire un voyage en France:
Pour Paris c'étoit un trésor;
Cependant pour elle, d'abord,
Il eut assez d'indifférence.
Molière la vit d'un autre œil,
Lui fit la cour; à son hommage
La Dame fit un tendre accueil,
Et vit la fin de son veuvage.

Trouvant en elle un riche fond,
Molière, esprit rare & profond,
De la Grèce & de l'Italie
Sut marier adroitement

[1] Les comédies de Térence, traduites, dit-on, au nombre de 108, qui périrent avec lui.

Et la sagesse & la folie,
En fit un ensemble charmant;
Et de maint nouvel agrément
Embellit encor sa Thalie.
De toutes parts on accouroit
Pour voir cette femme accomplie,
Que le sexe même admiroit;
D'un peuple entier qui l'adoroit
Sa salle étoit toujours remplie;
Ses discours, pleins de vérité,
De feu, d'esprit & de justesse,
Eurent une délicatesse
Qui n'ôtoit rien à sa gaieté;
Grande dans sa naïveté,
Modeste même avec fierté,
Elle railloit sans âcreté,
Et badinoit avec noblesse.

Elle avoit pourtant, entre nous,
Conservé de ses anciens goûts
Un foible pour la mascarade;
A Molière il fut bien fatal:
Un jour, hélas! du carnaval,
Ayant suivi sa femme au bal
Dans l'équipage d'un malade,
Tout de bon, il se trouva mal;
Il en mourut.... Pauvre Thalie!
Dans la douleur ensevelie,
Elle n'eût jamais, sans Regnard,
Supporté cette rude épreuve:
Dans son château [1], le goguenard
Tâcha de consoler la veuve;
Et l'on a, Dieu merci, la preuve

[1] De Grillon, près de Dourdan, où Regnard, de retour de ses voyages, mena une joyeuse vie, & composa la plupart de ses pièces.

Qu'elle eut pour lui quelque amitié :
Depuis sa mort, rêveuse & sombre,
Thalie a maigri de moitié ;
D'elle enfin ce n'est plus que l'ombre,
Et vraiment elle fait pitié.

M. C.....

LE COQ ET LA POULE.

UN Coq épris d'une jeune Poulette
Sollicitoit la dernière faveur ;
Il étoit beau, mais la belle avoit peur
Des mauvais tours de sa langue indiscrète.
Tu n'auras pas satisfait ton ardeur,
Qu'un chant joyeux, jusqu'au bout du village,
Annoncera que je ne suis pas sage.
Ah! ne crains rien, je suis un Coq d'honneur,
Répondit-il ; je te promets, m'amie,
De ne chanter, si tu veux, de ma vie.
Jures-en donc, je croirai tes fermens.
Le Coq vainqueur y fût-il bien fidelle ?
Il imita les plus honnêtes gens ;
Point ne chanta, mais il battit de l'aile.



ODE

A MME. LA PRINCESSE DE**.

PROFANES Nymphes du Permeſſe,
Je ne veux plus ſuivre vos pas;
Trop long-temps vos trompeurs appas
Ont ſéduit ma folle jeuneſſe.
Plus j'approche du monument,
Plus je vois ſans déguiſement
Combien vos faveurs ſont à craindre:
Mais la raiſon eſt un flambeau
Dont l'éclat n'eſt jamais ſi beau
Que lorſqu'il eſt prêt de s'éteindre.

Tantôt ſur un ton langoureux,
Vous avez ajuſté ma lyre,
Dont ſouvent mon tendre délire
A tiré des ſons dangereux.
Tantôt rival de Démoſthène,
Tonnant pour le ſalut d'Athène,
J'ai vu ſans effroi mes malheurs,
Et n'ai pas craint, ſous vos auſpices,
De parcourir des précipices
Que vous m'aviez ſemé de fleurs.

Que de jours remplis d'amertume
M'attira le courroux du ciel,
Quand je laiſſai couler le fiel
Où vous aviez trempé ma plume!
N'aurois-je pas perdu le jour
Dans l'horreur d'un affreux ſéjour [1],

[1] Les iſles Ste.-Marguerite.

Voiſin de l'Empire des Mânes,
Si mes vœux s'étoient repoſés
Sur vos Hercules ſuppoſés,
Ou ſur vos feintes Arianes?

J'adreſſois mes humbles regrets
Au Dieu qu'adore une Princeſſe,
Dont on priſe autant la ſageſſe
Qu'on eſt charmé de ſes attraits.
Alors, agréable ſurpriſe!
L'airain de mes portes ſe briſe,
Ma ſuite devance les vents.
Et je vois la plaine liquide
M'ouvrir une route ſolide
A travers deux ramparts mouvants.

Compare, ô Chantre de la Grèce,
A ces ſecours miraculeux,
Ceux que ton héros fabuleux
Reçut d'une fauſſe Déeſſe.
Quiconque a Dieu pour ſon appui,
Et ne met ſon eſpoir qu'en lui,
Brave les fureurs de l'envie:
Parmi les piéges des méchans,
Au milieu des glaives tranchants,
Il ne tremble point pour ſa vie.

Armé de ſi puiſſants ſecours,
J'ai rendu ma courſe célèbre
Depuis le Pô, le Tage & l'Ebre
Juſqu'où l'Amſtel finit ſon cours;
De l'Appennin aux Pyrénées,
J'ai vu des Têtes couronnées
Relever mon ſort abattu.
Souvent les ames généreuſes
Donnent aux fautes courageuſes
Les éloges de la vertu.

Sorti des terres étrangères,
Où j'ai vu dix ans s'écouler,
Qu'il m'eſt doux de ne plus ſarcler
Que l'héritage de mes pères!
Je vis ſous leurs antiques toîts
Qu'aux ſuperbes palais des Rois
Préfère mon ame charmée,
Où plus heureux & plus chrétien,
Mon cœur ne ſe plaint plus de rien
Que d'un peu trop de renommée.

C'eſt dans cet aſyle aſſuré
Que ſouvent mes erreurs paſſées
Se ſont en foule retracées
A mon eſprit plus épuré.
C'eſt là que ma lyre profane,
D'un Roi [1] que Dieu prit pour organe,
Préférant les ſacrés accords,
J'ai cru que par de ſaintes rimes
Je devois réparer les crimes
De celles qui ſont mes remords.

Vous que vers lui, par tant de grâces,
Le Seigneur s'eſt plu d'attirer,
Vous, qu'on peut bien plus admirer
Qu'on ne peut marcher ſur vos traces;
Princeſſe, verſez dans mon cœur,
Pour en ranimer la vigueur,
Ce feu divin qui vous éclaire,
Et favoriſez un projet
Qui peut-être a trop pour objet
Un nouveau déſir de vous plaire.

Tandis qu'à l'enfant de Cypris
Ma jeuneſſe a rendu les armes,

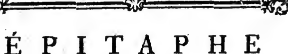
---

[1] David.

J'ai de vous emprunté les charmes
Que j'ai dépeints dans mes écrits.
Aujourd'hui qu'ennemi des fables,
C'eſt aux vérités ineffables
Que mon luth veut ſe conſacrer;
Je prends ſur vos vertus auguſtes
Celles que des rimes plus juſtes
Ont entrepris de célébrer.

LA GRANGE-CHANCEL.

Cette Ode n'a point été recueillie dans ſes Œuvres.



ÉPITAPHE

D'UN SCEPTIQUE.

ICI gît qui toujours douta,
Dieu par lui fut mis en problème;
Il douta de ſon être même;
Mais de doutes il s'ennuya:
Et las de cette nuit profonde,
Hier au ſoir il eſt parti,
Pour aller voir dans l'autre Monde,
Ce qu'il faut croire en celui-ci.

M. le Chev. DE PARNY.



ÉPITAPHE

DE ZULMIS.

CI-GÎT Zulmis : ci giſſent avec elle
L'arc de l'Amour, ſon carquois & ſes traits,
Et la candeur qui la rendoit plus belle,
Et la vertu préférable aux attraits.

N'épargnez pas la feuille printanière :
Couvrez ſa tombe & de fleurs & d'encens.
Zulmis n'eſt plus qu'un amas de pouſſière :
C'étoit hier une fleur du printemps !

M. SIMON.

ÉPIGRAMME.

DANS le fond d'un réduit favorable aux amours,
A ſoixante ans, le Normand Fontenelle
Serroit de près une cruelle,
Qui de peur d'accident appeloit du ſecours.
Plus haut ! il vous ſied bien, dit-il, de vous dé-
fendre ;
Le préjugé le veut : mais je ſuis déjà vieux ;
A cet âge, ma fille, il eſt beau d'être tendre :
Vos cris, ſi l'on peut les entendre,
Nous feront honneur à tous deux.

M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

ÉPIGRAMME.

QUAND l'Eternel, aussi juste que grand,
Eut fait au riche un devoir nécessaire
De soulager dans le pauvre souffrant
Un serviteur, un compagnon, un frère;
Pour renverser cette loi salutaire,
De vains trésors le gardien infernal,
Satan, donna, par un ordre contraire,
Tout à l'avare, & rien au libéral.

GUYOT DE MERVILLE.

AUTRE.

BLAISE est de si bonne amitié,
Qu'un jour voyant sa femme en couche,
Il en conçut tant de pitié,
Qu'il devint froid plus qu'une souche;
Elle, au plus fort de ses douleurs,
Le voyant ainsi fondre en pleurs,
Pour l'appaiser, étrange chose!
Ce ne sera, dit-elle, rien:
Calmez-vous, Blaise, je sais bien
Que vous n'en êtes pas la cause.



DISCOURS
SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JUSQU'A quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le ciel au monde, & d'un ton deſpotique
Damnant le genre-humain, qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr !
Sur les pas de Calvin, ce fou ſombre & ſévère,
Croit que DIEU, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un tyran le miniſtre abhorré,
D'eſclaves qu'il a faits triſtement entouré,
Dictant d'un air hideux ſes volontés ſiniſtres.
Je cherche un Roi plus doux, & de plus doux miniſtres.
[1] Timon ſe croit parfait, depuis qu'il n'aime rien.
Il faut que l'on ſoit homme, afin d'être Chrétien.
Je ſuis homme, & d'un DIEU je chéris la clémence.
Mortels ! venez à lui, mais par reconnoiſſance.
La nature attentive à remplir vos déſirs,
Vous appelle à ce DIEU par la voix des plaiſirs.
Nul encor n'a chanté ſa bonté toute entière ;
Par le ſeul mouvement il conduit la matière ;
Mais c'eſt par le plaiſir qu'il conduit les humains.
Sentez du-moins les dons prodigués par ſes mains.
Tout mortel au plaiſir a dû ſon exiſtence.
Par lui le corps agit, le cœur ſent, l'eſprit penſe.
Soit que du doux ſommeil la main ferme vos yeux ;
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux ;
Soit que vos ſens flétris cherchant leur nourriture,

[1] Cette pièce eſt uniquement fondée ſur l'impoſſibilité où eſt l'homme d'avoir des ſenſations par lui-même. Tout ſentiment prouve un Dieu, & tout ſentiment agréable prouve un Dieu bienfaiſant.

L'aiguillon de la faim presse en vous la nature,
Ou que l'amour vous force, en des momens plus doux,
A produire un autre être, à revivre après vous;
Par-tout d'un DIEU clément la bonté salutaire
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.
Sans l'attrait du plaisir, sans ce charme vainqueur,
Qui des lois de l'hymen eut subi l'esclavage?
Quelle beauté jamais auroit eu le courage
De porter un enfant dans son sein renfermé,
Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé;
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile?
Ah! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu,
Mortels, à vos plaisirs reconnoissez un DIEU,
Que dis-je? à vos plaisirs! C'est à la douleur même
Que je connois de DIEU la sagesse suprême.
Ce sentiment si prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers sentinelle assidu,
D'une voix salutaire incessamment nous crie:
Ménagez, défendez, conservez votre vie.
Chez de sombres dévots l'amour-propre est damné;
C'est l'ennemi de l'homme, aux enfers il est né.
Vous vous trompez, ingrats, c'est un don de DIEU même.
Tout amour vient du ciel; DIEU nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, sur-tout dans nos amis.
Cet amour nécessaire est l'ame de notre ame;
Notre esprit est porté sur ces ailes de flamme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
DIEU nous a par bonté donné les passions [1].

---

[1] Comme presque tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un sens, il est bon d'avertir ici, qu'on entend par le mot *passions*, des désirs vifs & continués

Tout dangereux qu'il eſt, c'eſt un préſent céleſte;
L'uſage en eſt heureux, ſi l'abus eſt funeſte.
J'admire & ne plains point un cœur maître de ſoi;
Qui tenant ſes déſirs enchaînés ſous ſa loi,
S'arrache au genre-humain pour DIEU qui nous fit naître,
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connoître;
Et brûlant pour ſon DIEU d'un amour dévorant,
Fuit les plaiſirs permis, par un plaiſir plus grand.
Mais que fier de ſes croix, vain de ſes abſtinences,
Et ſur-tout en ſecret laſſé de ſes ſouffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père, & la ſociété;
On voit de cet orgueil la vanité profonde;
C'eſt moins l'ami de DIEU que l'ennemi du monde;
On lit dans ſes chagrins les regrets des plaiſirs.
Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des déſirs.
Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à *moi*, me priver de mon être.
DIEU, ſi nous l'en croyons, ſeroit ſervi par nous;
Ainſi qu'en ſon ſérail un Muſulman jaloux,

---

de quelque bien que ce puiſſe être. Ce mot vient de *patir*, ſouffrir, parce qu'il n'y a aucun déſir ſans ſouffrance; déſirer un bien, c'eſt ſouffrir l'abſence de ce bien, c'eſt *patir*, c'eſt avoir une paſſion; & le premier pas vers le plaiſir eſt eſſentiellement un ſoulagement de cette ſouffrance. Les vicieux & les gens de bien ont tous également de ces déſirs vifs & continus, appellés *paſſions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet; le déſir de réuſſir dans ſon art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des ſciences, ſont des paſſions qui n'ont rien de criminel. Il ſeroit à ſouhaiter que les langues euſſent des mots pour exprimer les déſirs habituels qui en ſoi ſont indifférents, ceux qui ſont vertueux, ceux qui ſont coupables; mais il n'y a aucune langue au monde, qui ait des ſignes repréſentatifs de chacune de nos idées, & on eſt obligé de ſe ſervir du même mot dans une acception différente, à-peu-près comme on ſe ſert quelquefois du même inſtrument pour des ouvrages de différente nature.

Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie,
Que le fer a privés des sources de la vie [1].
Vous, qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte antiquité ?
Ne connoissez-vous point les filles de Pélie ?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyoient dompter la nature & le temps,
Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans :
Leurs mains par piété dans son sein se plongèrent;
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, Stoïques abusés;
Vous voulez changer l'homme; & vous le détruisez.
Usez, n'abusez point; le Sage ainsi l'ordonne.
Je suis également Epictète & Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines;
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes,
Je veux, que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs, & soufflez sans tempêtes;
Soleil, sans nous brûler, marche & luis sur nos têtes.
DIEU des êtres pensants, DIEU des cœurs fortunés,
Conservez les désirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts & de la solitude.
Voilà mes passions; mon ame en tout les temps
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolants.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares
Des lois des nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Epuisoient contre moi leurs lâches cruautés;
Le travail occupoit ma fermeté tranquille;
Des arts qu'ils ignoroient leur antre fut l'asyle.

---

[1] Cela ne regarde que les esprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les sentimens.

Ainsi le Dieu des bois enfloit ses chalumeaux;
Quand le voleur Cacus enlevoit ses troupeaux.
Il n'interrompit point sa douce mélodie.
Heureux qui jusqu'au temps du terme de sa vie,
Des beaux arts amoureux peut cultiver leurs fruits!
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire;
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre.

VOLTAIRE.

EPITAPHE

DE L'ABBÉ DE VOISENON.

ICI gît, ou plutôt frétille,
Voisenon, frère de Chaulieu.
A sa Muse vive & gentille,
Je ne prétends point dire adieu:
Car je m'en vais au même lieu
Comme cadet de la famille.

VOLTAIRE.

AUTRE

DE PRADON.

CI-GÎT le Poëte Pradon,
Qui durant quarante ans, d'une ardeur sans pareille;
Fit, à la barbe d'Apollon,
Le même métier que Corneille.

LA SOCIÉTÉ NÉCESSAIRE

A L'HOMME DE LETTRES.

SE dérober à la ſociété,
Vivre tout ſeul, pâlir ſur ſon ouvrage;
Ne converſer qu'avec l'antiquité,
C'eſt le moyen d'être un docte ſauvage,
Un lourd ſavant, dont le ſtyle apprêté,
Privé de goût, de chaleur & d'image,
Peint des ſujets choiſis par l'apreté,
Pulvériſés par le mépris du ſage,
Et par celui de la poſtérité.
Le cabinet, ſans doute eſt fort utile;
Je ſens très-bien qu'il faut être tranquille
Pour découvrir l'obſcure vérité.
Contre les ſots on a beſoin d'aſyle:
Des ennuyeux la cohorte imbécille
Empêcheroit d'écrire & de penſer;
Mais quelquefois on doit ſe délaſſer;
La ſolitude, à la fin, rend ſtérile.
Le philoſophe, en parcourant la ville,
Peut à-la-fois s'inſtruire & s'amuſer;
En connoiſſeur, il y viendra puiſer
Un coloris ſéduiſant & facile.
Il peut encor, comme un chymiſte habile,
Suivre, ſaiſir, extraire, analyſer
D'originaux un enſemble bizarre:
Approfondir les eſprits & les cœurs
Du faux dévot, du fat & de l'avare;
Peindre chacun de ſes propres couleurs;
Soigneuſement diſtinguer les nuances,
Décompoſer, marquer les différences
Des ſentimens, des goûts & des humeurs.
Une retraite éternelle & profonde
Ne convient pas à l'examen des mœurs;

Un capucin, dont le zèle le fronde,
Adresse mal & ses cris & ses traits;
Pour déclamer, il se figure un monde
Qu'il n'a point vu, qu'il ne verra jamais.
En fréquentant la bonne compagnie,
L'homme d'esprit modèle ses portraits,
Sans s'arrêter à la superficie:
Il a l'œil bon, il regarde de près.
Il va chercher ces fêtes un peu vives,
Ces soupers fins, où règne le plaisir;
(Car c'est alors que l'ame doit s'ouvrir);
Bientôt par cœur il saura ses convives.
Témoin sensé de leurs travers nouveaux,
Il entendra des réponses naïves,
De plats discours, d'insipides bons mots;
Pour des traits fins, lâcher des invectives;
De lieux communs embellir les propos.
Vide de sens, chargé de bénéfices,
Par intérêt affublé d'un rabat,
Un gros Abbé préconise les vices
Contre lesquels dépose son état.
Un auteur froid, dont les drames novices
Par les sifflets sont encor poursuivis,
Dit qu'aujourd'hui, contre ces injustices,
Les grands talens doivent être aguerris.
Modestement une prude sévère
Lorgne en dessous un brillant Officier;
A ses côtés, la savante Glycère
Fait d'un pédant le barbare métier;
Et, par humeur, elle sable, à plein verre,
Le vin mousseux d'un épais financier:
C'est Montesquieu, c'est Rameau, c'est Voltaire,
Que sans entendre on veut apprécier.
L'observateur écoute sans rien dire;
Sur ce qu'il voit, il s'empresse d'écrire.
Sans les aigrir, mais sans les ménager,
Contre les sots il arme la satyre;
Et si le vrai ne peut les corriger,
A leurs dépens, au-moins il les fait rire.

ÉGLOGUE.

DORIS.

Paissez, mes chers moutons, désormais sans alarmes,
Ne craignez rien, je veillerai sur vous :
Ma houlette & mon chien sont d'assez fortes armes
Pour vous sauver de la fureur des loups.
Vous ne me verrez plus, d'aucun plaisir touchée,
Porter ailleurs des soins dont vous étiez jaloux.
De tout ce que j'aimois, je me sens détachée :
Vous seuls serez l'objet de mes vœux les plus doux.
Tircis vous déroboit un secours nécessaire :
Je vous laissois sans guide errer en liberté.
Je croyois qu'il m'aimoit, hélas ! & pour lui plaire,
Que n'aurois-je alors pas quitté ?
Que, pour le fuir, mon cœur s'est fait de violence !...
N'allez pas vous en alarmer.
Je soupire encor quand j'y pense ;
Mais c'en est fait, je ne veux plus aimer.

Arbitre de mon sort, maîtresse de moi-même ;
Je coulerai mes jours sans craintes, sans désirs ;
Rien n'empoisonnera désormais mes plaisirs,
Si l'on en peut goûter, quand on perd ce qu'on aime.
Mon cœur n'est pas encore épris
Des douceurs de l'indifférence ;
Mais la raison, l'expérience
M'en feront connoître le prix.
Quel changement, hélas ! pour une ame sensible !
Je sens qu'à cet état paisible
J'aurai peine à m'accoutumer :
Mais c'en est fait, je ne veux plus aimer.

Des charmes de la solitude
Je ferai, s'il se peut, tout mon amusement,

Non, ce n'eſt plus qu'un reſte d'habitude
Qui, pour Tircis, me parle en ce moment.
Encore un peu de réſiſtance,
Et je pourrai le voir avec indifférence.....
De toute ma raiſon j'ai beſoin de m'armer
Contre un amant ſi redoutable.
Des bergers du canton il eſt le plus aimable;
Mais c'en eſt fait, je ne veux plus aimer.

Il me paroît que tout conſpire
A rappeler ma liberté;
L'inconſtant & badin Zéphyre,
En paſſant près de moi, ſemble tout bas me dire:
« Tu plains Flore qui m'aime avec fidélité;
» Mais le berger, pour qui ton cœur ſoupire,
» Me ſurpaſſe en légéreté.
» Quand je vois, à regret, périr ces fleurs nouvelles,
» Qu'un même jour voit naître & voit mourir,
» Je les entends qui ſe diſent entr'elles:
» Doris ſur notre ſort doit-elle s'attendrir?
» Nous paſſons, il eſt vrai, d'une vîteſſe extrême;
» Mais ſon deſtin eſt-il plus doux?
» L'amour du volage qu'elle aime,
» N'eſt pas plus durable que nous ».

Fille de la brillante Flore,
Et vous, Zéphyre, qu'elle adore,
Répétez-moi ſouvent ces utiles diſcours.
Contre un penchant fatal, ſoutenez ma tendreſſe:
J'ai beſoin de votre ſecours.
Tircis n'a rien perdu de ces grâces touchantes,
De ces manières ſéduiſantes,
De cet air, de ces traits ſi propres à charmer;
Mais c'en eſt fait, je ne veux plus aimer.

A ces mots, Doris trop émue,
Honteuſe d'en avoir tant dit,
Moins par raiſon que par dépit,

En soupirant se tut, baissa la vue.
Pour dissiper son trouble & calmer ses transports,
Elle voulut, par de nouveaux efforts,
Appeler sa raison au secours de sa gloire.
Sa raison se perdit, & ce fut sans retour.
Les combats qu'on livre à l'Amour,
Ne sont qu'illustrer sa victoire.

ÉPIGRAMME.

QUAND vous arriverez dans la demeure sombre,
Où la Parque mettra tous vos lauriers à l'ombre,
Livrés à des remords cruels,
Héros, vous vous direz: Insensés que nous sommes,
Falloit-il, pour être immortels,
Faire mourir cinq cents mille hommes?

PANNARD.

EPITAPHE
DE M. DE POSQUIERES.

CI-GÎT le Seigneur de Posquiere,
Qui, Philosophe à sa manière,
Donnoit à l'oubli le passé,
Le présent à l'indifférence;
Et, pour vivre débarrassé,
L'avenir à la Providence.

Par lui-même.

LE SOIR ET LE MATIN.

LE SOIR.

LE ſoleil finit ſa carrière :
Le temps conduit ſon char ardent,
Et dans des torrens de lumière
Le précipite à l'occident.
Sur des nuages qu'il colore,
Quelque temps il ſe reproduit :
Dans le flot azuré qu'il dore,
Il rallume le jour qui fuit.
La vapeur légère & fluide
Que raſſemble l'air tempéré,
Va bientôt de la terre humide
Rafraîchir le ſein altéré.
Des roſes qu'il a ranimées
Zéphyr embellit les couleurs ;
Il voltige de fleurs en fleurs,
Et de ſes ailes parfumées
Répand les plus douces odeurs.

Quittons le frais de cet aſyle ;
Où, loin du tumulte & du jour,
Ma muſe légère & facile
Offroit des chanſons à l'Amour.
Senſible aux accords de ma lyre ;
Puiſſe Liſette, à ſon retour,
Applaudir aux vers qu'elle inſpire.

Mes yeux, errants ſur ce côteau ;
Dans le lointain ont vu Liſette :
Ah ! courons vîte à ſa houlette
Attacher un ruban nouveau ;
Que d'une guirlande nouvelle

Ma main couronne ses cheveux,
Et qu'elle lise dans mes yeux
Le plaisir de la voir si belle.

Mais les oiseaux par leurs concerts
Cessent de troubler le silence;
L'ombre descend, la nuit s'avance
En planant sur les champs déserts.
Déjà, sur ses ailes légères,
Morphée amène le repos;
Dieu charmant, suspends les travaux;
Endors les époux & les mères;
Mais ne verse point tes pavots
Sur les yeux des jeunes bergères.

De la nuit l'astre radieux
Effleure l'onde qu'il éclaire,
Et sur l'océan ténébreux,
Fait jouer sa foible lumière;
Les rayons du globe argenté
Tombent & pénètrent les ombres.
La nuit fait tort à la beauté,
Le grand jour à la liberté;
Les feux pâles, les clartés sombres
Sont les jours de la volupté.

Du rossignol la voix brillante
Élève ses sons enchanteurs:
Au sein du plaisir il le chante.
Tandis que ses accens flatteurs
Charment mon ame impatiente,
Echappée aux regards jaloux,
Lisette arrive au rendez-vous.
D'un feu plus doux ses yeux s'animent;
Les miens annoncent mes désirs;
Nos regards confondus expriment
L'espoir & le goût des plaisirs.

Aimable fils de Cythérée,
De l'ivresse de nos esprits
Tu ne peux augmenter le prix
Qu'en ajoutant à sa durée.
De ce délicieux moment
Fixe le passage insensible ;
Que dans sa course inperceptible
Le temps vole plus lentement.
Dans les fougues du plaisir même
Que sans cesse le sentiment
Ajoute à mon bonheur suprême.
Que dans les bras de ce que j'aime ;
Je passe, de l'emportement,
A ce calme doux & charmant,
Où l'ame, après la jouissance,
Sans tumulte, mais sans langueur ;
Dans un voluptueux silence
Se rend compte de son bonheur.
Mais la mollesse où tu nous plonges ;
Sommeil, suspendra nos désirs.
Dans des tableaux vrais, que les songes
Nous retracent tous nos plaisirs.
Puissé-je encor, dans ton empire,
Près de Lisette soupirer,
La voir dans mes bras, l'admirer,
Et m'éveiller pour le lui dire !

LE

LE MATIN.

VERS l'occident encor obscur
La nuit portoit ses sombres voiles;
D'un feu moins brillant, les étoiles
Eclairoient le céleste azur;
De sa lumière réfléchie
Le soleil remplissoit les airs,
Et, par degrés, à l'univers
Donnoit la couleur & la vie.

Du sommeil à la volupté
Mes sens éprouvoient le passage;
Mes songes me peignoient l'image
Du bonheur que j'avois goûté:
Je sentis qu'il alloit renaître,
Et, par les songes exhorté,
Je recevois un nouvel être.

Libre des chaînes du sommeil,
Mes yeux s'ouvroient pour voir Thémire.
Je vois, j'adore, je soupire:
Dieux! quel spectacle! & quel réveil!
Près de moi Thémire étendue
Ne déroboit rien à ma vue,
Je détaillois mille beautés;
Je m'applaudissois de ma flamme;
Le trouble aveugle de mon ame
En suspendoit les facultés.
Tout à l'Amour, tout à Thémire,
Jouissant de mes sentimens
Près de l'objet qui les inspire:
« Oui, disois-je, ces yeux charmants,
» Animés par un cœur fidelle,

» Sont au plus tendre des amans ;
» C'eſt pour moi que Thémire eſt belle ».

J'avois entr'ouvert les rideaux,
Du ſoleil la clarté naiſſante
Doroit cette onde étincelante
Qui s'élevoit ſur les berceaux.
Déjà du ſein des prés humides
S'élevoient ces foibles vapeurs,
Que la nuit, en perles liquides,
Raſſemble & fixe ſur les fleurs.

Des habitans de ce bocage
La joie inſpiroit les concerts ;
Un vent frais épuroit les airs,
Et murmuroit dans les feuillages ;
La terre ſembloit s'embellir
Pour s'offrir aux yeux de Thémire.
Elle étend ſes bras & ſoupire,
Et je ſens mon cœur treſſaillir ;
Elle entr'ouvre des yeux timides,
Qu'éblouit la clarté du jour.
Dans ſes beaux yeux, mes yeux avides
Cherchent, trouvent, puiſent l'amour.
Sur ſes charmes ma main errante
Se porte avec rapidité ;
Sur ſa bouche mon ame ardente
S'élance avec vivacité,
Et s'imprime avec volupté.
J'ai ſu, près du bonheur ſuprême,
Le ſuſpendre pour le goûter ;
L'inſtant de le précipiter
Fut marqué par Thémire même :
Et des plaiſirs de ce que j'aime
J'ai ſenti le mien s'augmenter.
J'ai joui, malgré mon délire
Et mes tranſports impétueux,
Du murmure voluptueux

Des soupirs fréquents de Thémire.
Ma bouche, à ses cris languissants,
Répond à peine: *Ah, je t'adore!....*

Le plaisir fatiguoit mes sens,
Et nos cœurs jouissoient encore;
Mais l'astre du jour dans les cieux
Poursuivoit sa vaste carrière,
Et, de son disque radieux,
Répandoit des flots de lumière.
De mille ornemens odieux
Je vis couvrir Thémire entière;
Et se former une barrière
Entre ses charmes & mes yeux.
Plein d'amour & d'impatience,
Sorti sans témoin & sans bruit,
J'allai languir jusqu'à la nuit
Dans les horreurs de son absence.

ENVOI.

Ce tableau du bonheur suprême
Est peint par la main des Amours.
Quel plaisir de l'offrir au tendre objet que j'aime!
Ah! je voudrois dormir la moitié de mes jours,
Et puis me réveiller de même.

M. DE SAINT-LAMBERT.



DE LA NATURE DE L'HOMME,

DISCOURS.

LA voix de la vertu préside à tes concerts,
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme, & de ce labyrinthe
Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux; honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Despréaux & Paschal en ont fait la satyre.
Pope & le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu;
Ils descendent à l'homme, ils s'élèvent à DIEU.
Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature?
Sur l'Œdipe nouveau de cette énigme obscure,
Chacun a dit son mot; on a long-temps rêvé;
Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé?

Je sais bien qu'à souper chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond passe pour ridicule.
Là pour tout argument quelques couplets malins
Exercent plaisamment nos cerveaux libertins.
Autre temps, autre étude, & la raison sévère
Trouve accès à son tour, & peut ne point déplaire.
Dans le fond de son cœur on se plaît à rentrer;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
Le grand monde est léger, inappliqué, volage;
Sa voix trouble & séduit: est-on seul? on est sage.
Je veux l'être, je veux m'élever avec toi,
Des fanges de la terre au trône de son Roi.
Montre-moi, si tu peux, cette chaîne invisible
Du monde des esprits & du monde sensible,
Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,
Que Pope après Platon crut voir dans l'univers.

Vous me pressez en vain. Cette vaste science,
Ou passe ma portée, ou me force au silence.
Mon esprit resserré sous le Compas Français,
N'a point la liberté des Grecs & des Anglais :
Pope a droit de tout dire, & moi je dois me taire.
A Bourge un bachelier peut percer ce mystère.
Je n'ai point mes degrés, & je ne prétends pas
Hasarder pour un mot de dangereux combats.
Ecoutez seulement un récit véritable,
Que peut-être Fourmont [1] prendra pour une fable,
Et que je lus hier dans un livre Chinois,
Qu'un jésuite à Pekin traduisit autrefois.

Un jour quelques souris se disoient l'une à l'autre,
Que ce monde est charmant! quel empire est le nôtre!
Ce palais si superbe est élevé pour nous,
De tout éternité DIEU nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces grands jambons sous cette voûte obscure?
Ils y furent créés des mains de la nature.
Ces montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des temps.
Oui, nous sommes, grand DIEU, si l'on en croit nos sages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages :
Les chats sont dangereux & prompts à nous manger;
Mais c'est pour nous instruire & pour nous corriger.

Plus loin, sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nasillants, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlants, que leur laine a chargés,
Disoient, tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes;
Le ciel pour nos besoins fait verdir les campagnes;

[1] Homme très-savant dans l'histoire des Chinois, & même dans leur langue.

L'âne paissoit auprès, & se mirant dans l'eau;
Il rendoit grâce au ciel, en se trouvant si beau.
Pour les ânes, dit-il, le ciel a fait la terre;
L'homme est né mon esclave, il me panse, il me ferre;
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes désirs,
Il bâtit mon sérail, il conduit mes plaisirs.
Respectueux témoin de ma noble tendresse,
Ministre de ma joie, il m'amène une ânesse;
Et je ris, quand je vois cet esclave orgueilleux
Envier l'heureux don que j'ai reçu des cieux.

L'homme vint, & cria: je suis puissant & sage,
Cieux, terres, élémens, tout est pour mon usage,
L'Océan fut formé pour porter mes vaisseaux;
Les vents sont mes courriers, les astres mes flambeaux.
Ce globe, qui des nuits blanchit les sombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient, & préside aux étoiles;
Moi, je préside à tout; mon esprit éclairé
Dans les bornes du monde eut été trop serré:
Mais enfin de ce monde, & l'oracle, & le maître;
Je ne suis point encor ce que je devrois être.
Quelques anges alors qui là-haut dans les cieux
Règlent ces mouvemens imparfaits à nos yeux,
En faisant tournoyer ces immenses planètes,
Disoient, pour nos plaisirs sans doute elles sont faites.
Puis de-là sur la terre ils jettoient un coup-d'œil;
Ils se moquoient de l'homme & de son sot orgueil.
Le Tien [1] les entendit, il voulut que sur l'heure
On les fit assembler dans sa haute demeure,
Ange, homme, quadrupède, & ces êtres divers;
Dont chacun forme un monde en ce vaste univers.

Ouvrage de mes mains, enfans du même père,
Qui portez, leur dit-il, *mon divin caractère,*
Vous êtes né pour moi, rien ne fut fait pour vous:

---

[1] Dieu des Chinois.

Je suis le centre unique où vous répondez tous.
Des destins & des temps connoissez le seul maître.
Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage instrumens imparfaits,
Dans votre rang placés, demeurez satisfaits.
L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce,
Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse ?
Un vieux Lettré Chinois, qui toujours sur les bancs
Combattit la raison par de beaux argumens,
Plein de Confucius, & sa logique en tête,
Distinguant, concluant, présenta sa requête.
Pourquoi suis-je en un point resserré par le temps ?
Mes jours devroient aller par-delà vingt mille ans ;
Ma taille pour le moins dut avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,
Voyager dans la Lune, & réformer son cours ?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours ?
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,
Faire au-moins en trois mois cent enfans à ma femme;
Ponrquoi fus-je en un jour si las de ses attraits ?
Tes *pourquoi*, dit le DIEU, ne finiroient jamais:
Bientôt tes questions vont être décidées :
Va chercher ta réponse au pays des idées;
Pars. Un ange aussitôt l'emporte dans les airs,
Au sein du vide immense, où se meut l'univers,
A travers cent soleils entourés de planètes,
De lunes, & d'anneaux, & de longues comètes:
Il entre dans un globe, où d'immortelles mains
Du Roi de la nature ont tracé les dessins,
Où l'œil peut contempler les images visibles,
Et des mondes réels & des mondes possibles.

Mon vieux Lettré chercha, d'espérance animé,
Un monde fait pour lui, tel qu'il l'auroit formé.
Il cherchoit vainement: l'ange lui fait connoître,
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être ;
Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géans,
Faisant la guerre au ciel, ou plutôt au bon sens,

S'il eut à vingt mille ans étendu sa carrière ;
Ce petit amas d'eau, de sable & de poussière ;
N'eut jamais pû suffire à nourrir dans son sein
Ces énormes enfans d'un autre genre-humain.
Le Chinois argumente ; on le force à conclure
Que dans tout l'univers chaque être a sa mesure ;
Que l'homme n'est point fait pour ses vastes désirs ;
Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs;
Que le travail, les maux, la mort sont nécessaires ;
Et que sans fatiguer, par de lâches prières,
La volonté d'un DIEU qui ne sauroit changer,
On doit subir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œil ferme & d'une ame soumise.
Le Lettré convaincu, non sans quelque surprise,
S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé ;
Mais il y murmura, quand il fut arrivé.
Convertir un docteur est une œuvre impossible.

Matthieu (1) Garo chez nous eut l'esprit plus flexible :
Il loua DIEU de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentoient dans nos bois,
La lune étoit plus grande, & la nuit moins obscure :
L'hiver se couronnoit de fleurs & de verdure :
L'homme, ce Roi du monde, & Roi très-fainéant,
Se contemploit à l'aise, admirant son néant ;
Et formé pour agir, se plaisoit à rien faire.
Mais pour nous, fléchissons sous un sort tout contraire.
Contentons-nous des biens qui nous sont destinés,
Passagers comme nous, & comme nous bornés :
Sans rechercher en vain ce que peut notre maître,
Ce que fut notre monde, & ce qu'il devroit être,
Observons ce qu'il est, & recueillons le fruit

(1) Voyez la fable de la Fontaine,
En louant DIEU de toute chose,
GARO retourne à la maison.

Des trésors qu'il renferme, & des biens qu'il produit.
Si du DIEU, qui nous fit, l'éternelle puissance
Eut à deux jours au plus borné notre existence,
Il nous auroit fait grâce; il faudroit consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer;
Le temps est assez long pour quiconque en profite;
Qui travaille & qui pense en étend la limite.
On peut vivre beaucoup sans végéter long-temps.
Et je vais te prouver par mes raisonnemens....
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours instruire!
Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

C'est ainsi que ma muse, avec simplicité,
Sur des tons différents chantoit la vérité,
Lorsque de la nature éclaircissant les voiles,
Nos Français à Quito cherchoient d'autres étoiles;
Que Clairault, Maupertuis, entourés de glaçons,
D'un secteur à lunette étonnoient les Lapons,
Tandis que d'une main stérilement vantée,
Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,
Sembloit, de la nature imitant les ressorts,
Prendre le feu des cieux pour animer les corps.

Pour moi, loin de cités, sur les bords du Permesse,
Je suivois la nature, & cherchois la sagesse;
Et des bords de la sphère où s'emporta Milton,
Et de ceux de l'abyme où pénétra Newton,
Je les voyois franchir leur carrière infinie,
Amant de tous les arts & de tout grand génie,
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique absurde & du vil délateur;
Ami sans artifice, auteur sans jalousie;
Adorateur d'un DIEU, mais sans hypocrisie;
Dans un corps languissant, de cent maux attaqué;
Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué;
Et sachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permise à l'humaine nature.

VOLTAIRE.

O D E,

LA GRANDEUR DE L'HOMME.

QUAND Dieu, du haut du ciel, a promené sa vue
Sur ces mondes divers semés dans l'étendue,
Sur ces nombreux soleils brillants de sa splendeur;
Il arrête ses yeux sur le globe où nous sommes,
Il contemple les hommes,
Et, dans notre ame, enfin, va chercher sa grandeur.

Apprends de lui, mortel, à respecter ton être:
Cet orgueil généreux n'offense point ton maître:
Sentir ta dignité, c'est bénir ses faveurs:
Tu dois ce juste hommage à sa bonté suprême;
C'est l'oubli de toi-même
Qui, du sein des forfaits, fit naître tes malheurs.

Mon ame se transporte aux premiers jours du monde.
Est-ce là cette terre aujourd'hui si féconde?
Qu'ai-je vu? Des déserts, des rochers, des forêts;
Ta faim demande au chêne une vile pâture:
Une caverne obscure,
Du Roi de l'univers, est le premier palais.

Tout naît, tout s'embellit sous ta main fortunée:
Ces déserts ne sont plus, & la terre étonnée
Voit son fertile sein ombragé de moissons.
Dans ces vastes cités, quel pouvoir invincible,
Dans un calme paisible,
Des humains réunis endort les passions?

Le commerce t'appelle au bout de l'hémisphère
L'océan, sous tes pas, abaisse sa barrière.

L'aimant, fidelle au nord, te conduit sur ses eaux
Tu sais l'art d'enchaîner l'aquilon dans tes voiles :
Tu lis, sur les étoiles,
Les routes que le ciel prescrit à tes vaisseaux.

Séparés par les mers, deux continens s'unissent :
L'un de l'autre étonnés, l'un de l'autre ils jouissent.
Tu forces la nature à trahir ses secrets :
De la terre au soleil tu marques la distance;
Et des feux qu'il te lance,
Le prisme audacieux a divisé les traits.

Tes yeux ont mesuré ce ciel qui te couronne.
Ta main pèse les airs qu'un long tube emprisonne
La foudre menaçante obéit à tes lois :
Un charme impérieux [1], une force inconnue,
Arrache de la nue
Le tonnerre indigné de descendre à ta voix.

O prodige plus grand ! ô vertu que j'adore !
C'est par toi que nos cœurs s'ennoblissent encore.
Quoi ! ma voix chante l'homme, & j'ai pu t'oublier !
Je célèbre avant toi... Pardonne, beauté pure,
Pardonne cette injure;
Inspire-moi des sons dignes de l'expier.

Mes vœux sont entendus : ta main m'ouvre ton temple :
Je tombe à vos genoux, Héros que je contemple,
Pères, époux, amis, citoyens vertueux :
Votre exemple, vos noms, ornemens de l'histoire,
Consacrés par la gloire,
Elèvent jusqu'à vous les mortels généreux.

Là, tranquille au milieu d'une foule abattue,
Tu me fais, ô Socrate, envier ta ciguë.

[1] L'électricité.

Là, c'est ce fier Romain, plus grand que son vainqueur;
C'est Caton sans courroux, déchirant sa blessure :
Son ame libre & pure
S'enfuit, loin des tyrans, au sein de son auteur.

Quelle femme descend sous cette voûte obscure?
Son père, dans les fers, languit sans nourriture.
Elle approche. O tendresse ! amour ingénieux !
De son lait... Se peut-il ? Oui, de son propre père
Elle devient la mère :
La nature trompée applaudit à tous deux.

Une autre femme, hélas ! près d'un lit de tristesse ;
Pleure un fils expirant, soutien de sa vieillesse.
Il lègue à son ami le droit de la nourrir :
L'ami tombe à ses pieds ; &, fier de son partage ;
Bénit son héritage,
Et rend grâce à la main qui vient de l'enrichir.

Et si je célébrois, d'une voix éloquente,
La vertu couronnée & la vertu mourante,
Et du monde attendri les bienfaicteurs fameux ;
Et Titus qu'à genoux tout un peuple environne ;
Pleurant aux pieds du trône
Le jour qu'il a perdu sans faire des heureux !

Oui, j'ose le penser, ces mortels magnanimes
Sont honorés, grand Dieu ! de tes regards sublimes.
Tu ne négliges pas leurs illustres destins,
Tu daignes t'applaudir d'avoir formé leur être ;
Et ta bonté peut-être
Pardonne, en leur faveur, au reste des humains.

CHAMPFORT.



MADRIGAL

A Madame la Duchesse

DE CHATELLERAUD,

Aujourd'hui Princeſſe de Talmond.

QUAND, ſur les bords où vous prîtes naiſſance,
Les jours du tendre Ovide étoient enſevelis
Dans les ennuis, dans les maux de l'abſence,
Ces lieux n'étoient pas embellis
Du charme de votre préſence,
Ah! pour lui quelle différence,
S'il les eût vu parés d'un attrait ſi charmant!
Auguſte eût manqué ſa vengeance,
Et l'aimable Julie eût perdu ſon amant.

FUSELIER.

CHANSON.

AU bord d'une fontaine,
Tircis, brûlant d'amour,
Contoit ainſi ſa peine
Aux échos d'alentour;
Félicité paſſée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma penſée;
Félicité paſſée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le ſouvenir!

BERTHAUD.

ÉLOGE
DE LA SANTÉ.

O CHARMANTE santé,
Que ta présence aimable
Est un bien désirable!
Quelle félicité
De t'avoir pour partage,
En tout temps, à tout âge!
Est-il d'autre bonheur
Dans le cours de la vie,
Qui doive faire envie,
Et chatouiller un cœur?
Le luxe, l'abondance,
Le savoir, l'éloquence,
Les amours, les grandeurs;
Et les faveurs des Princes
Sont des présens bien minces.
Un monceau de trésors,
Une grande lignée,
Et la beauté du corps
D'une femme bien née,
Sont-ils des biens sans toi?
Quand ce seroit un Roi,
Si la douleur l'accable,
Je le tiens misérable.
Tous les bienfaits divers
Qu'accorde à la nature
L'auteur de l'univers;
La charmante verdure
Qui renaît tous les ans
Au retour du printemps,
Ce qu'il produit de rare

Pour récréer nos ſens,
Tout ce qui les répare
Quand ils ſont languiſſants,
Et ce que ſa largeſſe
Répand ſur nous ſans ceſſe,
Peut-il être compté
Comme un bien déſirable,
Sans ta préſence aimable,
O charmante ſanté ?

Madame DESHOULIERES.

Cette pièce ne ſe trouve point dans le recueil de ſes poéſies.

LE RACCOMMODEMENT.

Nous renaiſſons, ma chère Éléonore ;
Car c'eſt mourir que de ceſſer d'aimer.
Puiſſe le nœud qui vient de ſe former,
Avec le temps ſe reſſerrer encore !
Devions-nous croire à ce bruit impoſteur,
Qui nous peignit l'un à l'autre infidelle !
Notre imprudence a fait notre malheur.
Je te revois plus conſtante & plus belle :
Règne ſur moi, mais règne pour toujours.
Jouis en paix de l'heureux don de plaire.
Que notre vie, obſcure & ſolitaire,
Coule en ſecret ſous l'aile des Amours ;
Comme un ruiſſeau, qui, murmurant à peine
Et dans ſon lit reſſerrant tous ſes flots,
Cherche avec ſoin l'ombre des arbriſſeaux,
Et n'oſe pas ſe montrer dans la plaine.
Du vrai bonheur les ſentiers peu connus
Nous cacheront aux regards de l'envie ;
Et l'on dira, quand nous ne ſerons plus :
« Ils ont aimé, voilà toute leur vie ».

M. le Chev. DE PARNY.

AU GAZON
FOULÉ PAR ÉLÉONORE.

Trône de fleurs, lit de verdure,
Gazon planté par les Amours,
Recevez l'onde fraîche & pure
Que ma main vous doit tous les jours.

Couronnez-vous d'herbes nouvelles;
Croissez, gazon voluptueux.
Qu'à midi, Zéphire amoureux
Vous porte le frais sur ses ailes,
Que ces lilas entrelacés,
Dont la fleur s'arrondit en voûte,
Sur vous mollement renversés,
Laissent échapper goutte à goutte
Les pleurs que l'Aurore a versés.
Sous les appas de ma Maîtresse
Ployez toujours avec souplesse,
Mais sur-le-champ relevez-vous;
De notre amoureux badinage
Ne gardez point de témoignage:
Vous me feriez trop de jaloux.

Le même.



RETOUR
A ÉLÉONORE.

Ah! si jamais on aima sur la terre,
Si d'un mortel on vit les Dieux jaloux;
C'est dans le temps, où, crédule & sincère,
J'étois heureux, & l'étois avec vous.
Ce doux lien n'avoit point de modèle:
Moins tendrement le frère aime sa sœur,
Le jeune époux son épouse nouvelle,
L'ami sensible un ami de son cœur.

O toi, qui fus ma Maîtresse fidelle,
Tu ne l'es plus? voilà donc ces amours
Que ta promesse éternisoit d'avance!
Ils sont passés.... Déjà ton inconstance
En tristes nuits a changé mes beaux jours.
N'est-ce pas moi de qui l'heureuse adresse
Aux voluptés instruisit ta jeunesse?
Pour le donner, ton cœur est-il à toi?
De tes soupirs le premier fut pour moi,
Et je reçus ta première promesse.
Tu me disois: « Le devoir & l'honneur
» Ne veulent point que je sois votre Amante.
» N'espérez rien. Si je donnois mon cœur,
» Vous tromperiez ma jeunesse imprudente;
» On me l'a dit, votre sexe est trompeur ».
Ainsi parloit ta sagesse craintive;
Et cependant tu ne me fuyois pas.
Et cependant une rougeur plus vive
Embellissoit tes modestes appas;
Et cependant tu prononçois sans cesse
Le mot d'*amour* qui causoit ton effroi;

Et dans ma main, ta main avec mollesse
Venoit tomber pour demander ma foi.
Je la donnai; je te la donne encore :
J'en fais serment au seul Dieu que j'adore,
Au Dieu chéri, par toi-même adoré:
De tes erreurs j'ai causé la première;
De mes erreurs tu seras la dernière!
Et si jamais ton amant égaré
Pouvoit changer; s'il voyoit sur la terre
D'autre bonheur que celui de te plaire,
Ah! puisse alors le Ciel, pour me punir,
De tes faveurs m'ôter le souvenir!

Bientôt après dans ta paisible couche,
Par le plaisir conduit furtivement,
J'ai, malgré toi, recueilli de ta bouche
Ce premier cri si doux pour un amant!
Tu combattois, timide Éléonore,
Mais le combat fut bientôt terminé:
Ton cœur ainsi te l'avoit ordonné.
Ta main pourtant me refusoit encore
Ce que ton cœur m'avoit déjà donné.
Tu sais alors combien je fus coupable?
Tu sais comment j'étonnai ta pudeur!
Avec quels soins au terme du bonheur
Je conduisis ton ignorance aimable?
Tu souriois, tu pleurois à-la-fois,
Tu m'arrêtois dans mon impatience,
Tu me nommois, tu gardois le silence;
Dans des baisers mourut ta foible voix.
Rappelle-toi nos heureuses folies.
Tu me disois, en tombant dans mes bras;
« Aimons toujours, aimons jusqu'au trépas ».
Tu le disois! je t'aime... & tu m'oublies.

Le même.

LA RECHUTE.

C'EN eſt fait, j'ai briſé mes chaînes!
Amis! je reviens dans vos bras:
Les belles ne vous valent pas,
Leurs faveurs coûtent trop de peines,
Je leur dis adieu pour toujours.
Bouteille long-temps négligée,
Remplace chez moi les amours,
Et diſtrais mon ame affligée.
Buvons, ô mes amis! buvons;
C'eſt le ſeul plaiſir ſans mélange;
Il eſt de toutes les ſaiſons:
Lui ſeul nous conſole & nous venge
Des Maîtreſſes que nous perdons.

Que dis-je, malheureux? ah! qu'il eſt difficile
De feindre la gaîté dans le ſein des douleurs!
La bouche ſourit mal, quand les yeux ſont en pleurs.
Repouſſons loin de nous ce nectar inutile.
Et toi, tendre amitié, plaiſir pur & divin,
Non, tu ne ſuffis plus à mon ame égarée.
Au cri des paſſions qui grondent dans mon ſein;
En vain tu veux mêler ta voix douce & ſacrée.
Tu gémis de mes maux, qu'il falloit prévenir.
Tu m'offres ton appui, lorſque la chûte eſt faite;
Et tu ſondes ma plaie au-lieu de la guérir.
Va, ne m'apporte plus ta prudence inquiète,
Laiſſe-moi m'étourdir ſur la réalité,
Laiſſe-moi m'enfoncer dans le ſein des chimères,
Tout courbé ſous les fers chanter la liberté,
Saiſir avec tranſport des ombres paſſagères,
Et parler de félicité,
En verſant des larmes amères.

Ils viendront ces paisibles jours,
Ces momens du réveil, où la raison févère
Dans la nuit des erreurs fait briller fa lumière,
Et dissipe à nos yeux le fonge des amours.
Le temps qui d'une aile légère
Emporte, en fe jouant, nos goûts & nos penchans,
Mettra bientôt le terme à mes égaremens.

O mes amis! alors échappé de fes chaînes,
Mon cœur dans votre fein déposera fes peines;
Ce cœur qui vous trahit, revolera vers vous.
Sur votre expérience appuyant ma foiblesse,
Peut-être je pourrai d'une folle tendresse,
Prévenir les retours jaloux.
Sur les plaisirs de mon aurore,
Vous me verrez tourner des yeux mouillés de pleurs;
Soupirer malgré moi, rougir de mes erreurs,
Et même en rougissant, les regretter encore.

Le même.

ÉLÉGIE.

OUI, fans regret, du flambeau de mes jours
Je vois pâlir la lumière éclipfée.
Tu vas enfin fortir de ma penfée,
Cruel objet des plus tendres amours.
Ce trifte efpoir fait mon unique joie.
Soins importuns, ne me retenez pas;
Eléonore a juré mon trépas;
Je veux aller où fa rigueur m'envoie,
Dans cet afyle ouvert à tout mortel,
Où les amans vont dépofer leur peine,
Où l'on s'endort d'un fommeil éternel,
Où tout finit, & l'amour & la haine.

Tu gémiras, trop sensible amitié !
De mes chagrins conserve au-moins l'histoire ;
Et que mon nom, sur la terre oublié,
Vienne par fois s'offrir à ta mémoire.

Peut-être alors tu gémiras aussi,
Et tes regards se tourneront encore
Sur ma demeure, ingrate Éléonore,
Premier objet que mon cœur a choisi.
Trop tard, hélas ! tu répandras des larmes.
Oui, tes beaux yeux se rempliront de pleurs ;
Je te connois & malgré tes rigueurs,
Dans mon amour tu trouves quelques charmes.

Lorsque la mort favorable à mes vœux,
De mes instans aura coupé la trame,
Lorsqu'un tombeau, triste & silentieux,
Renfermera ma douleur & ma flamme,
O mes amis ! vous que j'aurai perdus,
Allez trouver cette Beauté cruelle,
Et dites-lui : *C'en est fait, il n'est plus.*

Puissent les pleurs que j'ai versé pour elle ;
M'être rendus !... Mais non, Dieu des amours ;
Je lui pardonne : ajoutez à ses jours,
Les jours heureux que m'ôta l'infidelle.

Le même.



ÉPITRE

A ARISTE.

ARISTE, je t'écris dans un de ces inſtans,
Où l'ame languiſſante, affligée & flétrie,
Repouſſe avec dégoût la coupe de la vie,
Et demande à quitter des liens trop peſants:
Du plaiſir la flamme agiſſante
N'eſt plus pour moi qu'une lueur mourante
Qui s'exhale en vaines vapeurs:
Tel un champ que la mort habite
Voit ces feux impuiſſants qu'un air impur excite,
Éclairer des tombeaux les lugubres horreurs.
Que ſont ces paſſions, mobiles de mon être,
L'ambition, la gloire, l'amitié,
L'amour, à qui mon cœur a tant ſacrifié,
De nos ſonges trompeurs, le moins trompeur peut-être?
Toutes ces brillantes erreurs
A mes regards s'éloignent & périſſent,
Comme ces fantômes menteurs,
Qui doivent à la nuit leur forme & leurs couleurs,
Devant le jour s'évanouiſſent.
Le monde diſparoît & ſe perd à mes yeux:
Ainſi le vaiſſeau qui fend l'onde,
Et court ſur la plaine profonde,
S'abandonnant aux vents ſéditieux,
Voit s'éloigner, blanchir, décroître,
Fuir, s'effacer & diſparoître
Les villes, les remparts & les monts ſourcilleux.
Je n'enviſage plus qu'un effroyable abyme,
Ce gouffre dévorant qu'on ne peut éviter,
Où tout vient ſe précipiter,
Juſques au temps qui lui ſert de victime.
Eh! pourquoi n'ai-je pas la force d'y courir?

Pour contempler les flots, la foudre, la tempête,
Dois-je encor retourner la tête?
Et n'ai-je pas appris, malheureux, à mourir?
Lorſque je puis rompre mes chaînes,
Lorſqu'un ſeul inſtant peut finir
Un cours d'ennui & d'éternelles peines,
Qui peut, hélas! me retenir?
Tu ne ſaurois, eſclave miſérable,
Briſer les murs de ta priſon!
Tu ne fais que traîner cette triſte raiſon,
Qui, loin de te prêter une main ſecourable,
D'un flambeau ſans clarté t'importune & t'accable!
Quel eſt donc mon eſpoir? Ah! courageux Caton,
Ame vraiment romaine & digne de Platon,
Que n'ai-je dans mon ſein ton audace hardie,
Ce noble mépris de la mort,
Qui t'affranchit, par un heureux effort,
Et de Céſar & de la vie!
Mais qu'ai-je dit? quand ma mourante voix
Appelle ce ſommeil, cette heureuſe impuiſſance
Qui doit endormir ma ſouffrance,
Et d'un coup m'épargner tant de coups à-la-fois,
De la Religion j'entends la voix tonnante....
Eh bien! fille du ciel, parle, conſole-moi;
D'un ſeul de tes rayons la lueur bienfaiſante
De mes pas égarés écartera l'effroi.
« Attends, vaſe orgueilleux, enfant de la pouſſière,
» Que l'eſprit qui d'un ſouffle anime la matière,
» Qui te forma, te paîtrit à ſon gré,
» A ſon gré décompoſe une argile groſſière,
» Et te rende au limon dont il t'avoit tiré;
» Baiſſe ta paupière arrogante;
» Homme, vis, ſouffre, adore, & ne demande pas
» Pourquoi tant d'ennemis s'attachent à tes pas;
« Quand il en ſera temps, victime obéiſſante,
» Reçois, ſans murmurer, l'arrêt de ton trépas ».
Traînons donc, malheureux, la chaîne qui nous lie;

Sur les bords de la tombe osons nous arrêter ;
Et sans interroger la main qui nous châtie,
Courbé sous le malheur, sachons la respecter.
M. D'ARNAUD.

SUR LA MALADIE
D'ÉLÉONORE.

C'EN est fait, la faulx du Trépas
Se lève sur ma jeune Amie ;
Le feu d'une fièvre ennemie
Brûle ses membres délicats.
Je l'ai vue au milieu des peines ;
Sur son front j'ai posé la main :
O douleur ! j'ai senti soudain
Ce feu qui coule dans ses veines.
Ses yeux peignoient l'égarement
Et le désordre de son ame ;
Ses yeux, que je vis si souvent
Briller d'une plus douce flamme,
N'ont point reconnu son Amant.
Abandonnez-vous ma Maîtresse,
Dieux qui veillez sur la jeunesse,
Dieux qui protégez la Beauté ?
Par quel crime ai-je mérité
Le coup dont frémit ma tendresse ?
Voyez ses maux, voyez mes pleurs !
Voyez son trouble & mon supplice !
Et, si l'aspect de nos douleurs
Ne fléchit point votre justice,
A mes cris si vous êtes sourds,
En vain votre bonté cruelle
Me prépare de nouveaux jours ;
Je n'aurai vécu que pour elle.

Le Chev. DE PARNY.

CONTE.

CONTE.

UNE femme d'esprit, & d'un goût fort vanté,
Avoit fait imprimer l'histoire de sa vie,
Et tiroit sur-tout vanité
D'avoir, c'étoit-là sa manie,
En tous ses points rendu la vérité.
Oui, lui dit un ami, sans doute on doit vous croire.
Mais n'avez-vous pas prudemment,
De plus d'une galante histoire,
Mis de côté le dénoûment?
Convenez-en : cela n'est-il pas juste?
Ah! reprit-elle en souriant,
Je ne me suis peinte qu'en buste.

Le Marquis DE SAINT-MARC.

REGRETS.

EN VAIN mon cœur les a chéris
Les principes de la sagesse,
Dans le cercle de nos Laïs
J'ai perdu ma folle jeunesse.
Je vantois ma félicité,
Et pourtant je n'étois qu'à plaindre:
A-t-on connu la volupté
Quand on quitte sans se contraindre?

Mais de cette fatale erreur
Dois-je accuser l'amour, mon maître?
Hélas! j'ai manqué le bonheur,
Pour l'avoir trop cherché, peut-être.

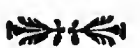
C'en eſt fait : je pers pour jamais
Le preſtige du plus beau ſonge,
Et mon cœur inſtruit déſormais
Ne veut plus croire à ce menſonge.

Revenez, douce illuſion,
Charme de mon adoleſcence,
Revenez ; & que la raiſon
Fuye encore à votre préſence !
La raiſon blâma mes déſirs :
Je veux dédaigner ſon murmure,
Et dérober tous mes plaiſirs
A ſa douloureuſe cenſure.

Que dis-je ? & pourquoi fuir ſes lois ?
Son ton eſt dur, mais il corrige.
L'amour s'égare dans ſon choix
Si la raiſon ne le dirige.
La beauté, l'eſprit nous ſéduit,
Et tous les cœurs ſont ſur leurs traces ;
Mais la raiſon nous avertit
Que l'orgueil gâte un peu leurs grâces.

Heureux qui pourroit tour-à-tour
Dans deux beaux yeux nourrir ſa flamme ;
Et retrouver après l'amour
Toutes les qualités de l'ame !
Ah ! j'aime bien, lorſque je ris,
Femme belle & même un peu folle,
Mais quand on pleure, mes amis,
C'eſt un bon cœur qui nous conſole.

M. Auguſte GAUDE.



PORTRAIT
D'ÉLÉONORE.

DANS l'âge d'aimer & de plaire,
Éléonore eſt ſans déſir ;
Sa fraîcheur, ſa taille légère
En vain appellent le plaiſir :
Jamais dans ſon ame
Notre vive flamme
N'a fait naître le ſentiment :
C'eſt un enfant,
C'eſt un enfant.

Tein de lis, blonde chevelure
Énorgueilliſſent la beauté :
Petits yeux font grande bleſſure ;
Elle n'en fait point vanité :
Et ſous la coudrette,
Sa candeur regrette
L'aſyle & les jeux du couvent :
C'eſt un enfant, &c.

D'un rien elle boude, murmure ;
Un rien ſuffit pour l'appaiſer :
Sur ſa bouche vermeille & pure
On ceuille un innocent baiſer :
Tous ceux qu'on lui donne
N'ont rien qui l'étonne,
Sans myſtère elle vous les rend :
C'eſt un enfant, &c.

De ſon regard, de ſon ſourire ;
En vain notre ardeur s'applaudit ;
De tout ce qu'ils ſemblent vous dire

Éléonore n'a rien dit.
Quand elle vous trouble
Sa gaîté redouble,
Sans ſavoir pourquoi, ni comment:
C'eſt un enfant, &c.

Dans le criſtal d'une fontaine,
Elle ne voit que l'horizon;
Dans la forêt & dans la plaine,
Elle pourſuit un papillon,
L'hymen qui la guète,
Dit à la follette:
Le joujou qu'il faut à préſent,
C'eſt un enfant,
C'eſt un enfant.

DE LA LOUPTIERE.

JUSTIFICATION.

LORSQUE je dis dans mon délire,
Que j'adorois les Graces, la Beauté,
Et l'Eſprit, & l'Aménité;
Je croyois, hélas! ne rien dire.
Dorval pourtant, avec un fin ſourire,
Nomma l'objet dont je ſuis enchanté.
Je rougis, & c'étoit un aveu trop ſincère;
Mais je ne ſuis pas indiſcret;
Eſt-ce ma faute ſi Glycère
Reſſemble ſeule à ce portrait?

M. Auguſte GAUDE.

ÉPITRE
A M. DE VOLTAIRE,

Sur la complaisance qu'il a d'écrire à tout le monde.

TU nous mis l'hiſtoire en tableaux,
La moralè en contes pour rire.
Tu fis expirer quelques ſots,
Sous les verges de la ſatyre,
Et ſous le tranchant des bons mots.
Tes drames ont charmé la France;
De la ſcène ils ſont l'ornement:
Ils manquent un peu d'ordonnanee:
Mais, toujours pleins de ſentiment,
De pathétique & d'éloquence;
On les attaque vainement;
Ils ont nos larmes pour défenſe.
Pour t'égayer dans tes ennuis,
Tu pourſuivis, ſans conſéquence,
Dieu, la Beaumelle & Maupertuis:
Je les mets ſur ta conſcience.
Ton cœur, dit-on, fut entiché
D'un tant ſoit peu de vaine gloire:
Je n'ai pas de peine à le croire;
Et ce n'eſt pas un grand péché.

Aujourd'hui, vainqueur de l'envie,
A ton ſiècle donnant le ton,
Tu tiens le ſceptre du génie,
Et le flambeau de la raiſon.
Volage amant de la ſageſſe,
Dont tu reſſuſcitas les droits,

Tu reprends encor quelquefois
Tous les hochets de ta jeunesse;
Par toi, par ton heureuse adresse,
Le Pactole plus illustré
Vient rouler son or égaré
Parmi les ondes du Permesse.
Les amans t'adressent leurs vœux,
Ils accourent dans ton asyle,
Tu dotes la beauté nubile,
N'en pouvant rien faire de mieux.
Ta plume est le fléau du vice :
Avec courage elle a vengé
L'honneur d'un vieillard égorgé
Par le glaive de la justice.
Tu consoles l'humanité
Qu'on afflige, qu'on déshonore;
Et quand le sage est tourmenté,
Voltaire est le Dieu qu'il implore.
Enfin, dans toi sont réunis
Le philosophe qui disserte
Sans jamais effrayer les ris;
Et l'auteur qui tient table ouverte,
Fait peu commun aux beaux-esprits.

Mais, dis-moi, par quelle indulgence,
Ou bien par quels motifs secrets,
Soutiens-tu la correspondance
De ces innombrables roquets,
Qui fatiguent ta patience
Par leurs petits vers indiscrets,
Et de qui la plume, à grands fraix,
T'ennuie avec persévérance,
Quoique flatteuse avec excès?
Ta complaisance est ridicule.
Est-il si mince rimailleur,
Que ta muse ne congratule,
Et dont, soit bonté, soit formule,
Tu ne sois l'humble serviteur?

Rien, à mon gré, n'est si risible,
Que leur air, leurs tons empesés,
Et leur mérite imperceptible,
Dont tu les as seul avisés.
Si leur siècle les contrarie,
Tout meurt, goût, raison, équité:
Ils font, plaignant la barbarie,
Appel à la postérité.
Ta missive, qu'ils ont en poche,
Leur sert de lunette d'approche,
Pour lorgner l'immortalité.
Bardus paroît, & pour stupide
D'une voix il est proclamé;
Mais Bardus nous montre l'égide
Dont par toi-même il fut armé:
Contre nos traits il se rassure,
Lisant l'écrit consolateur,
Où le fat, par ta signature,
Est désigné ton successeur.

Ta louange, bien dispensée,
Doit, pour échapper aux railleurs,
Être semblable à la rosée
Qui féconde le sein des fleurs;
Non à cette pluie abondante
Qu'un sombre nuage produit,
Et qui, courbant la jeune plante,
Souvent la noie & la détruit.

Toujours friand de renommée,
Car c'est le vice des grands cœurs,
Peut-être contre tes censeurs
Prétends-tu lever une armée,
Et t'y soudoyer des prôneurs.
Mais crains du-moins leur mal-adresse;
Ils sont d'un gauche à t'effrayer:
Toujours prompts à s'extasier,
Ils te nuisent par leur ivresse.

Croirois-tu bien qu'on les entend,
Oubliant tout ce qui t'honore,
Louer ta Prude obstinément,
Et vanter intrépidement
Sanson, tes odes & *Pandore* [1].

Dans ton commentaire charmant [2]
Depuis qu'il t'a pris fantaisie
De persiffler si lestement
Le grand peintre de *Cornélie*,
Qui, sublime tout bonnement,
Ne fut persiffler de sa vie;
Ne voilà-t-il pas tous nos sots
Qui vont, étayant ton système,
Et font de ton nouveau blasphème
Les infatigables échos?
Tous ces bouffons, ces froids copistes,
Esclaves nés de tes désirs,
Sont faits pour être tes martyrs,
Et non pas tes panégyristes.

Converse avec les Diderots,
Les d'Alembert & les Duclos.
Du haut des sphères qu'il mesure,
Buffon brigue ton entretien:
Le confident de la nature

---

[1] M. de Voltaire nous a donné tant de chef-d'œuvres dans tous les genres, qu'il peut bien se permettre quelques sacrifices. Corneille a fait *Agesilas*, *Attila*, *Théodore*; Racine, *Alexandre*, *les Frères ennemis*; Crébillon, *Idoménée*, *Xerxès* & *le Triumvirat*. On peut reculer les bornes de l'esprit humain, mais non les faire disparoître.

[2] Ce commentaire est plein de goût, de raison, souvent de vérité; tout ce que l'on hasarderoit d'y reprendre, c'est ce ton ironique & léger qui y règne d'un bout à l'autre. Il a semblé à plusieurs personnes que le grand nom de Corneille devoit le mettre à l'abri, sinon de la critique, au-moins du ridicule.

A mérité d'être le tien.
Las de te perdre dans les nues,
Ris avec ce folâtre abbé,
Dont les peintures ingénues
Nous ont offert les grâces nues
Dans maint roman très-prohibé:
Du jour apprend l'hiſtoriette
Par ce Boufflers, ce fou charmant,
Qui va, de toilette en toilette,
Décréditer le ſentiment,
Comme contraire à l'étiquète,
Et qui, daignant éparpiller
Les tréſors de ſon porte-feuille,
De chaque fleurette qu'il cueille
Voit ſortir un nouveau laurier.
Mais, par tes billets circulaires,
N'enhardis plus l'obſcur eſſaim
De ces inſectes éphémères,
Qui n'ont jamais de lendemain.
Ainſi, dans les plaines de Flore,
Sur le déclin des jours brûlants,
Notre œil, tout-à-coup, voit éclore
Tous ces moucherons bourdonnants,
Qui de l'aurore qui doit ſuivre
Ne reverront pas le réveil,
Et viennent ſe hâter de vivre
Aux derniers rayons du ſoleil.
Adieu; de ce vain badinage
Ne va point te formaliſer:
Un fou peut-il bleſſer un ſage,
En ne voulant que l'amuſer?
Ne cherche pas qui je puis être,
Je donne un conſeil à mon maître,
Dont j'idolâtre les talens.
Sous le voile qui m'enveloppe,
Je viens de rire à tes dépens;
Et je vais pleurer à *Mérope*.

DORAT.

ÉPITRE

A M. DE SAINT-LAMBERT,

Au sujet de son Poëme des Saisons.

CHANTRE des vrais plaisirs, harmonieux émule
Du pasteur de Mantoue & du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature, & qui l'embellissez,
Que vos Saisons m'ont plu ! que mes sens émoussés,
A votre aimable voix se sentirent renaître !
Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champètre !
Je fais depuis quinze ans tout ce que vous chantez.

Dans ces champs malheureux, si long-temps désertés,
Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance ;
J'ai fait fleurir la paix & régner l'innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés ;
Ces granges, ces hameaux désormais habités,
Ces landes, ces marais changés en pâturages,
Ces colons rassemblés, ce sont-là mes ouvrages :
Ouvrages fortunés, dont le succès constant
De la mode & du goût n'est jamais dépendant ;
Ouvrages plus chéris que Mérope & Zaïre,
Et que n'atteindront point les traits de la satyre.

Heureux qui peut chanter les jardins & les bois,
Les charmes des amours, l'honneur des grands exploits,
Et parcourant des arts la fameuse carrière,
Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière !
Mais encor plus heureux qui peut, loin de la Cour,
Embellir sagement un champêtre séjour,
Entendre autour de lui cent voix qui le bénissent !

De ses heureux succès quelques fripons gémissent;
Un vil cagot titré, tyran des gens de bien,
Va l'accuser en Cour de n'être pas Chrétien:
Le sage Ministère écoute avec surprise;
Il reconnoît Tartuffe, & rit de sa sottise.
Cependant le vieillard achève ses moissons;
Le pauvre en est nourri; ses chanvres, ses toisons,
Habillent décemment le berger, la bergère;
Il unit par l'hymen Méris avec Glycère;
Il donne une chasuble au bon Curé du lieu,
Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en Dieu;
Ainsi dans l'alégresse il achève sa vie.

Ce n'est qu'au successeur du chantre d'Ausonie
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris;
D'en ranimer les traits par son beau coloris,
D'inspirer aux humains le goût de la retraite:
Mais de nos chers Français la noblesse inquiète;
Pouvant régner chez soi, va ramper dans les Cours;
Les folles vanités consument ses beaux jours:
Le vrai séjour de l'homme est un exil pour elle.
Plutus est dans Paris: c'est de là qu'il appelle
Les voisins de l'Adour, & du Rhône, & du Var;
Tous viennent à genoux environner son char.
Les uns montent dessus, les autres dans la boue,
Baisent en soupirant les rayons de sa roue.
Le fils de mon manœuvre, en ma ferme élevé,
A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,
Des laquais de Paris s'en va grossir l'armée;
Il sert d'un vieux traitant la maîtresse affamée;
De sergent des impôts il obtient un emploi;
Il vient dans son hameau tout fier, de par le Roi;
Fait des procès-verbaux, tyrannise, emprisonne,
Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
Entraîne en des cachots le père & les enfans.
Vous le savez, grand Dieu; j'ai vu des innocens,
Sur le faux exposé de ces loups mercenaires,
Pour cinq sous de tabac envoyés aux galères.

Chers enfans de Cérès, ô chers agriculteurs ;
Vertueux nourriciers de vos persécuteurs,
Jusqu'à quand serez-vous, vers ces tristes frontières,
Écrasés sans pitié sous ces mains téméraires ?
Ne vous ai-je assemblés que pour vous voir périr,
En maudissant les champs que vos mains font fleurir ?
Un temps viendra sans doute, où des lois plus humaines,
De vos bras opprimés relâcheront les chaînes ;
Dans un monde nouveau vous aurez un soutien ;
Car pour ce monde-ci je n'en espère rien.

VOLTAIRE.

ADIEUX A LA VIE.

ADIEU ! je vais dans ce pays
Dont ne revint pas feu mon père :
Pour jamais, adieu mes amis,
Qui ne me regretterez guère.
Vous en rirez, mes ennemis ;
C'est le *requiem* ordinaire.
Vous en tâterez quelque jour,
Et lorsqu'aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.

Quand sur la scène de ce monde,
Chaque homme a joué son rolet,
En partant, il est à la ronde
Reconduit à coups de sifflet.
Dans leur dernière maladie
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux Évêques, vieux Magistrats,
Vieux Courtisans à l'agonie.
Vainement en cérémonie

Avec sa clochette arrivoit
L'attirail de la sacristie;
Le Curé vainement oignoit
Notre vieille ame à sa sortie:
La satyre un moment parloit
Des ridicules de sa vie,
Puis à jamais on l'oublioit.
Ainsi la farce étoit finie.
Au terme où je suis parvenu,
Quel mortel est le moins à plaindre?
C'est celui qui sait ne rien craindre,
Qui vit & qui meurt inconnu.

VOLTAIRE.

ELEGIE.

CESSE de m'affliger, importune amitié:
C'est en vain que tu me rappelles
Dans ce monde frivole où je suis oublié.
Ma raison se refuse à des erreurs nouvelles.
Oses-tu me parler d'amour & de plaisirs?
Ai-je encor des projets? ai-je encor des desirs?
Ne me console point, ma tristesse m'est chère.
Laisse gémir en paix ma douleur solitaire.
Hélas! cette injuste douleur
De tes soins en secret murmure:
Elle aigrit même la douceur
De ce baume consolateur
Que tu verses sur ma blessure.
Du tronc qui nourrit sa vigueur
La branche une fois détachée
Ne reprend jamais sa fraîcheur;
Et l'on arrose en vain la fleur,
Quand la racine est desséchée.
De mes jours le fil est usé;

Le chagrin dévorant a flétri ma jeunesse;
Je suis mort au plaisir, & mort à la tendresse:
Hélas! j'ai trop aimé; dans mon cœur épuisé
Le sentiment ne peut renaître.
Non, non; vous avez fui pour ne plus reparoître;
Première illusion de mes premiers beaux jours,
Céleste enchantement des premières amours!
O fraîcheur du plaisir! ô volupté suprême!
Je vous connus jadis, & dans ma douce erreur,
J'osai croire que le bonheur
Duroit autant que l'amour même;
Mais le bonheur fut court, & l'amour me trompa:
L'amour n'est plus, l'amour est éteint pour la vie,
Il laisse un vide affreux dans mon ame affoiblie,
Et la place qu'il occupa
Ne peut être jamais remplie.

M. le Chev. DE PARNY.

LE BERGER FIDELLE.

J'AIME une ingrate beauté,
Et c'est pour toute ma vie.
Je n'ai plus de volonté,
Ma liberté m'est ravie.
Thémire a des rigueurs,
Mais mon cœur les préfère
Aux plus douces faveurs
De toute autre bergère.

Quand, aux champs, dès le matin,
Le soin du troupeau l'appelle,
Le ciel devient plus serein
Le jour se lève avec elle.
Les amoureux zéphirs

Naiſſent de ſon haleine,
Et mes tendres ſoupirs
La ſuivent dans la plaine.

Le roſſignol va chantant,
Joyeux de la voir ſi belle;
Le papillon voltigeant
La prend pour la fleur nouvelle.
Pour mourir ſur ſon ſein
On voit les fleurs éclore;
De l'éclat de ſon tein
La roſe ſe colore.

Malgré ſa timidité
Qui la rend plus belle encore;
D'une douce volupté
Dans ſes yeux j'ai vu l'aurore;
Et ſa bouche exprimer,
Par un tendre ſourire,
Ce doux plaiſir d'aimer
Qu'elle craint & déſire.

FAVART.



ÉPITRE

*A M. LE CHEVALIER DE B**.*

TES voyages & tes bons mots,
Tes jolis vers & tes chevaux
Sont cités par toute la France;
On ſait par cœur ces riens charmants
Que tu produis avec aiſance;
Tes paſtels frais & reſſemblants
Peuvent ſe paſſer d'indulgence;
Les beaux-eſprits de notre temps,

Quoique s'aimant avec outrance,
Troqueroient volontiers, je penſe,
Tous leurs drames & leurs romans
Pour ton heureuſe négligence,
Et la moitié de tes talens.

Mais pardonne-moi ma franchiſe:
Ni tes tableaux, ni tes écrits,
N'équivalent, à mon avis,
Le tour que tu fis à l'Égliſe.
Nos guerriers, la ville & la Cour,
Admirant ta métamorphoſe,
Battirent des mains tour-à-tour;
La Gloire en ſourit, & l'Amour
Crut ſeul y perdre quelque choſe.
On a tant célébré Grammont,
Son eſprit, ſa gaîté, ſes grâces!
Il revit en toi; tu remplaces
Le héros de Saint-Evremont.
Les ris le ſuivirent ſans ceſſe,
Et dans ſon arrière-ſaiſon
Semèrent des fleurs à foiſon,
Comme aujourd'hui ſur ta jeuneſſe.
En vain le temps, de ſon poiſon,
Voudroit amortir ta ſaillie:
Tu donnerois à la raiſon
Tous les grelots de la folie.

Jouis bien d'un deſtin ſi beau:
Brille dans nos camps, à Cythère:
Sûr de plaire, & toujours nouveau,
Chante les plaiſirs & Voltaire;
Lis Végèce, Ovide & Follard,
Et vois les lauriers du Parnaſſe,
Unis aux palmes de la Thrace,
Couvrir ton bonnet de houzard:
Garde ton goût pour les voyages;
Tous les pays en ſont jaloux;

Et le plus aimable des fous
Sera par-tout chéri des ſages.
Sois plus amoureux que jamais :
Peins en courant toutes les Belles ;
Et ſois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.

M. le Chev. DE BONNARD.

RÉPONSE.

ON me l'avoit bien dit : tout flatteur eſt pervers ;
Et le miel qu'il diſtille eſt un poiſon cauſtique ;
En feignant d'admirer mes vers,
Les vôtres en ſont la critique ;
Vos éloges ne m'offrent rien
Dont ma vanité ne s'attriſte ;
Vous me louez beaucoup : mais vous louez trop bien ;
Et je me ſens battu par mon panégyriſte.

M. le Chev. DE B**.



CHANSON.

LE beau Daphnis aimoit Lisette,
Il l'adoroit;
Mais on prétend que la follette
Toujours rioit:
Pourquoi faut-il qu'on désespère
Un tendre cœur?
Je ferois, si j'étois bergère,
Tout en douceur.

Daphnis accablé de sa peine
Perdoit l'esprit,
Lorsqu'un beau jour dedans la plaine
Il s'endormit.
L'amour, très-habile en mensonge,
Le consola;
Le pauvret fut heureux en songe,
Puis s'éveilla.

Beau songe, hélas! sois-moi fidelle,
Dit le Berger.
D'une ingrate, d'une cruelle
Viens me venger.
Ah! je braverai l'inhumaine
Et sa rigueur,
Si tu viens adoucir ma peine
Songe flatteur!

Une fillette est curieuse:
Lise écoutoit.
Elle comprit, toute honteuse,
Ce qu'il disoit.
« Un songe! ô ciel! quelle insolence »;
Lise en secret

Trouva ce projet de vengeance
Fort incomplet.

Quand la bergère s'humanise,
On a beau jeu.
Daphnis la voit : quelle surprise !
Sur-tout quel feu !
Mais Lisette qui de notre homme
Vit les projets,
Lui cria : cher Daphnis, fais comme
Si tu dormois.

Peut-être le sens de la phrase
Est-il obscur,
Mais un amant, dans son extase,
Prend le plus sûr.
Ainsi dont l'histoire publie
Que celui-ci
Ne parut jamais en sa vie
Moins endormi.

M. Auguste GAUDE.

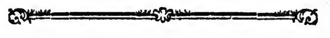
IDYLLE,

LE PAPILLON.

VOLAGE amant des fleurs, Papillon fortuné,
Que ton sort a d'attrait, & qu'il me fait envie !
Nulle chaîne, hélas ! ne te lie :
Par ton penchant seul entraîné,
De plaisirs en plaisirs tu promènes ta vie ;
Tu cours de fleurs en fleurs recueillir l'ambroisie ;
Tantôt du lis naissant tu dérobes l'émail :
Tantôt, malgré son épine cruelle,
Vainqueur de la rose nouvelle,

Tu ravis son brillant corail ;
Toutes les fleurs reçoivent tes caresses ;
Toutes les fleurs te cèdent leurs richesses ;
Bien différent des mortels malheureux,
Qui souvent ferment la paupière
Sans avoir pu goûter, dans leur longue carrière ;
Le moindre des plaisirs, objet de tous leurs vœux.
Il est vrai qu'abusé par la flamme infidelle,
Tu vas lui confier ton aile,
Et te livrer toi-même à son éclat trompeur :
Mais si la mort interrompt ton bonheur,
Ton dernier vol au-moins t'emporte au-devant d'elle ;
Tu meurs l'heureux jouet d'une agréable erreur ;
Et l'être infortuné que la raison éclaire,
Qui de cet avantage ose tant se flatter,
Ne tire d'autre fruit de sa triste lumière
Que de prévoir sa fin qu'il ne peut éviter.

M. D'ARNAUD.



LE FILS NATUREL.

O TOI, qui n'eûs jamais dû naître,
Gage trop cher d'un fol amour ;
Puisses-tu ne jamais connoître
L'erreur qui te donna le jour !
Que ton enfance
Goûte en silence
Le bonheur qui pour elle est fait ;
Et que l'envie
Toute la vie
Ignore ou taise ton secret.

La nature, au nom de ta mère ;
Va t'offrir ses premiers bienfaits,

Un air pur, un lait ſalutaire,
De doux fruits, un ombrage frais.
Que ton enfance, &c.

Renonce au rang, à l'opulence;
L'honneur t'en fait la dure loi:
Ne crains pourtant pas l'indigence,
L'amour l'écartera de toi.
Que ton enfance, &c.

Souvent une main inconnue
T'offrira quelque don nouveau;
En ſecret une main émue
Viendra pleurer ſur ton berceau.
Connois ta mère,
L'honneur ſévère
Lui défend de ſe découvrir,
Mais par tendreſſe,
Mais par foibleſſe
Une mère aime à ſe trahir.

D'un air plus touchant & plus tendre
Peut-être un jour tu la verras
Tour-à-tour dans ſes bras te prendre,
Et te remettre entre mes bras.
Connois ta mère,
L'honneur ſévère
Lui défend de ſe découvrir;
Mais par tendreſſe,
Mais par foibleſſe,
Une mère aime à ſe trahir.

IMITATION
DE L'ODE DE SAPHO,
SUR LA ROSE [1].

S'IL falloit une Reine aux Filles du Printemps;
Jupiter eût choisi la Rose:
Voyez-la qui sourit, vermeille & demi-close;
C'est l'œil des près fleuris, c'est l'amour de nos champs.

Son sein épanoui parfume le zéphire,
Son charme s'insinue au fond de notre cœur;
Il y répand une douce langueur,
C'est la volupté qu'on respire.

---

[1] Cette Ode n'est qu'un fragment : il paroîtra sans doute inférieur à la jolie Ode d'Anacréon, sur la Rose; mais si l'on ne trouve pas dans Sapho un ton aussi léger, une imagination aussi fleurie, du-moins y remarque-t-on toujours une manière plus touchante & plus vraie, & souvent un sentiment profond.



AUTRE IMITATION
DE SAPHO.

BELLE étoile du soir, digne ornement des Cieux;
Tous les bienfaits que la nature
Prodigue à nos besoins, fait briller à nos yeux,
C'est ton retour qui les procure.

Tu nous ramènes chaque jour
L'heure où Bacchus à nos banquets préside,
Et les momens plus doux que le discret amour
Ménage à la pudeur timide.

Tu fais rentrer le paisible troupeau,
Qui du loup ravisseur craint la dent meurtrière;
La fille, qui joyeuse a quitté le hameau,
Tu la ramènes à sa mère.

Ces timides amans que Vénus a touché,
Qui brûlent d'être unis ensemble,
Et que l'éclat du jour avoit tenus caché,
C'est ton retour qui les rassemble.

IL EST TROP TARD.

RAPPELLEZ-vous ces jours heureux,
Où mon cœur crédule & sincère
Vous présenta ses premiers vœux :
Combien alors vous m'étiez chère !
Quels transports ! quel égarement !
Jamais on ne parut si belle

Aux yeux enchantés d'un Amant;
Jamais un objet infidelle
Ne fut aimé plus tendrement:
Le temps fut vous rendre volage;
Le temps a fu m'en confoler.
Pour jamais j'ai vu s'envoler
Cet amour qui fut votre ouvrage:
Ceffez donc de le rappeler
En vain, plus douce & plus foumife,
Vous femblez revenir à moi;
Vous demandez en vain la foi
Qu'à la vôtre j'avois promife:
Grace à votre légéreté,
J'ai perdu la crédulité
Qui pouvoit feule vous la rendre.

L'on n'eft bien trompé qu'une fois:
De l'illufion, je le vois,
Le bandeau ne peut fe reprendre.

Echappé du piége menteur
Où fa liberté fit naufrage,
L'habitant ailé du bocage
Reconnoît & fuit l'efclavage
Que lui préfente l'Oifeleur.

M. le Chev. DE PARNY.



ÉLÉGIE.

ELEGIE.

J'ai cherché dans l'abſence un remède à mes maux;
J'ai fui les lieux charmants qu'embellit l'infidelle.
Caché dans ces forêts dont l'ombre eſt éternelle,
J'ai trouvé le ſilence & jamais le repos.
Par les ſombres détours d'une route inconnue;
J'arrive ſur ces monts qui diviſent la nue.
De quel étonnement tous mes ſens ſont frappés!
Quel calme! quels objets! quelle immenſe étendue!
La mer paroît ſans bornes à mes regards trompés,
Et dans l'azur des Cieux eſt au-loin confondue:
Le Zéphir en ce lieu tempère les chaleurs;
De l'Aquilon par-fois on y ſent les rigueurs;
Et tandis que l'hiver habite ces montagnes,
Plus bas l'été brûlant deſsèche les campagnes.
Le volcan dans ſa courſe a dévoré ces champs;
La pierre calcinée atteſte ſon paſſage.
L'arbre y croît avec peine; & l'oiſeau par ſes chants
N'a jamais égayé ce lieu triſte & ſauvage.
Tout ſe tait, tout eſt mort; mourez, honteux ſoupirs;
Mourez, importuns ſouvenirs,
Qui me retracez l'infidelle;
Mourez, tumultueux déſirs,
Ou ſoyez volages comme elle.
Ces bois ne peuvent me cacher;
Ici même, avec tous ſes charmes,
L'ingrate encor me vient chercher;
Et ſon nom fait couler des larmes
Que le temps auroit dû ſécher.
O Dieux! oh! rendez-moi ma raiſon égarée:
Arrachez de mon cœur cette image adorée;
Eteignez cet amour qu'elle vient rallumer,
Et qui remplit encor mon ame toute entière.
Ah! l'on devroit ceſſer d'aimer

Au moment qu'on ceſſe de plaire.
Tandis qu'avec mes pleurs, la plainte & les regrets
Coulent de mon ame attendrie,
J'avance, & de nouveaux objets
Interrompent ma rêverie.
Je vois naître à mes pieds ces ruiſſeaux différents;
Qui, changés tout-à-coup en rapides torrens,
Traverſent à grand bruit les ravines profondes,
Roulent avec leurs flots le ravage & l'horreur,
Fondent ſur le rivage, & vont avec fureur
Dans l'Océan troublé précipiter leurs ondes.
Je vois des rocs noircis, dont le front orgueilleux
S'élève, & va frapper les Cieux.
Le temps a gravé ſur leurs cîmes
L'empreinte de la vétuſté.
Mon œil rapidement porté
De torrens en torrens, d'abymes en abymes;
S'arrête épouvanté.
O Nature! qu'ici je reſſens ton empire!
J'aime de ce déſert la ſauvage apreté;
De tes travaux hardis j'aime la majeſté;
Oui, ton horreur me plaît; je friſſonne & j'admire.
Dans ce ſéjour tranquille, aux regards des humains
Que ne puis-je cacher le reſte de ma vie!
Que ne puis-je du-moins y laiſſer mes chagrins!
Je venois oublier l'ingrate qui m'oublie,
Et ma bouche indiſcrète a prononcé ſon nom;
Je l'ai redit cent fois, & l'écho ſolitaire
De ma voix douloureuſe a prolongé le ſon;
Ma main l'a gravé ſur la pierre;
Au mien il eſt entrelacé.
Un jour le voyageur ſous la mouſſe légère;
De ces noms connus à Cythère
Verra quelque reſte effacé.
Soudain il s'écrira: Son amour fut extrême;
Il chanta ſa maîtreſſe au fond de ces déſerts.
Pleurons ſur ſes malheurs, & reliſons les vers
Qu'il ſoupira dans ce lieu même.

Le Chev. DE PARNY.

ELEGIE.

IL faut tout perdre, il faut vous obéir.
Je vous les rends ces lettres indiscrètes,
De votre cœur éloquents interprètes,
Et que le mien eût voulu retenir;
Je vous les rends. Vos yeux à chaque page
Reconnoîtront l'amour & son langage,
Nos doux projets, vos sermens oubliés,
Et tous mes droits par vous sacrifiés:
C'étoit trop peu, cruelle Éléonore,
De m'arracher ces traces d'un amour,
Payé par moi d'un éternel retour:
Vous ordonnez que je vous rende encore
Ces traits chéris, dont l'aspect enchanteur
Adoucissoit & trompoit ma douleur.
Pourquoi chercher une excuse inutile,
En reprenant ces gages adorés
Qu'aux plus grands biens j'ai toujours préférés?
De vos rigueurs le prétexte est futile.
Non, la prudence & le devoir jaloux
N'exigent pas ce double sacrifice.
Mais ces écrits, qu'un sentiment propice
Vous inspira dans des momens plus doux,
Me consoloient, & savoient, malgré vous,
De mon destin corriger l'injustice;
Mais ce portrait, ce prix de ma constance,
Que sur mon cœur attacha votre main,
Pouvoit encor distraire mon chagrin:
Et vous craignez d'adoucir ma souffrance;
Et vous voulez que mes yeux désormais
Ne puissent plus s'ouvrir sur vos attraits;
Et vous voulez, pour combler ma disgrace,
De mon bonheur ôter jusqu'à la trace.

Ah! j'obéis, je vous rends vos bienfaits.
Un seul me reste, il me reste à jamais.
Oui, malgré vous, qui causez ma foiblesse;
Oui, malgré moi, ce cœur infortuné
Retient encore & gardera sans cesse
Le fol amour que vous m'avez donné.

Le même.

VERS

GRAVÉS SUR UN ORANGER.

ORANGER, dont la voûte épaisse
Servit à cacher nos amours,
Reçois & conserve toujours
Ces vers, enfans de ma tendresse;
Et dis à ceux qu'un doux loisir
Amenera dans ce boçage,
Que si l'on mouroit de plaisir,
Je serois mort sous ton ombrage.

Le même.



LES GRACES,

*STANCES A MADEMOISELLE F**.*

LES jeux abandonnoient ma lyre,
Et j'oubliois de la monter;
J'ai vu les Graces te fourire:
L'Amour m'invite à les chanter.

De ce Dieu compagnes fidelles;
Élèves de la vérité,
Elles plaifent fans la beauté:
La beauté ne plaît pas fans elles.

En mille plis voluptueux,
Dans tes habits elles fe jouent;
Églé, ce font elles qui nouent
Les treffes de tes beaux cheveux.

Pour juger les trois immortelles,
L'amour te nomme, heureux Pâris:
Tes yeux s'égarent éblouis,
Et n'ofent pas choifir entr'elles.

Junon vante fa majefté,
Minerve, fa guerrière audace:
Mais Vénus fe tait avec grâce:
Le prix par elle eft emporté.

La Déeffe alors étoit nue;
C'eft le droit des Divinités:
Je fuis plus épris des beautés
Qu'une gaze cache à ma vue.

Loin cependant les vains apprêts !
Suis le conseil de la nature,
Belle Églé ; le défaut d'attraits
Fit seul inventer la parure.

Le faste des ajustemens
Nuit à la grâce naturelle ;
C'est la Vénus de Praxitele
Qu'on gâte à force d'ornemens.

Des fleurs qui naissent sur tes traces,
Couronne-toi sans autres soins ;
Tout ce que l'art ajoute aux grâces
En est toujours une de moins.

Il en est.... le Dieu du mystère
Se plaît lui-même à les voiler ;
Amour, que je puisse en parler !
Je te promets bien de me taire.

DORAT.

LES IMPRÉCATIONS.

TOI, que notre bonheur offense,
Et qui des plus tendres amours
Traverses le paisible cours,
Crains Vénus, & crains sa vengeance :
Crains son fils dont le trait vainqueur
Ne manqua jamais sa victime :
Crains qu'il n'allume dans ton cœur
Ces feux dont tu me fais un crime.

Puisse-tu brûler quelque jour ;
Et n'obtenir aucun retour !
Puisse ton amante farouche

Te promettre enfin un baiser,
Et tout-à-coup le refuser,
En posant la main sur sa bouche !
Que ton rival moins amoureux,
Au même instant soit plus heureux !
Et si jamais à l'inconstante
Tu dérobois un rendez-vous,
Puisse alors le sommeil jaloux
Tromper ton amoureuse attente !
Puisse le marteau fortuné,
Dans l'air tour-à-tour enchaîné,
Ne point réveiller ta Maîtresse !
Et toi, passer dans la tristesse
Le temps au plaisir destiné !
Enfin, si ton heureuse étoile
Te conduisoit entre ses bras,
Puisse-t-elle sur ses appas
Garder toujours un dernier voile !

Le Chev. DE PARNY.

PROJET

DE SOLITUDE.

FUYONS ces tristes lieux, ô Maîtresse adorée !
Nous perdons en espoir la moitié de nos jours.
Et la crainte importune y trouble nos amours.
Non-loin de ce rivage est une isle ignorée,
Interdite aux vaisseaux, & d'écueils entourée.
Un zéphir éternel y rafraîchit les airs :
Libre & nouvelle encor, la prodigue Nature
Embellit de ses dons ce point de l'Univers :
Des ruisseaux argentés roulent sur la verdure,
Et vont en serpentant se perdre au sein des mers ;

Une main favorable y reproduit sans cesse
L'ananas parfumé des plus douces odeurs;
Et l'oranger touffu, courbé sous sa richesse,
Se couvre en même-temps & de fruits & de fleurs.
Que nous faut-il de plus, cette isle fortunée
Semble par la Nature aux Amans destinée.
L'Océan la resserre, & deux fois en un jour
De cet asyle étroit on achève le tour.
Là, je ne craindrai plus un père inexorable,
C'est-là qu'en liberté tu pourras être aimable,
Et couronner l'amant qui t'a donné son cœur.
Vous coulerez alors, mes paisibles journées,
Par les nœuds du plaisir l'une à l'autre enchaînées:
Laissez-moi peu de gloire, & beaucoup de bonheur.
Viens; la nuit est obscure & le ciel sans nuage:
D'un éternel adieu saluons ce rivage,
Où par toi seule encor mes pas sont retenus.
Je vois à l'horizon l'étoile de Vénus,
Vénus dirigera notre course incertaine,
Eole, exprès pour nous, vient d'enchaîner les vents;
Sur les flots applanis Zéphire souffle à peine:
Viens: l'Amour jusqu'au port conduira deux Amans.

Le même.



LE BAISER DU FRONT,

ROMANCE.

SEIN rondelet, belle bouche, beaux yeux,
Les trois baisers en qui plaisir abonde,
Sont bien à vous, sans que j'en aime mieux
Un qui m'a fait le plus heureux du monde.

N'a pas long-temps, avois beaucoup failli,
A deux genouils étois devant ma dame,
Tout larmoyant, tout transi, tout pâti,
Si qu'à peu-près m'en allois rendre l'ame.

Alors voici, d'un pas craintif & prompt,
Venir ma mie, & sa bouche tant belle
Cueillir, pomper un baiser sur mon front,
Qui bienheureux se trouvoit plus près d'elle.

Et ce baiser tant fut emmielleur,
Si vivement glissa de veine en veine,
Que je sentis qu'il touchoit à mon cœur,
Et que mon cœur y suffisoit à peine.

O vous, ma mie, apprenez-moi comment
Du doux baiser l'ardente souvenance
Le prolongea tant amoureusement,
Que toujours crois l'avoir en ma puissance.

A mon oreille, en mon sein chaloureux,
Toujours le bruit de tes lèvres raisonne;
L'étreinte encor de tes bras amoureux
Se fait sentir en toute ma personne.

Baiser des yeux, de la bouche & du sein,

Quand vous connus, étiez-vous jouissance ?
Non pas assez, ce fut presque un larcin,
Et pour un peu j'en aurois repentance.

Mais le baiser le plus énamouré,
Qui lui seul vaut tous les biens de la vie,
Ce franc baiser que j'ai plus désiré,
C'est celui-là que m'a donné ma mie.

LE CERCLE.

J'AVOIS juré de n'être plus sensible,
De modérer, de vaincre mes désirs;
Mais l'amour rit de ce serment terrible
Et le confie aux volages zéphirs.
Ces jours passés j'en fis l'expérience:
De vingt beautés le grouppe ravissant
Frappa mes yeux dans un cercle brillant,
Et je sentis que mon indifférence
S'abandonnoit à cet enchantement.
Le cœur se rend, quand l'esprit délibère:
Le mien sur-tout est prompt à s'enflammer;
Mais j'en veux un qui sache aussi m'aimer:
Voyons s'il est dans l'assemblée entière.

Auprès de moi Cloé se rengorgeoit;
Ses yeux baissés sembloient vouloir me dire:
Ah! respectez ma pudeur, s'il vous plaît.
De mes appas vous sentirez l'effet;
Mais je défends qu'on ose m'en instruire—
Et j'obéis à ce discours muet.

A ses côtés je vis Éléonore.
Sa belle bouche, où le plaisir sourit,
Semble toujours la fleur qui vient d'éclore,

Tous ses propos sont tendres, pleins d'esprit;
Et son silence est de l'esprit encore.
Dorval, Damis, Zélindor, Licidas,
Tous beaux-esprits cités dans la contrée,
En calembourgs célébroient ses appas :
De leur encens elle étoit enivrée,
Vouloit choisir, mais ne choisissoit pas,
Et se bornoit à se voir adorée.

Un peu plus loin Zelmire soupiroit :
Zelmire est jeune, & je la crus sensible.
De sa douleur quel est donc le sujet?
Est-ce un amant qui cause son regret?
Seroit-ce un père?.... ô ciel! est-il possible!
C'est un moineau que Zelmire pleuroit.

Tandis qu'encor je riois de ses larmes,
Je vis près d'elle un objet plein de charmes :
C'étoit Télide à l'âge de seize ans.
Vous avez vu briller l'émail des champs?
Vous avez vu dans un jour de printemps
Le lis se joindre à la rose nouvelle?
Eh bien! Télide est mille fois plus belle.
D'un seul regard l'œil voudroit voir ses yeux,
Son pied, son sein; car tout séduit en elle :
Faites d'idée un portrait gracieux,
S'il est parfait, il sera très-fidelle.
Mais quoi! Linval, de tant d'attraits charmé,
Obtient, dit-on, ce cœur qu'il sollicite :
Sans être aimable on peut donc être aimé?....
Ah! la constance est le premier mérite.

Que vois-je, ami? quoi! Lise dans ces lieux!
Oui, me dit-on, elle minaude encore;
Elle a jadis charmé nos bons aïeux,
Voilà pourquoi Lise veut qu'on l'adore.
Mais quelle est donc cette nombreuse cour
Qui près d'Iris s'agite & l'environne?

La folle Iris, belle comme l'amour,
Au changement par degrés s'abandonne.
Qui peut la voir sans en être amoureux ?
Sur tous ses traits d'incarnat & d'albâtre
Le plaisir rit, la volupté folâtre;
Et ses regards font un peuple d'heureux.
Rien n'a fixé son œillade rapide :
Ainsi, dans l'onde, un rayon du soleil
Serpente & luit sur le flot qui le guide,
Nous éblouit de son éclat vermeil,
Et dans son vol jamais ne se décide.
Amans légers, briguez cette faveur ;
Le sentiment fuit toute raillerie :
Nœuds présentés par la coquetterie,
Je vous crains peu, vous glissez sur mon cœur.

Tout plein encor de mon indifférence
J'allois sortir de ce lieu de plaisance,
Quand j'apperçus celle dont les attraits
A son destin m'ont uni pour jamais.
Dans ses regards sa douceur est empreinte :
Sur tout ses traits, où règne la candeur,
On voit cet air que donne sans contrainte
Le calme heureux de l'esprit & du cœur.
Je lui disois : connoissez ma souffrance,
L'espoir a fui mon esprit agité :
Tel vous dira son rang & sa naissance,
Tel brillera d'un éclat acheté ;
Et tel enfin, dans des vers pleins d'aisance,
Peindra sa flamme & sa fidélité.
Moi, je n'ai rien qui puisse me défendre
De ce torrent aimable & séducteur.....
Alors Zélis, avec un souris tendre.
Me répondit ; eh ! n'as-tu pas ton cœur?

M. Auguste GAUDE.

ÉPITRE
A MON AMI,

Des bosquets de S. Maur, ce 1 mai 1763.

FATIGUÉ du fracas des armes,
Du faste imposant des Cités,
Et de ces folles vanités
Qui font souvent couler nos larmes,
Que mon cœur goûte bien les charmes
De ces rivages écartés !
Soleil brillant, astre de flamme,
Parure des cieux & des champs,
Sublime accord des élémens,
Quels transports, quels ravissemens
Faites-vous passer dans mon ame ?
Faudroit-il encor te quitter,
Charme heureux de la solitude,
Toi qui bannis l'inquiétude
Où s'égaroit mon cœur avant de te goûter ?
Comme le jeune Amant auprès de son Amante,
Craint l'Aurore trop diligente,
Comme Progné craint les frimats;
Ainsi mon ame consternée
Redoute la triste journée
Où je dois quitter tes appas.
Mais non, sur cette heureuse rive
Nos mains à nos lauriers peuvent unir l'olive :
Enfin Minerve a remplacé Pallas.
Nymphes légères des campagnes,
Consolez-vous de vos malheurs,
Ne courez plus dans les montagnes
Cacher vos craintes & vos pleurs;
Non, non, Amantes éplorées,
Le doux printemps par son retour

Dans ces pacifiques contrées
Ne doit plus effrayer l'amour.
Calmez votre douleur mortelle
Nymphes, enfin, dans nos climats;
Les premiers chants de Philomèle
N'annonceront plus les combats.
La paix vient de fermer les ſanglantes arènes,
Sa main vient de briſer ces foudres inhumaines
Dont le bruit effrayoit les monts;
Et des échos les voix lointaines
Ne diront plus dans les vallons
Que nos amoureuſes chanſons,
Et les concerts de nos Syrènes.
Oui, cher Ariſte, déſormais,
Loin des camps & loin des palais,
Du bord de cette ſource pure,
Nos yeux ſereins & ſatisfaits
Pourront contempler la Nature,
Et jouir de tous ſes bienfaits.
Dans le Palais qui l'empriſonne
Le Courtiſan voit-il l'aube de ce beau jour;
Qui dans les plaines d'alentour
Fait naître mille fleurs pour parfumer le Trône;
Où ce ſoir je dois rendre un hommage à l'Amour?
Ah! volons dans les champs de Flore,
Ah! volons diſſiper les langueurs du repos,
Et de la cîme des côteaux
Saluer la naiſſante aurore.
Nous verrons les bélants troupeaux
Regagner leur gras pâturage,
Et leur guide heureux & ſauvage,
Aux chants des timides oiſeaux
Mêler gaîment dans le bocage
Le ſon ruſtique des pipeaux.
Sans calculer les effets & les cauſes;
Heureux ſans rien approfondir,
Nous laiſſerons naître les roſes
Contens de ſavoir les cueillir.

DORAT.

MA MORT.

De mes penſers, confidente chérie,
Toi, dont les chants faciles & flatteurs,
Viennent par-fois ſurprendre les douleurs
Dont les amours ont parſemé ma vie;
Lyre fidelle, où mes doigts pareſſeux
Trouvent ſans art des ſons mélodieux:
Prends aujourd'hui ta voix la plus touchante;
Et parle-moi de ma Maîtreſſe abſente.

Objet chéri, pourvu que dans tes bras
De mes accords j'amuſe ton oreille,
Et qu'animé par le jus de la treille,
En les chantant je baiſe tes appas;
Si tes regards dans un tendre délire,
Sur ton Ami tombent languiſſamment;
A mes accens ſi tu daignes ſourire;
Si tu fais plus, & ſi mon humble lyre
Sur tes genoux repoſe mollement:
Qu'importe à moi le reſte de la terre?
Des beaux-eſprits qu'importe la rumeur,
Et du Public la ſentence ſévère?
Je ſuis Amant, & ne ſuis point Auteur.
Je ne veux point d'une gloire pénible:
Trop de clarté fait peur au doux plaiſir.
Je ne ſuis rien, & ma muſe paiſible
Brave, en riant, ſon ſiècle & l'avenir.
Je n'irai pas ſacrifier ma vie
Au fol eſpoir de vivre après ma mort.
O ma Maîtreſſe! un jour l'arrêt du ſort
Viendra fermer ma paupière affoiblie.
Lorſque tes bras, entourant ton ami,
Soulageront ſa tête languiſſante;

Et que ses yeux, soulevés à demi
Seront remplis d'une flamme mourante;
Lorsque mes doigts tâcheront d'essuyer
Tes yeux fixés sur ma paisible couche,
Et que mon cœur, s'échappant sur ma bouche,
De tes baisers recevra le dernier:
Je ne veux point qu'une pompe indiscrète
Vienne trahir ma douce obscurité,
Ni qu'un airain à grand bruit agité,
Annonce à tous le convoi qui s'apprête.
Dans mon asyle, heureux & méconnu,
Indifférent au reste de la terre,
De mes plaisirs je lui fais un mystère:
Je veux mourir comme j'aurai vécu.

Le Chev. DE PARNY.



DISCOURS

SUR LA VRAIE VERTU.

LE nom de la vertu retentit fur la terre ;
On l'entend au théatre, au barreau, dans la chaire ;
Jufqu'au milieu des Cours il parvient quelquefois ;
Il s'eft même gliffé dans les traités des Rois.
C'eft un beau mot fans doute, & qu'on fe plaît d'entendre ;
Facile à prononcer, difficile à comprendre.
On trompe, on eft trompé. Je crois voir des jettons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons ;
Ou bien ces faux billets, vains enfans du fyftème
De ce fou d'Ecoffais qui fe dupa lui-même.
Qu'eft-ce que la vertu ? Le meilleur citoyen,
Brutus fe repentit d'être un homme de bien :
La vertu, difoit-il, eft un nom fans fubftance.

L'école de Zénon, dans fa fière ignorance,
Prit jadis pour vertu l'infenfibilité.
Dans les Champs Levantins le Derviche hébêté,
L'œil au ciel, les bras hauts & l'efprit en prières,
Du Seigneur en danfant invoque les lumières,
En tournant dans un cercle au nom de Mahomet,
Croit de la vertu même atteindre le fommet.

Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impudence,
Un ermite à fandale, engraiffé d'ignorance,
Parlant du nez à DIEU, chante au dos d'un lutrin,
Cent cantiques Hébreux mis en mauvais Latin.
Le ciel puiffe bénir fa piété profonde !
Mais quel en eft le fruit ? quel bien fait-il au monde ?

Malgré la ſainteté de ſon auguſte emploi,
C'eſt n'être bon à rien, de n'être bon qu'à ſoi.

Quand l'ennemi divin des ſcribes & des prêtres,
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres;
De cet air inſolent, qu'on nomme dignité,
Le Romain demanda, *qu'eſt-ce que vérité?*
L'homme-DIEU, qui pouvoit l'inſtruire ou le confondre,
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son ſilence éloquent diſoit aſſez à tous,
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorſque pénétré d'une ardeur ingénue,
Un ſimple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que diſciple ſage, il prétendit ſavoir
Quel eſt l'état de l'homme, & quel eſt ſon devoir;
Sur ce grand intérêt, ſur ce point qui nous touche,
Celui qui ſavoit tout ouvrit alors la bouche,
Et dictant d'un ſeul mot ſes décrets ſolennels:
Aimez DIEU, lui dit-il, mais aimez les mortels.
Voilà l'homme & ſa loi; c'eſt aſſez, le ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde eſt médiſant, vain, léger, envieux,
Le fuir eſt très-bien fait, le ſervir encor mieux:
A ſa famille, aux ſiens, je veux qu'on ſoit utile.

Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile?
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulſifs & ces pas égarés,
Contre un ſiècle indévot, plein d'une feinte rage,
Tu cours chez ta béate à ſon cinquième étage:
Quelques ſaints poſſédés dans cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du BON DIEU;
Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,
Prédiſent le paſſé, font cent autres miracles;
L'aveugle y vient pour voir, & des deux yeux privé,
Retourne aux Quinze-Vingts marmotant ſon *ave*;
Le boiteux ſaute & tombe; & ſa ſainte famille

Le ramène en chantant, porté fur fa béquille.
Le fourd au front ftupide écoute & n'entend rien.
D'aife alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
Qu'un fot voifin bénit, & qu'un fourbe feconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.

Je fais que ce myftère a de nobles appas.
Les Saints ont des plaifirs que je ne connois pas.
Les miracles font bons; mais foulager fon frère,
Mais tirer fon ami du fein de la misère,
Mais à fes ennemis pardonner leurs vertus,
C'eft un plus grand miracle, & qui ne fe fait plus.

Ce magiftrat, dit-on, eft févère, inflexible:
Rien n'amollit jamais fa grande ame infenfible.
J'entends: il fait haïr fa place & fon pouvoir:
Il fait des malheureux par zèle & par devoir.
Mais l'a-t-on jamais vu, fans qu'on le follicite,
Courir d'un air affable au-devant du mérite,
Le choifir dans la foule, & donner fon appui
A l'honnête homme obfcur qui fe tait devant lui?
De quelques criminels il aura fait juftice!
C'eft peu d'être équitable, il faut rendre fervice.
Le jufte eft bienfaifant. On conte qu'autrefois
Le miniftre odieux d'un de nos meilleurs Rois
Lui difoit en ces mots fon avis defpotique:
Timante eft en fecret bien mauvais catholique,
On a trouvé chez lui la bible de Calvin;
A ce funefte excès vous devez mettre un frein;
Il faut qu'on l'emprifonne, ou du-moins qu'on l'exile.
Comme vous, dit le Roi, Timante m'eft utile;
Vous m'apprenez affez, quels font fes attentats;
Il m'a donné fon fang, & vous n'en parlez pas.
De ce Roi bienfaifant la prudence équitable
Peint mieux que vingt fermons la vertu véritable.

Du nom de vertueux feriez-vous honoré,
Doux & difcret Cyrus, en vous feul concentré,

Prêchant le sentiment, vous bornant à séduire;
Trop foible pour servir, trop paresseux pour nuire;
Honnête homme, indolent, qui dans un doux loisir,
Loin du mal & du bien, vivez pour le plaisir?
Non, je donne ce titre au cœur tendre & sublime,
Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime.
Il t'étoit dû sans doute, éloquent Pelisson,
Qui défendis Fouquet du fond de sa prison.
Je te rends grâce, ô ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les temps d'injustice,
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repoussa les assauts du calomniateur,
Du fanatisme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du ministre abusé par leur troupe imbécile,
Et des petits tyrans bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritoit la fierté.
Oui, pendant quarante ans, poursuivi par l'envie;
Des amis vertueux ont consolé ma vie.
J'ai mérité leur zèle & leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.

Certain législateur (1), dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas.
Ce mot est *bienfaisance*, il me plaît, il rassemble;
Si le cœur en est cru, bien des vertus ensemble.
Petits grammairiens, grands précepteurs des sots,
Qui pesez la parole, & mesurez les mots,
Pareille expression vous semble hasardée:
Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

VOLTAIRE.

---

(1) L'Abbé de Saint-Pierre. C'est lui qui a mis le mot de *bienfaisance* à la mode à force de le répéter. On l'appelle législateur, parce qu'il n'a écrit que pour réformer le gouvernement. Il s'est rendu un peu ridicule en France par l'excès de ses bonnes intentions.

ZELIS AU BAL,

Déguiſée en femme-de-chambre.

J'AVOIS cru que ſans ſes atours
Zélis ſeroit moins ſéduiſante ;
Quelle erreur ! ſemblable aux amours ;
La nudité la rend brillante !

Avec orgueil, avec humeur,
J'entendois : Dieux ! la belle fille !
Que ne ſuis-je le ſerviteur
D'une ſervante ſi gentille !

Mondor épris de tant d'attraits,
Diſoit à ſa moitié : ma chère,
Vous cherchiez une femme..... eh mais !
Cela ſeroit bien notre affaire.

Cet œil ſi vif aſſurément
Annonce de l'intelligence,
Et ce pied léger m'eſt garant
De la plus prompte obéiſſance.

Je ne perdis pas un propos ;
Pas un regard, pas un ſourire ;
Mais pour ma tête & mon repos ;
Je le perdois, ſans l'oſer dire.

Ah ! crois-moi, laiſſe ces habits
Qui n'ont pu déſarmer l'envie ;
Et ſois encore, ô ma Zélis,
La maîtreſſe la plus chérie !

M. Auguſte GAUDE.

ÉPITRE

A M. DUCLOS.

Tu sais que d'un peu de bêtise
Le bon vieux temps est accusé ;
Mais dans ce siècle plus rusé,
J'ai grand regret à la franchise
De l'âge d'or si méprisé.
J'ai grand regret à l'innocence
De l'homme qui marchoit tout nu.
Le plaisir au front ingénu,
Sans voile étoit sans indécence,
Moins défini, mais mieux connu.
L'Amour avoit plus de puissance,
Quand les Bergers étoient des Rois :
On ne vit plus souvent, je crois,
Des Patriarches Petits-Maîtres :
L'amour qu'on fait aux pieds des hêtres
Ne fait pas vanter ses exploits.
Sans art, ainsi que sans mystère,
On l'aimoit parce qu'on s'aimoit :
C'étoit le goût seul qui formoit
La chaîne éternelle & légère,
Qui si librement retenoit
Le berger près de sa bergère.
Sous un toît couvert de fougère.
Chacun sur le soir revenoit,
Et le travail entretenoit
Du plaisir l'ardeur passagère.
L'Amour complaisant à nos yeux ;
Entouré de traits & de flammes,
N'étoit du temps de nos aïeux
Que le besoin délicieux

De rapprocher toutes les ames.
Une fontaine, un vert gazon,
Ombragés par un chêne antique,
Voilà la petite maison
Où l'Amour en habit rustique,
Venoit passer chaque saison.
Notre jargon métaphysique
N'étoit pas encore inventé.
Le sentiment qu'on alambique
N'a guère de solidité:
Par un seul mot l'Amour s'explique;
L'art du cœur est la vérité.
Mais lorsque le faste des villes
Eut changé les mœurs des bergers,
L'Amour s'éloigna des vergers,
Ne trouvant que des cœurs serviles.
L'intérêt, la soif des grandeurs
Formèrent les nœux des familles.
L'honneur, ce fier tyran des filles;
Les força de rendre leurs cœurs.
Les perfides & les cruelles
Virent le jour au même instant:
La loi d'être toujours constant
Donna naissance aux infidelles.
Il fut défendu de charmer:
Les plaisirs devinrent des crimes:
L'amour se traita par maximes:
L'esprit enseigna l'art d'aimer.
On donna le nom de victoire
Au seul triomphe du bonheur,
Et l'amant, surnommé vainqueur,
Céda le plaisir pour la gloire:
L'Amour ne fut plus dans le cœur;
Dès qu'on écrivit son histoire:
Ainsi le vieil âge changea.

La vertu faisoit la noblesse:
Le second âge l'échangea

Contre un vernis de politeſſe :
Pour moi, je crois qu'il dérogea.
Tel fut le ſiècle de Théſée,
Du fils d'Alcmène & de Jaſon :
Dès ce moment la trahiſon
Fut pour jamais autoriſée ;
Mais le ſiècle peu raffiné
N'avoit pas encor vu paroître
Un être inſolent & borné,
Que l'on appelle Petit-Maître.
Le premier fat de l'Univers
Fut le fils du Roi de Pergame ;
Cet inſenſé paſſa les mers
Pour aller ſéduire une femme.
L'amour moins que la vanité
Le rendit amant de la belle ;
Car ſans le bruit de ſa beauté,
Il n'eût point ſoupiré pour elle.
Un autre ſe fût contenté
De trahir l'hoſpitalité,
En poſſédant cette infidelle :
Mais le rival de Ménélas,
Plutôt que de vouloir la rendre ;
Fit armer deux cent mille bras,
Et réduire ſa ville en cendre :
Et Pâris eſt le fondateur
De cette ville ſingulière,
Que nous voyons digne héritière
Du nom de ſon premier auteur.
Peuple ingrat, perfide & frivole,
Faut-il que d'un ſexe charmant
Tu ſois le tyran & l'idole ?
Faut-il que ton orgueil immole
Le devoir & le ſentiment ?
Quoi ! cette maîtreſſe adorée,
Qui ſacrifie à ton bonheur
Sa beauté, ſa vie & l'honneur,
Par toi ſans ceſſe déchirée,

Va donc mourir déſeſpérée
Du don qu'elle fit de ſon cœur ?
On peut ſans crime être volage;
C'eſt la faute de nos déſirs :
Mais à l'objet de nos ſoupirs
Le cœur doit toujours ſon hommage.
Quel eſt l'ingrat ou le ſauvage,
Qui peut oublier les plaiſirs ?
D'un ſexe digne qu'on l'adore,
N'exagerons pas les travers :
Sans lui l'homme ſeroit encore
Farouche au milieu des déſerts.
Oui, les femmes qu'on déshonore,
Même en voulant porter leur fers,
Sont les fleurs qu'Amour fit éclore
Dans le jardin de l'Univers.
Fidelle ami, cenſeur utile,
N'examine dans mes écrits,
Ni l'ordonnance, ni le ſtyle :
Le. ſentiment en fait le prix.
Ton eſprit brillant & fertile
A le droit d'être difficile;
Mais c'eſt pour ton cœur que j'écris.

Le C. de B.



ÉPITRE
A M. LE COMTE
DE FORCALQUIER.

Vous voulez donc que je reprenne
Un luth que j'avois démonté ;
Qu'après avoir brisé ma chaîne,
Je perde encor ma liberté.
De la nature enfant gâté,
J'écrivois autrefois sans peine
Des vers pleins de facilité.
Ma Muse avec rapidité
Voloit toujours sans perdre haleine
Au temple de la Volupté ;
Mais j'ai laissé tarir ma veine
Dans le sein de l'oisiveté.

Les vers sont enfans de l'ivresse,
Si vous rimez soyez heureux,
Il faut, pour peindre la tendresse,
N'écrire des vers amoureux
Que sous les yeux de sa maîtresse ;
Aimez, si vous chantez l'amour.
Pourquoi les faiseurs de ballades
Qui jadis inondoient la Cour
De madrigaux, de chansons fades,
Et qui méditoient nuit & jour
Leurs impromptus & leurs boutades ;
Pourquoi tous ces auteurs glacés,
Au dernier rang sont-ils placés ?
C'est que leur esprit vouloit peindre
Ce que leur cœur ne sentoit pas.

Le tendre amour qu'ils osoient feindre,
Ne voloit jamais dans leurs bras.
Pour tracer sa brillante image,
Toujours tendre & souvent volage,
Aimez, changez avec ce Dieu;
Volez où sa voix vous appelle;
Soyez galant comme Chaulieu,
Et libertin comme Chapelle:
Sur-tout possédez l'heureux art
De peindre tout avec décence.
Ovide & le gentil Bernard
Alarment un peu l'innocence.
Soyez moins libre qu'ingénu:
On peut avec un art extrême
Offrir à la sagesse même
L'Amour qui rougit d'être nu.
Si vous avez la voix légère
De la maîtresse de Phaon,
Ne quittez point Anacréon
Pour imiter le grand Homère:
En voulant copier Milton,
J'avois déjà perdu le ton
De l'heureux amant de Glycère.
Les vers, dans ma jeune saison,
N'étoient pour moi qu'un badinage:
Ils me coûtèrent davantage,
Quand j'écrivis pour la raison.
Qu'il est dangereux d'être sage!
Moins prodigue de ses trésors,
Je sens enfin que la Nature
Les verse avec plus de mesure,
Et répond mal à mes transports.
Quelquefois la Philosophie
Vient s'armer contre l'art des vers.
Pour plaire à ce triste univers,
Il faut qu'un Auteur sacrifie
Les jours du printemps de la vie,
Qui sont & si courts & si chers.

Le plaisir, d'une aile légère,
Fuit en nous perçant de ses traits;
Mais la gloire aussi passagère
A-t-elle les mêmes attraits?
Cher Comte, eh, quoi! la renommée
Vaut-elle un soupir, un regard,
Que laisse comme par hasard
Échapper une amante aimée?
Vaut-elle les faciles riens
Dont on nourrit l'orgueil des belles,
Et ces charmantes bagatelles
Que dans leurs tendres entretiens,
Se montrent deux amis fidelles?
La renommée, en vérité,
Malgré son brillant étalage,
Mérite bien peu notre hommage.
Je permets à la vanité
D'adorer sa trompeuse image:
L'erreur est toujours le partage
D'un esprit faux & limité;
Mais le bon sens est révolté
Qu'elle soit l'idole du sage,
Et l'écueil de la probité.
Ces fous qu'on appelle grands hommes;
Se consument en vains regrets;
Mais le bonheur est toujours près
Du théatre obscur où nous sommes.
Nous sentons le prix d'un beau jour:
C'est pour nous que brille l'aurore:
Pour nous les fleurs semblent encore
S'ouvrir au souffle de l'amour.
Le spectacle de la Nature,
Qui renaît toujours à nos yeux,
N'offre qu'une foible peinture
Aux regards des ambitieux:
Plus sa beauté se renouvelle,
Plus nos yeux deviennent perçants:
Les plaisirs nous donnent des sens,

Qui rendent la terre plus belle.
Que les ambitieux mortels
Étendent leur gloire féconde;
Qu'à des hommages éternels
Ils condamnent la terre & l'onde:
L'amitié pour nous est le monde,
Dans son temple sont nos autels.

Tout ici n'est que rêverie:
Je le sais; mais de vains honneurs
Mon ame dès long-temps guérie,
Choisit de plus douces erreurs:
Mes biens, mes trésors sont les fleurs,
Et mes jardins une prairie.

J'aime mieux penser avec vous,
Dont l'esprit, facile & si doux,
S'étend, s'élève & se marie
A tous les temps, à tous les goûts.
Rempli du plus charmant délire,
J'aime mieux jouir des appas
De votre amitié qui m'inspire,
Que de cadencer sur ma lyre
Ces vers coulants & délicats,
Qu'il est si mal aisé d'écrire,
Et dont on fait si peu de cas.
Cependant ma muse s'engage
A remplir vos heureux loisirs.
Qui sait, au printemps de son âge,
Souffrir les maux avec courage,
A bien des droits sur les plaisirs.
J'ai peine à retrouver les traces
Des Muses dont j'ai fui la cour,
Loin de moi s'envole l'amour;
Mais je vois près de vous les Graces:
Elles m'instruiront à leur tour.

Le C. de B.

IMITATION
D'UNE SCOLIE
DE NOSSIDE (1).

Si vous allez à Mitylène,
Séjour charmant, séjour aimé des Dieux,
Admirés de Sapho le luth harmonieux,
Et dites que Lesbos a droit d'en être vaine.

Dites aussi que les neuf Sœurs,
Dans la Locride ont daigné nous sourire,
Et que pour égaler ses accens enchanteurs,
Nosside a su monter les cordes de sa lyre.

Si comme elle j'aimois un jour,
A mon premier penchant je serois plus fidelle;
Mais je connois mon cœur, il est fait pour l'amour,
Et je pourrois finir comme elle.

(1) *Nosside* ou *Nossis* étoit Locrienne, & rivale des plus grands Poëtes de son siècle; il ne nous reste d'elle qu'un petit nombre d'Inscriptions, de Scolies & d'Epitaphes.



AUTRE SCOLIE

DE NOSSIDE

A L'AMOUR.

Les mortels les plus fiers ſont ſoumis à ta loi;
Rien n'eſt plus ſéduiſant, Amour, que ton empire;
Mais je veux détourner de toi
Mes lèvres que ton miel attire.

Mon cœur qui ſe ferme au plaiſir
Ne ſe plaint point des maux où ton feu nous expoſe.
Qui ne te connoît pas, n'a jamais dû ſentir
La fraîche haleine du zéphir,
Et le doux parfum de la roſe.

LE COUPLE BIEN ASSORTI.

Lisette eſt faite pour Colin,
Et Colin pour Liſette:
Il eſt volage, il eſt badin,
Elle eſt vive & coquette.
Colin tolère ſes rivaux,
Liſette ſes rivales;
Il prime parmi ſes égaux,
Elle, entre ſes rivales.

Liſette amuſe mille amans,
Colin toutes les belles;
Tous deux en amour ſont conſtants;
Et tous deux infidelles.

Il eſt le plus beau du hameau,
Elle en eſt la plus belle;
Colin reſſemble au franc-moineau,
Liſette à l'hirondelle.

Sans ſoupirer & ſans languir
Ils amuſent l'abſence,
Par les plaiſirs du ſouvenir
Et ceux de l'eſpérance;
Ou, s'ils diſſipent leur chagrin
Par quelqu'autre amourette,
Liſette revient à Colin,
Et Colin à Liſette.

S'il naît quelque diſpute entr'eux,
C'eſt un léger orage,
Qui, bien-loin de briſer leurs nœuds,
Les ſerre davantage.
Quel tort pourroient-ils ſe donner,
Egalement coupables?
Ah! pour ne pas ſe pardonner,
Tous deux ſont trop aimables.

Les ſoupçons jaloux, les ſoupirs,
Ne troublent point leurs chaînes;
D'amour ils goûtent les plaiſirs,
Sans en ſentir les peines.
Amans, qui voulez vivre heureux,
Prenez-les pour modèle;
Et n'imitez plus dans vos feux
La triſte tourterelle.

L'Abbé DE LATTAIGNANT.

L'ÉLOGE DE BABET,

CHANSON.

BABET m'a su charmer,
Babet a ma tendresse;
Qui voudroit m'en blâmer,
N'a pas vu ma maîtresse.
C'est un air si fin!
Une taille, un sein!
C'est la plus belle fille!
N'eut-elle que des jupons courts,
Et son corset de tous les jours,
Vous diriez, fussiez-vous un ours,
Babet, que t'es gentille!
Babet, que t'es gentille!

Quand Babet a dit oui,
C'est oui qu'il faut comprendre;
Chacun est réjoui
Sitôt qu'on peut l'entendre,
C'est la vérité,
La simplicité;
Point de détour de fille.
Fût-ce le soir ou le matin,
Qu'on la voie, adieu le chagrin;
Qu'elle chante on est tout en train:
Babet, que t'es gentille!
Babet, que t'es gentille!

Un gros fermier d'ici
A dit: Babet, je t'aime;
Je mourrai de souci,
Si tu n'en dis de même;
Tiens, veux-tu de l'or,

De l'argent encor?
Tiens, prends, prends-en, ma fille:
Mais elle: bon! allez, Monsieur,
Quoique pauvre, j'ons de l'honneur.
Quand j'ai su ça, j'ai dit du cœur,
Babet, que t'es gentille!
Babet, que t'es gentille!

J'irai trouver Babet,
J'irai trouver sa mère...
Non.... d'abord en secret....
Mais je crains sa colère;
Je lui parlerai,
Oui, je lui dirai:
Ah! Babet! ah, ma fille!
Si tous les jours je suis tes pas,
C'est que l'amour & tes appas....
Tiens.... je.... oui.... non, je ne mens pas;
Babet, que t'es gentille!
Babet, que t'es gentille!

SEDAINE.

LE CABINET DE TOILETTE.

VOICI le Cabinet charmant
Où les Grâces font leur toilette.
Dans cette amoureuse retraite
J'éprouve un doux saisissement.
Tout m'y rappelle ma Maîtresse,
Tout m'y parle de ses attraits:
Je crois l'entendre, & mon ivresse
La revoit dans tous les objets.
Ce bouquet, dont l'éclat s'efface,
Toucha l'albâtre de son sein;
Il se dérangea sous ma main,
Et mes lèvres prirent sa place.

Ce chapeau, ces rubans, ces fleurs,
Qui formoient hier sa parure,
De sa flottante chevelure
Conservent les douces odeurs.
Voici l'inutile baleine
Où ses charmes sont en prison;
J'apperçois le soulier mignon
Que son pied remplira sans peine
Ce lin, ce dernier vêtement....
Il a couvert tout ce que j'aime:
Ma bouche s'y colle ardemment,
Et croit baiser dans ce moment
Les attraits qu'il baisa lui-même.
Cet asyle mystérieux
De Vénus sans doute est l'empire.
Le jour n'y blesse point mes yeux;
Plus tendrement mon cœur soupire;
L'air & les parfums qu'on respire,
De l'Amour allument les feux.
Parois, ô Maîtresse adorée!
J'entends sonner l'heure sacrée
Qui nous ramène les plaisirs:
Du temps viens connoître l'usage;
Et redoubler tous les désirs
Qu'a fait naître ta seule image.

Le Chev. DE PARNY.



ÉPITRE
A M. DE FONTENELLE.

ON vit heureux quand on eſt ſage,
C'eſt du ſein des tranquilles nuits
Que naiſſent les jours ſans nuage :
En moiſſonnant trop tôt les roſes du bel âge
On n'en recueille point les fruits.
Ce Soleil brillant dans l'Aurore,
Qui conſume les fleurs de la jeune ſaiſon,
Le plaiſir, n'eſt pour la raiſon
Qu'un Aſtre bienfaiſant qui féconde & colore ;
Et qui d'un voile d'or embellit l'horizon :
Remède pour le Sage, il devient un poiſon
Pour les cœurs que ſon feu dévore.
Tes jours comblés d'honneurs & tiſſus de plaiſirs ;
Tes beaux jours, ſage Fontenelle,
Semés d'heureux travaux & de riants loiſirs,
Dont au gré de nos vœux le fil ſe renouvelle ;
Conſacrent à jamais la raiſon éternelle
Qui dirigea tes pas & régla tes déſirs.
On vit un céleſte Génie
T'apporter tour-à-tour le compas d'Uranie ;
La plume de Clio, la lyre des Amours.
La Gloire répandit ſes rayons ſur ta vie ;
Mais la ſeule raiſon en étendit le cours.
Les martyrs de l'orgueil prodiguent ſans réſerve
Leurs jours pour ſaiſir des momens :
La gloire ſur ſes pas fait périr ſes amans,
Et la Sageſſe les conſerve.
Sans jouir du préſent, vivre pour l'avenir,
S'immoler aux races futures,
D'un travail épineux endurer les tortures ;

Laisser, quand on n'est plus, un foible souvenir,
O chimère d'orgueil ! ô méprisable idole !
En s'éclairant soi-même, éclairer l'Univers,
Mériter un grand nom, sentir qu'il est frivole;
Enlever sans effort ces lauriers toujours verts
Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole;
Désirer d'être grand, sans cesser d'être heureux;
Enrichir son esprit en prolongeant sa vie,
Mépriser la faveur & consoler l'envie,
Désarmer ses rivaux, régner sur ses neveux,
Tel est l'objet du sage, & telle est ton histoire.
Il faut, pour être mon Héros,
S'approcher lentement du Temple de Mémoire;
Travailler sans relâche en faveur du repos,
Exercer, conserver les ressorts de son ame.
Plus la vie est tranquille, & plus la foible trame
Echappe au ciseau d'Atropos.
Nos passions sont nos furies :
Elles veillent sans cesse, & leurs cris renaissants
Viennent rompre le cours des douces rêveries,
Et l'équilibre de nos sens.
Qui sait les maîtriser est le Dieu d'Epidaure.
Oui, la Sagesse aimable est sœur de la Santé :
Elle seule connoît le secret qu'on ignore
D'assurer l'immortalité.
Qu'un autre exalte le courage
D'Achille mort dans son printemps :
Il faut plus de vertus pour vivre plus long-temps;
Et le Nestor des Grecs fut encor le plus sage.

Le C. de B.



PORTRAIT
DE ZÉLIME.

ON compteroit les diamans
Qui font à la voûte azurée,
Plutôt que tous les agrémens
Dont ma Zélime fut comblée :
J'ai vu se lever le Soleil,
J'ai vu se lever ma bergère ;
Ses yeux ont un éclat pareil ;
Son front jette autant de lumière.

Ses lèvres, trône de son cœur
Et de son ame délicate,
Ont de la rose la fraîcheur,
Et la couleur de l'écarlate.
Sa bouche, au tour voluptueux,
De thyn, d'œillet toujours remplie ;
Semble la source, dont les Dieux
Ont le nectar & l'ambroisie.

Aux riches perles d'Orient
Ses dents disputent la victoire :
Ses cheveux bruns, sur son col blanc ;
Sont de l'ébène & de l'ivoire.
Deux fraises du plus beau vermeil,
Sur son beau sein, qu'amour protège ;
Ont mûri, sans voir le soleil,
Et brûlent sur deux tas de neige.

Qu'elle danse en nos champs l'été ;
Ses pas ne font aucunes traces ;
Junon a moins de majesté,
Et Vénus n'a pas tant de grâces :

Le ſoir, qu'elle vienne à chanter,
Rival d'une voix auſſi tendre,
Le roſſignol vient l'écouter,
Et n'oſe plus ſe faire entendre.

Ajoutez qu'un auſſi beau corps
Loge un eſprit fin & ſublime:
Non, l'Arabie & ſes tréſors
N'ont rien qui vaille ma Zélime.
Le reproche que je lui fais,
C'eſt d'ignorer trop ſa figure:
Ah! négliger autant d'attraits,
C'eſt être ingrate à la nature.

A MADAME***,

En lui envoyant un Oranger.

De l'aimable & ſavante Grèce,
Le code en tout temps admiré,
Ordonna qu'à chaque Déeſſe
Un arbre ſeroit conſacré:
Le myrthe fut à la plus belle;
A la plus ſage l'olivier;
Le pin à la vieille Cybelle;
Mais à pas une l'oranger.

Si ce n'étoit point un myſtère,
Verroit-on, ſans être étonné,
L'arbre le plus digne de plaire,
De tout l'Olympe abandonné?
Suivant l'ingénieux ſyſtème
De l'antique religion,
Tout eſt ſigne, ſymbole, emblème;
Et rien ne s'y fait ſans raiſon.

L'arbre heureux, en qui la nature
Se plaît à montrer en tout temps
Les fruits, les fleurs & la verdure,
L'été, l'automne & le printemps,
Fut réservé, pour appanage,
A la beauté qui brilleroit
Des plus doux charmes de tout âge
Quand l'Olympe la trouveroit.

Dans l'histoire qui nous présente
De chaque Déité les traits,
L'une est belle, mais imprudente,
Une autre est sage, sans attraits;
Or, il falloit que la Déesse
Réunit, en toute saison,
La fraîcheur, avec la sagesse,
Les grâces, avec la raison.

Parmi ce qu'aux cieux on adore,
Une telle Divinité
Ne s'étant point montrée encore,
L'arbre, sans patrone, est resté;
Mais il trouve au bord de la Seine
Celle qui doit le protéger:
Iris, son sort vers vous l'entraîne,
C'est pour vous qu'est fait l'oranger.

M. l'Abbé DE LILLE.



TRADUCTION DE LA SCOLIE D'ANYTE (1),

SUR LA MORT D'ANTILIA.

CENDRES de la beauté, dont j'adorois les charmes,
Cher aliment de ma douleur,
Je vous arrose de mes larmes!
Je n'avois pû fléchir son insensible cœur.

Mille amans tourmentés du désir de lui plaire,
Par des soins empressés, sollicitoient son père,
Et du Dieu de l'Hymen imploroient la faveur.

Des filles de Lesbos elle étoit le modèle.
Ainsi, tant de vertus, de charmes, de trésors;
Cet espoir qu'une mère avoit fondé sur elle,
La Parque de sa main cruelle
A tout précipité dans le séjour des morts.

---

(1) Les Grecs ont eu neuf Poëtes Lyriques très-célèbres, parmi lesquels Anyte étoit comptée.



AUTRE SCOLIE
D'ANYTE,
AUX GUERRIERS.

Quittez ces boucliers, ces cuirasses pesantes;
Au Temple de Pallas entrez, braves Guerriers,
Suspendez-y ces armures sanglantes,
Et songez à quel prix Mars vous vend ses lauriers.

Dans les champs du carnage assez long-temps la foudre
S'élança de vos mains,
Notre bonheur, amis, doit lui seul vous absoudre;
De vous être baignés dans le sang des humains.

Joignez aux palmes de la gloire,
Le myrte amoureux des banquets,
Les plaisirs touchants de la paix,
Sont l'heureux fruit de la victoire.

AUTRE SCOLIE
A UN ÉTRANGER.

Etranger, viens t'asseoir aux pieds de ces côteaux,
(1) Vois la fraîcheur qu'on y respire,
Viens, ton corps affaissé demande un doux repos.
De son souffle léger le gracieux zéphire
Agite mollement la feuille des ormeaux.

(1) La trente-deuxième Ode d'Anacréon, n'est qu'une imitation de cette Scolie, mais supérieure à son original.

Cette fontaine transparente,
Invite à s'approcher de ses tranquilles eaux;
Vois quel asyle se présente.
Des rayons du Soleil il tempère l'ardeur,
Il étanche la soif ardente
Et rend la force au Voyageur.

Au pouvoir de Vénus, si tu n'es point rebelle;
Tu peux rester dans ce séjour:
Cet asyle connoît l'Amour;
Mais ce n'est que l'Amour fidelle.

EPITAPHE
DE JAVOTTE,

Petite Chienne qui appartenoit à Madame de BOURDIC.

JAVOTTE, au regard effronté,
Repose enfin dans la nuit éternelle.
Sans cesse elle a jappé, sauté,
Mordu tout le monde autour d'elle.
Mais sa beauté couvroit tous ses défauts.

Le moineau de Lesbie, à côté des héros,
Brave les siècles & l'envie.
Javotte, en quittant cette vie
A des droits à ce sort brillant,
Car sa maîtresse, aux grâces de Lesbie,
Unit l'esprit de son amant.

M. Auguste GAUDE.



VERS
D'UNE DAME
A son mari qui revenoit de Corse.

Mes regards ne cherchent plus rien ;
Ils n'envioient que ta présence,
Et ton cœur va payer au mien
Les longues dettes de l'absence.
Tu reviens enfin près de moi,
Et les jeux, le bonheur tranquille,
Reviennent encor avec toi
Habiter ce champêtre asyle.

Quitter l'objet de ses amours,
C'est se séparer de soi-même ;
Un héros tient d'autres discours,
Mais je suis épouse & je t'aime ;
Sans toi les jours les plus sereins
Sont obscurcis par la tristesse,
Ils s'éteignent dans les chagrins,
Et sont perdus pour la tendresse.

Je sais bien que du jeune amour
Le temps jaloux brise les armes ;
Je sais que ce Dieu, chaque jour,
Dérobe à mon front quelques charmes ;
Le temps est l'espoir des Guerriers,
Et le temps est l'effroi des belles,
Il rend plus beaux de vieux lauriers,
Et flétrit les roses nouvelles.

Mais, s'il a détruit mes appas,

S'il nous ravit l'enfant volage,
L'amitié qui vient fur fes pas,
Des hivers ne craint point l'outrage:
Qu'elle a de grâces & d'attraits;
Oublions l'amour qui s'envole,
S'il caufe, en fuyant, nos regrets,
Sa fœur nous refte & nous confole.

Vois tes enfans à tes côtés!
Vois ton époufe fatisfaite!
Et dis-nous quelle volupté,
Quel autre bien ton cœur fouhaite?
Les Dieux te donnent à-la-fois
Tout ce qui flatte & ce qui brille,
La gloire t'attend chez les Rois,
Et l'amitié dans ta famille.

Amitié, fais luire fur nous
Un ciel pur, des jours fans nuage;
Viens de tes rayons les plus doux
Éclairer le foir de notre âge.
Le cœur fe nourrit de tes feux,
Il s'ufe au flambeau de ton frère;
Dans fes bras on meurt plus heureux,
Dans les tiens la vie eft plus chère.

Madame la Comteffe DE T.



ÉPITRE
AUX GRACES.

O vous, qui parez tous les âges,
Tous les talens, tous les esprits;
Vous, dont le temple est à Paris,
Et quelquefois dans les villages;
Vous, que les plaisirs & les ris
Suivent en secret chez les sages;
GRACES, c'est à vous que j'écris.
Fugitives ou solitaires,
La foule des esprits vulgaires
Vous cherche sans cesse & vous fuit.
Aussi simples que les bergères,
Le goût vous fixe & vous conduit.
Indifférentes & légères,
Vous échappez à qui vous suit.
Venez dans mon humble réduit,
Vous n'y serez point étrangères:
Rien ne peut y blesser vos yeux.
Votre frère est le seul des Dieux,
Dont vous verrez chez moi l'image.
Dans son carquois brille un seul trait,
Et dans sa main est le portrait
De celle qui fut votre ouvrage.
Venez donc, sœur du tendre amour,
Éclairer ma retraite obscure;
Venez ensemble, ou tour-à-tour,
Et du pinceau de la nature
Achevez l'heureuse peinture
Que je vous consacre en ce jour.
Vos bienfaits, charmantes Déesses,
Sont prodigués dès le berceau,

Et jusques au bord du tombeau
Vous vous conservez vos richesses.
Vous élevez sur vos genoux
Ces enfans si vifs & si doux,
Dont le front innocent déploie
La candeur qu'ils tiennent de vous ;
Et tous les rayons de la joie.
Vous aimez à vivre avec eux,
Vous vous jouez dans leurs cheveux
Pour en parer la négligence.
Compagnes de l'aimable enfance,
Vous présidez à tous ses jeux,
Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.
L'amour, le plaisir, la beauté,
Ces trois enfans de la jeunesse,
N'ont qu'un empire limité,
Si vous ne le suivez sans cesse.
L'Amour, à travers son bandeau,
Voit tous les défauts qu'il nous cache ;
Rien à ses yeux n'est toujours beau ;
Et quand de vos bras il s'arrache
Pour chercher un objet nouveau,
Vos mains rallument son flambeau,
Et serrent le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à dégoûter,
Moins délicat & plus volage,
Le plaisir se laisse emporter
Sur l'aile agile du bel âge ;
Il dévore sur son passage
Tous les instans sans les compter :
Vous seules lui faites goûter
Le besoin qu'il a d'être sage.
Par-tout où brille votre image,
Le goût le force à s'arrêter,
Et la constance est votre ouvrage :
Sans vous que seroit la beauté ?
C'est par les grâces qu'elle attire ;

C'eſt vous qui la faites ſourire;
Vous tempérez l'auſtérité
Et la rigueur de ſon empire.
Sans votre charme ſi vanté,
Qu'on ſent & qu'on ne peut décrire,
Sa froide régularité
Nuiroit à la vivacité
Des déſirs ardents qu'elle inſpire:
Le Dieu d'Amour n'eſt qu'un enfant;
Il craint la fierté de ces Belles
Qui foulent d'un pied triomphant
Les fleurs qui naiſſent autour d'elles.
Par vous l'amant oſe eſpérer
De ſaiſir l'inſtant favorable:
C'eſt vous qui rendez adorable
L'objet qu'on craignoit d'adorer.
Qu'il eſt doux de trouver aimable
Ce qu'on eſt contraint d'admirer!
Les Belles qui ſuivent vos traces
Nous ramènent à leurs genoux.
Junon, après mille diſgraces,
Après mille tranſports jaloux,
Enchaîne ſon volage époux
Avec la ceinture des Graces.
L'air, la démarche, tous les traits,
L'eſprit, le cœur, le caractère
Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La Nymphe qui craint un regard,
Et qui pourtant en eſt émue;
La Naïade qui par haſard
Nous laiſſe entrevoir qu'elle eſt nue;
La Vendangeuſe qui ſourit
Au jeune Sylvain qu'elle enivre,
Et lui fait ſentir que pour vivre
L'enjoûment vaut mieux que l'eſprit;
De l'amour, victime rebelle,
La Boudeuſe, qui dans un coin

Semble

Semble fuir l'Amant qu'elle appelle,
Qui, plus ſenſible que cruelle,
Gémit de ſentir le beſoin
De le laiſſer approcher d'elle;
La Rêveuſe, dont la langueur
La rend encore plus touchante,
Qui ſe plaint d'un mal qui l'enchante,
Dont le remède eſt dans ſon cœur;
La Coquette qui nous attire
Quand nous croyons la dédaigner,
Et qui (pour ſurement régner)
Semble renoncer à l'empire;
L'Amante, qui dans ſon ardeur,
A de l'amour ſans indécence,
Et qui ſait à chaque faveur
Faire revivre l'innocence;
La Beauté, dont les yeux charmants
Donnent les déſirs ſans ivreſſe,
Qui, ſans refroidir ſes amans,
Leur fait adorer ſa ſageſſe,
La fineſſe ſans fauſſeté,
La ſageſſe ſans pruderie,
L'enjoûment ſans étourderie;
Enfin la douce volupté
Et la touchante rêverie,
Un geſte, un ſourire, un regard,
Ce qui plaît ſans peine & ſans art,
Sans excès, ſans airs, ſans grimaces,
Sans gêne, & comme par haſard,
Eſt l'ouvrage charmant des Grâces.

Ceſſez donc de vous alarmer,
Vous à qui la nature avare
Accorda le bienfait d'aimer,
Et refuſa le don plus rare,
Le don plus heureux de charmer.
De l'Amour touchante victime,

O vous, qu'il bleſſe & fuit toujours,
Les Grâces offrent leurs ſecours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime:
Allez encenſer les autels
De ces charmantes immortelles:
A votre retour les mortels
Vous compteront parmi les belles;
Et les amours les plus cruels
Vous ſerviront ſouvent mieux qu'elles.
Chantez, malgré le vol des ans.
Les Grâces ſuivent tous les âges;
Elles réparent leurs outrages,
Et ſement les fleurs du printemps
Sur l'hiver paiſible des ſages.
Ainſi le vieux Anacréon
Orna ſa brillante vieilleſſe
Des Grâces que dans ſa jeuneſſe
Chantoit l'amante de Phaon.
De leurs célèbres bagatelles
Le monde encore eſt occupé.
La Mort de l'ombre de ſes ailes,
N'a point encore enveloppé
Leurs chanſonnettes immortelles.
Le ſeul eſprit & les talens
N'éterniſent pas nos merveilles:
L'oubli, qui nous ſuit à pas lents,
Fait périr le fruit de nos veilles.
Rien ne dure que ce qui plaît,
L'utile doit être agréable;
Un Auteur n'eſt jamais parfait
Quand il néglige d'être aimable.

Martyrs illuſtres de Clio,
Vous, dont la plume infatigable
Nous enrichit & nous accable,
Voyez de vos in-folio
Quel eſt le ſort inévitable:
Dans l'abyme immenſe du temps

Tombent ces recueils importants
D'hiſtoriens, de politiques,
D'interprètes & de critiques,
Qui tous, au mépris du bon ſens,
Avec les livres Germaniques,
Se perdent dans la nuit des ans.
La mort dévore avec furie
Les grands monumens d'ici-bas;
Mais le plaiſir, qui ne meurt pas
Abandonne à ſa barbarie
Les annales des potentats,
Et tout bon livre qui l'ennuie,
Pour ſauver & rendre à la vie
L'heureux Chantre de Ménélas
Et le tendre Amant de Lesbie.
La mort n'épargna dans Varron
Que le titre de ſavant homme:
Mais les grâces de Cicéron
Tirèrent des cendres de Rome
Et ſes ouvrages & ſon nom.
Je ne ſais par quelle aventure
Quelques ouvrages de pédant
Ont pu percer la nuit obſcure
Où tombent tout livre excédant:
Mais je ſais bien, en attendant,
Que c'eſt toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident.
Les Grâces ſeules embelliſſent
Nos eſprits ainſi que nos corps;
Et nos talens ſont des reſſorts
Que leurs mains légères poliſſent.
Les Grâces entourent de fleurs
Le ſage compas d'Uranie,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du Génie,
Enſeignent la route des cœurs
A la touchante mélodie,
Et prêtent des charmes aux pleurs

Que fait verser la Tragédie.
Malheur à tout esprit grossier,
A l'ame de bronze & d'acier
Qui les méprise & les ignore!
Le cœur, qui les sent, les adore,
Et peut seul les apprécier.
Mais vous, filles de la nature,
Qui fîtes l'amour des mortels,
Ne souffrez pas qu'on défigure
Vos ouvrages sur vos autels.
Paroissez aux yeux des impies,
Qui, sans craindre votre courroux,
Nous offrent de froides copies,
Qu'ils nous font adorer pour vous.
Venez dissiper l'imposture;
Daignez reparoître au grand jour:
Nous apprendrons votre retour,
Et par le cri de la nature,
Et par les transports de l'Amour.

Le C. DE B.



LE MARDI-GRAS,

CHANSON.

Sur l'air : *Du haut en bas*, &c.

DU mardi-gras,
C'eſt aujourd'hui la ſainte orgie ;
Du mardi-gras ;
Amis égayons ce repas ;
Que la chanſon, que la ſaillie
Se ſente un peu de la folie
Du mardi-gras.

Que ce nectar
Anime l'incarnat de Flore,
Que ce nectar
Réhauſſe l'éclat de *Sénar*,
Et ce ſoir l'époux qui l'adore,
L'embellira bien mieux encore,
Que ce nectar.

L'Auteur à ſa Femme.

Du vieux Titon
L'Epouſe auſſi tendre qu'aimable
Du vieux Titon,
L'avoit rajeuni, ce dit-on ;
Tes yeux rendent l'effet croyable ;
Ils ont réaliſé la fable
Du vieux Titon.

O mes amis,
Demain l'égliſe en mère tendre,

O mes amis,
Doit nous dire à chacun, jouis.
Car tu retourneras en cendre,
C'eſt dans ce ſens qu'il faut l'entendre;
O mes amis.

Aimer eſt tout:
Qu'amitié ſoit toujours des nôtres;
Aimer eſt tout;
Qu'elle tienne ici le haut bout.
Mes enfans, dit l'un des apôtres,
Aimez-vous bien les uns les autres;
Aimer eſt tout.

Le vieux chanteur,
S'il a plu par bonne fortune,
Le vieux chanteur
En demande un prix bien flatteur:
C'eſt de ces dames que chacune,
Embraſſe deux fois plutôt qu'une,
Le vieux chanteur.

SAURIN.

LE BON MARI.

QU'UN autre dans des vers pompeux,
Épris des ardeurs d'une amante,
Célèbre l'amour & ſes feux;
Moi, c'eſt ma femme que je chante.

Riez-en tant qu'il vous plaira,
Vous qui volez de belle en belle;
La critique ne ſervira
Qu'à me rendre encor plus fidelle.

Je sais qu'à présent les époux
Se font un jeu de l'inconstance,
Et que le lien le plus doux
Est filé par l'indifférence.

En dépit de tous les railleurs,
Et de la nouvelle méthode,
Je ne renonce point aux mœurs,
Afin de me mettre à la mode.

Irai-je, manquant à l'honneur,
Tromper une jeune innocente,
Et flétrir d'un souffle imposteur
L'éclat d'une rose naissante?

Irai-je séduire le cœur
De quelque mère respectable,
Et lui promettre le bonheur
Pour prix d'une flamme coupable?

Irai-je ramper sous la loi
De quelque Vénus mercenaire,
Dont l'ardeur s'allume pour moi,
Et croît en raison du salaire?

Loin d'ici, criminels désirs,
Qui charmez l'aveugle jeunesse?
Je fuirai toujours les plaisirs,
Que l'on obtient par la richesse.

Et vous, qui m'appelez Caton,
Brillants prôneurs du bel usage,
N'en déplaise à votre bon ton,
J'abhorre le libertinage.

Content dans mon réduit obscur,
Vous n'excitez point mon envie;

Conſerver ſon cœur toujours pur
Eſt le premier bien de la vie.

Un rien pour vous en un moment
Eſt la ſource de mille alarmes ;
Mais chez nous, c'eſt le ſentiment
Qui ſeul y fait verſer des larmes.

Je pleure ſouvent, quand je vois
Mon fils amené par ſa mère,
Et quand j'entends ſa foible voix
Bégayer le nom de ſon père.

Nous pleurons ſur le malheureux,
Qui, gémiſſant dans l'indigence,
S'apperçoit de l'air dédaigneux
Que vous inſpire ſa préſence.

Mais vous perdez à m'écouter,
Un temps bien précieux ſans doute :
Je ne veux plus vous arrêter,
Je ſens trop ce qu'il vous en coûte.

Pourſuivez, charmants ſéducteurs ;
Captivez la brune & la blonde,
Et vantez-vous bien des faveurs
Que l'on accorde à tout le monde.



L'AMOUR MATERNEL.

VIENS repoſer contre mon cœur,
O mon aimable Céſarine ;
A faire long-temps mon bonheur,
Sans doute le ciel te deſtine.
M'arrive-t-il quelques chagrins,
En t'embraſſant, je les oublie ;
Je n'aurai que des jours ſereins,
Si j'ai ma fille pour amie.

Déjà docile à la leçon
Que je règle ſur ta foibleſſe,
Si tu méconnois la raiſon,
Tu connois au-moins la tendreſſe ;
Un baiſer, un air ſérieux,
Te punit, ou te récompenſe ;
Mais tu dois lire dans mes yeux,
Combien je crains la pénitence.

Que tous les Dieux jonchent de fleurs
Ta longue & brillante carrière ;
Mais ſi tu verſois quelques pleurs,
Ne les cache pas à ta mère ;
Garde-toi de diſſimuler ;
M'ôter, lorſque je t'en conjure,
Le plaiſir de te conſoler,
C'eſt un vol fait à la nature.

Si d'avoir quelques légers torts ;
Tu te ſentois jamais capable,
Pourquoi me taire tes remords ?
Qui ſe répent eſt moins coupable.
Songes que mon unique bien

Eſt ton entière confiance ;
Que chez une mère, il n'eſt rien
Qui ne ſoit pardonné d'avance.

Peut-être l'amour une fois
Soumettra ton ame novice ;
C'eſt ſur-tout l'inſtant où je dois
Te préſerver d'un long ſupplice :
A ſon cœur plutôt qu'à ſes traits
Choiſis celui qui te mérite ;
Les vertus ne paſſent jamais,
Et la beauté paſſe bien vîte.

Si par raiſon ou par devoir
Il falloit étouffer ta flamme,
S'il falloit céder au pouvoir
Du public tyran qui nous blâme ;
Mieux que moi qui peut t'écouter ?
Un cœur tendre ſent par lui-même
Tout ce qu'il doit nous en coûter
Pour ne pas aimer qui nous aime.

Soit que tu lui donnes ton cœur,
Soit qu'il réſiſte à ta tendreſſe,
Être trahie eſt un malheur,
Mais tromper eſt une baſſeſſe.
Hélas ! il eſt plus d'un cœur faux :
Rappelle-toi, fille trop chère,
Qu'on peut oublier tous les maux,
Excepté ceux qu'on a ſu faire.

Des chagrins qu'offre l'avenir,
Éloignons le triſte préſage ;
Hâte-toi plutôt de jouir
Des plaiſirs qu'on goûte à ton âge ;
Mais pour prix des ſoins que je prends ;
Mère à ton tour, qu'il te ſouvienne
De répéter à tes enfans
Combien tu chériſſois la tienne.

MARSOLLIER DE VIVETIERES.

LES CHARMES
DE L'AMITIÉ.

TU plains mes jours troublés par tant d'orages ;
Mes jours affreux, d'ombres environnés ;
Va, les douleurs m'ont mis au rang des sages,
Et la raison suit les infortunés.

A tous les goûts d'une folle jeunesse,
J'abandonnai l'essor de mes désirs :
A peine, hélas ! j'en ai senti l'ivresse,
Qu'un prompt réveil a détruit mes plaisirs.

Brûlant d'amour & des feux du bel âge,
J'idolâtrai de trompeuses beautés ;
J'aimois les fers d'un si doux esclavage ;
En les brisant je les ai regrettés.

J'offris alors aux filles de mémoire,
Un fugitif de sa chaîne échappé :
Mais je ne pus arracher à la gloire,
Qu'un vain laurier que la foudre a frappé.

Enfin, j'ai vu de mes jeunes années,
L'astre pâlir au midi de son cours :
Depuis long-temps la main des destinées
Tourne à regret le fuseau de mes jours.

Gloire, plaisirs, cet éclat de la vie,
Bientôt pour moi tout s'est évanoui.
Ce songe heureux, dont l'erreur m'est ravie ;
Fut trop rapide, & j'en ai peu joui.

Mais l'amitié fait, par ſon éloquence,
Calmer des maux qu'elle aime à partager;
Et chaque jour ma pénible exiſtence
Devient près d'elle un fardeau plus léger.

Juſqu'au tombeau, ſi ſon appui me reſte,
Il eſt encor des plaiſirs pour mon cœur;
Et ce débris d'un naufrage funeſte,
Pourra lui ſeul me conduire au bonheur.

Quand l'infortune ôte le droit de plaire,
Intéreſſer eſt le bien le plus doux;
Et l'amitié nous eſt encor plus chère.;
Lorſque l'amour s'envole loin de nous.

COLARDEAU.



BONSOIR

D'un vieux Mari à ſa jeune Femme.

BON ſoir, ma jeune & belle amie;
Il eſt minuit, ſéparons-nous.
Je ſuis ſi vieux! vous ſi jolie!
Ce n'eſt pas l'inſtant d'être époux.

A minuit, cachez-moi vos charmes,
Je craindrois d'outrager l'amour;
Depuis que j'ai perdu ſes armes,
Mon bonheur paſſe avec le jour.

A mon âge, avec un cœur tendre,
Si l'on peut encor bien rêver,
Qu'un ſonge heureux vienne m'apprendre
Ce que vous devez me cacher.

Demain, vous revoyant plus belle,
Et me rappelant mon erreur,
Je me dirai : oui, c'étoit elle,
Et j'ai connu le vrai bonheur.

O vous, ma femme & mon amie,
Que je ne puis assez chérir;
Il faut dans l'hiver de ma vie,
Il faut ou rêver ou mourir.

LE LENDEMAIN,

A ÉLÉONORE.

Enfin, ma chère Éléonore,
Tu l'as connu, ce péché si charmant,
Que tu craignois, même en le désirant;
En le goûtant, tu le craignois encore.
Eh bien, dis-moi : qu'a-t-il donc d'effrayant?
Que laisse-t-il après lui dans ton ame?
Un léger trouble, un tendre souvenir,
L'étonnement de sa nouvelle flamme,
Un doux regret, & sur-tout un désir.
Déjà la rose aux lis de ton visage,
Méle ses brillantes couleurs;
Dans tes beaux yeux, à la pudeur sauvage
Succèdent les molles langueurs,
Qui, de nos plaisirs enchanteurs,
Sont à-la-fois la suite & le présage.
Déjà ton sein doucement agité,
Avec moins de timidité,
Repousse la gaze légère
Qu'arrangea la main d'une mère;
Et que la main du tendre Amour,
Moins discrète & plus familière,

Saura déranger à ſon tour.
Une agréable rêverie
Remplace enfin cet enjoûment,
Cette piquante étourderie,
Qui déſeſpéroient ton amant:
Et ton ame plus attendrie,
S'abandonne nonchalamment
Au délicieux ſentiment
D'une douce mélancolie.
Ah! laiſſons nos triſtes cenſeurs
Traiter de crime abominable,
Le ſeul charme de nos douleurs,
Ce plaiſir pur, dont un Dieu favorable
Mit le germe dans tous les cœurs.
Ne crois pas à leur impoſture:
Leur zèle barbare & jaloux
Fait un outrage à la nature;
Non, le crime n'eſt pas ſi doux.

M. le Chev. DE PARNY.

L'AMITIÉ,

CONSOLATION DE LA VIEILLESSE.

QUAND la vieilleſſe commence,
La douceur de ſoupirer
Eſt l'unique jouiſſance
Qu'il ſoit permis d'eſpérer.
L'amour fuit: l'amitié tendre
Oſe alors lui reſſembler,
Mais trop peu pour rien prétendre,
Aſſez pour nous conſoler.

Adieu, folle & douce ivreſſe,
Que je pris pour le bonheur.

J'eus des sens dans ma jeunesse;
Il me reste encore un cœur.
Que celle à qui je le donne
Daigne en approuver l'ardeur;
Je dirai: mes jours d'automne
Ont encor quelque chaleur.

Pour l'amour tout est martyre,
Enthousiasme ou fureur;
Pour l'amitié qui soupire,
Tout est plaisir & faveur.
Églé règne sur mon ame,
Sans en troubler le repos;
Et mes désirs & ma flamme
N'alarment point mes rivaux.

Je la verrai poursuivie
Par la foule des amours;
Et le déclin de ma vie
Jouira de ses beaux jours.
Tel, sur la tige inclinée,
Un vieux chêne de cent ans
Croit renaître chaque année
Avec les fleurs du printemps.

MOREAU.

LA FAUVETTE.

Cœurs sensibles, cœurs fidelles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles;
Est-ce un crime de changer?
Si l'amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger?

Le papillon, de la rose
Reçoit le premier soupir;
Le soir, un peu plus éclose,
Elle écoute le zéphir.
Jouir de la même chose,
C'est enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma Fauvette
Qu'on se doit au changement;
Par ennui d'être seulette,
Elle eut Moineau pour amant.
C'est surement être adroite,
Et se pourvoir joliment.

Mais Moineau sera-t-il sage?
Voilà fauvette en souci:
S'il changeoit..... Dieux! quel dommage!
Mais Moineaux aiment ainsi.
Puisqu'Hercule fut volage,
Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croiriez que la pauvrette
En regrets se consuma:
Au village une fillette
Auroit ces foiblesses-là;
Mais le même jour Fauvette
Avec Pinçon s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être
Le nouveau choix qu'elle fit;
Un jaseur, un petit-maître.....
C'est pour cela qu'on le prit.
Quand on se venge d'un traître,
Peut-on faire trop de bruit?

Le Moineau, dit-on, fit rage;
C'est là le train d'un amant;

Aimez bien, il se dégage;
N'aimez pas, il est constant.
L'imiter, c'est être sage;
Aimons, & changeons souvent.

La Marquise D'ANTREMONT.

LAURE.

LAURE est bien jeune, & pourtant me séduit:
C'est l'adolescence des Grâces.
Déjà l'amour s'est fixé sur ses traces
Mais l'innocence habite son esprit.
La gaîte seule excite son sourire,
Et l'on y cherche en vain quelque chose de mieux:
C'est une fleur qui brille à tous les yeux
Sans distinguer celui qui la désire.

Il est donc vrai, Laure n'est qu'un enfant!
Son regard brûle, & c'est à peine
L'éclair léger d'une flamme incertaine
Qui vient de naître & s'éteint à l'instant.
Rien ne l'émeut, & pourtant tout l'étonne.
Elle a quelque caprice & jamais de dépit.
On veut lui plaire, & la raison proscrit
Tous les moyens que le désir ordonne.

Dans ses propos on voit cette bonté
Dont le ton ressemble à l'air tendre:
Mais son esprit a pu seul nous entendre;
Son cœur encor n'a jamais écouté.
Dieux! si j'osois!.... dans ce lieu solitaire
Laure me suit sans crainte, & je ne réponds point
Qu'elle n'apprenne à la fin sur ce point
Tout le danger que court une bergère.

M. Auguste GAUDE.

AU LIT DE MYRTHÉ.

O LIT charmant! où ma Mirthé
Dort en paix, quoique ſans défenſe;
Temple ſecret de la beauté,
Va, ne crains rien de ma préſence:
Je puis trouver la volupté
Au ſein même de l'innocence.

Laiſſe-moi poſer cette fleur
Au chevet de ma bien-aimée;
Qu'elle en reſpire la fraîcheur,
Et qu'une vapeur embaumée
Prête une nouvelle douceur
A ſon haleine parfumée.

O ſommeil! laiſſe-moi jouir
Du calme heureux où tu la plonges;
Laiſſe mon image s'unir
Aux tendres erreurs de ſes ſonges:
Et que, ſans avoir à rougir,
Elle ſe plaiſe à leurs menſonges.

Mais quel tranſport en ce moment
Agite mon ame attendrie?
Dieux! pour qui ce ſoupir charmant,
Qui meurt ſur ſa bouche fleurie!
O ma Myrthé! c'eſt ton amant
Qui fait ta douce rêverie.

Que tu dois me voir amoureux
Dans ce ſonge qui te careſſe!
Mais un ſonge, au gré de mes vœux,
Te peindroit-il donc ma tendreſſe,

Lorſque moi-même je ne peux
T'en exprimer toute l'ivreſſe ?

Si, juſqu'au retour du ſoleil,
Reſpirant l'air qu'elle reſpire,
J'oſois ici de ſon ſommeil
Partager l'aimable délire !
Si je pouvois à ſon réveil
Surprendre ſon premier ſourire !

Mais non, de ces vœux indiſcrets
Loin de moi l'ardeur égarée.
Dors, ma Myrthé, repoſe en paix :
Qu'en cette retraite ſacrée
Tout ſoit pur comme tes attraits,
Timide comme ta penſée.

S'il m'en coûte quelques ſoupirs
A m'arracher de ta préſence,
Je n'y perds pas tous mes plaiſirs :
Sans offenſer ton innocence,
J'emporte avec moi mes déſirs,
Et les douceurs de l'eſpérance.



ELEGIE.

Calme des ſens, paiſible indifférence,
Léger ſommeil d'un cœur tranquilliſé,
Deſcends du ciel, éprouve ta puiſſance
Sur un amant trop long-temps abuſé.
Mène avec toi l'heureuſe inſouciance,
Les plaiſirs purs qu'autrefois j'ai connus,
Et le repos que je ne trouve plus;
Mène ſur-tout l'amitié conſolante
Qui s'enfuyoit à l'aſpect des amours,
Et des beaux-arts la foule intéreſſante,
Et la raiſon que je craignois toujours.
Des paſſions j'ai trop ſenti l'ivreſſe;
Porte la paix dans le fond de mon cœur.
Ton air ſerein reſſemble à la ſageſſe,
Et ton repos eſt preſque le bonheur.
Il eſt donc vrai, l'amour n'eſt qu'un délire!
Le mien fut long, mais enfin je reſpire,
Je vais renaître: & mes chagrins paſſés,
Mon fol amour, les pleurs que j'ai verſés,
Seront pour moi, comme un ſonge pénible
Et douloureux à nos ſens éperdus,
Mais qui, ſuivi d'un réveil plus paiſible,
Nous laiſſe à peine un ſouvenir confus.

M. le Chev. DE PARNY.

ÉLÉGIE.

Il est temps, mon Éléonore,
De mettre un terme à nos erreurs;
Il est temps d'arrêter les pleurs
Que l'amour nous dérobe encore.
Il disparoît l'âge si doux,
L'âge brillant de la folie;
Lorsque tout change autour de nous,
Changeons, ô mon unique amie!
D'un bonheur qui fuit sans retour
Cessons de rappeler l'image;
Et des pertes du tendre amour
Que l'amitié nous dédommage.
Je quitte enfin ces tristes lieux
Où me ramena l'espérance.
Et l'Océan entre nous deux
Va mettre un intervalle immense.
Il faut même qu'à mes adieux
Succède une éternelle absence:
Le devoir m'en fait une loi.
Sur mon destin sois plus tranquille,
Mon nom passera jusqu'à toi.
Quel que soit mon nouvel asyle,
Le tien parviendra jusqu'à moi.
Trop heureux, si tu vis heureuse!
A cette absence douloureuse
Mon cœur pourra s'accoutumer:
Mais ton image va me suivre;
Et si je cesse de t'aimer,
Crois que j'aurai cessé de vivre.

Le même.



ÉPITRE
SUR LA PARESSE,
A M. DE * * *.

CENSEUR de ma chère pareſſe,
Pourquoi viens-tu me réveiller,
Au ſein de l'aimable molleſſe
Où j'aime tant à ſommeiller?
Laiſſe-moi, philoſophe auſtère,
Goûter voluptueuſement
Le doux plaiſir de ne rien faire,
Et de penſer tranquillement.
Sur l'Hélicon tu me rappelles;
Mais ta Muſe en vain me promet
Le ſecours conſtant de ſes ailes
Pour m'élever à ſon ſommet.
Mon eſprit, amoureux des chaînes
Que lui préſente le repos,
Frémit des veilles & des peines
Qui ſuivent le Dieu de Délos.
Veux-tu qu'héritier de la plume
Des Malherbes, des Deſpréaux,
Dans mes vers pompeux je rallume
Le feu qui ſort de leurs pinceaux?
Ce n'eſt point à l'humble colombe
A ſuivre l'aigle dans les cieux.
Sous les grands travaux je ſuccombe:
Les jeux & les ris ſont mes Dieux.
Peut-être d'une voix légère,
Entre l'amour & les buveurs,
J'aurois pu vanter à Glycère
Et mes larcins & ſes faveurs;

Mais la Suze, la Sablière,
Ont cueilli les plus belles fleurs,
Et n'ont laissé dans leur carrière,
Que des Narcisses sans couleurs.
Pour éterniser sa mémoire,
On perd les momens les plus doux:
Pourquoi chercher si loin la gloire?
Le plaisir est si près de nous!
Dites-moi, Manes des Corneilles,
Vous qui, par des vers immortels,
Des Dieux égalez les merveilles,
Et leur disputez les autels,
Cette couronne toujours verte,
Qui pare vos fronts triomphants,
Vous venge-t-elle de la perte
De vos amours, de vos beaux ans?
Non, vos chants, triste Melpomène,
Ne troubleront point mes loisirs:
La gloire vaut-elle la peine
Que j'abandonne les plaisirs?
Ce n'est pas que, froid Quiétiste,
Mes yeux fermés par le repos
Languissent dans une nuit triste,
Qui n'a pour fleurs que des pavots;
Occupé de riants mensonges,
L'amour interrompt mon sommeil;
Je passe de songes en songes,
Du repos je vole au réveil.
Quelquefois pour Eléonore,
Oubliant son oisiveté,
Ma jeune Muse touche encore
Un luth que l'Amour a monté;
Mais elle abandonne la lyre,
Dès qu'elle est prête à se lasser;
Car enfin, que sert-il d'écrire?
N'est-ce pas assez de penser?

LE C. DE B.

IMITATION
DE SAPHO.

Elle engage Athis à se couronner de fleurs, à l'exemple des victimes prêtes à être sacrifiées. Elle la loue aussi sur sa beauté (1).

Délices de mon cœur, charme de mes regards,
Athis! viens couronner de ces roses naissantes
Ce front si gracieux, & les tresses mouvantes
De tes cheveux dorés, négligemment épars.

Quelle aimable pudeur t'anime!
Cueille de tes doigts délicats
La douce violette & le tendre lilas.

Tu sais que la jeune victime,
Le front paré de fleurs, en est plus chère aux Dieux.
Nous aurons pour autel ces discrètes fougères,
Où mon bonheur va m'élever aux cieux.
Enlace autour de toi ces guirlandes légères;
Panche-toi sur mon sein, tourne vers moi les yeux:

Que ta rougeur me plaît! que ces lèvres sont belles!
Ce teint charmant ne cède point aux fleurs.
Vas, malgré tout l'éclat de leurs vives couleurs,
Il est encore plus brillant qu'elles.

(1) On a cru devoir lier les deux fragmens dont cette Ode est composée. On s'est astreint à suivre l'original autant qu'il le falloit, pour faire connoître le goût grec & la manière de Sapho.

DE

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS,

DISCOURS.

TU vois, sage Arifton, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique & la fière opulence;
Tes yeux d'un faux éclat ne font point abufés.
Ce monde eft un grand bal, où des fous déguifés,
Sous les rifibles noms d'éminence & d'alteffe,
Penfent enfler leur être & hauffer leur baffeffe.
En vain des vanités l'appareil nous furprend.
Les mortels font égaux; leur mafque eft différent.
Nos cinq fens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, font la feule mefure.
Les Rois en ont-ils fix? & leur ame & leur corps
Sont-ils d'une autre efpèce? ont-ils d'autres refforts?
C'eft du même limon que tous ont pris naiffance;
Dans la même foibleffe ils trainent leur enfance:
Et le riche & le pauvre, & le foible & le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.

Et quoi, me dira-t-on, quelle erreur eft la vôtre!
N'eft-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?
La femme d'un commis, courbé fur fon bureau,
Vaut-elle une Princeffe auprès du trône affife?
N'eft-il pas plus plaifant pour tout homme d'Eglife,
D'orner fon front tondu d'un chapeau rouge ou verd,
Que d'aller, d'un vil froc obfcurément couvert,
Recevoir à genoux, après *laude* ou matine,
De fon prieur cloîtré vingt coups de difcipline?
Sous un triple mortier n'eft-on pas plus heureux,
Qu'un clerc enfeveli dans un greffe poudreux?
Non: Dieu feroit injufte, & la fage nature
Dans fes dons partagés garde plus de mefure.

Penſe-t-on qu'ici-bas ſon aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur?
Un jeune Colonel a ſouvent l'impudence
De paſſer en plaiſirs un Maréchal de France.
Être heureux comme un Roi, dit le peuple hébété.
Hélas! pour le bonheur que fait la Majeſté?
En vain ſur ſes grandeurs un Monarque s'appuie.
Il gémit quelquefois, & bien ſouvent s'ennuie.
Son favori ſur moi jette à peine un coup d'œil.
Animal compoſé de baſſeſſe & d'orgueil,
Accablé de dégoûts en inſpirant l'envie,
Tour-à-tour on t'encenſe & l'on te calomnie.
Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du Roi?
Un peu plus de flatteurs & d'ennemis que moi.

Sur les énormes tours de notre obſervatoire
Un jour en conſultant leur céleſte grimoire,
Des enfans d'Uranie un eſſaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,
Obſervoit les ſecrets du monde planétaire.
Un ruſtre s'écria, ces ſorciers ont beau faire,
Les aſtres ſont pour nous, auſſi-bien que pour eux.
On en peut dire autant du ſecret d'être heureux.
Le ſimple, l'ignorant, pourvu d'un inſtinct ſage,
En eſt tout auſſi près, au fond de ſon village,
Que le fat important qui penſe le tenir,
Et le triſte ſavant qui croit le définir.

On dit, qu'avant la boîte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux; nous le ſommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'eſt pour nous la parfaite & ſeule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces eſclaves champêtres,
Qui creuſent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertiliſent la terre en déchirant ſon ſein;
Ils ne ſont point formés ſur le brillant modèle
De ces paſteurs galants qu'a chanté Fontenelle.

Ce n'eſt point Timarette, & le tendre Tircis,
De roſes couronnés, ſous des mirthes aſſis,
Entrelaſſans leurs noms ſur l'écorce des chênes,
Vantant avec eſprit leurs plaiſirs & leurs peines :
C'eſt Pierrot, c'eſt Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un foſſé bourbeux.
Perrete au point du jour eſt aux champs la première.
Je les vois haletants, & couverts de pouſſière,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, & le feu des étés.
Ils chantent cependant ; leur voix fauſſe & ruſtique
Gaîment de Pellegrin détonne un vieux cantique.
La paix, le doux ſommeil, la force, la ſanté,
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à ſon cœur, aſſourdit ſes oreilles :
Il ne déſire point ces plaiſirs turbulents ;
Il ne les conçoit pas ; il regrette ſes champs ;
Dans ſes champs fortunés l'amour même l'appelle :
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, & vernis par Martin (1),
Des intrigues du temps compoſant ſon deſtin,
Dupé par ſa maîtreſſe, & haï par ſa femme,
Prodigue à vingt beautés ſes chanſons & ſa flamme ;
Quitte Eglé qui l'aimoit, pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le ſcandale & le bruit ;
Colin, plus vigoureux, & pourtant plus fidelle,
Revole vers Liſette en la ſaiſon nouvelle.
Il vient, après trois mois de regrets & d'ennui,
Lui préſenter des dons auſſi ſimples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
Qu'Hebert (2) vend à crédit pour tromper tant de
belles.

(1) Fameux Verniſſeur.

(2) Fameux Marchand de curioſités à Paris. Il avoit beaucoup de goût, & cela ſeul lui avoit procuré une grande fortune.

Sans tous ces riens brillants il peut toucher un cœur;
Il n'en a pas besoin : c'est le fard du bonheur.

L'aigle, fière & rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme, élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa genisse, & plaît en mugissant.
Au retour du printemps la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidelle,
Et du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entr'eux s'inquiette
S'il est quelqu'autre espèce, ou plus ou moins parfaite?
Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présents,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands?

Mais, quoi? cet indigent, ce mortel famélique;
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux?
Non, sans doute; & Thamas qu'un esclave détrône;
Ce Visir déposé, ce Grand qu'on emprisonne,
Ont-ils des jours sereins, quand ils sont dans les fers?
Tout état a ses maux, tout homme a ses revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle auroit sous ses lois retenu l'Angleterre,
Et (1) Dufréni, plus sage & moins dissipateur,
Ne fut point mort de faim, digne mort d'un auteur.
Tout est égal enfin : la Cour a ses fatigues :
L'Eglise a ses combats : la guerre a ses intrigues :
Le mérite modeste est souvent obscurci.
Le malheur est par-tout, mais le bonheur aussi.

(1) Louis XIV disoit : Il y a deux hommes que je ne pourrai jamais enrichir, *Dufréni* & *Bontemps*. *Dufréni* mourut dans la misère, après avoir dissipé de grandes richesses. Il a laissé de jolies comédies.

Ce n'eſt point la grandeur, ce n'eſt point la baſſeſſe,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeuneſſe,
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité.

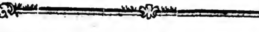
Jadis le pauvre Irus, honteux & rebuté,
Contemplant de Créſus l'orgueilleuſe opulence,
Murmuroit hautement contre la Providence.
Que d'honneur! diſoit-il; que d'éclat! que de bien!
Que Créſus eſt heureux! il a tout, & moi rien.
Comme il diſoit ces mots, une Armée en furie
Attaque en ſon palais le tyran de Carie.
De ſes vils courtiſans il eſt abandonné;
Il fuit, on le pourſuit; il eſt pris, enchaîné;
On pille ſes tréſors, on ravit ſes maîtreſſes;
Il pleure; il apperçoit, au fort de ſes détreſſes,
Irus, le pauvre Irus, qui parmi tant d'horreurs,
Sans ſonger aux vaincus boit avec les vainqueurs.
O Jupiter, dit-il; ô ſort inexorable!
Irus eſt trop heureux, je ſuis ſeul miſérable.
Ils ſe trompoient tous deux, & nous nous trompons tous.
Ah! du deſtin d'autrui ne ſoyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs ſont cachés; tout homme eſt un abyme.
La joie eſt paſſagère, & le rire eſt trompeur.

Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tout lieu, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, par-tout avec meſure,
Et par-tout paſſager, hors dans ſon ſeul auteur.
Il eſt ſemblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en ſecret s'inſinue,
Deſcend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le ſable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.

Le ciel en nous formant mêlangea notre vie
De déſirs, de dégoûts, de raiſon, de folie,

De momens de plaisir, & de jours de tourmens.
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils composent tout l'homme, ils forment son essence,
Et DIEU nous pesa tous dans la même balance.

VOLTAIRE.



L'HEUREUX VIEILLARD,

CHANSON.

AIR : *Des Triolets.*

QUE j'aime mon petit logis !
Que dans ce moment il me flatte !
Lorsque je vous y réunis,
Que j'aime mon petit logis !
Ma maison est pleine d'amis ;
C'est le vœu que faisoit Socrate :
Que j'aime mon petit logis !
Que dans ce moment il me flatte !

Socrate est à bon droit vanté
Parmi les sages de la Grèce ;
Ce titre, il l'a bien acheté.
Socrate est à bon droit vanté.
Sans cesse un diable à son côté
Ne put mettre à bout sa sagesse ;
Socrate est à bon droit vanté
Parmi les sages de la Grèce.

Ce diable, c'étoit sa moitié,
Des diables c'est, dit-on, le pire :
Avec Xantippe marié,
Le diable c'étoit sa moitié ;
A chaque instant contrarié,

Il souffrit un rude martyre,
Ce Diable c'étoit sa moitié,
Des Diables, c'est dit-on, le pire.

Croit-on qu'il se fit grand effort
Quand d'un trait il but la ciguë?
Pour se résigner à son sort,
Croit-on qu'il se fit grand effort?
Pour se ragoûter de la mort,
Sur sa femme il jetta la vue.
Croit-on qu'il se fit grand effort,
Quand d'un trait il but la ciguë?

Mon lot est différent du sien;
Je n'ai pas l'honneur d'être sage:
Ce beau titre n'est pas le mien,
Mon lot est différent du sien.
Mais je possède un plus grand bien;
Epouse tendre est mon partage.
Mon lot est différent du sien,
Je n'ai pas l'honneur d'être sage.

Je bois à vous, objets charmants,
Chers du-moins encore à ma vue:
Ceignez de fleurs mes cheveux blancs,
Je bois à vous, objets charmants.
Vous qui consolez mes vieux ans,
Tendres amis, je vous salue.
Je bois à vous, objets charmants,
Chers du-moins encore à ma vue.

SAURIN.



LE TOURTEREAU

TUÉ A LA CHASSE.

Cœur pur où régnoit l'innocence,
Touchante image du bonheur,
Modèle heureux de la conſtance,
Symbole ailé de la douceur.
D'un plomb que le ſalpêtre anime,
Tu reçois le coup dans tes flancs;
Tu meurs, hélas! triſte victime
De nos cruels amuſemens.

J'ai vu... j'ai vu ta jeune amante;
Senſible au coup qu'on t'a porté,
S'éloigner d'une aile tremblante,
Et fuir d'un vol précipité.
Heureuſe, ſi la main cruelle,
Sous qui tu tombas expirant,
L'eût, par une atteinte mortelle,
Rejointe à ſon fidel amant!

Je la ſuivis dans un bocage,
Où, s'enivrant de ſes douleurs,
Son triſte & douloureux ramage
A mes yeux arracha des pleurs:
De l'écho la Nymphe attendrie,
Répéta ſes tendres accens;
Ecoute-les, ombre chérie,
Je les retins, je te les rends.

« Ainſi l'on t'enlève à ma flamme!
» Ainſi s'éteignent nos amours!
» La mort ſans reſpecter leur trame,

» A pu trancher de si beaux jours !
» Quel crime ?.... peut-être infidelle....
» Non, non, tu ne le fus jamais.
» Notre tendresse mutuelle
» Servoit d'exemple en nos forêts.

» Un même jour nous donna l'être ;
» D'époux constants gages chéris,
» Un même berceau nous vit naître,
» Toujours heureux, toujours unis ;
» L'hymen devoit, amans encore,
» Couronner nos tendres désirs,
» Quand le printemps eût fait éclore
» Un sanctuaire à nos plaisirs.

» De ce témoin de ma tendresse,
» De l'arbre où je reçus ta foi,
» Entends la voix de ma tristesse,
» Ombre chérie, écoute-moi,
» Aux pleurs je consacre le reste
» Des jours destinés au bonheur :
» Tu meurs d'un coup aussi funeste :
» Moi, je mourai de ma douleur ».

On sait qu'à leurs moitiés fidelles,
Dans leurs tendres engagemens,
Les innocentes tourterelles
Gardent la foi de leur sermens :
Depuis ce jour, triste, mourante,
Elle confie à nos forêts,
D'une voix plaintive & touchante,
Ses pleurs, son amour, ses regrets.

Toi, dont le souvenir si tendre
Pour jamais nourrira mon cœur,
Charmant oiseau, puisse ta cendre
Être sensible à sa douleur !

Puissé-je, au gré de ma tendresse,
Comme toi, pour t'avoir chanté,
Vivre chéri de ma maîtresse,
Et mourir aussi regretté !

PHILENE ET LAURE.

Déja du soir l'ombre légère
Couvroit la cime des côteaux,
La jeune & timide bergère
Ramenoit des champs ses troupeaux;
Triste & pensif, le beau Philène,
Sous le saule d'une fontaine,
Seul, laissoit aller ses chevreaux;
Et rejettant chien & houlette,
Il soupiroit sur sa musette
Ces chants redits par les échos :

Si ton berger, ingrate Laure,
T'est désormais indifférent,
Immole un amant qui t'adore,
Et qui périt en t'adorant.
Dieux, qui vites notre tendresse,
Sauvez celle qui me délaisse,
D'être aussi délaissée un jour;
Ma mort remplira son envie;
Elle pourra m'ôter la vie,
Mais non pas m'ôter mon amour.

En vain, dans l'eau de ces fontaines,
Je cours éteindre mon ardeur;
L'amour dans mes brûlantes veines
S'allume avec plus de fureur.
Innocents agneaux, que j'envie,
Ah! rien ne trouble votre vie :

L'amour eſt pour vous ſans danger ;
Ce Dieu diſpenſe, en ſes caprices,
Au troupeau toutes les délices,
Et tous les tourmens au berger.

Sur votre écorce, avant l'aurore,
Ormeaux, combien ai-je tracé
Le nom de ma perfide Laure,
Avec mon nom entrelacé !
Croiſſez, couvrez-vous de feuillage ;
Le roſſignol, ſous votre ombrage,
Viendra lamenter ſa douleur :
Un jour, ſous votre aſyle ſombre,
Le voyageur, cherchant de l'ombre,
Sentira palpiter ſon cœur.

En revenant des pâturages,
Tous deux preſſés de nous revoir,
Ma Laure & moi dans ces bocages,
Tous deux nous devancions le ſoir.
Sans avoir revu ma compagne,
Deux fois dans la triſte campagne
L'ombre a bruni le verd des bois.
Ah ! que Laure vive & m'oublie !
Laure, ſi tu perdois la vie,
Hélas ! je la perdrois deux fois.

Penchée à travers la feuillée,
Laure entendit ce triſte chant :
Joyeuſe à-la-fois & troublée,
Elle vole vers ſon amant.
La brebis que tu m'as donnée,
Par quelque berger détournée,
N'eſt qu'en ce moment de retour.
Ah ! s'écrie auſſitôt Philène,
Les vents ont emporté ma peine,
Et n'ont laiſſé que mon amour.

DE SAINT-PERAVI.

LA BONNE FILLE.

Affable, douce & complaiſante,
Telle étoit Jeannette à ſeize ans:
Déjà ſa beauté ſéduiſante
Avoit enflammé deux amans.
Tircis, Lycas, vouloient lui plaire;
Chacun tâchoit d'être vainqueur:
Jeannette ne ſavoit que faire;
Jeannette avoit un ſi bon cœur!

Un jour Tircis avec tendreſſe,
Vint lui demander un baiſer:
Je mourrai, dit-il, de triſteſſe,
Si tu peux me le refuſer.
Que dire? & comment s'en défendre?
Laiſſer Tircis dans la douleur!
Tircis avoit un air ſi tendre?
Jeannette avoit un ſi bon cœur!

Lycas jaloux ſurprit Jeannette,
Qui ſommeilloit dans un jardin;
Le fripon la trouvant ſeulette,
Fit à ſon tour un doux larcin.
Soudain Jeannette, à cet outrage,
Voulut s'armer de ſa rigueur;
Elle n'en eût pas le courage:
Jeannette avoit un ſi bon cœur!

Après cette faveur légère,
Survint un nouvel embarras;
Eſt-il juſte de ſe défaire
Ou de Tircis ou de Lycas?
Enfin, tout bien peſé, Jeannette
De deux amans fit le bonheur:
Jeannette n'étoit pas coquette,
Mais elle avoit un ſi bon cœur!

Regnier.

LES AMOURS INFORTUNÉES

DE MYSIS ET DE ZARA.

ROMANCE.

ÉCOUTEZ l'hiſtoire
Du beau Myſis & de Zara:
Jamais leur mémoire
Chez les amans ne périra.
Venez tous m'entendre,
Vous, que l'amour daigne inſpirer;
Quand on eſt bien tendre,
On a du plaiſir à pleurer.

L'amour, dès l'enfance,
Venoit badiner avec eux;
Il formoit leur danſe,
Et préſidoit à tous leurs jeux:
Mais ce badinage
Ne ſervoit qu'à les enflammer;
Au matin de l'âge,
Tous deux déjà ſavoient aimer.

L'ardente jeuneſſe
Eſt l'âge brillant des amours;
La plus douce ivreſſe
Marqua le printemps de leurs jours:
Leur ame ravie
Se confondoit à tout moment,
Et toute leur vie
N'étoit plus qu'un enchantement.

De riants menſonges
Les amuſoient dans leur ſommeil;

Toujours quelques ſonges
Leur faiſoient craindre le réveil:
La naiſſante aurore
Voyoit Zara près de Myſis;
Et la nuit encore
Les trouvoit toujours réunis.

Voilà cette plaine,
Où le matin Zara chantoit;
Voilà la fontaine,
Où le ſoir Myſis l'attendoit.
Ce bocage ſombre
Vit naître leurs premiers ſoupirs;
Ce bois, ſous ſon ombre,
Cacha leurs innocents plaiſirs.

Qui pouvoit prédire
Le changement d'un ſort ſi beau?
L'Amour qui ſoupire
Va donc éteindre ſon flambeau.
Hélas! l'hyménée
Alloit bientôt les couronner:
Heure fortunée,
Que vous êtes lente à ſonner!

C'étoit donc la veille
De ce jour, de cet heureux jour,
Que Myſis s'éveille;
Avec lui s'éveille l'Amour.
Le ciel ſans nuage
Etoit mille fois plus ſerein:
Amour, quel préſage
Peut déſormais être certain?

Au fond d'un bocage,
Zara devoit trouver Myſis:
La belle, peu ſage,
L'avoit dit au berger Tharſis.

Par une imposture,
Il surprit ce secret fatal;
Cet ami parjure
De Mysis étoit le rival.

Pour mieux la surprendre,
Tharsis dans le bois se cacha:
La belle trop tendre
Crut voir Mysis, & s'approcha.
Le soleil à peine
Répandoit un peu de clarté;
Et l'ombre incertaine
Aidoit à la témérité.

C'est donc vous, dit-elle,
Vous, mon amant dès le berceau;
Ma flamme fidelle
M'animera jusqu'au tombeau.
Oui, je veux t'y suivre,
Rien ne pourra nous séparer;
Pour toi je veux vivre,
Avec toi je veux expirer.

Bergère insensée,
Mysis t'écoute avec horreur;
Son ame offensée
Se livre entière à la fureur:
Un trait vole & frappe;
Quel cri suit ce trait inhumain!
Dieux! Tharsis s'échappe,
Et Zara sent percer son sein.

C'est toi qui me tue;
Mais je pardonne à ta fureur.
Mon ame éperdue
T'aime jusque dans ton erreur.
Conserve la vie;
Helas! je la perds sans retour;

Tu me l'as ravie,
Mais c'eſt la faute de l'Amour.

D'une voix mourante,
Zara fait ainſi ſes adieux;
Et ſon ame errante
N'anime plus que ſes beaux yeux.
O douleur mortelle!
Myſis ſe frappe au même inſtant,
Et perce auprès d'elle
Un cœur qui fut toujours conſtant.

Un tombeau s'élève,
Les Grâces le couvrent de fleurs;
L'Amour qui l'achève,
En partant l'arroſe de pleurs.
Ils ſont donc enſemble,
Ces Bergers, ces amans parfaits;
Une urne raſſemble
Leurs cœurs percés des mêmes traits.

Bergères fidelles,
Témoins du ſort de ces Bergers,
Plus vous êtes belles,
Et plus vous courez de dangers.
Craignez de vous rendre
Au charme d'un penchant trop doux:
L'amant le plus tendre
Devient bientôt le plus jaloux.

LE C. DE B.

L'ISLE MERVEILLEUSE,

POEME.

CHANT PREMIER.

Aux peupliers qui bordent mon séjour,
J'avois juré de suspendre ma lyre,
De respirer, d'être heureux sans délire;
D'oser sur-tout être heureux sans l'Amour:
J'avois juré; mais je l'ai vu sourire,
Et sur son aile il emporte aujourd'hui
Tous les sermens que j'ai faits contre lui.
Ce Dieu ramène un transfuge volage;
Il me promet de nouvelles erreurs,
Des sens nouveaux, les désirs du bel âge;
Me dit sans cesse, en m'offrant ses faveurs;
» Vois-tu le temps qui moissonne les fleurs?
» Il t'avertit d'en semer mon passage.
Quand l'Amour veut, qui pourroit échapper?
Je vais chanter; je vais chanter & j'aime:
Il m'a soumis, & je plains, en moi-même,
Les malheureux qu'il cesse de tromper.

Ce bel Enfant d'une mère plus belle
De son pouvoir s'applaudissoit un jour;
Défioit Mars, se moquoit de Cybèle,
Et provoquoit tous les Dieux à leur tour;
De Jupin même il bravoit la colère;
Lui soutenoit qu'inspirer un désir,
C'étoit bien plus que lancer le tonnerre,
Et que le droit d'épouvanter la Terre
N'égale pas le droit de l'embellir.
Le Souverain de la voûte éthérée

Fronce un fourcil, & fait trembler les Cieux :
Vulcain pâlit, Vénus fuit éplorée ;
L'Amour s'échappe, & vole à d'autres jeux.
Dans fon courroux le Monarque fuprême
Promet au Styx, qui frémit du ferment,
L'humilier l'audacieux Enfant,
Et veut qu'enfin il convienne lui-même,
Qu'un autre eft maître, & l'Amour dépendant.

Sous le beau Ciel, où l'or des Hefpérides
Pend en feftons aux arbres jauniffants ;
Du fein des flots, d'écume blanchiffants,
Divifant l'onde en deux remparts liquides
Une Ifle fort, s'élève dans les airs,
Monde flottant, inconnu fur les mers.
Cent rocs épars lui fervoient de ceinture :
Autour des murs la vague par torrent
Avec fracas fans ceffe murmurant
La féparoit de toute la Nature.
Malgré Neptune & les flots écumants,
Quiconque ofoit, d'un pied trop téméraire
Franchir ces bords ; frappé par le tonnerre,
Tomboit foudain fur les rochers fumants.
De ce dehors redoutable & fauvage
L'Ifle au dedans confole & dédommage ;
Ce font par-tout de limpides canaux,
De longs remparts tapiffés de verdure,
Des arcs de fleurs, de flexibles berceaux ;
Des demi-jours perçant leur voûte obfcure ;
De frais réduits de rocailles ornés,
Des bois épais, de rofes couronnés,
Où d'une fource on entend le murmure.
L'onde plus loin, jailliffant dans les airs,
Brille, s'épanche en gerbes colorées,
Vient rafraîchir les tiges altérées,
Et va baigner les riants belveders,
D'où l'œil commande à ces belles contrées ;
Sous un Ciel pur, refpecté des hivers.

Ordre à l'Amour, (sous la peine terrible
D'être plongé dans le fond des Enfers)
De fuir toujours cet Empire paisible,
Seul à ses lois soustrait dans l'Univers.
Mais le destin qui rit d'un vain obstacle,
Et devant lui voit tous les temps ouverts,
Rendit alors cet infaillible oracle :

» Lorsqu'à cette Isle, en volant parvenu,
» S'ira poser sur le bois solitaire
« Un grand Oiseau, dans les airs inconnu,
» Et que sept fois, levant sa tête altière,
» D'un clos de fleurs, jusques alors fermé,
» Il aura su repousser la barrière ;
» Tout rentrera dans l'ordre accoutumé.

Le Créateur de cette Isle nouvelle
M'en a lui-même expliqué les secrets ;
Et dans ce jour tout ce qu'il me révèle,
Aucun Mortel ne l'entendit jamais.
Ceux qui peuploient la belle Colonie,
Naissoient, Amour, sans ton pouvoir divin,
Sans le secours de ta douce féerie,
Et Jupiter, en leur donnant la vie,
Brava tes droits & te fit un larcin.
Blancheur de lis, sourire, port céleste,
Traits délicats, ensemble intéressant,
Ils avoient tout, (un Dieu m'en est garant)
Hors le plaisir qui vaut seul tout le reste.
Nuds & charmants, ils ne s'en doutoient pas ;
De chaque sexe ils ignoroient l'usage,
Et, sous leurs dais de mirthe & de lilas,
En pure perte alloient chercher l'ombrage.

Combien, hélas, d'inutiles attraits !
On eût jugé qu'Amour les fit exprès,
Pour cette ivresse & sympathique & pure,
Ce trouble heureux & ces transports secrets,

Ame de feu qui nourrit la Nature ;
Mais tout périt fans l'ardeur du défir ;
Tout refte oifif : c'eft l'active étincelle,
Qui, pénétrant la maffe univerfelle,
Va rallumer le flambeau du plaifir.
Ce Sexe même, illuftré par Alcide ;
Et refpecté d'un Sexe plus timide,
Dans ces climats languit dégénéré :
Il a perdu ce maintien révéré,
Qui fait rougir la Beauté qu'il décide.
Les yeux fereins, & jamais attendris,
De leur côté nos belles Infulaires,
Ne favent rien des amoureux myftères,
Froides Vénus de ces froids Adonis.
Que fur leur fein un doux baifer repofe,
Leur fein n'éprouve aucun frémiffement :
Si de leur bouche on va preffer la rofe,
Même froideur, jamais un fentiment.
Eh ! dans quels lieux, fur quelle aimable rive
Dût-on jamais reffentir plus d'ardeur ?
Où la Beauté fut-elle moins captive ?
Sans le donner, tout y peint le bonheur.
Retracez-vous chaque molle attitude,
Et ces rondeurs, & ces contours charmants ;
Tous ces replis, tous ces enlacemens,
Formés fans art, & grouppés fans étude :
Je crois les voir ces êtres languiffants
Sous mille afpects varier leur pofture,
Couchés, croifés, affis fur la verdure,
Heureux enfin, s'ils avoient eu des fens !
Ici Dirphé, pour entrer au bocage,
Se courbe & gliffe à travers le feuillage.
Que de fecrets alors Dirphé trahit !
Dirphé plus loin veut atteindre un branchage,
Saute, retombe & toujours s'embellit.
Mélas languit dans les bras de Cinare,
Refpire en paix l'haleine des zéphirs,

Et ne ſait pas, lorſque ſa main s'égare,
Qu'il touche au ſeuil du temple des plaiſirs.

Ce n'étoit pas cette ſeule ignorance
Qui diſtinguât un Peuple aimé des Dieux.
De nos beſoins l'éternelle affluence
N'approche point des hôtes de ces lieux.
Sylphes nouveaux, leur magique ſubſtance,
Des alimens que le Ciel nous diſpenſe,
Ne connoît pas les ſucs contagieux.
Leurs corps légers croiſſent ſans nourriture;
De toutes parts, des zéphirs bienfaiteurs
Vont leur porter l'eſprit ſubtil des fleurs,
Et les parfums qu'exhale la Nature.
Vous les verriez ſur le bord des ruiſſeaux,
Natter des joncs, tailler des arbriſſeaux;
Flore à leurs ſoins confia ſes abeilles,
Et les chargea de treſſer ſes corbeilles.
Ils vont ſouvent ſe jouer dans les eaux,
Souvent auſſi, regagnant leurs berceaux,
L'art d'Arachné dans leurs mains ſe déploie:
L'aiguille agile, émule des pinceaux,
Anime l'or, fait reſpirer la ſoie
Sur des tiſſus, que Palès leur envoie,
Pour y tracer de champêtres tableaux.

Un jour ſe paſſe à des luttes légères;
A provoquer les échos ſolitaires:
Une autre fois, on court dans les forêts;
On ſe pourſuit, on ſe cherche, on s'évite:
Ils fendent l'air; le vent raſe moins vîte
La frêle tige & le verd des boſquets.
Quand la nuit vient, le ſommeil, par des ſonges
Choiſis pour eux, les berce dans ſes bras:
Le ſommeil ſeul peut, avec ſes menſonges,
Remplir leurs nuits, qu'Amour ne remplit pas:
Mais ce n'eſt point ce calme redoutable,
Fils du beſoin & frère de la mort;

Cet oubli morne, où l'homme entier s'endort;
Appesanti sous un bras indomptable :
Ce n'est pour eux qu'une foible vapeur
Qui naît soudain, est soudain éclipsée,
Qui, sans l'éteindre offusque la pensée,
Et les distrait par un moment d'erreur.

Rien sur leurs fronts ne ternit la jeunesse :
Leurs cœurs glacés ne craignent rien du temps.
Comment vieillir, quand on vit sans ivresse?..
Les malheureux !... ils n'ont pas nos tourmens.
Les tendres soins, l'espoir, la jalousie,
L'art de changer les heures en instans,
L'art de jouir n'abrégent point leur vie..:
Éprouvent-ils ce penchant suborneur
Par qui la force à la beauté s'immole,
Qui nous détruit, qui pourtant nous console;
Illusion, trop semblable au bonheur.
Connoissent-ils la brillante couronne
Que ceint l'Amant, quand l'Amant est vainqueur;
Le doux orgueil de régner sur un cœur,
Et d'expirer du plaisir que l'on donne?
Qu'est-ce qu'un siècle écoulé sans amour,
Sans le désir, sans la volupté pure,
D'être adoré, d'adorer à son tour;
De pleurer même au sein d'une parjure?
Que le temps vole & me garde un beau jour!

Mais l'Amitié, cette Vierge céleste,
Quand tout leur manque, est un bien qui leur reste;
Je les plains moins : le cœur qu'elle a soumis,
Dans ce séjour n'est jamais infidelle;
Les sens jamais ne s'élèvent contr'elle;
Tous ces Mortels sont un peuple d'amis.
Leur amitié n'est point cette Déesse
Tendre, éloquente, active tour-à-tour,
Et dont la main avec délicatesse
Guérit les maux que nous a faits l'Amour;

Elle eſt pour eux un ſentiment tranquille :
Point de ſecrets qu'elle puiſſe épancher,
Jamais de pleurs qu'il lui faille ſécher;
C'eſt loin des flots un Pilote inutile ;
Et ſa douceur pénètre en cet aſyle,
Comme le jour dans le calme des Cieux ;
A ſon déclin, déſarmé de ſes feux,
Se réfléchit ſur un lac immobile.
Rien ne la trouble & ne vient l'alarmer :
Les Belles même, ailleurs toujours rivales,
Là, n'ayant point de droits à réclamer,
Grâces au ſort qui les rendit égales,
Ont une fois le plaiſir de s'aimer.
Chaſte Amitié, jouis de ta victoire;
Mais ne vas point encor t'en applaudir,
Et dis tout bas, au milieu de ta gloire,
» Un ſeul enfant pourra tout déſunir.

CHANT SECOND.

JEUNES Amans, ſortons de notre ivreſſe;
Je le vois bien, c'eſt trop ſe tourmenter,
C'eſt trop ſervir une ingrate maîtreſſe :
Tout, dans l'Amour invite à déſerter.
Je vous ai peint de tranquilles rivages,
Des jours ſereins, l'abſence des déſirs,
Mille Beautés dans le fond des bocages,
A ne rien faire occupant leurs loiſirs;
Des charmes nuds, careſſés des zéphirs...
Embarquons-nous, ouvrons-nous les paſſages.
Où m'égarai-je? Irons-nous ſans appui,
De cent rochers franchir la vaſte enceinte?
Le feu du Ciel y laiſſa ſon empreinte:
Craignons la foudre.... & plus encor l'ennui.
Puiſqu'il le faut, gardons nos infidelles;
Soyons heureux, pour nous bien venger d'elles.

A leur exemple, ayons un cœur léger ;
Laiſſons leurs feux & mourir & renaître.
Eh ! que ſait-on ? nous les verrons peut-être
Nous revenir, à force de changer.

L'Amour déjà s'excite à la vengeance :
Dans ſon empire il ſent qu'il eſt borné.
Quand un lieu ſeul ignore ſa puiſſance,
Maître du Monde, il s'y croit enchaîné.
» Eh quoi, dit-il, un Peuple téméraire
» Oſera naître & reſpirer ſans moi !
» Tous les humains méritent ma colère,
» Fuyez, plaiſirs, laiſſons régner l'effroi.
De toutes parts ce n'étoient que murmures ;
Accens plaintifs, éternelles rigueurs,
Sommeil des ſens, même au ſein des faveurs ;
Triſtes dégoûts & pénibles ruptures.
Les oiſeaux même, ardents à s'éviter
Dans la ſaiſon des renaiſſants feuillages,
Ne faiſoient plus entendre leurs ramages,
Et s'aimant moins, oublioient de chanter.
Le Dieu vouloit qu'on ſentît ſon injure :
Il s'en alloit, dans les champs, dans les bois ;
Lançant les traits du ſiniſtre carquois,
Et renverſant tous les lits de verdure.

Plus clairvoyant, il interprète enfin
L'oracle obſcur, rendu par le deſtin.
Le grand Oiſeau, c'eſt un Mortel ſans doute ;
Qui dans les airs doit s'ouvrir une route,
Du clos de fleurs défricher le terrain,
Et rendre l'Iſle à ſon vrai Souverain.
Dans cet eſpoir il treſſaille de joie :
Avec orgueil ſon aile ſe déploie ;
Il eſt parti, pour remplir ſon deſſein.

Dans un hameau, de cette Iſle voiſin ;
Le beau Marſis, au printemps de ſon âge,

Et

Et non flétri par le précoce usage
De ce feu sourd qu'il cachoit dans son sein,
Est le héros choisi pour la conquête.
Son sang bouillonne, & son armure est prête.
Un tel guerrier ne combat point en vain,
Le mirthe heureux doit ombrager sa tête.
Le long d'un pré que coupent des ruisseaux,
Les yeux baissés, recueilli sans étude,
Il promenoit sa vague inquiétude,
Sous des palmiers qui joignoient leurs rameaux.
Rien ne lui plaît, ni danse, ni parure :
Il touche au terme, où, las de fermenter,
Le doux volcan qu'allume la Nature,
Dans chaque veine est tout prêt d'éclater.

L'Amour paroît, l'arrête & l'envisage.
» Suis-moi, dit-il; ce n'est point une erreur :
» Je suis le Dieu qui préside à ton âge;
» Je suis le Dieu qui va guérir ton cœur.
» Tes feux secrets, Marsis, sont mon ouvrage.
» Je vois déjà ton œil étinceler.
» Ton cœur va naître, & tes sens vont parler,
» Mais, quel repos t'enchaîne à ce rivage ?
» Tu vois cette Isle, il faudra m'y servir,
» Les champs de l'air devant toi vont s'ouvrir:
» Tu t'abattras sur cet épais feuillage :
» Au nombre sept enhardis ton courage :
» Va, crois l'Amour, & connois le plaisir.

A ce discours le jeune homme s'incline.
Quand l'Amour parle, on s'enflamme aisément;
Et l'espoir seul du bonheur qui l'attend
Remplit Marsis d'une chaleur divine.
Le Dieu commande; il souscrit à ses lois,
Le voilà nu, tout semblable à son maître,
Qui, parcourant les trésors qu'il fit naître,
Rit en secret d'avoir fait un bon choix.
En même-temps il détache ses ailes,

Puis les essaye à l'Icare nouveau.
Ainsi paré, le Pasteur est plus beau,
Et semble fier de ses grâces nouvelles
Qu'il voit briller dans le cristal de l'eau.
L'arme n'est rien, il faut encor l'audace.
D'abord il tremble en mesurant les Cieux.
Comment franchir cet effrayant espace?
Foible Mortel, c'est insulter aux Dieux.
Il tente enfin, prend l'essor, & succombe;
Hasarde encor, vole plus haut, retombe;
S'instruit, s'élève & se plaît à ces jeux:
Son guide alors enhardit son ivresse,
Flatte, conseille, anime tour-à-tour:
Marsis s'élance; &, grâce à sa jeunesse,
Se sert déjà des ailes de l'Amour.
Le Dieu surpris de cet élan rapide,
Appelle encore, craint, espère à-la-fois:
Mais, emporté dans ce vaste fluide,
L'élève fuit, & n'entend plus la voix.
Que deviendra, dépouillé de ses ailes
L'Enfant Malin? Dieu! s'il étoit surpris!
S'il survenoit quelques Nymphes cruelles!
Ne pouvant fuir, il seroit bientôt pris.
Il faut le voir, redoutant l'esclavage,
S'effaroucher au seul bruit du feuillage.
Mais aussitôt Zéphire officieux
L'enveloppant de l'azur d'un nuage,
Dans un jardin l'enlève à tous les yeux.
Flore sourit en le voyant si sage,
De nœuds de fleurs charge le Dieu volage;
Et dans ses bras lui fait trouver les Cieux.

Hôte nouveau de la plaine éthérée,
Marsis s'abat sur la forêt sacrée.
Qu'apperçoit-il dans ses détours secrets?
La fraîche Irza, cette heureuse Insulaire,
Que le destin avoit conduite exprès
Dans l'épaisseur de ce bois solitaire,

Pour y remplir les éternels décrets.
En longs replis sa noire chevelure
Forme autour d'elle un beau voile mouvant,
Voile jaloux, importune parure,
Que fait aller, que dérange le vent,
(1) Tant de beautés sont tour-à-tour écloses;
Que l'on hésite à fixer son larcin.
Les deux boutons qui colorent ce sein
Ressemblent bien à deux boutons de roses,
Qui charment l'œil, en invitant la main.
Que la moisson pour Marsis sera belle!
O Jupiter! l'Amour du bout de l'aile,
N'a point encore effleuré ces attraits;
Baiser d'Amant ne les teignit jamais;
Hercule enfin trouve une Hébé nouvelle.
Quel champ de lis mollement dispersés!
Sur ce beau col comme ils sont ramassés!
Marsis bientôt en verra davantage.
Je sens déjà tout ce qu'il doit sentir.
Du haut des airs il s'apprête à jouir,
Se laisse aller de branchage en branchage,
Autour d'Irza balance le désir,
Et, la suivant sous un utile ombrage,
Tombe à ses pieds où l'attend le plaisir.
Elle veut fuir; le Berger téméraire
La joint, la presse, & calme sa colère;
Irza dans lui ne voit rien de nouveau:
Aux ailes près, ce n'est qu'un Insulaire;
Irza voit mal: mais un trait de lumière
Va l'éclairer au fond de ce berceau.
Là sur Marsis au hasard appuyée,
Entre ses bras se jouant sans dessein,
Elle frémit, & recule effrayée:
Quel est l'objet de cet effroi soudain?

(1) Le Poëte, par une faveur spéciale des Dieux est censé voir tout ce qui se passe dans l'Isle. Il y a de quoi satisfaire un Amateur.

Amour le fait.... une flamme inconnue
Agite Irza, pénètre dans son cœur;
Elle soupire, &, quoiqu'elle soit nue,
Voudroit dans l'onde éteindre son ardeur.
Son sein palpite, & ses genoux fléchissent,
Pour s'exprimer elle n'a plus de voix;
Et ses beaux yeux, ses yeux qui s'attendrissent,
Peignent l'Amour pour la première fois.
Sent-elle errer un baiser sur sa bouche?
C'est un rayon, c'est du feu qui la touche.
Son trouble croît, & son ame à l'instant
Va s'allumer sous le tact d'un Amant.
Du même essor l'un vers l'autre s'élance,
Sans autre loi qu'un instinct enchanteur,
Et nos Amans, malgré leur ignorance,
Savent trouver la route du bonheur.
Poussant des cris dans la volupté même
La belle Irza sent germer la douleur.
Poursuis Marsis, c'est un tourment qu'elle aime:
L'Amour combat, l'Amour est le vainqueur;
Il entre au Port, y fait un doux ravage:
L'épine cède, il enlève la fleur.
Et le plaisir a consommé l'ouvrage.
Marsis éveille en ces heureux momens
Tout ce qu'Amour a de faveurs secrètes,
Ses traits de feu, ses longs recueillemens,
Cet abandon des extases muettes,
Interrompu par des frémissemens;
Le bruit confus de deux bouches mi-closes,
Et le désir dans son Palais de roses
Par les Dieux même enchaîné si long-temps.

L'ardent Marsis, au comble de la gloire,
Compte bientôt la sixième victoire:
Mais qui peindra les transports amoureux,
L'enivrement d'une Amante naïve,
Dont le cœur vrai n'a rien qui le captive;
Qui vient de naître, & va, sous l'œil des Dieux,

A ſon Amant prodiguer tous ſes feux,
Le careſſer, le careſſer encore,
Lui rendre enfin l'ame qu'il fit éclore,
Et s'embellir en le voyant heureux?
Triſte pudeur, qu'on prend pour l'innocence;
Ton vain preſtige & ton art ſéducteur,
Valent-ils donc la pure jouiſſance,
L'égarement, le déſordre flatteur
D'une Beauté qui tombe ſans défenſe,
Et peut ſans crainte adorer ſon vainqueur?

« Que m'as-tu fait, dit Irza d'un air tendre?
» Quel Dieu t'envoie? ou n'es-tu pas un Dieu?
» Tu l'es ſans doute; oui; j'en ai crû ce feu,
» Ces biens ſi doux qu'un Dieu ſeul peut répandre.
» Vois-tu mon ſein? comme il eſt enflammé!
» Vois comme il bat... Viens, ô mon bien-aimé,
» N'as-tu donc plus de ſecrets à m'apprendre?
» Que tu me plais! approche, ſerre-moi...
» Je brûle encore... qu'eſt-ce donc qui t'arrête?
» Viens, dans mes bras viens repoſer ta tête
» Je ne reſpire & ne vis que par toi.

Jouis, Irza, d'une volupté pure,
Saiſis l'inſtant, il va s'évanouir;
Le Ciel, hélas! fait payer le plaiſir,
Et la douleur te rend à la Nature;
Pour toi l'amour vient de naître aujourd'hui;
Tous les beſoins vont renaître avec lui (1).
« Mon bien-aimé, qu'éprouvé-je, dit-elle?
» Je m'affoiblis, mon corps tremble, il chancelle,
» Et loin de moi le calme s'eſt enfui.
» Ah! que ta bouche humecte un peu la mienne;

(1) Les Anciens dans leurs ouvrages les plus frivoles, avoient toujours une eſpèce de but moral: c'eſt un défaut qu'on ne s'aviſera pas de reprocher à la plupart des Poëtes modernes.

» Mets sous ma tête un bras qui la soutienne.
» Dieu de mon cœur, tu me dois ton appui.

A ses côtés, Marsis pleure, soupire,
Dans la forêt pousse des cris perçants.
« O Dieux, dit-il, protégez deux amans :
» Sauvez Irza ; vous voyez qu'elle expire....
La Terre encor renferme ses présens :
L'onde tarit sur les sables ardents :
Infortuné, l'Amour dût mieux t'instruire.
Aux pieds d'Irza le voilà renversé :
Par elle encor il se sentoit pressé,
Brûlant d'ivresse, & baigné dans les larmes,
De son Amante il dévore les charmes,
Et dans son trouble il va compter enfin
Le nombre heureux marqué par le destin.

La foudre gronde, & le charme commence.
Dans ces rochers l'Onde murmure & fuit :
De nouveaux dons la Terre s'embellit,
Et de ses flancs voit germer l'abondance.
Chaque buisson se transforme en verger :
L'anana croît ; la grenade vermeille
Mêle sa pourpre à l'ambre de la treille ;
Des pommes d'or parfument l'oranger.
Vole, Marsis. Dans la source naissante
Il va puiser la liqueur jaillissante.
Lèvres d'Irza, que sèche la chaleur,
Goûtez cette eau, savourez sa fraîcheur.

Elle renaît, se soulève, respire,
Ouvre les yeux pour voir son bienfaicteur.
Ah ! que d'Amour embellit son sourire !
Soudain Marsis court moissonner les fruits
Que sous ses pas un sable aride enfante,
Cueillis à peine, aussitôt reproduits,
Et s'élançant de leur tige odorante.
Que j'aime à voir le plus beau des Amans,

Qui, ſur un bras ſoulevant ſon Amante,
De l'autre encor ſur ſa bouche expirante
Suſpend les fruits, dont les ſucs nourriſſants
Vont appaiſer l'ardeur qui la tourmente?
Ton front, Irza, retrouve ſes couleurs,
Et ton cœur bat ſous la main qui l'anime.
Conſole-toi, chère & tendre victime,
Un ſeul baiſer reſſuſcite les fleurs.
Ivre des biens que l'Amour te ramène,
De ce baiſer tu reſſens les effets:
Tu vois déjà diſparoître la peine,
Et ris des maux, pour compter les bienſaits.

La nuit s'approche, & couvre de ſon ombre
Nos deux Amans qui ſauront l'embellir.
Conduiſons-les dans cette grotte ſombre:
Du frais des nuits il faut les garantir.
On a chanté la ſeptième victoire;
Et le ſommeil pourroit avoir ſon tour.
Je n'en crois rien: Marſis, pendant le jour,
A contenté le deſtin & la gloire;
Il eſt Amant; il va ſervir l'Amour.

CHANT TROISIÈME.

Vous qui penſez que mon héros préfère
Un froid repos à de tendres combats,
Environnez la grotte ſolitaire;
Jugez vous-même, & ne m'en croyez pas:
Mais, pour mieux voir, que l'Amour vous éclaire.
Interceptez, à travers les rameaux,
De cent baiſers le bruit involontaire,
Et le doux choc des amoureux travaux.
Obſervez bien ce que fait l'Inſulaire;
Si dans ſes bras Marſis eſt occupé;

Et revenez, instruits de ce mystère,
Me dire après, qui de nous s'est trompé.

Pendant le calme & la langueur profonde
Où le sommeil enchaîne les humains;
Quand les erreurs des songes enfantins
Semble jouer sur le globe du Monde;
Tout va changer dans ces lieux innocents.
Aux lois du Sort la Nature docile
Vient transformer les habitans de l'Isle,
S'en emparer & leur créer des sens.
Sublime effort digne de la Nature!
Dans les canaux, désormais producteurs,
Déjà sa main inépuisable & sûre
Verse à longs traits les sucs réparateurs,
Le sang s'allume, & la flamme l'épure.
Le germe actif de la fécondité
Fermente, s'ouvre une route inconnue:
Le sentiment coule, se distribue,
Et donne enfin un sceptre à la beauté.

Mais, quel réveil! qui pourroit le décrire!
On s'examine, on s'étonne, on se fuit:
L'homme enflammé se contemple, s'admire,
Tremble à l'aspect du trait qui le poursuit.
Le plaisir naît, & l'homme encor soupire:
Son souffle brûle, & soudain arrêté
Enfle son sein, doucement tourmenté.
Pour échapper au charme qui l'attire,
Il se relève, il tombe épouvanté;
Cet effort même achève son délire,
Et tout son corps frémit de volupté.
Non-loin de lui, sa compagne plus belle,
Déjà se rend à l'instinct qui l'appelle,
Et laisse voir, en ce grand changement,
Moins de surprise, & plus d'enchantement.
Tout l'attendrit, rien encor ne l'alarme:
Chaque désir lui montre un nouveau charme;

Elle renaît plus amoureusement.
Son œil par-tout s'égare, se promène :
Le sein l'arrête, un autre appas l'entraîne ;
Un autre encore ; elle ose parvenir,
Se reposer au centre de l'ivresse,
Et ses beaux yeux, qu'un doux nuage affaisse,
Sont inondés des vapeurs du plaisir.

L'aurore enfin, témoin de ce ravage,
Revient dorer la cime des forêts.
Voici l'instant où va gronder l'orage :
Le désir croît à l'aspect des attraits.
Figurez-vous cette amoureuse lutte,
Et des combats le geste avant-coureur,
Et ces beautés que la force dispute.
L'instinct agit, il se change en fureur.
Vous eussiez vu les femmes éperdues,
Sur le gazon mollement étendues,
Comme des fleurs que des contraires vents
Veulent ravir au souffle du Printemps.
L'écho par-tout ne rend que des murmures,
Bruit des baisers, accens interrompus :
L'orgueil déjà fait naître les refus,
Et les transports sont bientôt des injures.
La jalousie ajoute à ces horreurs ;
Le sang ruisselle, il va noyer les fleurs :
Et l'Amitié, l'Amitié qu'on outrage,
Voilant son front, se cachant d'un nuage,
Quitte ces lieux, qu'elle arrose de pleurs.
Sous les bosquets Nymphes épouvantées
Errent, pour fuir ce funeste débat,
Et vont, au fond des grottes écartées,
Cacher le prix pour lequel on combat.
On franchit tout, ronces, buissons, feuillage ;
Et les désirs, légers persécuteurs,
Que cette fuite enflamme davantage,
Hâtant leur vol, font toujours les vainqueurs.
De rocs en rocs, de bocage en bocage,

Ils ont atteint le bois ſombre & ſacré,
Où, ſans prévoir cette jalouſe rage,
Au ſein d'Irza Marſis eſt ignoré.
Il voit de loin la troupe frémiſſante,
Et, ſaiſiſſant un branchage noueux,
Forme à la hâte autour de ſon Amante
De troncs briſés un rempart épineux.
Vers ſes rivaux Marſis vole & s'élance,
Il fend les airs : les ailes de l'Amour,
Les yeux d'Irza le ſervent tour-à-tour :
Que de Beautés l'obſervent en ſilence !
Toutes bientôt, admirant ſa valeur,
Forment des vœux pour qu'il ſoit le vainqueur,
Et pour qu'Irza pleure ſon inconſtance.
Deux combattans ſont déjà terraſſés.
Sur elle alors l'œil de Marſis s'arrête :
Chaque regard lui vaut une conquête ;
Deux plus hardis ſont encor renverſés.
Tel un Lion, quand le chaſſeur Numide
Oſe attaquer ſes jeunes lionceaux,
Les crins dreſſés, le regard intrépide,
Vient s'oppoſer aux mortels javelots.
On tremble au loin : ſes ardentes prunelles,
Teintes de ſang, dardent des étincelles,
Et ſon courroux fait rougir les échos.

Tout eſt calmé : des lyres amoureuſes
L'accord brillant réſonne dans les airs,
Et les oiſeaux à ces tendres concerts
Ont marié leurs voix mélodieuſes.
Sur les débris des rameaux diſperſés,
Du haut des Cieux on voit pleuvoir des roſes ;
Et, déſarmés par ces métamorphoſes,
Nos combattans ſont tous entrelacés.
Moins animé, leur regard eſt plus tendre,
Ils vont jouir ; & l'Amour va deſcendre.

L'Amour paroît déployant ſes grandeurs.

Mille zéphirs grouppés ſur un nuage.
D'or & d'azur vont ſemant ſon paſſage,
Et balançant un pavillon de fleurs,
Qui ſur ſa tête étendent leur ombrage,
Et dans la nue impriment leurs couleurs.
Du vaſte ſein des céleſtes demeures,
S'élance & ſuit ſon char le plus brillant,
Qui dans les airs étincelle en roulant,
D'un vol rapide emporté par les heures.
Il s'applaudit; &, le front plus ſerein,
Tient en jouant un globe dans ſa main.
A ſes côtés voltigent les caprices,
Le faux eſpoir, les parjures ſoupirs,
Le fier dépit, les tendres artifices,
Tous ces tourmens, dont il fait des plaiſirs.
Comme il triomphe, en parcourant cette Iſle
A ſon pouvoir ſi long-temps indocile!
Mais, pour ſonder quels ſont les vœux ſecrets,
Maſquant ſa joie, en conquérant habile,
Il dit ces mots à ſes nouveaux Sujets:
« Peuple charmant, tu connois ma puiſſance;
» Mais ſi tu hais l'Amour & ſes combats,
» Je puis te rendre à ton indifférence;
» Parle, & choiſis... Le Dieu n'acheve pas.
Vive l'Amour, eſt le cri qui s'élève;
Cri de l'inſtinct, le ſentiment t'achève.
De l'Amour ſeul on implore l'appui;
C'eſt par ſes ſoins que l'Iſle vient de naître;
On aime mieux, ſous les lois d'un tel Maître,
Vivre un inſtant, qu'être immortel ſans lui.
Fiers de remplir la loi qu'il a preſcrite,
En ce moment, les zéphirs de ſa ſuite,
Volant autour du Monarque enfantin,
Laiſſent tomber de leur fraîche corbeille
Simples habits & tuniques de lin,
Pour garantir la beauté qui ſommeille;
Tiſſus noués, où la roſe vermeille
Par ſon éclat trompe l'œil de l'abeille,

Voiles d'azur, & chapeaux de jasmin.
Parmi ces dons, ces parures légères,
L'Amour encor mêla des pannetières,
Des lyres d'or avec des chalumeaux ;
Des arcs, des traits, les carquois les plus beaux,
Tout ce qu'il faut pour armer des Bergères.
Le Dieu sourit, il ordonne, & soudain
Sur tous les fronts voit naître la décence :
Chaque Beauté, fuyant son œil malin,
Est plus timide avec moins d'innocence.
Tous à-la-fois courent aux vêtemens,
Qu'Amour façonne, & change en ornemens.
Alors le Dieu, plein de ruses nouvelles,
Fait aux Amans signe de s'éloigner ;
Et resté seul, entouré de leurs Belles,
Cède au plaisir de les endoctriner.

« Nymphes, dit-il, en souriant encore,
» Otez à l'œil le temps de s'assoupir ;
» Ce qu'il devine, il le fait embellir :
» Voilez un charme, & mille vont éclore ;
» La nudité fatigue le désir.
» Pour l'éveiller, la pudeur m'est utile,
» C'est mon secret ; c'est un jeu séduisant,
» Qui du bonheur rend l'accès moins facile ;
» Mais il la faut employer sobrement.
» Prêtez de grâce une oreille attentive.
» Les Cieux sur vous ont semé les attraits ;
» Eh ! que font-ils, sans mes autres bienfaits ?
» Naissantes fleurs, c'est moi qui vous cultive.
» Tout, dans l'Amour, n'est qu'un rafinement.
» A vos traits seuls défendez l'imposture ;
» Et, croyez-moi, réservez prudemment
» L'art pour vos cœurs, pour vos teints la Nature.
» Près de trahir un trop crédule Amant,
» Jurez-lui bien de n'être point parjure :
» Je serai là, pour rire du serment.
» D'un air naïf versez des pleurs perfides ;

» Sachez vous rendre, & sur-tout résister.
» Intimidez les désirs trop avides,
» N'effrayez pas ceux qu'il faut exciter.
» Feintes langueurs, insidieux sourire,
» Transports charmants, quoiqu'ils soient con-
» certés,
» Rare abandon des secrètes beautés,
» Employez tout, pour fonder mon Empire.

On applaudit. Ce code respecté
D'un Peuple heureux composa les archives;
Et, grâce aux soins des Amantes naives,
De point en point doit être exécuté.
De ce moment sont nés tous ces mystères,
Tous ces détours du peuple féminin :
Quand les Bergers sont trahis des Bergères,
C'est de l'Amour un traité clandestin.
Feindre d'aimer & devenir volage,
Briguer nos vœux, pour s'en moquer après,
D'un cœur donné faire un triple partage,
Par nos tourmens illustrer ses attraits,
Pour la beauté c'est plus qu'un badinage;
C'est obéir à des ordres secrets;
Et qui s'en plaint, fait aux Dieux un outrage.

Par l'Orateur trop long-temps exilés,
Tous nos Amans sont enfin rappelés.
L'Amour alors fait élever un trône :
En grande pompe on y place Marsis,
Qu'il a nommé Roi du Peuple conquis.
Il tient le sceptre, Irza tient la couronne.
Le beau Pasteur, dans ce riant séjour,
Voit à ses pieds ses Sujètes nouvelles.
On prévoit bien ce qu'il fit de ses ailes :
Aimer Irza, c'est les rendre à l'Amour.

Dorat.

LE PATRIOTISME DU HAMEAU,

IDYLLE

Traduite de l'Allemand.

DAPHNÉ, CHLOÉ.

CHLOÉ.

QUE fais-tu seule ici, Daphné, sur la verdure ?
Nonchalamment couchée au pied de ces ormeaux,
Tu laisses tes brebis errer à l'aventure;
Ne crains-tu point, dis-moi, de perdre tes agneaux ?
Je te rends celui-ci, qui, dans ce marécage
Que ces saules là bas couvrent de leur ombrage,
Au fond d'une eau bourbeuse alloit trouver sa fin.
    Sa mère l'appeloit en vain;
    Qu'elle exprimoit bien sa tendresse
Par ses cris douloureux que l'écho répétoit !
    Elle sembloit accuser sa maîtresse
    Du malheur qui la menaçoit.
Assise dans ces prés où mon troupeau paissoit...
Mais, aimable Daphné, tu détournes la vue;
Je t'entends soupirer; tu parois toute émue;
    Des pleurs ont coulé de tes yeux.
    Est-il temps de verser des larmes ?
    Tout concourt à combler tes vœux;
    Milon est épris de tes charmes,
    Et ton cœur partage ses feux....

DAPHNÉ.

Oui, je chéris Milon; en lui tout intéresse:
    Des bergers il est le plus beau;
Qui jamais mieux que lui joua du chalumeau ?

Quelle voix égaloit sa voix enchantereſſe ?
Quand je lui donnai ma tendreſſe,
Je ne ſoupçonnois pas qu'il ſeroit mon malheur.

CHLOÉ.

Au mépris de ta vive ardeur,
Milon brûleroit-il d'une flamme nouvelle ?

DAPHNÉ.

Ah ! je gémirois moins s'il étoit infidelle.
Il m'aime, ma Chloé ; mais je le perds, hélas !

CHLOÉ.

Il t'aime & tu le perds ! je ne te comprends pas.

DAPHNÉ.

Il quitte la houlette & va prendre les armes ;
Il court au milieu des alarmes
Riſquer ſes jours dans les combats.
O vous, qu'afflige la misère,
Il ne vous tendra plus ſes ſecours généreux !
Vous que charmoit ſon caractère,
Vous ne le verrez plus ce berger vertueux.
Si l'hymen accordoit un fils à la tendreſſe
De quelque berger du canton ;
Son père lui diſoit dans ſes tranſports d'ivreſſe :
« Puiſſe-tu reſſembler à l'aimable Milon !
» Puiſſes-tu, mon enfant, imiter ſa ſageſſe » !
On déſiroit que ce berger,
De l'amour ſentit la puiſſance ;
Mais il aimoit l'indifférence,
Et ne vouloit point s'engager.
Qui l'eût jamais penſé que moi, pauvre bergère,
Et la moins belle de ces lieux,
Du ſage & beau Milon je charmerois les yeux ?
J'eus cependant, Chloé, le bonheur de lui plaire ;
Il me donna ſon cœur ; &, pour l'aimer, le mien
N'avoit pas attendu qu'il m'eût offert le ſien.

Je crus mon sort digne d'envie :
J'eusse été, cher Milon, trop heureuse avec toi ;
Combien ma mère fut ravie
Lorsqu'elle apprit qu'il soupiroit pour moi !
Nous devions, la moisson prochaine,
Le front paré du mirthe des Amours,
Nous jurer aux autels de nous aimer toujours ;
Mais, hélas ! espérance vaine !
Le destin me condamne à répandre des pleurs :
Je vois tous mes plaisirs se changer en douleurs.
Ainsi qu'une plante stérile,
Qu'à regret caresse Zéphyr,
Chloé, ma jeunesse inutile
Dans la langueur va se flétrir.
Jamais un tendre enfant, en m'appelant sa mère,
Ne fera palpiter mon sein ;
Tout s'enlaidit pour moi dans la nature entière ;
Le ciel, pour moi, n'est plus serein.

CHLOÉ.

Je sai que, semant les alarmes,
La guerre nous ravit plusieurs de nos bergers ;
Mais exempt de porter les armes,
Pourquoi Milon veut-il en braver les dangers ?

DAPHNÉ.

Un zèle généreux l'arrache à ma tendresse ;
Son cœur brûle d'amour pour moi ;
Mais il préfère à sa maîtresse
Notre patrie & notre Roi.
Séduit par un soldat, mon frère,
Alexis, seul appui de notre tendre mère,
Venoit de s'engager au nombre des guerriers
Qui partent dans l'espoir de cueillir des lauriers ;
Timarette, à cette nouvelle,
De douleur fut prête à mourir.
Je m'affligeois aussi, je gémissois comme elle ;
Témoin de la scène cruelle,

Milon souffroit autant qu'il nous voyoit souffrir.
Tandis que je donnois tous mes soins à ma mère,
« Appaisez, nous dit-il, cette douleur amère;
» Alexis va bientôt reparoître à vos yeux ».
Il sort, nous promettant de le rendre à nos vœux.
Nos deux cœurs, pendant son absence,
Furent agités tour-à-tour
Par la crainte & par l'espérance.
Combien nous désirions de le voir de retour!
Il arrive, ô moment affreux pour ma tendresse!
« Timarette, dit-il, on te rend Alexis;
» Puisse long-temps encore, & ta fille & ton fils
« Charmer ta débile vieillesse!
» Vivez tous trois pour le bonheur ».
Avec un vif transport, ma mère
L'embrasse en le nommant son fils, son bienfaicteur.
Quel plaisir agite mon cœur!
Mon berger me paroît un ange tutélaire.
Je tâche d'exprimer mon doux ravissement;
Sur mes lèvres la voix expire;
A peine ma bouche soupire
Le nom chéri de mon amant.
Mais, ma bonne Chloé, quelle douleur mortelle,
Lorsqu'il ajoute: « Hélas! ton cœur va s'affliger:
« Tu retrouves ton frère, & tu perds ton berger ».
Comme une jeune tourterelle
Dont un vautour, avec fureur,
Raviroit sous ses yeux l'objet de son ardeur,
Je succombe à cette nouvelle;
Sur mon front se répand la pâleur du trépas.
« Que dis-je! non, Daphné, non, tu ne le perds pas,
» Reprend Milon, touché du tourment qui m'oppresse:
» Je te quitte, il est vrai; c'est pour te mériter.
» De mes premiers devoirs laisse-moi m'acquitter.
» De grâce, écoute-moi, si tu peux, sans foiblesse.
» Bergère, je faisois des efforts superflus
» Pour rendre Alexis à ta mère:
» Le Roi veut des guerriers, berger, n'en parlons plus,

» Me diſoit un ſoldat rejettant ma prière.
» Soudain le nom du Roi fait treſſaillir mon cœur;
» Je me ſens animé d'une nouvelle ardeur :
» D'un côté, je vois vos alarmes,
» Vos regrets, vos pleurs, vos tourmens,
» De l'autre, ce grand Roi, malgré le poids des ans ;
» Contraint de reprendre les armes.
» Je le vois, conduiſant ſes généreux ſoldats,
» Braver encor la mort au milieu des combats.
» Au péril de ſes jours il veut, jeune bergère,
» Aſſurer le repos de ſes heureux ſujets,
» Qu'il aime & qu'il régit en père.
» Je me rappelle ſes bienfaits :
» Te ſouvient-il, Daphné, de ces affreux orages
» Qui, venant l'an paſſé fondre dans nos vallons,
» Détruiſirent par leurs ravages
» L'eſpoir des plus riches moiſſons ?
» Aux ſons des chalumeaux, aux chants de l'alégreſſe,
» Succédèrent ſoudain les cris de la douleur;
» Les bergers amoureux oublioient la tendreſſe;
» Au loin ſe répandit le bruit de ce malheur.
» Nous n'attendions que la misère;
» Nous allions éprouver les horreurs de la faim;
» Mais ému de pitié, notre Roi, notre père,
» Avec bonté nous tend la main.
» Ses généreux ſecours nous rendent l'abondance:
» Nos bergers raſſemblés autour de leurs guerets
» Font entendre la voix de la reconnoiſſance
» Sur les reſtes briſés des tréſors de Cérès.
» Daphné, ſur mon devoir ce ſouvenir m'éclaire ;
» Le tendre Amour murmure en vain;
» J'offre de remplacer ton frère;
» Alexis vainement s'oppoſe à mon deſſein;
» On m'accepte, je pars; ô ma trop tendre amie !
» Je pars en t'adorant, appaiſe ta douleur :
» Tu régneras toujours dans le fond de mon cœur.
» Milon t'auroit donné ſa vie;
» Mais quel eſt l'indigne berger

» Qui pourroit préférer l'amour à la patrie,
» Languir dans le repos lorſqu'elle eſt en danger?
» Fréderic, ma Daphné, par ſa rare vaillance,
» A la victoire même à ſon gré fait la loi:
» Tu ne dois pas gémir long-temps de mon abſence;
» Je reviendrai bientôt pour te donner ma foi.
» Nous embraſſant alors à l'ombrage des hêtres,
» Au-lieu de nos hymnes champêtres,
» Nous ferons retentir le nom de notre Roi.
» Les gages de notre tendreſſe,
» A nos accens joignant leurs voix,
» Apprendront à parler pour chanter ſa ſageſſe,
» Et ſes bienfaits & ſes exploits.
» Si la mort... bergère charmante,
» Si la mort trompe mon attente,
» Donne-moi quelques pleurs, bénis mon ſouvenir;
« Mais ne te pique pas d'une conſtance vaine:
» Le ciel, qui de ſes dons a daigné t'enrichir,
» T'ordonne de former une nouvelle chaîne;
» Dans l'inutilité tu ne dois point vieillir.
» Pour remplir ton deſtin, ſois tendre épouſe & mère;
» Donne à notre hameau des enfans vertueux
» Qui reſſemblent à ma bergère.
» Sèche tes pleurs; les miens t'aſſurent de mes feux ».
Il s'arrache à ces mots des bras de ſon amante;
Il part, rien ne peut l'arrêter;
Il me laiſſe preſque mourante.
J'admire ſon courage, & ne puis l'imiter.
Daphné ſe tait, gémit, ſe livre à la triſteſſe;
Chloé partage ſon tourment;
Mais ſon cœur en ſecret palpite d'alégreſſe:
Alexis étoit ſon amant.

M. le C. de B**.



VERS

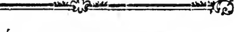
A MADAME LA COMTESSE DE V.....,

Le jour de sa fête qui est aussi celui de son baptême.

C'EST aujourd'hui que dans un bain sacré
Vous aspergeant, vous lavant à son aise,
Un saint homme en bonnet carré
Vous nomma Catherine : ah ! ne vous en déplaise;
L'amour eut mieux choisi s'il eût été curé.
Pour les laides sont les matrones,
Les béates à visions;
Pour les belles, ces jolis noms
Qu'ont porté d'aimables friponnes.
Eh ! que faire de ces patrones
Dont on ne sauroit mettre au bras les médaillons?
Or, comment placer, je vous prie,
En bracelet une momie?
Oseriez-vous, autour d'un bras charmant
Qu'exprès pour vous fit la nature,
Etaler dans sa maigre allure
Quelque squelette pénitent?
Et l'opposer à cet époux brillant
Qui vous sourit en miniature?
Ah ! croyez-moi, c'est Vénus en ceinture]
Qui doit en être le pendant.
Débaptisez-vous donc, Comtesse;
Soyez la Cypris de nos jours:
Quand on est si chère aux Amours
On peut bien être leur Déesse.
Les dévots, j'en conviens, ne vous placeront pas
Dans le calendrier des vierges;

Mais l'Amour dans ses almanachs
Donnera jour pour fêter vos appas,
Et vous savez s'il épargne les cierges?
Ainsi, pesez les douceurs, les plaisirs,
Les agrémens qu'un beau nom donne.
Si Catherine étoit votre patrone
Il faudroit vivre de soupirs,
N'avoir un cœur & des yeux pour personne;
Si c'est Vénus, vous êtes sur le trône;
Tout vient s'offrir à votre volonté:
Plus de péchés; le cœur est la Sorbonne
Où le bonheur est mis en liberté.

Madame la Baronne DE BOURDIC.



ÉPITRE
A UN ÉVÊQUE.

QU'IL est charmant, cet ermitage
Où, secondant tous mes désirs,
La fidelle Amitié m'engage
A partager ses doux loisirs!

J'irai donc voir l'heureux ermite
Au fond de ses sombres déserts;
J'irai jouir de son mérite;
Dans la cellule qu'il habite,
Cent fois j'oublîrai l'univers.
Je ne verrai point à sa suite
Ces lutins, ces esprits pervers,
Qui souffletoient, pinçoient Antoine,
Pour faire jurer le bon moine,
Et l'emporter vîte aux enfers.
Dans vos bois, jeune archimandrite,

Les saints vivent paisiblement;
Du père abbé chacun imite
L'insouciance & la conduite,
L'humeur égale & l'enjoûment.
La vertu le rend indulgent.
Sobre jusque dans sa sagesse,
Il sait attirer au couvent,
Des arts la troupe enchanteresse,
Et fêter solennellement
Les Dieux qu'adoroit maître Jean,
Le doux sommeil & la paresse (1).

Je vous dis donc ingénûment,
O vénérable anachorete!
(Et vous noterez qu'un poëte
Passe pour être un peu gourmand)
Que je préfère vos racines,
Votre miel, vos pêches divines,
Aux ortolans, aux perdrix fines
De Messieurs les Princes du *sang*,
Et de Monseigneur l'*Intendant* :
Car chez les Grands, un certain diable,
Quel diable encor? le triste ennui,
Mal épidémique aujourd'hui,
Siége gravement à leur table.
Mais chez vous, cénobite aimable,
Le vrai plaisir règne toujours;
Des heures qui volent trop vîte,
On voudroit prolonger le cours.
Avec transport on vous visite;

---

(1) Ici le Lecteur se rappellera sans doute ces trois vers de l'Epitaphe que Lafontaine composa pour lui-même :

. . . .
Quant à son temps, bien sut le dispenser :
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Avec grand regret on vous quitte ;
Et l'on dit : Avec tel ermite,
Heureux qui peut couler ſes jours !

M. l'Abbé DE REYRAC.

ÉPITRE

A L'AMITIÉ.

DIVINITÉ, dont les traits délicats
Font reconnoître l'air de ton aveugle frère ;
Mais qui joins à tous ſes appas,
Les yeux clairs & ſereins de ta céleſte mère ;
Tendre Amitié, doux aſyle des cœurs,
C'eſt à toi que je ſacrifie :
Si l'Amour nous donne la vie,
Toi ſeule en donnes les douceurs.

Qu'un inſenſé porte à ce Dieu cruel
Le ſacrifice de ſes larmes ;
Que d'un cœur déchiré de chagrins & d'alarmes
Il aille parer ſon autel ;
S'il en obtient une couronne,
Il ignore quel prix elle doit lui coûter.
Ta libéralité nous donne
Les biens que ce tyran nous fait trop acheter.
Quand les appas d'une douce union
Nous engagent ſous ton empire,
Ils ne viennent pas nous ſéduire
Par une courte illuſion.
Chez toi la vertu, le mérite,
Nous découvrent toujours mille nouveaux attraits ;
Chez toi les vrais plaiſirs ſont toujours à la ſuite
De l'innocence & de la paix.

En amour tout eſt impoſture ;
Juſqu'au ſilence, tout y ment :
Ce qui pour l'un eſt ſiècle, eſt pour l'autre un moment.
Tout s'y donne à fauſſe meſure.
Chez toi la vérité fait entendre ſa voix ;
Sa lumière nous ſert de guide ;
Sur nos goûts la raiſon décide,
Et le temps reſpecte ſon choix.
Au joug d'airain deux cœurs aſſujettis,
Font l'un de l'autre le ſupplice ;
Quand, par un bizarre caprice,
Amour les a fait aſſortis.
Sous les aimables lois dont l'Amitié nous lie ;
Et les biens & les maux, tout doit ſe partager :
Mais quel partage heureux ! le bien s'y multiplie,
Et le mal y devient léger.

Le Marquis DE ST-AULAIRE.

ELEGIE.

BEL arbre, je viens effacer
Ces noms gravés ſur ton écorce,
Qui, par un amoureux divorce,
Se reprennent pour ſe laiſſer.
Ne parlons plus d'Eléonore ;
Rejette ces chiffres menteurs :
Le temps a déſuni les cœurs
Que ton écorce unit encore.

ODE.

L'ENTHOUSIASME.

ANIMÉ d'une noble audace,
Je cède à mes tranſports brûlants:
La route que la raiſon trace
Fut toujours l'écueil des talens.
Souveraine de l'harmonie,
Ivreſſe, mère du génie,
Epuiſe ſur moi ta fureur.
Quel accès violent m'agite?
Il m'embraſe: un démon l'excite,
Tous mes ſens frémiſſent d'horreur.

Ainſi s'élance la Bacchante
Le thyrſe en main, les yeux troublés:
Le Cythéron, qu'elle épouvante,
S'ébrânle à ſes cris redoublés:
Ainſi dans ces fêtes célèbres,
Où ſous le voile des ténèbres,
Cérès inſpiroit les mortels,
Effrayés du bruit du tonnerre
Et des tremblemens de la terre,
Ils tomboient aux pieds des autels.

Tu fis les Dieux, ſacré délire:
Les murs s'élèvent à tes ſons;
Tu fais de l'enfer qui t'admire
Treſſaillir les antres profonds:
De Mars tu ſouffles les alarmes,
Alexandre court, vole aux armes;
Le courage, c'eſt ta chaleur.
Sparte dans ſes revers ſommeille:

Quel chant la frappe ! Elle s'éveille ;
Tout ſuccombe ſous ſa valeur.

Rival de l'auteur qui fit naître
Le monde du ſein du cahos,
Ton pouvoir fécond donne l'être
Aux objets à ta voix éclos :
Des tombeaux tu perces l'abyme ;
La cendre éteinte ſe ranime ;
Les obſtacles te ſont des jeux :
Quand tu t'échappes, c'eſt ce foudre
Qui réduit les remparts en poudre,
Dans l'inſtant qu'il vomit ſes feux.

C'eſt dans les flots de cette ivreſſe
Qu'Homère trempe ſes pinceaux :
C'eſt quand cette fureur le preſſe,
Qu'il enfante ſes grands tableaux.
Ici quel bruit ! les cieux s'écroulent :
Sur ma tête les vagues roulent ;
La nuit règne avec le trépas :
Là Mars fait fumer de carnage
Les champs conſternés du ravage
Des fléaux courants ſur ſes pas.

Soins aſſidus, lente culture,
Que pouvez-vous ſans ces tranſports ?
Les ſimples jeux de la nature
De l'art ſurpaſſent les efforts.
La gloire n'a qu'un foible empire :
Ceux que l'enthouſiaſme inſpire,
En Dieux ſe trouvent transformés :
Ils s'arment de la foudre, ils tonnent :
Mortels, ces traits qui vous étonnent
Partent de leurs cœurs enflammés.

Dieu, d'un ſouffle de ſa puiſſance,
Avoit créé les élémens ;

Des cieux tremblants à ſa préſence
Il dirigeoit les mouvemens :
D'un vaſte océan de lumière,
Sa main inonda la carrière
Des mondes flottants à ſon gré ;
Et, par ce ſpectacle ſenſible,
Il n'eſt point un être inviſible
A l'œil de ſa gloire entouré.

Du dèvoir exempt de contrainte ;
Les mortels goûtoient les plaiſirs ;
Ils ne reſſentoient point l'atteinte
Des beſoins nés de nos déſirs :
Bonheur de l'eſprit, doux menſonge,
Alors vous n'étiez point un ſonge :
Que manquoit-il donc à leurs vœux ?
Talens fertiles en prodiges,
Le jour qu'enfantent vos preſtiges
Ne brilloit pas encor pour eux.

Enfin ſur le trône du monde
Minerve veut placer les arts :
Les ombres d'une nuit profonde
Vont diſparoître à leurs regards :
« Mais, dit-elle, ô raiſon bornée,
» Dans des entraves enchaînée,
» Qu'es-tu capable de tenter ?
» Qu'au feu du ciel tu ſois unie :
» C'eſt à la flamme du génie
» Qu'appartient le droit d'inventer ».

Terre, éveille-toi ; la Déeſſe
Vient éclairer tous les humains :
La gloire à la ſuivre s'empreſſe,
Tenant de lauriers dans ſes mains :
Du ſoleil les courſiers s'arrêtent ;
Les heures en riant s'apprêtent
De roſes à ſemer ſon cours ;

Sur les ailes des vents portée,
Elle deſcend chez Prométhée
Qu'elle embraſe par ce diſcours :

« Viens donner une ame nouvelle
» Aux mortels à l'erreur ſoumis :
» Du feu du ciel qu'une étincelle
» Pénètre leurs ſens endormis.
» Viens, la gloire ſuit le courage...
» Déjà je vois à ton ouvrage
» Applaudir le monde animé :
» Quels temples on va te conſtruire !
» Faire penſer l'homme, l'inſtruire,
» C'eſt plus que de l'avoir formé ».

Emporté d'un eſſor rapide,
Prométhée atteint le ſéjour
Où le Roi des ſaiſons préſide
Aux mois qui compoſent ſa cour.
Il ravit la flamme divine,
Brillante & féconde origine
De tant de prodiges divers :
Tout s'embellit dans la nature ;
Des arts la magique impoſture
Fait éclorre un autre univers.

Au ciſeau le marbre flexible,
Du ciel fait deſcendre les Dieux :
L'art, ſur une toile ſenſible,
Rapproche les temps & les lieux.
Ouvrages vainqueurs de l'envie,
Ce feu vous a donné la vie,
Il forma vos traits les plus beaux ;
Ainſi du ſoleil l'influence
Produit, par ſa vive puiſſance,
Le plus précieux des métaux.

Quels tranſports, RAMEAU, tu fais naître !

Que tes accords sont ravissants !
Ton talent, qui commande en maître,
Par des sons peint tout à mes sens.
Tantôt l'enfer s'ouvre, & des ombres
J'entends gémir les antres sombres ;
La douleur s'agite & rugit :
Tantôt tu fais tonner l'orage,
Et l'onde écumante de rage,
Frappe en grondant l'air qui mugit.

Mais, quoi ! la sévère Uranie
Soumet le délire au compas.
Les yeux abattus, Polymnie
Mesure, en marchant, tous ses pas :
Transports de Pindare & d'Horace
Faut-il donc que l'art vous remplace ?
D'un torrent force-t-on les eaux ?
Ces chênes, voisins du tonnerre,
Aux soins qui cultivent la terre
Doivent-ils leurs pompeux rameaux ?

La nature, dans ses miracles,
Renverse l'ordre de ses lois :
Lorsqu'Apollon rend ses oracles,
Règle-t-il les sons de sa voix ?
Esprit divin, fureur sacrée,
Ah ! si dans mon ame inspirée
J'éprouvois vos accens fougueux ;
Je peindrois LOUIS, ses merveilles :
Si les Rois méritent nos veilles,
C'est quand les peuples sont heureux.

Parmi les plaisirs, l'abondance
Sur nous ouvriroit ses canaux :
Soumis aux destins de la France,
Le temps lui céderoit sa faulx.
Le Louvre reprendroit sa gloire ;
Sur des bords chéris, la victoire

Eléveroit un temple à Mars :
Les ligues feroient étouffées ;
Affife au milieu des trophées,
La paix couronneroit les arts.

D'où naît l'ardeur qui me tranfporte ?
Vais-je donc braver les éclairs ?
Un tourbillon de feu m'emporte
Dans les vaftes plaines des airs.
Sous mes pieds les mers difparoiffent,
Les fronts des montagnes s'abaiffent :
La terre fe cache à mes yeux ;
Entouré des vents, des orages,
Sur un char je fends les nuages,
Et déjà je fuis dans les cieux.

Je vois un Dieu dont la couronne
Brille des plus vives couleurs ;
Le chœur des Mufes l'environne ;
Les Grâces le parent de fleurs.
Toute la nature, en filence,
Prête l'oreille à la cadence
De fes accens mélodieux :
A ces accords, à leur empire,
ROUSSEAU, je reconnois ta lyre :
C'eft à toi de chanter les Dieux.

M. SABATIER.



DE LA LIBERTÉ,

DISCOURS.

On entend par ce mot Liberté, *le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, & ne peut y avoir d'autre* Liberté. *C'eſt pourquoi* Locke *l'a ſi bien définie* Puiſſance.

DANS le cours de nos ans, étroit & court paſſage,
Si le bonheur qu'on cherche eſt le prix du vrai ſage;
Qui pourra me donner ce tréſor précieux?
Dépend-il de moi-même? eſt-ce un préſent des cieux?
Eſt-il comme l'eſprit, la beauté, la naiſſance,
Partage indépendant de l'humaine prudence?
Suis-je libre en effet? ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles reſſorts?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame eſt-elle eſclave ou reine?

Obſcurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, ſe tournoient vers le ciel,
Lorſqu'un de ces eſprits, que le ſouverain Être
Plaça près de ſon trône, & fit pour le connoître,
Qui reſpirent dans lui, qui brûlent de ſes feux,
Deſcendit juſqu'à moi de la voûte des cieux;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière,
Eclairer d'un mondain l'ame ſimple & groſſière,
Et fuir obſtinément tout Docteur orgueilleux,
Qui dans ſa chaire aſſis, penſe être au-deſſus d'eux,
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un ſyſtème,
Prends ces brouillards épais pour le jour du ciel même,

Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble ; & ton ame sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi,
C'est le plus beau présent de notre commun Roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits & la vie & l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant;
C'est l'attribut divin de l'Être tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, & l'univers naquit;
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre, & Roi par la pensée,
Tu veux, & sous tes mains la nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphyrs,
A ta propre pensée, & même à tes désirs.
Ah! sans la liberté que seroient donc nos ames?
Mobiles, agités par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne seroit à nous.
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensants, mûs par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instrumens d'un DIEU, qui nous auroit trompés.

Comment, sans liberté, serions-nous ses images?
Que lui reviendroit-il de ses brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice.
(1) Pucelle est sans vertu, des Fontaines sans vices.

(1) L'Abbé Pucelle, célèbre Conseiller au Parlement. L'Abbé des Fontaines, homme souvent repris de Justice, qui tenoit une boutique ouverte, où il vendoit des louanges & des satyres.

Le destin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce cahos du monde est fait pour les méchans.
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Miriweis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira: je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'auteur;
Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'est ainsi que le DIEU de justice & de paix,
Seroit l'auteur du trouble, & le DIEU des forfaits,
Les tristes partisans de ce dogme effroyable
Diroient-ils rien de plus s'ils adoroient le Diable?

J'étois, à ce discours, tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante & débile paupière
Lui laisse encor à peine entrevoir la lumière.
J'osai répondre enfin, d'une timide voix:
Interprète sacré des éternelles lois,
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de foiblesse?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse?
Il le suit, il s'égare; & toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce Roi du monde, & si libre & si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage?

L'esprit consolateur à ces mots répondit:
Quelle douleur injuste accable ton esprit?
La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie:
DIEU te la devoit-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu?
Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un
DIEU.
Quoi! dans cet Océan cet atome qui nage
Dira: L'immensité doit être mon partage?
Non, tout est foible en toi, changeant & limité;
Ta force, ton esprit, tes talens, ta beauté.
La nature, en tout sens, a des bornes prescrites,

Et le pouvoir humain feroit feul fans limites !
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de paffions
Se rend malgré lui-même à leurs impreffions,
Qu'il fent dans fes combats fa liberté vaincue,
Tu l'avois donc en toi, puifque tu l'as perdue ?
Une fièvre brûlante, attaquant tes refforts,
Vient, à pas inégaux, miner ton foible corps.
Mais, quoi ! par ce danger répandu fur ta vie,
Ta fanté pour jamais n'eft point anéantie.
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connois mieux l'heureux don que ton chagrin réclame.
La liberté dans l'homme eft la fanté de l'ame.
On la perd quelquefois; la foif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour fuborneur,
D'un défir curieux les trompeufes faillies :
Hélas : combien le cœur a-t-il de maladies?
Mais contre leurs affauts tu feras raffermi;
Prends ce livre fenfé, confulte cet ami.
(Un ami, don du Ciel, eft le vrai bien du fage).
Voilà l'Helvetius, le Silva, le Vernage (1),
Que le DIEU des humains, prompt à les fecourir,
Daigne leur envoyer fur le point de périr.
Eft-il un feul mortel de qui l'ame infenfée,
Quand il eft en péril, ait une autre penfée ?
Voi de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partifan d'un aveugle deftin.
Entend comme il confulte, approuve ou délibère;
Entend de quel reproche il couvre un adverfaire ;
Vois comment d'un rival il cherche à fe venger,
Comme il punit fon fils, & le veut corriger.
Il le croyoit donc libre? Oui, fans doute, & lui-même
Dément à chaque pas fon funefte fyftème.
Il mentoit à fon cœur, en voulant expliquer
Ce dogme abfurde à croire, abfurde à pratiquer.

(1) Fameux Médecins de Paris.

Il reconnoît en lui le ſentiment qu'il brave.
Il agit comme libre, & parle comme eſclave.

Sûr de ta liberté, rapporte à ſon auteur
Ce don que ſa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raiſon d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'eſprit diſputes immortelles.
Ferme en tes ſentimens, & ſimple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare eſt un homme, eſt ton frère;
Sois ſage pour toi ſeul, compatiſſant pour lui;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.

Ainſi parloit la voix de ce ſage ſuprême;
Ses diſcours m'élevoient au-deſſus de moi-même.
J'allois lui demander, indiſcret dans mes vœux,
Des ſecrets réſervés pour les peuples de cieux:
Ce que c'eſt que l'eſprit, l'eſpace, la matière,
L'éternité, le temps, le reſſort, la lumière:
Etranges queſtions, qui confondent ſouvent
Le profond (1) s'Graveſande, & le ſubtil (2) Mairan,
Et qu'expliquoit en vain, dans ſes doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais, déjà s'échappant à mon œil enchanté,
Il voloit au ſéjour où luit la vérité.
Il n'étoit pas vers moi deſcendu pour m'apprendre
Les ſecrets du très-haut, que je ne puis comprendre;
Mes yeux d'un plus grand jour auroient été bleſſés;
Il m'a dit : ſois heureux; il m'en a dit aſſez.

VOLTAIRE.

(1) M. de s'Graveſande, Profeſſeur à Leide, le premier qui ait enſeigné en Hollande les découvertes de Newton.

(2) M. Dortous de Mairan, Gentilhomme de Beziers, Secrétaire de l'Académie des ſciences de Paris.

TRADUCTION

DU COMMENCEMENT

DU POEME DE LUCRECE.

Déesse, dont le sang a formé nos ayeux,
Toi qui fais le plaisir des hommes & des Dieux;
Qui, par un doux pouvoir régnant sur tout le monde,
Rends & la mer peuplée, & la terre féconde:
Je t'invoque, ô Vénus, ô mère de l'Amour.
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour:
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton astre ramène,
Les zéphirs font sentir leur amoureuse haleine;
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs:
On entend les oiseaux, frappés de ta puissance,
Par mille sons lascifs célébrer ta présence;
Pour la belle génisse on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux;
Enfin les habitans des bois & des montagnes,
Des fleuves & des mers, & des vertes campagnes,
Brûlant à ton aspect d'amour & de désir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir:
Tant on aime à te suivre en ce charmant empire
Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire!
Donc, puisque la nature est toute sous ta loi,
Que rien dans l'univers ne voit le jour sans toi,
Que sans toi rien n'est beau, rien n'aime & n'est
aimable,

Vénus, deviens ma muse & sois-moi favorable ;
Je vais de l'univers étaler les secrets :
J'écris pour un héros comblé de tes bienfaits.
Memmius eut de toi les grâces en partage,
Fais-les en sa faveur briller dans cet ouvrage.
Cependant des mortels arrête les terreurs,
Ecarte loin de nous la guerre & ses horreurs ;
Tu peux tout mettre en paix & sur mer & sur terre ;
Car que ne peux-tu point sur le Dieu de la guerre ?
Souvent ce Dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour languir dans tes bras :
Sa tête est sur ton sein nonchalamment penchée,
Et l'Amour tient son ame à ta bouche attachée :
Ses yeux étincelants errent sur ton beau corps,
Et nourrrissent ses feux en pillant tes trésors.
Tant tu sais avec art bien placer tes caresses,
Allumer les désirs, provoquer les tendresses !
Parle pour les Romains dans des momens si doux :
Nous demandons la paix ; demande-la pour nous.
Le dessein que je prends veut un esprit tranquille ;
Puis-je le posséder dans ce temps difficile ?
Et de tant de héros Memmius digne fils
Peut-il donner des soins qu'au bien de son pays ?
Non, brave Memmius, n'apporte à cette étude
Qu'un esprit affranchi de toute inquiétude ;
Autrement tous mes soins seroient hors de saison :
En vain j'entreprendrois d'éclairer ta raison :
Bien-loin de pénétrer ce que je vais t'apprendre,
Tu te ralentirois avant que de l'entendre.
Je vais d'un vol hardi m'élever dans les cieux,
Et là te faire voir quel est l'emploi des Dieux ;
Te ramener, après, dans la source des choses,
Et des plus grands effets te dévoiler les causes.
Tu sauras de quel fond la nature fait tout,
De quoi tout s'entretient, en quoi tout se résout.
Quels sont ces simples corps, cette simple matière,
Qu'on nomme *premier corps*, & *matière première*,
Parce que tout vient d'eux & qu'ils sont éternels.

Car, loin de notre esprit ces penſers criminels;
Qui dégradent des Dieux l'immortelle nature,
Et les font ouvriers de chaque créature.
Si ces Dieux ne vivoient dans la tranquillité,
A quoi leur ſerviroit leur immortalité?
A rien, qu'à les livrer à d'éternelles peines.
C'eſt trop les intriguer dans des choſes humaines;
Ils ſont toujours puiſſants, toujours heureux ſans nous,
Et ne ſentent jamais ni pitié ni courroux.
On a vu les mortels traîner long-temps leur vie,
Sous la religion durement aſſervie;
Long-temps du haut des cieux ce fantôme effrayant(1)
A lancé ſur la terre un regard foudroyant:
Mais un Grec, le premier, plein d'une ſage audace,
L'oſa voir d'un œil fixe, & l'inſulter en face.
Tout ce qu'on dit des Dieux ne peut l'en détourner.
La terre eut beau frémir, le ciel eut beau tonner;
Il n'en fut que plus vif à percer l'impoſture,
Et plus prompt à s'ouvrir le ſein de la nature.
Dans l'enceinte du monde il ſe crut trop ſerré;
Le ciel ne fut pas même aſſez vaſte à ſon gré.
Rien ne lui fit obſtacle; & ce puiſſant génie
Courut de l'univers la carrière infinie.
Après avoir ſu tout, il nous a tout appris;
Nul être, nul pouvoir ne ſurprend nos eſprits:
On ſait juſqu'où s'étend ton pouvoir & ton être,
Et ce qui le termine, & ce qu'il en peut naître.
Ainſi par la raiſon il ſurmonta la peur:
Ainſi l'erreur mourante aux pieds de ſon vainqueur;
Et la religion (2), terraſſée avec elle,
Aſſure à ce mortel une gloire immortelle.
Peut-être, Memmius, peut-être croiras-tu,
Que ma philoſophie attaque la vertu;
Que de l'impiété je fonde les maximes,

---

(1) Le Polythéiſme.

(2) L'Idolâtrie.

Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux crimes,
Mais regarde plutôt quels crimes odieux
A produit autrefois ce vain culte des Dieux.
On égorge en Aulide une jeune Princeſſe;
Et qui ſont ſes bourreaux? Tous les Chefs de la Grèce;
Son père; mais Diane a ſoif de ce beau ſang:
Agamemnon le livre, & Calchas le répand.
La belle Iphigénie au temple eſt amenée,
Et d'un voile auſſitôt la victime eſt ornée;
Tout un grand peuple en pleurs s'empreſſe pour la voir;
Son père eſt auprès d'elle outré de déſeſpoir:
Un Prêtre, ſans pitié, couvre un fer d'une étole...
A ce ſpectacle affreux elle perd la parole,
S'agenouille en tremblant, ſe ſoumet à ſon ſort,
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.
Il ne lui ſert de rien, à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche royale:
On l'enlève de terre, on la porte à l'autel;
Et, bien-loin d'accomplir un hymen ſolennel,
Au-lieu de cet hymen, ſous les yeux de ſon père;
On l'égorge, on l'immole à Diane en colère,
Pour la rendre propice au départ des vaiſſeaux:
Tant la religion peut enfanter de maux!

HÉNAULT, *auteur du ſonnet de l'*Avorton.



LES AMOURS
DE TITHON ET DE L'AURORE,
OU
LE RAJEUNISSEMENT INUTILE.

L'AIMABLE Déité que l'Orient adore,
Qui préside au matin, que suivent les zéphirs,
Qui le croiroit? la jeune Aurore
Du tendre amour long-temps ignora les plaisirs;
Mais sur la terre enfin, du milieu de la nue,
Par un mortel charmant ses regards attirés,
Allument dans son cœur une flamme inconnue.
Momens perdus, combien fûtes-vous réparés!
Toute entière à l'amour, quelle douleur profonde,
Lorsqu'un matin il fallut un moment
Remonter dans son char, pour annoncer au monde,
Des jours qui n'étoient point offerts à son amant!
O jours délicieux! plaisirs inexprimables!
Ne pourriez-vous être toujours durables?

Tithon étoit mortel, hélas! & ses beaux ans
N'étoient point affranchis des outrages du temps:
Il fallut y céder : la pesante vieillesse,
Dans les bras de l'Aurore, ose enfin le saisir.
Injustice du sort! d'où vient que le plaisir
N'éternise point la jeunesse?
« Eh quoi! l'âge a glacé ce que j'aime le mieux,
Disoit l'Aurore aux pleurs abandonnée!
» Quel remède à ces maux? Elle s'envole aux cieux:
» Jupin, fléchis la destinée :
» Pour mon amant je t'implore aujourd'hui.
» Ah! quel amant! Je possédois en lui

» Tout ce qui flatte un cœur. De la Parque cruelle
» Fais qu'il soit toujours respecté
» Dans une jeunesse éternelle.
» Eh ! qui peut mieux conduire à l'immortalité
» Que d'être charmant & fidelle ?

» Ma fille, je sens vos douleurs,
» Dit le maître des Dieux : les beaux yeux de l'Aurore
» Ne doivent verser que ces pleurs,
» Enfans du doux plaisir & l'ornement de Flore.
» Rendez le calme à vos esprits.
» Le printemps de Tithon va revenir encore.
» Je le fais immortel ; mais sachez à quel prix.
» Le destin a parlé, telle est sa loi sévère :
» Déesse, chaque fois que Tithon obtiendra
» De votre amour la preuve la plus chère,
» D'un lustre tout-à-coup cet amant vieillira,
» Ainsi, de lustre en lustre achevant sa carrière,
» Sa jeunesse s'éclipsera.
» Tithon est immortel, grands Dieux ! Je vous rends
» grâce,
S'écria-t-elle, embrassant ses genoux :
» Ce que j'aime vivra, mon sort est assez doux.
Elle dit, & des airs son char franchit l'espace ;
Son cœur cède au destin, non sans quelques regrets.
» Quoi ! d'éternels refus vont être désormais
» De l'amour que je sens le plus fidelle gage !
» Tu dois, mon cher Tithon, m'en aimer d'avantage.
» Tes beaux jours seront mes bienfaits.
» Je saurai, malgré toi, conserver mon ouvrage ».
Elle le croit ainsi : je ne sais quel présage
Me fait trembler pour le succès.

O vous dont les crayons voluptueux & sages,
Des mystères secrets des plus tendres amours,
Tracent modestement les plus vives images,
C'est à votre art divin, Muses, que j'ai recours.
Tithon va retrouver l'éclat de ses beaux jours ;

Il aime, il est aimé : quels transports vont renaître !
Muses, hélas! dans un instant peut-être,
J'aurai besoin de tout votre secours.

Déjà le char porté d'une vîtesse extrême,
A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime;
A ses premiers regards, changement fortuné
Des ans qui l'accabloient, il n'a plus la foiblesse.
Que dis-je? cet amant, à quinze ans ramené,
Brûle de nouveaux feux, transporté d'alégresse,
Reprend les agrémens que l'âge avoit ternis.
Quel retour, quel moment pour deux cœurs bien unis!
Il tombe à ses genoux : vainement la Déesse,
Sur le sort qui l'attend, voudroit le prévenir.
» Un oracle, écoutez... Elle ne peut finir ».
Par cent baisers il l'interrompt sans cesse,
Et comment résister long-temps?
Quand le cœur est d'intelligence,
L'amour, le tendre amour emporte la balance.
Tithon obtient un lustre & se trouve à vingt ans.

» Peut-être qu'à présent vous daignerez m'entendre,
» Dit enfin la Déesse » : empressement trop tendre...!
» N'y songeons plus ». Alors du sévère destin,
Elle lui déclara l'oracle trop certain.
» Dieu, s'écria Tithon, quelle loi rigoureuse!
» Quoi! vainement je me verrois aimé
» De l'objet le plus beau que l'amour ait formé :
» Non, je consens plutôt qu'une vieillesse affreuse...
» Tithon, que dites-vous? vous me faites trembler.
» Quoi! d'un si triste hiver la langueur douloureuse
» Affoibliroit encor cette flamme amoureuse,
» Dont votre cœur recommence à brûler.
» Quand les sombres chagrins viendroient vous ac-
» cabler,
» Je pourrois m'imputer... Non, j'y suis résolue,
» L'amour nous laisse encor ses plus sensibles biens;
» Nous passerons les jours dans ces doux entretiens,

» Où l'ame avec transport se montre toute nue.
» Nous aurons ces soupirs, ces aveux, ces sermens,
» Tant de fois répétés & toujours plus charmants.
» Assez heureux de plaire, exempts d'inquiétude,
» Nous nous verrons toujours, nous ne ferons qu'aimer:
» Eh! quel bien vaut la certitude
» D'inspirer tout l'amour dont on se sent charmer »?
Ainsi, mais vainement, parla la jeune Aurore.
Le dangereux Amour, avec malignité,
Aux yeux de son amant, la rend plus belle encore;
Et déjà dans son cœur Tithon a concerté
Le dangereux projet de fléchir la Déesse.
» Vous m'aimerez toujours, dit-il; votre tendresse
» Remplira ma félicité :
» Mais quand vous ne craignez pour moi que la vieil-
» lesse,
» Mon cœur plus délicat prévoit de plus grands maux.
» Car enfin, si le sort qui me rend la jeunesse,
» M'en avoit donné les défauts,
» S'il me forçoit d'être volage....
» Votre beauté vous répond de mon cœur.
» Mais je n'ai que vingt ans. A ce dangereux âge,
» De la constance, hélas! connoît-on le bonheur?
» Assurons, croyez-moi, le sort de notre flamme.
» Je le sens bien, un lustre à mon âge ajouté,
» Suffira pour bannir à jamais de mon ame
» Ces goûts capricieux, cette légéreté
» Que la jeunesse embrasse avec tant d'imprudence;
» Eh quoi! voudriez-vous, charmante Déité,
» Faute d'un peu de prévoyance
» Exposer ma fidélité »?
O divine raison! que ta voix est puissante!
La Déesse se rend, & comment résister?
Déjà son ame impatiente
De ces sages conseils brûle de profiter.
Que leur pouvoir est doux! L'amoureuse Déesse
Ne cherche, ne ressent que cette tendre ivresse,
Qui la rend toute à son amant.

Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on aime,
Quand on croit par ce bonheur même
Se l'attacher plus tendrement !
Que j'aime à voir Tithon ! avec combien de zèle
Il se livre au plaisir qui le rendra fidelle !
D'un amour délicat dignes emportemens !
Dans l'espoir d'acquérir une foi plus constante,
Il profite si bien de ces heureux momens,
Que de vingt ans il passe jusqu'à trente.
Eh bien ! tendres amans, vous voilà rassurés.
Vos cœurs sont pour jamais l'un à l'autre livrés.
Vos vœux sont-ils remplis ? Hélas ! peuvent-ils l'être ?
D'un bonheur qu'on n'a point goûté
On se prive aisément ; mais en est-on le maître,
Lorsqu'on en a senti toute la volupté ?
Bientôt les craintes disparoissent,
Les désirs plus ardents renaissent ;
Après mille combats, à céder quelquefois
La seule pitié l'autorise.
C'est par excès d'amour, qu'à l'ombre de ces bois,
La Déesse se rend ; ici, c'est par surprise ;
L'amour, couvrant leurs yeux des voiles séduisants,
Semble éloigner leur destinée,
Tithon ainsi, dans la même journée,
Se retrouve à quatre-vingts ans.
La Déesse est en pleurs. « Séchez, dit-il, vos larmes.
» J'ai vu de mon printemps évanouir les charmes :
» J'en regrette la perte & ne m'en repens pas.
» Ce que j'eus de beaux jours, du-moins, charmante
» Aurore,
» Je les ai passés dans vos bras.
» Rendez-les-moi, grands Dieux, pour les reperdre
» encore »
Ainsi vieillit Tithon. Quelle injustice, hélas !
D'acquérir ainsi la vieillesse !
Et comment, quand on plaît, contraindre ses désirs ?
Otez-en de si doux plaisirs,
Je donne pour rien la jeunesse.

MONCRIF.

DIALOGUE.

LAIS, DIOGENES.

LAÏS.

Oui, le voilà captif: il contemple sa chaîne.
Caché pour être vu, dans son fameux tonneau,
Qu'avec joie il saisit le prétexte nouveau
D'étaler son orgueil & d'exhaler sa haine!
Quel démon, pour me tourmenter,
Amène ici ce Diogènes?
Il me vit dans Corinthe, il me vit dans Athènes;
Souveraine des cœurs que je voulois dompter;
Et dans mes fers encor je n'ai pu l'arrêter!
Je veux être l'écueil de sa fausse sagesse:
Il manque à mon bonheur de troubler son repos.
N'ai-je donc pas soumis tant d'austères héros
Dont la vertu vantée imposoit à la Grèce?
De philosophie hérissé,
Ce cynique est farouche & non pas insensible:
Il ne faut que saisir le foible déguisé
Par où son cœur est accessible.
Parlons: ce tigre altier, qui prit soin de s'armer
Contre la volupté douce, tendre, durable,
N'attend peut-être, pour aimer,
Que l'espoir séduisant de me paroître aimable.
Tu vois quel cœur je prétends captiver,
O Vénus! si sur moi tes grâces répandues
Couronnent le projet que je veux achever,
Je te consacre les statues
Que Corinthe à ma gloire a pris soin d'élever.

DIOGÈNES.

C'est vous, Laïs! hé bien! toujours la même ivresse!

Toujours en ſpectacle à la Grèce !
Vous vous applaudiſſez d'enchaîner ſur vos pas
Un peuple efféminé que votre art ſeul engage.
Combien de ces captifs ne valent même pas
L'éclat d'un ſi ſot eſclavage !

LAÏS.

Si de pareils amans prétendent me charmer,
On ſait quel prix j'attache à tous leurs ſacrifices.
C'eſt par mépris pour eux que je m'en fais aimer.
J'aime à voir leur orgueil jouet de mes caprices,
Se plaindre, s'abuſer, eſpérer, ſupplier ;
Et, loin de m'applaudir d'un triomphe ſemblable,
Je rougirois de leur paroître aimable,
S'il étoit un autre art pour les humilier.

DIOGÈNES.

Non, non, vous n'êtes point, grâce à votre folie,
Altière, mépriſante avec impunité :
C'eſt vous, Laïs, c'eſt vous, qu'un amant humilie,
S'il aime foiblement ou rentre en liberté.
Dans la fureur de plaire, un peu d'incertitude
Vous tourmente en ſecret, vous coûte des ſoupirs :
Vous avez des amans toute l'inquiétude,
Et n'éprouvez point leurs plaiſirs.

LAÏS.

Contre ce beau portrait injuſte & ſatyrique,
On devroit ſe mettre en fureur.
Quel eſt de votre eſprit l'aſcendant ſéducteur !
Il mêle un certain charme aux traits dont il nous pique,
On ne s'en prend qu'à votre humeur :
On ne peut vous haïr.

DIOGÈNES.

L'agréable réplique !
Un fat y donneroit. Voilà de votre eſprit
L'artificieuſe ſoupleſſe :

D'une vérité qui nous bleſſe,
On ne diroit pas qu'il s'aigrit ;
Mais ce courroux qu'il diſſimule,
Préſente aux gens, avec habileté,
Une louange ridicule,
Qui vous venge bien mieux qu'un diſcours emporté.
Parlons de votre gloire. A la fête nouvelle,
Vous avez enchanté le Prêtre de Cybèle :
Ce triomphe eſt rare & flatteur.
Il vient donc chaque jour ce galant vénérable,
Implorer de vos yeux un regard favorable ?
Car ce grand ſacrificateur,
Grâce au renoncement qu'exige ſa Déeſſe,
Un regard eſt pour lui la dernière faveur.
Que je voie à vos pieds ce héros de tendreſſe.

LAÏS.

Si vos eſprits ſont réjouis
D'un théatre fécond en ridicules ſcènes,
Peut-être le tonneau du fameux Diogènes
Vaut bien le palais de Laïs.

DIOGÈNES.

Vous me payez comptant : que rien ne vous retienne.
J'éclairai vos défants, vengez-vous aujourd'hui :
Charmé de découvrir la déraiſon humaine,
Sans en aller chercher l'exemple dans autrui,
J'aime autant rire de la miénne.

LAÏS.

Si vous parlez avec ſincérité,
Vous devez trouver en vous-même
Bien des reſſources de gaieté.

DIOGÈNES.

A merveille ! voilà le ton où je vous aime.

LAÏS.

C'eſt ſans effort d'eſprit. Dites-moi franchement ;

Lorsqu'Alexandre avec empressement
Vous prévint, voulut vous connoître;
D'où vient ce brusque accueil que vous fîtes paroître?
Entre nous ce ne fut que fausse vanité.
Votre orgueil se sentit flatté
D'imposer à l'Asie, en insultant son maître.

DIOGÈNES.

Tout bien examiné, cela pourroit bien être:
Oui, je vois ma sottise.

LAÏS.

Un peu trop tard peut-être?

DIOGÈNES.

Sans doute: à ce tyran qui, de fureur épris,
Réduisoit par plaisir l'univers à la chaîne,
Je devois déclarer la plus mortelle haine:
Je n'ai marqué que du mépris.
Voilà mon tort: un tort que rien ne justifie.

LAÏS.

Le mépris est un don de la philosophie,
Don précieux qu'on vous voit déployer
Avec un naturel extrême.
Ecoutez un moment, vous l'allez employer.

DIOGÈNES.

Quel en sera l'objet?

LAÏS.

Moi.

DIOGÈNES.

Vous?

LAÏS.

Oui, moi, moi-même.

DIOGÈNES.

Non; cette fausse gloire où tendent tous vos vœux;

Ce

Ce besoin d'inspirer un délire amoureux,
Ecueil de votre esprit, d'ailleurs fort estimable,
Non, Laïs, connoissez-moi mieux,
Cet excès vous rend à mes yeux
Ridicule, il est vrai; mais non pas méprisable.

LAÏS.

Vous ne m'observez jusqu'ici
Que par le côté favorable.
Si l'ambition d'être aimable
Contre moi vous prévient ainsi,
Votre mépris va bientôt se répandre,
Armé des plus cyniques traits.
Laïs......

DIOGÈNES.

Hé bien?

LAÏS.

Ressent un amour bien plus tendre
Qu'elle ne l'inspira jamais.

DIOGÈNES.

Laïs, aimer! Laïs nous berce d'un beau conte!

LAÏS.

J'aime: c'est peu d'aimer: pour accroître ma honte,
Représentez-vous bien dans le choix que j'ai fait
(Ou plutôt qu'un destin funeste m'a fait faire)
L'objet le moins formé pour plaire;
Il faut l'avoir connu pour s'en faire un portrait.

DIOGÈNES.

Vous allez de Psyché renouveler l'histoire:
Les plus charmants mortels l'aimèrent vainement;
Et l'Amour qui s'étoit réservé la victoire,
Pour la surprendre mieux, n'annonça qu'un serpent.

LAÏS.

Non, je suis réservée à de plus tristes chaînes,

Sous ce monſtre aujourd'hui l'amour n'eſt point caché.

DIOGÈNES.

Hé ! quel eſt-il enfin ce monſtre ?

LAÏS.

Diogènes.

DIOGÈNES.

Ma foi, j'en ſuis la dupe, & n'en ſuis point fâché.

LAÏS.

Non : tout n'eſt que trop vrai dans l'aveu qui m'échappe ;
J'aime, & de cet amour la déraiſon me frappe :
Car enfin avec vous on dit la vérité.
Autant que votre eſprit dans l'univers vanté,
De la plus haute eſtime éminemment s'empare ;
Autant, par cette eſtime entraînée en un jour,
A vous livrer un cœur qui croyoit fuir l'amour,
Le travers eſt le plus bizarre.

DIOGÈNES.

J'aurois dû le prévoir : ce mélange affecté
De critique, d'encens, d'art, d'ingénuité,
M'annonçoit quelque plan de ſingulière eſpèce :
C'étoit-là le prologue ; & vous jouez la pièce :
Le comique m'en plaît beaucoup en vérité.

LAÏS.

Que votre injuſtice eſt extrême !
Mais elle me fait grâce. Oui, ne me croyez pas ;
Défendez-moi contre moi-même.
Vainement dans mon cœur excitant des combats ;
Par les critiques traits que vous venez d'entendre,
J'ai voulu vous aigrir ; j'ai cru le mieux défendre,
Ce cœur. Oui, par pitié, que tout votre mépris
De l'aveu que je fais ſoit conſtamment le prix ;
Car enfin un rayon d'eſpérance flatteuſe,

Pour jamais, je le sens, me tiendroit dans vos fers :
Avec ce peu d'espoir, je serois trop heureuse
D'aller vivre avec vous dans le fond des deserts.

DIOGÈNES.

Laïs veut m'enlever dans le char de sa gloire ?
Le groupe sera beau : quel trait dans mon histoire ?
Et cependant je n'y puis consentir.
Peut-on être tenté d'une fausse victoire
Qui finit par un repentir ?

LAÏS.

Un refus sérieux ! La bonne extravagance !...
Si dans les doux aveux que je viens d'employer ;
Ton orgueil a trouvé la moindre vraisemblance,
Ton orgueil n'est qu'un sot, tu ne peux le nier.

MONCRIF.

LA SAGESSE,

POEME.

PRODIGUE à mes rivaux, Dieu puissant du Permesse,
Prodigue, j'y consens, tes fougues, ton ivresse ;
Dégoûté dès long-temps de tes vaines fureurs,
Je les dédaigne encore, & je hais tes faveurs ;
Je hais de tes grands mots le pompeux assemblage ;
Où la raison languit & meurt dans l'esclavage.
La gloire de l'Olympe est mon plus ferme appui :
L'objet de mon amour que j'invoque aujourd'hui,
La Déesse des arts, la savante Minerve,
D'une flamme plus pure échauffera ma verve,
Soutiendra mon effort, m'inspirera des chants
Dignes d'elle, de moi, sublimes & touchants,

Et qui, portant au loin sa gloire & mon hommage,
Seront, à leur beauté, connus par son ouvrage.
Mais quel transport charmant, & qu'est-ce que je voi?
Quel est ici le Dieu qui s'empare de moi?
Où suis-je? Quels jardins! La féconde nature
A-t-elle pris pour moi sa plus riche parure?
Jamais un ciel si beau n'éclaira l'univers.
Que ce zéphyr est doux! que ces côteaux sont verds!
Où m'as-tu transporté, séduisante sagesse?
Avec la volupté règne ici la paresse;
Que dis-je? C'est ici le tranquille séjour,
Où de sages heureux tu composes ta Cour.
Tu m'avois donc trompé, ridicule stoïque,
Enflé d'une vertu superbe & chimérique;
Tu disois que, toujours insensible à nos vœux,
La sagesse fuyoit sur des rochers affreux;
Tu nous la dépeignois triste, sombre, cruelle:
Tu la connoissois mal; Vénus n'est pas si belle:
Tout charme en ma Déesse. Une tendre langueur,
Du respect qu'elle inspire adoucit la rigueur.
Jamais sa majesté n'effaroucha les Graces;
Contentes à chercher, à démêler ses traces,
Elles vont à l'envi relever les attraits
De ce charme inconnu, qui ne doit rien aux traits;
Et quelquefois les Ris, ennuyés à Cythère,
Pour suivre la Déesse abandonnent leur mère.
Ils te quittent pourtant, ces perfides mortels,
Et, quand les insensés désertent tes autels,
Toujours tendre pour eux, pour eux toujours aimable,
Tu tends à ces ingrats une main secourable;
Tu leur prescris encor les craintes, les désirs;
Tu sais que c'est par eux qu'on arrive aux plaisirs.
Sagesse, tu nous fais un bien plus doux partage,
Jamais des passions tu n'interdis l'usage:
Tel qu'Eole, du sein de ses antres profonds,
Régit les fiers Autans, commande aux Aquilons;
Sage, il ne les tient pas esclaves dans la chaîne:
Par son ordre on les voit, modérant leur haleine,

Rafraîchir les vallons, ſe jouer dans les airs,
Et d'un doux mouvement animer l'univers.
Borée en vain frémit : ſon maître le reſſerre ;
Un vent trop effréné ravageroit la terre.
Sageſſe, c'eſt ainſi que ton aimable voix
Règle nos paſſions, leur impoſe des lois ;
Sur elles attentive exerce ſa puiſſance,
Mais c'eſt pour réprimer leur fougueuſe inſolence :
Ton zèle à nous ſervir & tes ſoins généreux
Nous en laiſſent toujours aſſez pour être heureux.
Hélas ! n'eſt-ce pas-là ce qu'on nous fait entendre ?
Dès nos premiers ſoleils, dès l'âge le plus tendre,
On nous dit qu'à l'amour en naiſſant deſtinés,
Par ton ordre à le fuir nous ſommes condamnés.
Eh quoi ! n'eſt-il donc pas une ſage foibleſſe ?
N'eſt-il donc de vertus qu'au ſein de la triſteſſe ?
Et veut-on qu'à nos goûts mettant toujours un frein,
Que, contre nous toujours les armes à la main,
Nous perdions à combattre, à nous vaincre ſans ceſſe
Des jours que nous devons au Dieu de la tendreſſe ?
Cédons, cédons plutôt & laiſſons-nous charmer ;
Eh ! pouvons-nous aſſez & trop long-temps aimer ?

Oſons plus : livrons-nous à de douces chimères.
Sageſſe, tu le veux ; toutes ſont néceſſaires.
C'eſt par elles qu'un bien qu'on n'eſpéra jamais,
Se laiſſant eſpérer, brille de mille attraits ;
Par elles fuit l'ennui, la pâle nonchalance,
Le poiſon lent des cœurs, la triſte indifférence.
Par elle l'univers ſans relâche agité,
A ſa grâce, ſon ordre & toute ſa beauté.

Ce ſont-là tes bienfaits, adorable ſageſſe :
Et quand à nous ſervir un nouveau ſoin te preſſe,
Comblés de tes faveurs, nous les méconnoiſſons ;
Et ce n'eſt qu'en ingrats que nous en jouiſſons.
Contre toi chaque jour tu n'entends que murmure,
C'eſt toi qui, diſons-nous, corrompant la nature ;

Fais germer dans des cœurs destinés au repos ;
Le puérile honneur de mourir en héros.
Ah ! n'entends pas nos cris, il y va de ta gloire :
La palme qu'à nos yeux fait briller la victoire,
Cette fureur de vivre au-delà du trépas,
De plaire à nos neveux que nous ne verrons pas,
Cette illustre manie, aux arts si salutaire,
Fait nourrir nos vertus, en est l'ame & la mère.

Mais quoi ! des passions où sont donc les bienfaits?
Sources de nos vertus, elles sont nos forfaits.
Combien de fois l'utile à leurs yeux légitime,
A-t-il perdu son nom, & n'a plus été crime !
Soleil ! toi qui vois tout, tu vois leurs attentats ;
Tu les vis à grand bruit ébranler nos États ;
Aujourd'hui même encor, germes féconds de guerre,
Nous les voyons de sang rougir ici la terre,
Et fières de traîner le carnage & l'horreur,
Dans l'univers entier promener leur fureur.
Qu'importe, respectons un utile ravage :
Pour se purifier, l'air a besoin d'orage.

Viens donc, toi qu'ici-bas on doit seule implorer ;
Sagesse, vois nos cœurs, & viens t'en emparer ;
Qu'avec toi le plaisir incessamment habite :
Déesse, l'univers par moi t'en sollicite.
Tu le peux, tu n'es point cette triste raison,
Dont un mortel heureux craint le fatal poison :
Non, non, tu ne veux point nos chagrins pour hommage,
A de plus hauts projets s'élève ton ouvrage.
De nos besoins touchée, ils ne sont que les tiens :
Tu fais, (& c'est pour nous le plus beau de tes biens) ;
Qu'une douce folie en tout temps nous possède ;
Que pour nous amuser un autre lui succède.

Tu fais plus : c'est sur toi que le sage appuyé,
Attend sa fin, la voit, & n'est pas effrayé ;

Tranquille, il se présente aux ciseaux de la Parque,
Saute d'un pas léger dans l'infernale barque :
Fier de son innocence, affronte les destins,
Et se rit, en partant, des frayeurs des humains.

RÉMOND DE S. MARC.

LE PAUVRE DIABLE.

QUEL parti prendre? où suis-je, & que dois-je être?
Né dépourvu, dans la foule jetté,
Germe naissant par les vents emporté,
Sur quel terrein puis-je espérer de croître?
Comment trouver un état, un emploi?
Sur mon destin, de grâce, instruisez-moi.

--- Il faut s'instruire & se sonder soi-même,
S'interroger, ne rien croire que soi,
Que son instinct, bien savoir ce qu'on aime;
Et sans chercher des conseils superflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
--- Jaurois aimé le métier de la guerre.
--- Qui vous retient? allez; déjà l'hiver
A disparu; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre;
Du Duc Broglie osez suivre les pas;
Sage en projets, & vif dans les combats,
Il a transmis sa valeur aux Soldats;
Il va venger les malheurs de la France:
Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être apperçu de lui.

--- Il n'est plus temps; j'ai d'une Lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguoient la préférence,
C'est une presse! En vain Mars en fureur

De la Patrie a moissonné la fleur :
Plus on en tue, & plus il s'en présente.
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des côteaux Champenois,
Et de Provence, & des monts Francomtois,
En botte, en guêtre, & sur-tout en guenille,
Tous assiégeant la porte de Crémille,
Pour obtenir des maîtres de leur sort,
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empressée,
J'allai montrer ma mine embarrassée,
Mais un Commis me prenant pour un sot,
Me rit au nez, sans me répondre un mot;
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la Magistrature.

— Eh bien ! la Robe est un métier prudent;
Et cet air gauche, & ce front de pedant,
Pourront encor passer dans les enquêtes;
Vous verrez là de merveilleuses têtes !
Vîte achetez un emploi de Caton;
Allez juger; êtes-vous riche ? — Non,
Je n'ai plus rien, c'en est fait ! — Vil atôme ?
Quoi ! point d'argent ? Et de l'ambition !
Pauvre impudent ! apprens qu'en ce Royaume,
Tous les honneurs sont fondés sur le bien.
L'antiquité tenoit pour axiôme,
Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
Du genre-humain connois quelle est la trempe;
Avec de l'or, je te fais Président,
Fermier du Roi, Conseiller, Intendant.
Tu n'as point d'aile, & tu veux voler! rampe

— Hélas ! Monsieur, déjà je rampe assez.
Ce fol espoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains désirs pour jamais sont passés :
Avec mon bien, j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la crasse tiré,

Et dans la crasse en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'espoir,
Je me fais Moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Rasé, barbu, chaussé, déchaux, n'importe:
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître est mon tombeau;
J'y vais descendre; oui, j'y cours.... — Imbécile,
Va donc pourrir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos; mais apprends
Que des soucis c'est l'éternel asyle,
Que les ennuis en font leur domicile,
Que la discorde y nourrit ses serpens;
Que ce n'est plus ce ridicule temps,
Où le capuce & la toque à trois cornes,
Le scapulaire & l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages sans bornes.
Du vil berceau de son illusion,
La France arrive à l'âge de raison;
Et les enfans de François & d'Ignace,
Bien reconnus, sont remis à leur place.
Nous faisons cas d'un cheval vigoureux,
Qui déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre & bondit sous son maître;
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent & lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître;
L'âne me plaît, son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a béché;
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout & vit à nos dépens,
On l'abandonne aux Laquais fainéans.
Le fier Guerrier, dans la Saxe, en Thuringe,
C'est le cheval: un (1) Pequet, un (2) Pleneuf,

(1) Premier commis, grand travailleur.
(2) Intendant des vivres, grand travailleur aussi.

Un Trafiquant, un Commis est le Bœuf,
Le Peuple est l'Ane, & le Moine est le Singe.

— S'il est ainsi, je me décloître. O Ciel!
Faut-il rentrer dans mon état cruel?
Faut-il me rendre à ma première vie?
--- Quelle étoit donc cette vie? — Un enfer,
Un piége affreux tendu par Lucifer.
J'étois sans biens, sans métier, sans génie,
Et j'avois lu quelques méchans Auteurs,
Je croyois même avoir des protecteurs.
Mordu du chien de la métromanie,
Le mal me prit, je fus Auteur aussi.

— Ce métier-là ne t'as pas réussi,
Je le vois trop; çà, fais-moi, pauvre Diable,
De ton désastre un récit véritable:
Que faisois-tu sur le Parnasse? — Hélas!
Dans mon grenier, entre deux sales draps,
Je célébrois les faveurs de Glycère,
De qui jamais n'approcha ma misère;
Ma triste voix chantoit d'un gosier sec
Le vin mousseux, le Frontignan, le Grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière;
Faute de bas passant le jour au lit,
Sans couverture, ainsi que sans habit,
Je fredonnois des Vers sur la paresse,
D'après Chaulieu je vantois la mollesse.

Enfin un jour qu'un surtout emprunté
Vêtit à cru ma triste nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope,
(C'étoit le jour que l'on donnoit Mérope)
Seul dans un coin, pensif & consterné,
Rimant une Ode, & n'ayant point dîné,
Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,

De Loyola chaſſé pour ſes fredaines,
Vermiſſeau né du cu de Desfontaines,
Digne en tout ſens de ſon extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton.
Cet animal ſe nommoit Jean F.........
J'étois tout neuf, j'étois jeune, ſincère,
Et j'ignorois ſon naturel félon.
Je m'engageai ſous l'eſpoir d'un ſalaire,
A travailler à ſon Hebdomadaire,
Qu'aucuns nommoient alors patibulaire.
Il m'enſeigna comment on dépeçoit
Un livre entier, comme on le recouſoit,
Comme on jugeoit de tout par la Préface;
Comme on louoit un ſot Auteur en place,
Comme on fondoit avec lourde roideur
Sur l'Ecrivain pauvre & ſans protecteur.
Je m'enrôlai, je ſervis le Corſaire;
Je critiquai, ſans eſprit & ſans choix,
Impudemment le Théatre & la Chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.

Quel fut le prix de ma plate manie?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud gravé ſur l'omoplate.
Triſte & honteux, je quittai mon Pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire en me parlant d'honneur.

M'étant ainſi ſauvé de ſa boutique,
Et n'étant plus compagnon Satyrique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver L.............
Ainſi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phraſe
Sur la Didon qui fut de Métaſtaſe;
Je lui contai tout les tours du croquant;

Mon cher Pays, secourez-moi, lui dis-je,
F........ me vole, & pauvreté m'afflige.

De ce bourbier vos pas seront tirés,
Dit P................: votre dur cas me touche;
Tenez, prenez mes cantiques sacrés,
Sacrés ils sont, car personne n'y touche;
Avec le temps un jour vous les vendrez;
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre Tragique
De Zoraïd; la scène est en Afrique;
A la Clairon vous le présenterez;
C'est un trésor; allez & prospérez.

Tout ranimé par son ton didactique,
Je cours en hâte au Parlement comique,
Bureau de Vers, où maint Auteur pelé
Vend mainte scène à maint Acteur sifflé.
J'entre, je lis d'une voix fausse & grêle
Le triste Drame écrit pour la Denèle.
Dieu paternel! quels dédains, quel accueil!
De quelle œillade altière, impérieuse,
La Dumesnil rabattit mon orgueil!
La Dangeville est plaisante & moqueuse;
Elle rioit: Grandval me regardoit
D'un air de Prince, & Sarrasin dormoit;
Et renvoyé pénaut par la cohue;
J'allai gronder & pleurer dans la rue.

De Vers, de Prose & de honte étouffé,
Je rencontrai Gresset dans un café,
Gresset doué du double privilége
D'être au collége un bel-esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collége,
Gresset dévot, long-temps petit badin,
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendoit avec componction,
Qu'il avoit fait jadis des Comédies,
Dont à la Vierge il demandoit pardon,

— Greffet fe trompe, il n'eft pas fi coupable.
Un Vers heureux & d'un tour agréable
Ne fuffit pas : il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour confommer cette œuvre du démon.

— Mais que fit-il dans ton affliction ?
--- Il me donna les confeils les plus fages;
Quttez, dit-il, les profanes ouvrages;
Faites des Vers moraux contre l'amour,
Soyez dévot, montrez-vous à la Cour.

Je crois mon homme, & je vais à Verfaille;
Maudit voyage! Hélas! chacun fe raille
En ce pays d'un pauvre Auteur moral,
Dans l'anti-chambre il eft reçu bien mal,
Et les Laquais infultent fa figure,
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pié.

L'Abbé Trublet alors avoit la rage
D'être à Paris un petit perfonnage;
Au peu d'efprit que le bon homme avoit,
L'efprit d'autrui par fupplément fervoit;
Il entaffoit adage fur adage;
Il compiloit, compiloit, compiloit,
On le voyoit fans ceffe écrire, écrire,
Ce qu'il avoit jadis entendu dire,
Et nous laffoit fans jamais fe laffer :
Il me choifit pour l'aider à penfer;
Trois mois entiers enfemble nous penfâmes,
Lûmes beaucoup, & rien n'imaginâmes.
L'Abbé Trublet m'avoit pétrifié.
Mais un bâtard du Sieur de la Chauffée
Vint ranimer ma cervelle épuifée;
Et tous les deux nous fîmes par moitié

Un Drame court & non verſifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, Roman métaphyſique.

— Eh bien! mon fils, je ne te blâme pas;
Il eſt bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, & j'aime aſſez qu'on rie;
Souvent je baille au tragique Bourgeois,
Aux vains efforts d'un Auteur amphibie,
Qui défigure & qui brave à-la-fois,
Dans ſon jargon, Melpomène & Thalie.
Mais après tout, dans une Comédie,
On peut par fois ſe rendre intéreſſant,
En empruntant l'art de la Tragédie;
Quand par malheur on n'eſt point né plaiſant;
Fus-tu joué? ton Drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réuſſite?

— Je cabalai, je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'Arlequin.
Je fus hué : ce dernier coup de grâce
M'alloit ſans vie étendre ſur la place;
On me porta dans un logis voiſin,
Prêt d'expirer de douleur & de faim,
Les yeux tournés, & plus froid que ma Pièce:
— Le pauvre enfant! ſon malheur m'intéreſſe;
Il eſt naïf! Allons, pourſuis le fil
De tes récits: ce logis quel eſt-il?

— Cette maiſon d'une nouvelle eſpèce,
Où je reſtai long-temps inanimé,
Etoit un antre, un repaire enfumé,
Où s'aſſembloient ſix fois en deux ſemaines
Un reſte impur de ces énergumènes,
De Saint Médard effrontés Charlatans,
Trompeurs, trompés, monſtres de notre temps;
Miſſel en main, la cohorte infernale,
Pſalmodioit en ce lieu de ſcandale,

Et s'exerçoit à des contorſions,
Qui feroient peur aux plus hardis Démons.
Leurs hurlemens en ſurſaut m'éveillèrent;
Dans mon cerveau mes eſprits remontèrent;
Je ſoulevai mon corps ſur mon grabat,
Et m'aviſai que j'étois au ſabat.
Un gros Rabin de cette Synagogue,
Que j'avois vu ci-devant Pédagogue,
Me reconnut; le bouc s'imagina
Qu'avec ſes ſaints je m'étois couché là.
Je lui contai ma honte & ma détreſſe.
Maître Abraham, après cinq ou ſix mots
De compliment, me tint ce beau propos :

« J'ai comme toi croupi dans la baſſeſſe
» Et c'eſt le lot des trois quarts des humains;
» Mais notre ſort eſt toujours dans nos mains;
» Je me ſuis fait Auteur diſant la Meſſe,
» Perſécuteur, Délateur, Eſpion;
» Chez les dévots je forme des cabales;
» Je cours, j'écris, j'invente des ſcandales;
» Pour les combattre & pour me faire un nom;
» Pieuſement ſemant la zizanie,
» Et l'arroſant d'un peu de calomnie;
» Imite-moi, mon art eſt aſſez bon;
» Suis comme moi les méchans à la piſte;
» Crie à l'Impie, à l'Athée, au Déiſte,
» Au Géomètre; & ſur-tout prouve bien
» Qu'un bel-eſprit ne peut être Chrétien:
» Du rigoriſme embouche la trompette;
» Sois Hypocrite, & ta fortune eſt faite ».

A ce diſcours ſaiſi d'émotion,
Le cœur encor aigri de ma diſgrace,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts; & la troupe en beſace;
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'étoit une convulſion.

A la faveur de cette opinion,
Je m'esquivai de l'antre de Mégère.
--- C'est fort bien fait ! si ta tête est légère;
Je m'apperçois que ton cœur est fort bon.
Où courus-tu présenter ta misère?
--- Las! où courir dans mon destin maudit?
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je résolus de finir ma carrière,
Ainsi qu'ont fait au fond de la rivière,
Des gens de bien, lesquels n'en ont rien dit.

O changement! ô fortune bizarre!
J'apprends soudain qu'un oncle trépassé,
Vieux Janséniste & Docteur de Navarre,
Des vieux Docteurs certes le plus avare,
Ab intestat malgré lui m'a laissé
D'argent comptant un immense héritage.

Bientôt changeant de mœurs & de langage,
Je me décrasse, & m'étant dérobé
A cette fange où j'étois embourbé,
Je prends mon vol; je m'élève, je plane;
Je veux tâter des plus brillants emplois,
Être Officier, signaler mes exploits,
Puis de Thémis endosser la soutane,
Et moyennant vingt mille écus tournois;
Être appelé le tuteur de nos Rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère;
J'ai de l'esprit alors; & tous mes Vers
Ont comme moi l'heureux talent de plaire;
Je suis aimé des Dames que je sers.
Pour compléter tant d'agrémens divers,
On me propose un très-bon mariage;
Mais les conseils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs,
Que Belzébut fit naître en mon Pays,

Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle danſoit à ce tripot lubrique,
Que de l'Egliſe un Miniſtre impudique
(Dont Marion (1) fut ſervie aſſez mal,)
Fit élever près du Palais-Royal.

Avec éclat j'entretins donc ma Belle ;
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle,
Je prodiguois les Vers & les Bijoux :
Billets de change étoient mes Billets doux :
Je conduiſois ma Laïs triomphante,
Les ſoirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, aſyle des amours,
Par (1) Outrequin rafraîchi tous les jours.
Quel beau vernis brilloit ſur ſa voiture !
Un petit peigne, orné de diamans,
De ſon chignon ſurmontoit la parure ;
L'Inde à grands fraix tiſſut ſes vêtemens,
L'argent brilloit dans la cuvette ovale,
Où ſa peau blanche & ferme autant qu'égale,
S'embelliſſoit dans des eaux de jaſmin.
A ſon ſouper, un ſurtout de Germain
Et trente plats chargeoient ſa table ronde,
Des doux tributs des forêts & de l'onde.
Je voulus vivre en Fermier-Général ;
Que voulez-vous, hélas ! que je vous diſe ?
Je payai cher ma brillante ſottiſe :
En quatre mois je fus à l'Hôpital.

Voilà mon ſort, il faut que je l'avoue.
Conſeillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit ſans vanité
Ton cas honteux, & dit la vérité ;
Prête l'oreille à mes avis fidelles:

---

(1) Marion Delorme, fille très-reſpectée en ſon temps.
(2) M. Outrequin qui fait arroſer le rempart fort proprement.

Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles,
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
Des malotrus, soit-disant beaux-esprits,
Qui dissertant sur les Pièces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles,
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Sifflés, sifflans, chansonneurs, chansonnés;
Nourris de vent au temple de Mémoire,
Peuple crotté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoye arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie.
J'estime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix le bas dont j'ai besoin,
Le Cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme & la mesure,
Que le métier de tes obscurs F..........
Maître Abraham, & ses vils Compagnons;
Sont une espèce encor plus odieuse.
Quant aux Catins, j'en fais assez de cas;
Leur art est doux, & leur vie est joyeuse;
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'Hôpital mènent un pauvre Diable,
Un grand benêt qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.

Écoute, il faut avoir un poste honnête;
Les beaux projets dont tu fus tourmenté,
Ne troublent plus ta ridicule tête;
Tu ne veux plus devenir Conseiller:
Dans mon logis il me manque un Portier;
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être?
— Oui-da, Monsieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton salaire; & de plus,
D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera ton cerveau qui te tinte.
Va dans ta loge; & sur-tout, garde-toi

Qu'aucun F........ n'entre jamais chez moi.
--- J'obéirai ſaus réplique à mon Maître,
En bon Portier: mais en ſecret, peut-être,
J'aurai choiſi dans mon ſort malheureux,
D'être plutôt le Portier des Chartreux.

VOLTAIRE.

LE RENDEZ-VOUS,

Traduit d'un Poëte Italien.

LA nuit ſombre & le myſtère
Cachent mes pas & mes vœux;
Enfin il brille à mes yeux,
Ce cabinet ſolitaire,
Ce temple de la beauté:
Ciel! à peine je reſpire;
L'amour même y doit conduire
Thémire & la volupté.

C'eſt ici que dans mon ame
S'élança ce trait divin,
Ce premier rayon de flamme
Qui décida mon deſtin.
Le doux poiſon de ſa vue
Troubloit mon ame en ſecret;
Hélas! tranquille, ingénue,
L'inſenſible l'ignoroit:
Combien de ſoupirs, de larmes;
Que de tranſports pleins de charmes
Qui reſpectoient ſa pudeur?
Voici l'inſtant du bonheur:
D'une conſtance immortelle,
Amour, viens ſerrer les nœuds;

Que l'amant le plus fidelle
Soit encor le plus heureux.

O ſéjour myſtérieux !
Séduit par de doux preſtiges,
Ma Thémire, je te vois,
J'entends le ſon de ta voix ;
Tous mes ſens ont leurs prodiges ;
Par-tout l'attrait du plaiſir,
Par-tout le feu du déſir
Se répand ſur tes veſtiges ;
Ces parfums que tu chéris,
Semblent mêler à l'iris
L'eſſence de ce que j'aime,
Et ton amant enivré
Te reſpire avec l'air même
Que ta bouche a reſpiré.

A la lueur qui m'éclaire,
Des grâces & des amours
Parcourons le ſanctuaire :
Nobles & ſimples atours
De la beauté qui m'eſt chère,
Il n'en eſt point parmi vous
Qui ne trace à mon délire
Quelques appas de Thémire,
Et dont je ne ſois jaloux.
Cette fleur qui ſemble fière
D'avoir orné ſes cheveux,
Et cette écharpe légère
Que mes déſirs curieux
Perçoient d'un œil téméraire,
Ce ruban qui careſſoit
Un cou rival de l'albâtre,
Cet émail où s'enlaçoit
Ce beau bras que j'idolâtre,
Et ces feſtons & ces nœuds,
D'une taille enchantereſſe

Ornemens voluptueux,
Tout augmente mon ivresse.

Que vois-je? là respiroit
Sous la baleine flexible,
C'est là qu'elle soupiroit,
Son ame douce & sensible:
O puissante illusion!
Ce tissu conserve encore
La divine impression
De ces trésors que j'adore;
Que je vous baise ardemment,
Beaux contours, heureux modèle
Qu'eût envié vainement
Le ciseau de Praxitele!
Spectacle de volupté!
Empreinte délicieuse!

Ah! quand son cœur agité
D'une flamme impérieuse
Palpitera sous ma main,
Lorsque ma bouche brûlante
Pressera la fleur brillante
Qui couronne ce beau sein,
A ce céleste délire,
O mon cœur, mon foible cœur!
Comment pourras-tu suffire?

Dieux! arbitres du bonheur,
Qui peut-être avec envie,
Voyez nos tendres amours,
Encore une heure de vie,
Et disposez de mes jours.
O douce & cruelle attente!
Thémire, presse tes pas,
Viens te plonger dans mes bras;
Entends ma voix frémissante;
Si tu tardois un moment,

Si dans ce trouble perfide,
Un funeste enchantement....
Mais j'entends un pied timide
Qui s'avance vers ces lieux;
C'est ma Thémire, c'est elle:
Amour la guide, il m'appelle,
Son souris m'ouvre les cieux.

M. BORDES.

LES FLEURS.

Vous trompiez donc un Amant empressé;
Et c'est en vain que vous m'aviez laissé
D'un prompt retour l'espérance flatteuse?
De nouveaux soins vous fixent dans vos bois.
De cette absence, hélas! trop douloureuse,
Vos écrits seuls me consoloient par fois.
Je les relis, c'est ma plus douce étude.
N'en doutez point: dès les premiers beaux jours,
Porté soudain sur l'aile des Amours,
Je paroîtrai dans votre solitude.
Seule & tranquille à l'ombre des berceaux,
Vous me vantez les charmes du repos,
Et les douceurs d'une sage mollesse:
Vous les goûtez, aussi votre paresse
Du soin des Fleurs s'occupe uniquement.
Ce doux travail plairoit à votre Amant:
Flore est si belle, & sur-tout au village!
Fixez chez vous cette beauté volage.
Mais ses faveurs ne se donnent jamais:
Achetez donc, & payez ses bienfaits.

Des aquilons connoissez l'influence,
Et de Phœbé méprisez la puissance.
On vit jadis nos timides aïeux

L'interroger d'un regard curieux :
Mais aujourd'hui la ſage expérience
A détrompé le crédule mortel.
Sur nos jardins Phœbé n'a plus d'empire.
De ſon rival l'empire eſt plus réel :
C'eſt par lui ſeul que tout vit & reſpire,
Et le parterre où vont naître vos fleurs,
Doit recevoir ſes rayons créateurs.

Du triſte hiver Flore craint la préſence :
C'eſt au printemps que ſon règne commence.
Voyez-vous naître un jour calme & ſerein,
Semez alors, & ſoyez attentive,
Car du Zéphir le ſouffle à votre main
Peut dérober la graine fugitive.
De ſa bonté l'eau doit vous aſſurer.
En la noyant, celle qui trop légère,
Dans le cryſtal ne pourra pénétrer,
Sans y germer, vieilliroit ſous la terre.

L'oignon demande un ſol épais & gras;
Un ſol léger ſuffit à la ſemence :
Confiez-lui votre douce eſpérance.
Et de vos fleurs les germes délicats.
Mais n'allez point, ſur la graine étouffée;
Accumuler un trop peſant fardeau,
Et, ſans tarder, arroſez-la d'une eau
Par le ſoleil conſtamment échauffée.
Craignez ſur-tout que l'onde en un moment
N'entraîne au loin la graine ſubmergée.
Pour l'arrêter, qu'une paille alongée
D'un nouveau toît la couvre également.
Par ce moyen, vous pourrez aiſément
Tromper l'effort des aquilons rapides,
Et de l'oiſeau les recherches avides.
N'oſez jamais d'une indiſcrète main
Toucher la fleur, & profaner le ſein
Que chaque aurore humecte de ſes larmes;

Le doigt ternit la fraîcheur de ses charmes,
Et leur fait perdre un tendre velouté,
Signe chéri de la virginité.
Au souffle heureux du jeune époux de Flore,
Le bouton frais s'empressera d'éclore,
Et d'exhaler ses plus douces odeurs.
Zéphire seul doit caresser les fleurs.
Le tendre amant embellit ce qu'il touche.
Témoin ce jour où le premier baiser
Fut tout-à-coup déposé sur ta bouche.
Un feu qu'en vain tu voulois appaiser,
Te colora d'une rougeur nouvelle :
Mes yeux jamais ne te virent si belle.
Mais qu'ai-je dit ? devrois-je à mes leçons,
Des voluptés entremêler l'image ?
Réservons-la pour de simples chansons,
Et que mon vers désormais soit plus sage.

De chaque fleur connoissez les besoins.
Il est des plants dont la délicatesse,
De jour en jour, exige plus de soins.
Aux vents cruels dérobez leur foiblesse.
Un froid léger leur donneroit la mort.
Qu'un mur épais les défende du Nord :
Et de terreau qu'une couche dressée
Sous cet abri soit pour eux engraissée.
Obtenez-leur les regards bienfaisants
Du Dieu chéri qui verse sa lumière :
J'aime sur-tout que ses rayons naissants
Tombent sur eux ; mais par un toît de verre,
De ces rayons modérez la chaleur :
Un seul suffit pour dessécher la fleur.
Dans ces prisons retenez son enfance
Jusqu'au moment de son adolescence.
Quand vous verrez la tige s'élever,
Et se couvrir d'une feuille nouvelle,
Permettez-lui quelquefois de braver
Les aquilons moins à craindre pour elle,

Mais

Mais couvrez-la quand le ſoleil s'enfuit.
Craignez toujours le ſouffle de la nuit,
Et les vapeurs de la terre exhalées,
Craignez le froid tout-à-coup reproduit,
Et du printemps les tardives gelées.

Malgré ces ſoins, parfois l'on voit jaunir
Des jeunes fleurs la tige languiſſante ;
Un mal ſecret ſans doute la tourmente ;
La mort va ſuivre ; il faut la prévenir.
D'un doigt prudent découvrez la racine ;
De ſa langueur recherchez l'origine ;
Et, ſans pitié, coupez avec le fer
L'endroit malade ou rongé par le ver.
De cette fleur l'enfance paſſagère
De notre enfance eſt le vivant tableau.
J'y vois les ſoins qu'un fils coûte à ſa mère,
Et les dangers qui ſouvent du berceau
Le font paſſer dans la nuit du tombeau.
Mais quelquefois la plus ſage culture
Ne peut changer ce qu'a fait la Nature,
Ni triompher d'un vice enraciné.
Ce fils ingrat, en avançant en âge,
Trompe ſouvent l'eſpoir qu'il a donné ;
Ou, par la mort tout-à-coup moiſſonné,
Avant le temps, il voit le noir rivage.
Souvent auſſi l'objet de votre amour,
La tendre fleur ſe flétrit ſans retour.

Parfois les flots verſés pendant l'orage
Dans vos jardins porteront le ravage,
Et, ſans pitié, l'aquilon furieux
Renverſera leurs tréſors à vos yeux.
Mais lorſqu'enfin, près de Flore éplorée,
Zéphir viendra recommencer ſes jeux ;
Lorſque d'Iris l'écharpe colorée
S'arrondira ſous la voûte des cieux ;
Sur leurs beſoins interrogez vos plantes,

Et réparez le ravage des eaux,
Avec un fil, sur de légers rameaux,
Vous soutiendrez leurs tiges chancelantes.

Ces nouveaux soins, partagés avec vous,
Amuseront mon oisive paresse;
Mais ces travaux, ô ma belle Maîtresse,
Seront mêlés à des travaux plus doux.
Vous m'entendez, & rougissez peut-être.
Le jour approche où nos jeux vont renaître.
Hâtez ce jour désiré si long-temps,
Dieu du repos, Dieu des plaisirs tranquilles,
Dieu méconnu dans l'enceinte des villes;
Fixez enfin mes désirs inconstants,
Et terminez ma recherche imprudente.
Pour être heureux, il ne faut qu'une Amante,
L'ombre des bois, les fleurs & le printemps.

Printemps chéri, doux matin de l'année,
Console-nous de l'ennui des hivers;
Reviens enfin, & Flore emprisonnée
Va de nouveau s'élever dans les airs.
Qu'avec plaisir je compte tes richesses!
Que ta présence a de charmes pour moi!
Puissent mes vers, aimables comme toi,
En les chantant, te payer tes largesses!
Déjà Zéphire annonce ton retour.
De ce retour modeste avant-courrière,
Sur le gazon la tendre Primevère
S'ouvre, & jaunit dès le premier beau jour.
A ses côtés, la blanche Pâquerette
Fleurit sous l'herbe, & craint de s'élever.
Vous vous cachez, timide Violette,
Mais c'est en vain; le doigt sait vous trouver;
Il vous arrache à l'obscure retraite
Qui recéloit vos appas inconnus;
Et destinée aux boudoirs de Cythère,
Vous renaissez sur un trône de verre,

Ou vous mourez sur le sein de Vénus.

L'Inde autrêfois nous donna l'Anémone,
De nos jardins ornemens printannier.
Que tous les ans, au retour de l'automne,
Un sol nouveau remplace le premier,
Et tous les ans, la fleur reconnoissante
Reparoîtra plus belle & plus brillante.
Elle naquit des larmes que jadis
Sur un Amant Vénus a répandues.
Larmes d'amour, vous n'êtes point perdues;
Dans cette fleur, je revois Adonis.
Dans la Jacinthe un bel enfant respire;
J'y reconnois le fils de Piérus.
Il cherche encor les regards de Phœbus,
Il craint encor le souffle de Zéphire.
Des feux du jour évitant la chaleur,
Ici fleurit l'infortuné Narcisse.
Il a toujours conservé la pâleur
Que sur ses traits répandit la douleur.
Il aime l'ombre à ses ennuis propice,
Mais il craint l'eau qui causa son malheur.

N'oublions pas la charmante Cortule,
Nommons aussi l'aimable Renoncule,
Et la Tulipe, honneur de nos jardins.
Si leurs parfums répondoient à leurs charmes;
La Rose alors, prévoyant nos dédains,
Pour son empire auroit quelques alarmes.
Que la houlette enlève leurs oignons
Vers le déclin de la troisième année,
Puis détachez les nouveaux rejettons
Dont vous verrez la tige environnée.
Ces rejettons fleuriront à leur tour :
Donnez vos soins à leur timide enfance;
De tous vos soins elle fait l'espérance,
Et vos bienfaits seront payés un jour.

Voyez ici la jalouse Clytie,
Durant la nuit se pencher tristement,
Puis relever sa tête appesantie;
Pour regarder son infidelle Amant.
Le ris, plus noble & plus brillant encore,
Lève sans crainte un front majestueux :
Paisible roi de l'empire de Flore,
D'un autre empire il est l'emblême heureux.
Mais quelques fleurs hérissent l'esclavage.
L'humble Genet, le Jasmin plus aimé,
Le Chèvre-feuille & le Pois parfumé
Cherchent toujours à couvrir un treillage.
Le jonc pliant sur ces appuis nouveaux
Doit enchaîner leurs flexibles rameaux.

L'Iris demande un abri solitaire :
L'ombre entretient sa fraîcheur passagère.
Le tendre Œillet est foible & délicat;
Veillez sur lui; que sa fleur élargie
Sur le carton soit en voûte arrondie.
Coupez les jets autour de lui pressés,
N'en laissez qu'un; la tige en est plus belle.
Ces autres brins, dans la terre enfoncés,
Vous donneront une tige nouvelle;
Et quelque jour, ces rejettons naissants
Remplaceront leurs pères vieillissants.

Aimables fruits de larmes de l'Aurore,
De votre nom j'embellirois mes vers;
Mais quels parfums s'exhalent dans les airs?
Disparoissez, les roses vont éclore.

Lorsque Vénus, sortant du sein des mers,
Sourit aux Dieux charmés de sa présence,
Un nouveau jour éclaira l'univers :
Dans ce moment, la Rose prit naissance.
D'un jeune Lis elle avoit la blancheur.
Mais aussitôt le père de la treille

De ce neƈtar dont il fut l'inventeur
Laiſſa tomber une goutte vermeille;
Et pour toujours il changea ſa couleur.
De Cythérée elle eſt la fleur chérie,
Et de Paphos elle orne les boſquets.
Sa douce odeur, aux céleſtes banquets,
Fait oublier celle de l'ambroiſie;
Son vermillon doit parer la beauté;
C'eſt le ſeul fard que met la volupté:
A cette bouche où le ſourire joue,
Son coloris prête un charme divin,
Elle ſe mêle aux lis d'un joli ſein;
De la pudeur elle couvre la joue,
Et de l'Aurore elle rougit la main.

Cultivez-la, cette Roſe ſi belle;
Vos plus doux ſoins doivent être pour elle.
Que le ciſeau dirigé par vos doigts
Légèrement la bleſſe quelquefois.
Noyez ſouvent ſes racines dans l'onde.
Des plants divers faiſant un heureux choix,
Préférez ceux dont la tige féconde
Renaît ſans ceſſe, & fleurit tous les mois.

Songez ſur-tout à ce boſquet tranquille
Où notre amour fuyoit les importuns;
Conſervez-lui ſon ombre & ſes parfums;
A mes deſſeins il eſt encore utile.
Ce doux eſpoir, dans mon cœur attriſté,
Vient ſe mêler aux chagrins de l'abſence.
Ah! mes ennuis ſont en réalité,
Et mon bonheur eſt tout en eſpérance!

M. le Chev. DE PARNY.



LES CABALES,

ŒUVRE PACIFIQUE.

CAMARADE Crotté, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues ?
Çà, que prétendez-vous? — De la gloire. — Ah! gredin ;
Sais-tu bien que cent Rois la briguèrent en vain ?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls & de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont sacré,
De Sultan Mustapha, pour jamais ignoré ?
Je ne m'attendois pas qu'un crapaud du Parnasse
Eut pu dans son bourbier s'enfler de tant d'audace.
--- Monsieur, écoutez-moi : j'arrive de Dijon,
& je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom ;
J'ai fait de méchans vers, & vous pouvez bien croire
Que je n'ai point le front de prétendre à la gloire ;
Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit :
Dans ce noble métier, l'ami F ** m'instruit ;
Monsieur l'Abbé Profond m'introduit chez les Dames:
Avec deux beaux esprits nous ourdissons nos trames :
Nous serons dans un mois l'un de l'autre ennemis ;
Mais le besoin présent nous tient encore unis.
Je me forme avec eux dans le bel art de nuire.
Voilà mon seul talent ; c'est la gloire où j'aspire.
— Laissons-là de Dijon ce pauvre garnement,
Des bâtards de Zoïle, imbécile instrument ;
Qu'il coure à l'Hôpital où son destin le mène.
Allons nous réjouir aux jeux de Melpomène...
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre opposés ;
Léon dix & Luther étoient moins divisés :
L'un claque, l'autre siffle, & l'antre du parterre,
Et les Cafés voisins sont le champ de la guerre.

Je vais chercher la paix au Temple des Chansons ;
J'entends crier : « Lulli, Campra, Rameau, Bouffons,
» Etes-vous pour la France, ou bien pour l'Italie » ?
Je suis pour mon plaisir, Messieurs : quelle folie
Vous tient ici de bout sans vouloir écouter ?
Ne suis-je à l'Opéra que pour y disputer ?
Je sors : je me dérobe aux flots de la cohue :
Les laquais assemblés cabaloient dans la rue.
Je me sauve avec peine aux jardins si vantés,
Que la main de le Nautre avec art a plantés.
Mais soudain d'autres fous une troupe m'arrête ;
Tous parlent à-la-fois, tous me rompent la tête.
---Avez-vous lu sa pièce ? Il tombe, il est perdu ;
Par le dernier Journal je le tiens confondu.
---Qui? De quoi parlez-vous? D'où vient tant de
colère ?
Quel est votre ennemi ? ---C'est un vil téméraire,
Un Rimeur insolent qui cause nos chagrins;
Il croit nous égaler en vers Alexandrins.
--- Fort bien ! de vos débats je connois l'importance.
Mais un gros de Bourgeois de ce côté s'avance.
Choisissez, me dit-on, du vieux ou du nouveau ».
Je croyois qu'on parloit d'un vin qu'on boit sans eau,
Et qu'on examinoit si les Gourmets de France,
D'une vendange heureuse avoient quelqu'espérance
Ou que des Erudits balançoient doctement
Entre la Loi nouvelle & le vieux Testament.
Un jeune Candidat, de qui la chevelure
Passoit de Clodion la royale coiffure,
Me dit d'un ton de maître avec peine adouci :
« Ce sont nos Parlemens dont il s'agit ici :
» Lequel préférez-vous » ? Aucun d'eux je vous jure :
Je n'ai point de procès, & dans ma vie obscure,
Je laisse au Roi, mon maître, en pauvre Citoyen,
Le soin de son Royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits dans leur troisième étage,
N'ayant pu gouverner leur femme & leur ménage,
Se sont mis par plaisir à régir l'Univers :

Sans quitter leur grenier, ils traversent les mers ;
Ils raniment l'Etat, le peuplent, l'enrichissent :
Leurs Marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'Imprimeur du Roi
M'apprenne pour dix sols mon devoir & ma loi,
Et docile à l'édit qui fixe mes finances,
Je règle sur mes biens, mes plaisirs, mes dépenses ;
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès :
Ses fertiles bontés garnissent mes guérets.
La campagne en tout temps, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la Ville.
On est un peu fâché ; mais qu'y faire ? obéir.
A quoi bon cabaler, lorsqu'on ne peut agir ?
--- Mais, Monsieur, des Capets les Lois fondamentales,
Et le Grenier à Sel, & les Cours Féodales,
Et le Gouvernement du Chancelier Duprat.
--- Monsieur, je n'entends rien aux matières d'Etat ;
Ma Loi fondamentale est de vivre tranquille.
La fronde étoit plaisante, & la guerre civile
Amusoit la Grand'Chambre & le Coadjuteur.
Barricadez-vous bien ; je m'enfuis : serviteur.
A peine ai-je quitté mon jeune Energumène,
Qu'un grouppe de Savans m'enveloppe & m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part.
« Je vous goûtai, dit-il, lorsque de Saint-Médard
» Vous crayonniez gaîment la cabale grossière,
» Gambadant pour la grâce au coin d'un cimetière,
» Les Pâris, les Cyrans, illustres trépassés,
» Les fils de Loyola sur la terre éclipsés.
» Jouissez d'une gloire avec peine achetée;
» Acceptez à la fin votre brevet d'Athée ».
Ah ! vous êtes trop bon; je sens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il est vrai, j'ai raillé Saint-Médard & la Bulle ;
Mais j'ai sur la nature encor quelque scrupule :
L'univers m'embarrasse, & je ne puis songer

Que cette horloge existe & n'ait point d'Horloger.
Mille abus, je le sais, ont fait gémir l'Eglise;
Fleury, l'Historien, en parle avec franchise.
J'ai pu de les siffler prendre un peu trop de soin:
Eh! quel Auteur, hélas! ne va jamais trop loin!
Du Loyoliste encore on me voit souvent rire;
Je crois pourtant un Dieu puisqu'il faut vous le dire.
— Ah, traître! ah, malheureux! je m'en étois douté.
Va! j'avois bien prévu ce trait de lâcheté,
Alors que de Maillet insultant la mémoire
Du monde qu'il forma tu combattis l'histoire.
Ignorant! vois l'effet de mes combinaisons:
Les hommes autrefois ont été des poissons;
Ce globe étoit de verre, & les mers étonnées
Ont produit le Caucase, ont fait les Pyrénées:
Nous te l'avions appris, mais tu t'es éloigné
Du vrai sens de Platon, par nous seuls enseigné.
Lâche! oses-tu bien croire une Essence suprême?
— Mais, oui. — De la nature as-tu lu le système?
Par ses propos diffus n'es-tu pas foudroyé?
Que dis-tu de ce livre? — Il m'a fort ennuyé.
—C'en est assez, ingrat! ta perfide insolence,
Dans mon premier Concile, aura sa récompense.
Va! sois adorateur d'un fantôme impuissant;
Nous t'avions jusqu'ici préservé du néant:
Nous t'y ferons rentrer, ainsi que ce grand Etre,
Que tu prends bassement pour ton unique Maître.
De mes amis, de moi, tu seras méprisé.
—Soit. —Nous insulterons à ton génie usé.
— J'y consens. Des fatras, des brochures sans nombre,
Vont pleuvoir sur sa tête; enfin pour te confondre....
— Je n'en sentirai rien. — Nous t'abandonnerons
A Nonnotte, à Jean-Jacque, aux Clémens, aux F....
— Ah! Bachelier du diable, un peu plus d'indulgence;
Nous avons, vous & moi, besoin de tolérance;
Que deviendroit le monde & la société,
Si tout, jusqu'à l'Athée, étoit sans charité?

Permettez qu'ici-bas chacun fasse à sa tête.
J'avoûrai qu'Epicure avoit une ame honnête;
Mais le grand Marc-Aurèle étoit plus vertueux :
Lucrèce avoit du bon, Cicéron valoit mieux :
Spinosa pardonnoit à ceux dont la foiblesse
D'un Moteur éternel admiroit la sagesse.
Je préférois Chaulieu, coulant en paix ses jours;
Entre le Dieu des Vers & celui des Amours,
A tous ces froids savans, dont les vieilles querelles
Traînoient si pesamment les dégoûts après elles.
Des charmes de la paix mon cœur étoit frappé :
J'espérois en jouir, je me suis bien trompé.
On cabale à la Cour, à l'Armée, au Parterre;
Dans Londres, dans Paris, les esprits sont en guerre ;
Ils y seront toujours. La discorde autrefois
Ayant brouillé les Dieux, descendit chez les Rois;
Puis dans l'Eglise sainte établit son empire,
Et l'étendit bientôt sur tout ce qui respire.
Chacun vantoit la paix que par-tout on chassa :
On dit que, seulement par grâce, on lui laissa
Deux asyles fort doux : c'est le lit & la table.
Puisse-t-elle y fixer un règne un peu durable?
L'un d'eux me plaît encor; allons, amis, buvons,
Cabalons pour Cloris, & faisons des chansons.

VOLTAIRE.



ÉPITRE

A M. de P..... du S.....

Tu dis bien vrai, du S...., quand une heureuse aubaine
De nos pères joyeux couronna les ébats,
Ils faisoient deux amis, & ne s'en doutoient pas.
Le même astre a réglé ta naissance & la mienne,
Nous reçumes le jour dans ces climats brûlants;
Où deux fois le Soleil repassant sur nos têtes
Féconde la Nature, & fixe dans nos champs
Ce printemps éternel vanté par les Poëtes.
Là, comme on fait ailleurs, je végétai neuf ans.
Qu'on chante, si l'on veut, les beaux jours de l'enfance,
Je n'en regrette aucun; cette *aimable ignorance*
Est un bonheur bien fade aux yeux de la raison,
Et la saison de l'innocence
Est une assez triste saison.
Transplantés tous les deux sur les bords de la France;
Le hasard nous unit dans un de ces cachots,
Où, la férule en main, des enfileurs de mots
Nous montrent comme on parle, & jamais comme on pense.
Arbrisseaux étrangers, peu connus dans ces lieux;
S'il nous fallut souffrir la commune culture,
Des mains qui nous soignoient les secours dangereux
N'ont pu gâter en nous ce que fit la Nature.
A peine délivrés de la docte prison,
L'honneur nous fit ramper sous le Dieu des Batailles;
Tu volas aussitôt aux murs de Besançon;
Un destin moins heureux me poussa dans Versailles.
Réunis sur les flots, nous bénissions le sort;
Mais il nous attendoit aux rivages d'Afrique.
Sans doute il te souvient de cette nuit critique,

Où nous allions paſſer du ſommeil à la mort:
Un ſoldat qui fumoit nous retint à la vie;
Nous étions réſervés à des dangers nouveaux.
J'entens encor d'ici les rochers d'*Abrolhos*
Retentir ſous les coups des vagues en furie;
Je vois notre Vaiſſeau dans un calme trompeur
Céder au courant qui l'entraîne,
Je vois régner par-tout une morne frayeur,
Je lis dans tous les yeux que ma perte eſt certaine;
Je revois le trépas & toute ſon horreur.
O toi, de mes penſées dépoſitaire utile!
Toi, qui connois mon cœur, tu ſais qu'il fut ému.
Voyant tout, mais d'un œil tranquille,
J'écrivois, preſque sûr de n'être jamais lu.
Te ſouvient-il encor de l'Homme aux quatre Tantes,
De ce Couvent peuplé d'Urſulines charmantes,
Des maris Portugais, de *Dona Thereſa*,
Belle comme l'Amour, plus friponne peut-être,
Infidelle d'avance à l'époux qu'elle aura,
Et nous jettant le ſoir des fleurs par la fenêtre?
Le port des Hollandais nous reçut à ſon tour
Tu ſoupires ſans doute, & ta bouche chrétienne
Nomme la tendre Berg, jeune Luthérienne,
Que ton zèle avoit ſu convertir à l'Amour.
Nous arrivons enfin. Pardonne, ô ma Patrie!
Mais je ne connus point ce doux ſaiſiſſement
Qu'on éprouve en te revoyant:
Mon ame à ton aſpect ne s'eſt pas attendrie.
La Patrie eſt un mot, & le proverbe ment.
Toi ſeule, ô mon Eléonore,
As rendu ce ſéjour agréable à mes yeux.
Tendre & fidelle objet d'un amour malheureux;
Peut-être tu reſſens des peines que j'ignore:
Va, mon cœur les partage, & te rend tes ſoupirs.
En vain le ſort jaloux termina nos plaiſirs:
De mon bonheur paſſé je ſuis heureux encore.
Enfin, après quatre ans d'inconſtance & d'erreur,
Je te ſuis dans Paris. Là, maître de moi-même,

Sans désirs, sans amour, paresseux par système,
Sur la scène du monde assez mauvais acteur,
Je déchire mon rôle & deviens spectateur.
Mon vaisseau battu par l'orage
A regagné le port, & n'en sortira plus.
Que dis-je? dès demain ennuyé du rivage,
Peut-être irai-je encor l'exposer au naufrage
Sur ces mêmes écueils qu'il n'a que trop connus.
C'est le travers de tous les hommes,
De chercher le repos & de s'en dégoûter;
Ce bien si désiré n'est doux qu'à souhaiter.
Nous ne vivons point où nous sommes;
L'esprit vole plus loin, il voit d'autres climats,
Il en fait la peinture à notre ame séduite,
Et ce qu'il embellit a toujours plus d'appas.
La peine est aux lieux qu'on habite,
Et le bonheur où l'on n'est pas.

M. le Chev. DE PARNY.

LA VANITÉ.

QU'AS-TU, petit Bourgeois d'une petite Ville?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A sur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur?
Réponds-moi.---L'Univers doit venger mes injures;
L'Univers me contemple, & les races futures
Contre mes ennemis déposeront pour moi.

---L'Univers, mon ami, ne pense point à toi,
L'avenir encor moins; conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage:
De quel nuage épais ton crâne est offusqué?

---Ah! j'ai fait un Discours, & l'on s'en est moqué;

Des plaisans de Paris j'ai senti la malice ;
Je vais me plaindre au Roi, qui me rendra justice ;
Sans doute il punira ces ris pernicieux.

—Va, le Roi n'a point lu ton Discours ennuyeux;
Il a trop peu de temps & trop de soins à prendre,
Le Peuple à soulager, ses amis à défendre,
La guerre à soutenir; en un mot, les Bourgeois
Doivent très-rarement importuner les Rois :
La Cour te croira fou, reste chez toi, bon-homme.

—Non, je n'y puis tenir, de brocards on m'assomme ;
Les Quand, les Qui, les Quoi, pleuvant de tous côtés,
Sifflent à mon oreille en cent lieux répétés ;
On méprise à Paris mes Chansons Judaïques,
Et mon Pater Anglais, & mes Rimes Tragiques,
Et ma Prose aux Quarante ; un tel renversement,
D'un état policé détruit le fondement.
L'intérêt du Public se joint à ma vengeance :
Je prétens des plaisans réprimer la licence ;
Pour trouver bon mes vers il faut faire une loi,
Et de ce même pas je vais trouver le Roi.

Ainsi, nouveau venu sur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène,
De son plaisant délire amusoit les passans ;
Souvent notre amour-propre éteint notre bon-sens ;
Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère,
Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre,
Et les Dieux des enfers, & Bellone, & Pallas,
Et les foudres des cieux pour nous venger des rats.
Voyez, dans ce réduit, ce crasseux Janséniste,
Des nouvelles du temps infidelle copiste,
Vendant sous le manteau les Mémoires sacrés
Des Bedeaux de Paroisse & des Clercs tonsurés ;
Il pense fermement dans sa superbe extase,
Ressusciter les temps des combats d'Athanase.

Ce petit bel-esprit, Orateur du Barreau,
Alignant froidement ses phrases au cordeau,
Citant mal-à-propos des Auteurs qu'il ignore,
Voit voler son beau nom du couchant à l'aurore;
Les flatteurs, à dîner, l'appellent Cicéron;
Berthier, dans son Collége, est appellé Varron.
Un Vicaire, à Chaillot, croit que tout homme sage
Doit penser à Pékin comme dans son Village,
Et la Ville badaude au fond de son quartier,
Dans ses voisins badauds voir l'Univers entier.

Je suis loin de blâmer le soin très-légitime,
De plaire à ses égaux, & d'être en leur estime;
Un Conseiller du Roi, dans le monde inconnu,
Doit dans son cercle étroit, chez les siens bien venu;
Être approuvé du-moins de ses graves confrères:
Mais on ne peut souffrir ces bruyants téméraires,
Sur la scène du monde ardents à s'étaler.
Veux-tu te faire Auteur? on voudra te siffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui pouvant chez les siens en bon Bourgeois d'Athène;
A l'étude, au plaisir doucement se livrer,
Vécut dans un tonneau pour se faire admirer.
Malheur à tout mortel, & sur-tout dans notre âge;
Qui se fait singulier pour être un personnage!
Piron seul eut raison, quand d'un goût tout nouveau,
Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau:
Ci-gît qui ne fut rien. Quoi que l'orgueil en dise,
Humains, foibles humains, voilà votre devise.
Combien de Rois, grands Dieux! jadis si révérés,
Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés!
La terre a vu passer leur empire & leur trône:
On ne sait en quel lieu fleurissoit Babylone;
Le tombeau d'Alexandre aujourd'hui renversé,
Avec sa ville altière a paru dispersé;
César n'a plus d'asyle où sa cendre repose:
Et l'ami P...... pense être quelque chose!

Voltaire.

ODE

SUR LA GUERRE.

CLIMATS chéris du ciel, Europe, ſcène immenſe,
Où brillent les vertus, où triomphent les arts;
Mortels ingénieux, ſur qui la gloire lance
Ses plus tendres regards.

Pourriez-vous envier à la vaſte Amérique,
Ses peuples vagabonds & tremblants devant vous?
La molleſſe de l'Inde & les ſables d'Afrique,
Vous rendroient-ils jaloux?

De cet être immortel qui penſe & qui reſpire;
Par vos nobles travaux, les deſtins ſont remplis:
La nature s'étonne, elle obſerve, elle admire
Tous ſes dons embellis.

Vous meſurez ces cieux, où nagent les étoiles;
Vous fondâtes l'empire & des lois & des mœurs;
La vérité, pour vous, déchira tous ſes voiles,
Et vous l'ornez de fleurs.

Qu'ai-je dit? quel tranſport! & quel rayon m'éclaire!
Céleſte vérité, je te vois, je t'entends:
Ecoutez, & tremblez: la vérité ſévère
Va parler dans mes chants.

Peuples, quel noir poiſon vient embraſer vos ames?
Où courez-vous ainſi, par la haine animés?
Pourquoi ce fer cruel, & ces rapides flammes,
Dont vos bras ſont armés?

Sous le titre imposteur d'amour de la patrie,
Déjà le crime vole, & les pénibles fruits
D'un siècle de bonheur, de vertus, d'industrie,
A l'instant sont détruits.

L'utile laboureur déserte les campagnes;
Le citoyen paisible est forcé dans ses murs:
Les antres, les forêts, les sommets des montagnes
N'ont plus d'asyles sûrs.

Là, le fils tombe & meurt en défendant son père:
Ici, de ce vieillard tout le sang a coulé:
Là, sur le pâle sein de sa mourante mère,
L'enfant est immolé.

Par-tout le fer atteint, par-tout le feu dévore:
Ils laissent à leur suite, en ces champs malheureux,
La faim, le désespoir, plus terribles encore
Que le fer & les feux.

Le jour fatal se lève, & la trompette sonne:
Je les vois à l'envi, ces farouches soldats,
S'avancer, s'attaquer; l'airain éclate, tonne
Et lance le trépas.

Victimes de la rage, où leur ame est plongée,
Poursuivis, renversés, le couteau dans le flanc,
Ils mordent la poussière, & la terre est vengée,
La terre boit leur sang.

O vous! démons sortis des ténébreux royaumes:
Toi, perfide intérêt, tyran lâche & jaloux;
Gloire, honneur, politique, affreux & vils fantômes,
Reconnoissez vos coups.

Moins coupable cent fois, le Huron intrépide,
Dans ses tristes déserts, errant parmi les ours,

Prodigue follement, en sa fureur stupide,
De misérables jours.

Privé des doux bienfaits de la nature avare,
La vie est un fardeau qu'il ne peut regretter;
Des monstres des forêts, concitoyen barbare,
Il doit les imiter.

Mais vous, que j'éclairai de ma splendeur suprême,
Dont les grâces, les arts ont paré les destins,
Pouvez-vous, sans frémir, au sein du bonheur même,
Ensanglanter vos mains?

C'est vous que j'interroge, idoles de la terre,
Vainqueurs des nations, ou plutôt leurs bourreaux,
Tyrans ambitieux, qui d'une injuste guerre
Allumez les flambeaux.

Voyez tous ces mortels dans l'horreur des alarmes,
En cent lieux fugitifs, errants, exterminés:
Quel laurier peut payer les douleurs & les larmes
De tant d'infortunés?

Si vous êtes pressés d'un transport si funeste,
Si votre cœur barbare ignore les remords,
Ah! semez les poisons, faites germer la peste,
Et régnez sur des morts.

D'une goutte de sang vous redemandez compte;
Vos lois au meurtrier prodiguent les tourmens;
Assassins de l'Europe, & vous osez sans honte
En verser des torrens.

Eh! qui donc êtes-vous? quelle fut l'origine
Des droits que vos égaux vous ont abandonnés?
Nés de la même fange, est-ce pour leur ruine
Qu'ils vous ont couronnés?

Ah ! s'ils n'avoient voulu que s'arracher la vie,
Avoient-ils donc besoin de sceptres & de loix ?
Libres, ne pouvoient-ils assouvir leur envie,
Sans ramper sous des Rois ?

Comptez les nations dont l'Europe est couverte ;
Quelques chefs vertueux fixeroient son bonheur :
De l'abreuver de sang, conjurés pour sa perte,
Ils disputent l'honneur.

Humanité, justice, est-ce par vous qu'ils règnent ?
Délateurs mutuels, aux plus légers débats,
J'atteste leurs écrits ; tout s'accusent, se craignent,
Et n'en rougissent pas.

Cessent-ils de se nuire : ils manquent donc de force ;
S'ils suspendent leurs coups, c'est pour les préparer :
Paix, tu n'est plus qu'un nom, une trompeuse amorce
Pour mieux se déchirer.

Et lorsque leur fureur, à-la-fois déshonore,
Et le sceptre & l'autel, blasphême audacieux !
Indignes du nom d'homme, ils se disent encore
Les images des Dieux.

Qu'espèrent-ils enfin ? Maîtres d'un grand Empire,
Pour un hameau de plus, combien de sang versé ?
Ridicule fureur ! méprisable délire,
Moins cruel qu'insensé !

Pourquoi donc tous ces chants & ces cris de victoire ?
Quelle ivresse fatale, en son aveugle excès,
Vous fait confondre ainsi la folie & la gloire,
Le crime & le succès ?

Un vil chef de brigands désole la contrée,
L'échafaud punira ce foible meurtrier :

Qu'il en arme cent mille, & la terre éplorée
Ceint ſon front de laurier.

Soif de gloire, prudence, activité, courage;
En vain vous me vantez vos ſublimes travaux;
L'inflexible équité diſtingue aux yeux du ſage
Le monſtre & le héros.

O vous! qui profanant les tranſports du génie,
Oſez diviniſer ces fléaux des mortels!
Que ne puis-je étouffer de votre voix impie
Les accens criminels!

Quoi! le meurtre d'un peuple honoreroit ſon maître!
L'homme n'a que ſon ſang, on l'entraîne au trépas:
Vils flatteurs, arrêtez: la gloire peut-elle être
Où la vertu n'eſt pas?

Oſe-t-on, ſi les droits ne ſont pas légitimes,
S'armer en furieux, de carnage altéré?
Si le droit eſt douteux, eſt-ce à force de crimes
Qu'il deviendra ſacré?

Non, la guerre jamais ne fut inévitable;
La juſtice toujours peut prévenir ſes coups;
Quand les Rois ſont armés, il en eſt un coupable:
Souvent ils le ſont tous.

Art de maſquer aux yeux l'obſcure perfidie,
Sous les noms révérés de ſageſſe & de foi;
Ah! combien l'ingénue & ſimple barbarie
Eſt préférable à toi?

Ces ſauvages qu'anime une rage funeſte,
Devroient-ils éprouver vos mépris orgueilleux?
Non, je ne vois que l'art de faire un manifeſte
Qui vous diſtingue d'eux.

Par d'horribles festins, ils signalent leur joie :
L'honneur de massacrer suffit à vos fureurs :
Qu'importe à qui n'est plus, de devenir la proie
Des vers ou des vainqueurs ?

Encor, si tant d'exploits étoient pour la Patrie
D'un destin fortuné les généreux garans :
Mais quel en est le prix ? le soldat est sans vie,
Les peuples expirants.

Leurs trésors prodigués par des mains sanguinaires,
Ces fruits de leurs sueurs livrés avec efforts,
Que sont-ils devenus? De leurs fils, de leurs frères,
Ils achetoient la mort.

Vainement des humains, les Dieux ont borné l'être,
Cruellement fidelle aux plus affreux projets,
De l'âge qui s'enfuit, chaque âge voit renaître
Les malheurs, les forfaits.

Quoi! votre race impie, imitant votre exemple,
Par les mêmes excès voudra se signaler?
Périsse l'avenir qui déjà vous contemple,
S'il doit vous ressembler!

Politique éclairée, active, infatigable,
Art sublime & profond, autant qu'infructueux;
Quel bien avez-vous fait? L'homme en est plus coupable,
Sans être plus heureux.

Quel œil pourroit percer au fond de ce dédale,
Où respire, à-la-fois, la fraude & la fureur;
Sombre école du crime, & science infernale
D'en déguiser l'horreur?

Comptez tous ces traités signés par le mensonge,
Ces piéges solennels avec art préparés,

Trahis, rompus, refaits, oubliés comme un ſonge;
Auſſitôt que jurés.

Prenez votre balance, & tracez un ſyſtème;
La diſcorde ſe rit de vos ſoins ſuperflus;
L'équilibre trompeur & ſon ſubtil problème,
N'eſt qu'un flambeau de plus,

O cruauté féconde & digne du tonnerre!
Quel ſiècle fut paiſible, & quel Roi vertueux?
Tous ſe ſont accordés à ravager la terre
En invoquant les Cieux.

Eh! comment eſpérer un terme favorable,
Si, pour mieux opprimer le monde gémiſſant,
Le foible veut toujours devenir redoutable:
Et le fort, tout puiſſant?

Si contemplant de loin vos haines inſenſées,
La paix n'oſe verſer ſes tardives douceurs,
Que ſur des nations déſormais épuiſées,
D'or, de ſang & de pleurs?

Que peut donc la victoire, & l'effroi qu'elle inſpire?
Le conquérant ſuperbe a des voiſins nouveaux,
Plus irrités ſans doute, & le plus vaſte Empire
N'a que plus de rivaux.

Perſépolis n'eſt plus qu'une cendre ſtérile:
Souvent à ſa grandeur un Etat doit ſa fin:
La foibleſſe le garde; & Lucque eſt plus tranquille
Que Dreſde & que Berlin.

Rome ſoumit la terre, & ſe crut éternelle;
Ses vainqueurs s'avançoient des bords du Tanaïs;
Et dix fois ſaccagée, à peine règne-t-elle
Sur ſes propres débris.

Aſſemblage inoui de ſcènes effrayantes !
Quels maux ont ſignalé ſa gloire & ſes revers ?
Sa grandeur & ſa chûte, également ſanglantes,
Perdirent l'univers.

Ainſi le ſort confond le courage & l'adreſſe ;
Tour-à-tour par le fer tout Empire eſt détruit ;
Les vainqueurs, les vaincus, la force, la foibleſſe ;
Tout tombe, tout périt.

Trente ſiècles de ſang, de meurtre héréditaire ;
Qu'ont-ils produit enfin ? Après mille combats,
O bonheur ! les mortels ont-ils dans ta carrière
Avancé d'un ſeul pas ?

L'humanité tremblante étend ſes bras auguſtes ;
Elle remplit les airs de ſes cris douloureux.
N'eſt-il donc plus d'eſpoir ? O vous ! Rois, ſoyez juſtes,
Et le monde eſt heureux.

Cet horrible talent d'exciter des tempêtes,
N'a que trop déſolé vos malheureux ſujets :
Vous ne leur devez point d'exploits, ni de conquêtes,
Vous leur devez la paix.

Chacun de ces ſoldats que moiſſonnoit la gloire ;
Coûtoit un parricide à vos bras triomphants ;
Pères des nations, par-tout ce cri s'élève :
Épargnez vos enfans.

La diſcorde cruelle eſt la mère du crime :
La paix ſeule produit le bonheur, les vertus :
Le choix eſt-il douteux, de l'horreur de l'eſtime ;
D'Attila, de Titus ?

Si d'un vain bruit encor vous briguez les chimères ;
Votre nom régnera dans un long avenir ;

S'il est moins célébré par des voix mercenaires;
Vous l'entendrez bénir.

Pour une ame héroïque, & vertueuse, & tendre;
N'est-il plus de talens & d'arts à protéger,
De vœux à prévenir, & de dons à répandre,
De pleurs à soulager?

Antonin & Numa, dans leur sagesse heureuse,
Ont effacé le nom des plus brillants guerriers:
La paix a ses héros: l'olive généreuse
A l'éclat des lauriers.

Un jour, il s'éteindra, ce préjugé féroce,
Qui croit tous les mortels nés pour s'épouvanter;
Leur sang sera sacré: malheur à l'ame atroce
Qui pourroit en douter!

Déjà, par les beaux arts, l'Europe est adoucie;
Les mœurs pourront enfin, ce que n'ont pu les lois;
Et les fières leçons de la philosophie,
Feront rougir les Rois.

Peuples, vous pouvez tout, malgré l'orgueil du trône:
La flatterie impure enivra ces mortels;
Que l'humanité parle, & que sa main couronne,
Ou brise leurs autels.

Depuis long-temps, frappés des foudres de l'histoire,
Dans l'Europe éclairée il n'est plus de tyrans:
Effacez, arrachez des fastes de la gloire
Le nom des conquérans.

Que tout être qui pense, & porte un cœur sensible,
Attache un juste opprobre à leurs lauriers flétris;
Et quel monstre osera laisser un nom horrible,
Et braver le mépris?

Non;

Non, je ne forme point un augure infidelle :
Le démon des combats se replonge aux enfers :
Paix, tu descends des cieux, ta présence éternelle
Embellit l'univers.

Ma redoutable voix a tonné sur le crime,
Je n'en ai point assez pour chanter tes attraits :
Pénètre les humains de ton charme sublime,
Peins-toi par tes bienfaits.

M. Bordes.

A M. DE F.....

Jeune Favori d'Apollon,
Vous vous ressouvenez peut-être
Qu'autrefois au sacré Vallon
Le même jour nous vit paroître.
Vous preniez un chemin pénible & dangereux;
Je n'osai m'engager dans cet étroit passage :
Je vous souhaitai bon voyage,
Et le voyage fut heureux.
Pour moi, prêt à choisir une route nouvelle,
Sous des bosquets de fleurs j'apperçus Erato,
Je la trouvai jolie : elle fut peu cruelle :
Tandis que vous montiez sur le double côteau;
Je perdois mon temps avec elle.
Votre choix est meilleur : vos hommages naissants
Ont déjà pour objet la Muse de la gloire,
Et dans le livre de Mémoire,
Sa main notera tous vos chants.
A de moindres succès mes vers doivent prétendre.
Les Belles quelquefois les liront en secret :
Et l'Amante sensible à son Amant distrait
Indiquera du doigt le morceau le plus tendre.

M. le Chev. de Parny.

VERS

Contre les Détracteurs des Muses.

O DES humains, compagnes adorées!
Muses, pourquoi, de tant de fous divers,
Contre vos chants les clameurs conjurées?
Un grave sot, un esprit à l'envers,
Croyant ouïr une langue étrangère,
Disent sans cesse : à quoi servent les vers?
Il est bien clair qu'ils n'en savent pas faire.
Privé de tout, chargé d'un dur lien,
Que ce Dervis nous dise avec colère :
Le diable a fait tout ce qui peut vous plaire;
Beaux arts, plaisirs, tout cela ne vaut rien.
Ah! laissons-lui ce triste privilége;
Ainsi prêchoit le renard pris au piège.

Le même texte, avec soin travesti,
Est répété par un fier pédagogue;
Le dur Timon prononça d'un ton rogue :
Ne pensez point, & soyez averti
Qu'on est charmant dès qu'on est abruti.
Cette sottise eut un peu trop de vogue;
L'auteur content, grimpé sur des tretaux,
Eut le plaisir d'attrapper les badauds.
D'autres docteurs vont criant à la file :
Écoutez-bien, Messieurs, tout est futile,
Hors le fumier qui garnit les labours.
Mais voyez donc jusqu'où l'orgueil se niche?
Pour relever leurs terrestres amours,
Ces gens voudroient que l'esprit fût en friche.

En dépit d'eux, Sophocle vit toujours,

Virgile règne, & Tibulle soupire,
Et la raison près d'Horace respire.

Ces demi-Dieux, dont Monsieur du Tillet
Osoit en bronze ébaucher les images,
Seront goûtés, chéris dans tous les âges.
L'éclipse passe, & le soleil renaît :
Un trait vainqueur a brisé les nuages.

Fort bien, dira quelqu'esprit moins fâcheux ;
Gardons pourtant une sage réserve :
Que tous vos vers soient graves, sérieux.
Eh ! de quel droit ? Vous chanterez Minerve ;
Et de l'amour on taira les bienfaits,
Ce sentiment si doux, si plein d'attraits,
Qu'à nos soupirs accorda la nature ?
Ah ! loin de moi, cœur ingrat, ame dure ;
Plus loin encor, si vous dissimulez !
Que si le Ciel vous créa froid & triste,
Tant pis pour vous : tant mieux, si vous voulez ;
Point ne vous prends pour mon évangéliste.

Le fanatisme a donc tout corrompu :
Monstre établi sur un tas de ruines,
Le front couvert de ronces & d'épines,
Tu défendrois le rire à la vertu ;
On tremblera de caresser les Grâces ?
A tes clameurs, dont le Ciel doit frémir,
Le suicide est errant sur nos traces ;
La gaîté fuit, & je cours la saisir.

M. BORDES.

DIALOGUE

ENTRE UN POETE ET SA MUSE.

LE POETE.

Oui, le reproche est juste, & je sens qu'à mes vers
La rime vient toujours se coudre de travers.
Ma Muse vainement du nom de négligence
A voulu décorer sa honteuse indigence;
La critique a blâmé son mince accoutrement.
Travaillez, a-t-on dit, & rimez autrement.
Docile à ces leçons, corrigez-vous, ma Muse;
Et changez en travail ce talent qui m'amuse.

LA MUSE.

De l'éclat des lauriers subitement épris,
Vous n'abaissez donc plus qu'un regard de mépris
Sur ces fleurs que jadis votre goût solitaire
Cueilloit obscurément dans les bois de Cythère?

LE POETE.

Non, je reste à Cythère, & je ne prétends pas
Vers le sacré côteau tourner mes foibles pas.
Dans cet étroit passage où la foule s'empresse,
Dois-je aller augmenter l'embarras & la presse?
Ma vanité n'a point ce projet insensé.
A l'autel de l'Amour, par moi trop encensé,
Je veux porter encor mes vers & mon hommage;
Des refus d'Apollon l'Amour me dédommage.

LA MUSE.

Eh! faut-il tant de soins pour chanter ses plaisirs!
Déjà je vous prêtois de plus sages désirs.
J'ai cru qu'abandonnant votre lyre amoureuse,
Vous preniez de Boileau la plume vigoureuse,

C'eſt alors que l'on doit, par un ſtyle précis,
Fixer l'attention du Lecteur indécis,
Et par deux vers ornés d'une chûte pareille,
Satisfaire à-la-fois & l'eſprit & l'oreille.
Mais pour parler d'amour, il faut parler ſans art.
Qu'importe que la rime alors tombe au haſard,
Pourvu que tous vos vers brûlent de votre flamme,
Et de l'ame échappés arrivent juſqu'à l'ame ?

LE POETE.

Quel fruit de vos conſeils ai-je enfin recueilli ?

LA MUSE.

Je vois que dans Paris aſſez bien accueilli,
Vous avez du Lecteur obtenu le ſourire.

LE POETE.

Le Pinde à cet arrêt n'a pas voulu ſouſcrire.
Peut-être on a loué la douceur de mes ſons,
Et d'un luth pareſſeux les faciles chanſons;
L'indulgente Beauté, dont l'heureuſe ignorance
N'a pas du bel eſprit la dure intolérance,
A dit, en me liſant : Au moins il ſait aimer;
Le Connoiſſeur a dit : il ne ſait pas rimer.

LA MUSE.

Te fit-on ce reproche, aimable Deshoulière,
Quand un Poëte obſcur, d'une main familière,
Parcouroit à-la-fois ta lyre & tes appas,
Et te faiſoit jouir du renom qu'il n'a pas ?
Chaulieu rimoit-il bien, quand ſa molle pareſſe
Prêchoit à ſes amis les dogmes de Lucrèce ?
A-t-on vu du Marais le Voyageur charmant
De la préciſion ſe donner le tourment;
La Muſe de Greſſet, élégante & facile,
A ce joug importun fut par fois indocile.
Et Voltaire, en un mot, cygne mélodieux,
Qui ſut le mieux parler le langage des Dieux,

Ne mit point dans ses chants la froide exactitude
Dont la stérilité fait son unique étude.

LE POETE.

Il est vrai, mais la mode a changé de nos jours;
On pense rarement, & l'on rime toujours.
En vain vous disputez; il faut être, vous dis-je,
Amant quand on écrit, Auteur quand on corrige.

LA MUSE.

Soit; je veux désormais, dans mes vers bien limés,
Que les ris & les jeux soient fortement rimés;
Je veux, en frédonnant la moindre chansonnette,
Au bout de chaque ligne attacher ma sonnette.
Mais ne vous plaignez point si quelquefois le sens,
Oublié pour la rime....

LE POETE.

Oubliez, j'y consens :
D'un scrupule si vain l'on vous feroit un crime;
Appauvrissez le sens pour enrichir la rime.
Trésorier si connu dans le sacré vallon,
Approche, Richelet; complaisant Apollon
Et des vers à venir magasin poétique,
Donne-moi de l'esprit par ordre alphabétique;
Quoi, vous riez?

LA MUSE.

Je ris de vos transports nouveaux;
Courage, poursuivez ces aimables travaux.

LE POETE.

Ce rire impertinent vient de glacer ma verve.

LA MUSE.

Qu'importe? Richelet tiendra lieu de Minerve.

LE POETE.

Rimez mieux.

LA MUSE.

Je ne puis.

LE POETE.

Ne rimez donc jamais.

LA MUSE.

Je le puis encor moins.

LE POETE.

Taisez-vous.

LA MUSE.

Je me tais.

M. le Chev. DE PARNY.

ODE

SUR LA MORT D'ÉGLÉ.

QUELS sons funèbres retentissent ?
Pourquoi cet appareil de douleur & de deuil ?
Tout pleure ; le jour fuit, & les grâces gémissent
Près d'un triste cercueil.

Dieux inflexibles ! sort funeste !
Hélas ! Églé n'est plus : une tombe, un cyprès,
Un froid amas de cendre est tout ce qui nous reste
D'un objet plein d'attraits.

Enjoûment, aimable délire,
Charmes ingénieux, qu'êtes-vous devenus ?
Ame douce & sensible, oh ! combien son sourire
Annonçoit de vertus ?

De l'amitié vive & ſincère,
Qui mieux qu'elle inſpiroit & ſentoit la douceur!
Et qui, de tous les goûts les plus dignes de plaire,
Sut mieux orner ſon cœur?

Hélas! que ſert d'être adorée,
Dans ce jour d'épouvante, inutile ſoutien?
Que ſert de mille cœurs la tendreſſe éplorée?
La Parque n'entend rien.

Source de tout ce qui reſpire,
O nature! réponds à nos lugubres cris:
D'où naît cette fureur qui te porte à détruire
Tes ouvrages chéris?

Dans ton éternelle inconſtance,
Créer, anéantir, ſont les jeux de ton bras:
Mère enſemble & tyran, tu prêtes l'exiſtence,
Et donnes le trépas.

Le ruiſſeau qui roule ſon onde
Parmi l'émail brillant de ce prés toujours verts,
Enſevelit bientôt ſa courſe vagabonde
Au ſein des vaſtes mers.

La roſe ne voit qu'une aurore:
Vainement le ſoleil renaît plus amoureux,
Il ne retrouve plus cet éclat qu'il adore,
Et porte ailleurs ſes feux.

Telle eſt du ſort la loi ſévère;
Tout ce qui naît, expire & périt ſans retour.
L'homme en ſubit l'arrêt: & ce Dieu de la terre
Tombe & meurt à ſon tour.

Une chaîne toute puiſſante
Unit ſon dernier ſouffle & ſon premier ſoupir;

Épargnons-nous les pleurs, & d'une ame constante,
Mourons, voyons mourir.

Loin de ce fragile mélange,
De fluides subtils, d'atômes animés,
Contemplons cet esprit, qui survit à la fange
Dont nous sommes formés!

Églé, quand ma lyre plaintive
Élève jusqu'à toi ses sons les plus touchants;
Je me plais à penser que ton ombre attentive
Écoute mes accens.

Reçois ce tendre & foible hommage
D'un cœur qui chérira ses regrets éternels:
Vous, Muses, qu'elle aima, couronnez son image
De myrtes immortels.

Cessez de voler sur les trâces
De ces fiers destructeurs de cent peuples divers:
Votre premier devoir est de chanter les grâces
Qui parent l'univers.

M. BORDES.



LE GÉNIE VENGÉ.

TANDIS que, par les vents élancés vers ses rives,
L'Océan dans nos ports tient nos flottes captives;
Que des mers de Cadix menaçant l'ennemi,
D'Estaing tient à ses pieds son tonnerre endormi;
Qu'enchaîné dans les Cours, le démon des nouvelles,
Sur le sort des Etats, est sans voix & sans ailes;
Et quand, par ses frimats, arrêtant nos succès,
Novembre aux Nations semble apporter la paix,
De la paix au Parnasse apportons le silence.
Osons de la pensée asseoir l'indépendance;
Et de tout son empire où règnent les talens,
Ainsi que de la terre, extirper les tyrans.

Et si le Ciel, en moi, ne mit point cette flamme;
Qui forme le génie, & qui seule en est l'ame,
Archiloque ! c'est toi que j'invoque en ces vers;
Viens de nos vils griffons châtier les travers;
Viens, prends pour les guérir de l'orgueil qui les berce,
Le fouet de Juvenal, & l'aiguillon de Perse;
Viens poindre, viens frapper ces Luciens bâtards;
Flétrir leur front stupide, & vengeur des Beaux-Arts,
Dispersant, à grands coups, cette insolente race,
Devant toi pour jamais en balayer la trace.
Si Despréaux jadis, en ses écrits piquants,
N'eût pincé, repincé les Cotins de son temps;
Si de ces lourds Frélons écrasant la vermine,
De leur morsure immonde, il n'eût vengé Racine;
Quelle nuit de son siècle enveloppoit les yeux !
Du faux Goût, dans la France, Apôtres odieux,
On les vit de la scène étouffant les merveilles,
Aux Pradons en crédit immoler les Corneilles.

Le Mérite éclatant fut proscrit, outragé;
Par leur sombre manœuvre, on vit le Préjugé,
Promenant, à la laisse, une tourbe d'esclaves,
Accabler la Raison de ses lourdes entraves,
Tourmenter le Génie, &, comme un feu brûlant;
Dessécher devant lui les germes du Talent.

Mais le temps est un Dieu qui venge le grand homme
Il plane, & de l'Envie engloutit le fantôme:
Et quand l'affreux Zoïle, aux bords du Flégéton,
Gémit, le cœur rongé des serpens d'Alecton,
Le Chantre des combats, vainqueur de ses outrages;
Dans l'éclat de sa gloire affermi par les âges,
Voit, le front couronné de lauriers immortels,
L'encens des Nations fumer sur ses Autels.

Toutefois c'est en vain qu'on vengea le Mérite;
Le temps n'a pas détruit cette engeance maudite:
Et depuis trois mille ans, la race d'Anitus,
Hydre infectant les Arts, les talens, les Vertus,
Que sans cesse on écrase, & qui renaît sans cesse,
Vit & pullule encor au marais du Permesse.

C'est-là qu'un Marsyas défie un Apollon;
Là, tenant à-la-fois, sous un sceptre de plomb,
Le Génie en tutelle, & la Raison captive,
Desfontaine alluma cette guerre offensive;
On vit trente Rhéteurs, Écrivains embryons,
Au Mévius Français vendre leurs passions;
Le Public révolté fut, dans mille brochures,
Contraint, par privilége, à lire mille injures:
Un sot ne voulut plus être un sot ignoré.

Du rôle d'Aristarque, un Pédant enivré,
Vient la Marotte en main, réformer le Parnasse;
Catéchiser Tibulle, & régenter Horace:
Le plus mince Ecrivain s'érige un tribunal;
Et nouveau Pédagogue en un nouveau Journal,

Imitant du Baudet l'insolente bravade,
Au Lion de la fable alonge une ruade.
Le Barreau, le Théatre, & la Chaire & les Mœurs;
Tous les Arts sont en proie à ses folles humeurs:
On diroit qu'un Lutin, ennemi du Génie,
Souffle dans tous les cœurs cette Fréromanie.
Si je disois combien l'on trouve dans Paris,
Et de Frondeurs à gage, & de Frippiers d'écrits;
D'Auteurs, par numéros, de feuilles Ephémères,
De Thersites hautains, d'Eperviers Littéraires,
De plats Versifaiseurs, platement exaltés,
De Gazetiers-priseurs, Tabarins bien rentés:
Certes, j'aurois plutôt, passant par l'étamine
Les écrits vermoulus de l'homme à lourde mine;
Compté combien de fois, pendant quarante hivers;
Ce robuste forçat, fameux par ses travers,
Ce tyran du Génie, écumeur du Permesse,
Des forfaits de sa plume a fait gémir la presse.

Mais ici, dans la rixe, un Athlète apparoît,
Devient maître d'Escrime, & saisit le fleuret;
C'est lui qui, des talens Censeur impitoyable,
Dans ce fameux procès est l'Avocat du Diable;
Et qui, savant dans l'art de classer les erreurs,
Par ordre alphabétique, abboya les Auteurs.

J'entends certains Prôneurs, amoureux de fornettes;
Qui de son esprit gauche exaltent les bluettes,
Et changeant ce Garasse en un autre Paschal,
Font un grand Ecrivain d'un plat original.
Mais le singe d'un Juge, endossant la simarre,
En est-il moins un singe, & risible & bizarre?
Et moi qu'on ne vit point m'éblouir d'un rabat,
Moi qui fais l'aiguillon qui le pousse au combat,
Je ris, quand je le vois, comme une autre Lucile;
Vomir, sur les écrits, les vapeurs de sa bile,
Soumettre à sa lunette, & la prose & les vers,
Et coudre, en ses arrêts, le bon sens à l'envers:

Que dis-je? convertir, par un abus étrange,
La louange en mépris, le mépris en louange,
Canonifer Berthier, foudroyer Diderot,
D'un fot faire un grand homme, & d'un grand homme
un fot;
Et prenant tour-à-tour la palme & l'étrivière,
Couronner Jean F.... & fuftiger Voltaire.

Arrête, efprit fougueux, bruyant Confédéré;
Et modère un moment ton zèle immodéré;
Dis-moi fur quel écrit, d'une balance libre,
Ta main, fans trébucher a tenu l'équilibre?
Ton livre a-t-il un trait, de couleur afforti,
Qui ne foit par un autre auffitôt démenti?
Veux-tu, la trompe en main, au Temple de Mémoire,
Des enfans d'Apollon préconifer la gloire,
Et juftement épris de fon livre immortel,
Au tendre Fénélon y dreffer un Autel?
C'eft un devoir facré que la raifon commande,
Et je vais, fur tes pas, y portant mon offrande,
De quelques grains d'encens, brûlés en fon honneur;
Acquitter le plaifir qu'il a fait à mon cœur.
Mais veux-tu, plus hardi, d'une main téméraire,
Appofer fur fon front la couronne d'Homère?
C'eft ici qu'Apollon réprouve tes avis:
Et du fond du trépied, dans le facré parvis;
J'entends la voix du Dieu, troublant l'apothéofe,
Te crier qu'il n'eft point de Poëmes en profe.

Ainfi donc, à fes yeux, l'un eft blanc, l'autre eft noir;
La férule, en fes mains, fuccède à l'encenfoir;
Et toujours un arrêt, ou févère, ou propice,
Fait grimacer le Goût & broncher la juftice.

C'eft une loi d'Etat parmi nous en vigueur,
Qu'un homme fans génie a le droit d'être Auteur;
Que maçonnant, fans art, un livre abécédaire,
Il peut impunément ruiner un Libraire:

Et l'on voit le Marchand, à bon droit courroucé ;
Maudiſſant mille fois l'Auteur par A, B, C,
Chez l'Epicier du coin envoyer le libelle,
En cornets bien roulés habiller la canelle.

Pourquoi tant d'Ecrivains à l'oubli condamnés ?
Tant de Pères vivants de tant d'enfans mort-nés ?
Quel eſpoir les ſéduit ? Quel Démon les captive ?
Quel Démon, diſoit l'un ! il faut bien que je vive.

Ainſi l'on ne voit plus, dans l'attelier des Arts ;
Que légions de rats & grouppes de léſard :
Leur ſouffle empoiſonné flétrit les renommées.
Le Parnaſſe, envahi par d'inſolents Pygmées,
N'eſt plus que le ſéjour des rauques beaux-eſprits ;
Où Chapelain encor auroit le premier prix.
Ces Docteurs pointilleux ſèment la zizanie ;
Le ſcalpel à la main, diſſèquent le Génie,
Et veulent qu'abaiſſant ſon vol audacieux,
Comme eux il penſe, écrive, & qu'il rampe comme eux.

Pour ſervir leur deſſein, tout devient légitime ;
La ſcience eſt folie, & la ſageſſe eſt crime :
Si l'un inſulte en proſe & ſe fait imprimer ;
L'autre, malgré Minerve, en jappant veut rimer.
Celui-ci devenu, par un deſtin contraire,
D'émule de Gerbier, Pirate Littéraire,
Lance, pour brigantins, ſes cahiers impoſteurs,
Viſe, attaque, pourſuit, détrouſſe les Auteurs.
Rien n'échappe à la plume, au grappin du corſaire ;
Le Héros trépaſſé de la horde ſectaire,
Semble élever encor, dans le ſacré vallon,
Son front cicatriſé des flèches d'Apollon :
Zoïle qui, pour nuire, eſt, en ſa folle audace,
Cent fois plus acharné qu'un barbet qu'on agace ;
Et cent fois, ſur Homère ardent à s'élancer,
Ronge ſon piédeſtal qu'il ne peut renverſer.

Pour fêter ces Midas & grossir leur cohorte,
Gilbert, d'un front d'airain, Gilbert, de porte en porte,
S'en va corner ses vers, ayant, en ce métier,
Colletet pour exemple, & Boileau pour croupier;
Et prédicant gagé, que l'intérêt anime,
Vend, à deniers comptants, sa haine & son estime.

Oh! si les Arts, en France, avoient un Tribunal
Pour juger les Grimauds qui les jugent si mal,
Combien de vils Censeurs, d'Ecrivains polémiques,
De faiseurs de Romans, de Plans économiques,
Vont la tête levée, & bravant le mépris,
A la Ville, à la Cour, font courir leurs écrits,
Qui, la rame à la main, sillonnant l'onde amère,
Feroient, devant Toulon, voguer une galère!

Le talent est de faire, & non pas de juger.
Tous ces beaux Correcteurs qu'il faudroit corriger,
Aux enfans d'Apollon apportent des entraves,
Et d'un Peuple pensant, font un Peuple d'esclaves.
Le sage a le vrai seul pour guide & pour fanal;
Le vrai fait le Génie, & l'éloquent Raynal,
De son prisme divin colorant son Ouvrage,
Va, jusque dans mon cœur, arracher mon suffrage.

Mais qu'un ramas d'Auteurs, d'un stylet apprêté,
Pèsent sur le génie, à leurs pieds garottés;
Et veuillent follement conduire, en leur carrière,
Malebranche à la main, Corneille à la lisière;
Qu'un Rimeur, emporté par l'instinct qui le perd,
Dans ses vers furibonds, insulte à Saint-Lambert;
Et nain de l'Hélicon, monté sur des échasses,
A ceux qu'il n'entend point, ose assigner des places?
Qu'un fils de Loyola, qu'un Brouillon clandestin,
Caché sous le bonnet qu'avoit porté Rollin,
Aboyeur en sous-ordre, & Compagnon feuilliste,
Lève & fasse claquer le fouet de Journaliste?

Oh! j'estime bien plus ce Rustre basané,
Qui soumet à la bèche un sol abandonné,
Et fait germer le grain, dont la saveur heureuse
Ranime du coursier la fougue impétueuse;
Qui va dans les forêts, armé d'un large fer,
L'Été couper le bois qui me chauffe l'hiver,
Ou qui vient de ma route, à grands coups de massue,
En cailloux incrustés, parqueter l'étendue,
De son cœur simple & droit suit l'instinct assuré,
Et qui dort au sermon que lui fait son Curé:
Citoyen en tout temps, utile à la Patrie,
En tout temps il la sert, & jamais ne l'ennuie.

Faut-il, pour dernier trait, & d'un coup de pinceau,
Du hargneux Satyrique achever le tableau?
Suivez-le dans son antre, où son démon le guide.
Sur un écrit naissant il porte un œil avide;
Son pouls est en désordre, & son cœur agité.
Comme on voit un hibou, frappé de la clarté,
Sous un épais sourcil, où la flamme étincelle,
Rouler obliquement une louche prunelle,
Et d'un cri désastreux soudain remplir les airs:
Tel vous verrez soudain, de l'empire des vers
Le Cerbère, aterré d'un rayon de lumière,
Par ses bonds convulsifs, exprimer sa colère;
Et soulageant son cœur que le mérite aigrit,
Hurler, en forcené, sur un fatal écrit.

Archimède nouveau, fils ainé d'Uranie,
D'Alembert! c'est ainsi que les traits de l'envie
Ont, jusque dans tes mains, ébranlé ton compas:
Mais pardonne, il est beau d'éclairer des ingrats;
Et ce globe étonné dont tu traças l'orbite,
Est le livre immortel où ta gloire est écrite.

Quand les feux du midi, sur les ailes des vents,
Ont brûlé l'herbe tendre, & desséché les champs;
Si l'aurore, au matin, nous verse la rosée,

La terre qui languit, en eſt fertiliſée.
Des ſillons imbibés les humides canaux
Vont porter la fraîcheur aux pieds des végétaux ;
Le gazon ſe ranime, & le jour voit éclore
L'émail éblouiſſant de Palès & de Flore :
La roſe qui n'attend qu'un rayon de ſoleil,
Aux baiſers du Zéphyr ouvre ſon ſein vermeil.

Ainſi, des préjugés diſſipant l'influence,
On voit fleurir les Arts, aux beaux jours de la France,
Quand du Prince éclairé les regards bienfaiſants,
Près de ſon trône auguſte, appellent les talens.
Réaumur & Franklin, apportant la lumière,
Lèvent l'épais rideau qui couvroit la matière :
Au ſecteur de Clairaut, le globe aſſujetti,
Soumet ſes flancs glacés & ſon pôle applati :
Bouguer, un tube en main, ſur le front des étoiles,
Montre au fils de la mer le chemin de ſes voiles :
Le Pline de Montbar, Condilhac, Monteſquieu,
Me font connoître l'Homme, & la Nature & Dieu :
Rouſſeau, du cœur humain éclairant le dédale,
Dans ſa mine profonde a creuſé la morale :
Et quand du grand Rameau les ſublimes concerts,
Ici, m'ouvrent les cieux, là, m'ouvrent les enfers,
Tous les Arts, à-la-fois, étalent leur magie :
Vanloo donne à la toile, & le ſouffle, & la vie :
Bouchardon, dans la fonte, anime le métal ;
Et le marbre eſt vivant ſous la main de Pigal.

Un Eſchille nouveau, s'emparant de la ſcène,
D'un cothurne plus ſombre a chauſſé Melpomène :
Molière a vu Regnard, Deſtouches & Piron,
Dérober, dans ſes mains, ſon maſque & ſon crayon :
Bernis, ſur un luth d'or, monté pour les Horaces,
A chanté les ſaiſons, les heures & les grâces :
Au noir perſécuteur, caché ſous un manteau,
Voltaire, en mille écrits, arrache le couteau ;
Et d'un coup de ſa plume, avec un ris cauſtique,

Assourdit, en passant, le frélon qui le pique.

Anglais, baissez le front; vous, Grecs; & vous, Romains:
L'Univers voit en lui le plus grand des humains.
Homme étonnant! dis-nous quel art, quelle magie
Répand, sur tes écrits, la flamme & l'énergie?
Apprends à tes rivaux par quels charmes vainqueurs,
Captivant à-la-fois les esprits & les cœurs,
Ton génie a conquis le sceptre des Orphées.
Tu sus, dans tous les Arts, mériter des trophées;
Et ta main, jeune encor à quatre-vingts hivers,
Sut encor moissonner des lauriers toujours verds.

Sous le poids de sa gloire, ô douleur! il succombe:
Les Beaux-Arts éplorés gémissent sur sa tombe;
Et l'Envie, accourant par un dernier effort,
Vient troubler, à grands cris, le sommeil de sa mort.

Bienfaicteurs des humains! voilà votre partage,
Des honneurs, des affronts, le triomphe & l'outrage:
Mais, comme un trait de feu, du sein des préjugés,
La Vérité s'élève, & vos droits sont vengés.
Eh! qu'importent les temps, les mœurs & la Patrie?
On insulte à vos noms; l'Univers les publie:
Et vos sages écrits, en cent lieux répandus,
Vont, dans les cœurs des Rois, réveiller les vertus.

Le Salomon du Nord, que la gloire environne,
Forme vos nourrissons, à l'ombre de son trône;
Et Monarque à-la-fois aussi juste que grand,
Joint la palme du Sage, au fer du Conquérant,
Aux vautours de Thémis arrache leur victime,
Et relève, en pleurant, le pauvre qu'on opprime;
Joseph, chez les Germains, sans faste, sans flatteurs,
Foule aux pieds la molesse, & règne par les mœurs:
Sous la zône Cymbrique, un nouveau Triptolème
Met le soc en honneur, & s'honore lui-même.

A Lisbonne, à Madrid, on entend vos leçons ;
Je vois le Fanatisme éteindre ses tisons.

Toi, dont la main soutient, du haut de la Russie,
Un sceptre qui s'étend sur l'Europe & l'Asie,
Orné par tes vertus, ton génie & tes lois,
Le trône où tu t'assieds est l'école des Rois.
L'humanité, les mœurs, les arts, la tolérance,
Rendent tous les humains heureux sous ta puissance ;
Et tes vastes bienfaits, franchissant tes Etats,
Vont te gagner les cœurs où tu ne règnes pas.

Cependant Romanzof fait gronder ton tonnerre ;
L'Orient retentit du clairon de la guerre ;
Le Danube éperdu revoit en frémissant,
Ton aigle impétueux fondre sur le Croissant.
Mais déjà, souriant à la terre éplorée,
Catherine est pour elle une nouvelle Astrée ;
Et sa main, désarmant ses valeureux guerriers,
Unit Minerve à Mars, & l'olive aux lauriers.

Numa, père des Lois, Titus & Marc-Aurèle,
Ainsi se sont couverts d'une gloire immortelle,
La paix, la bienfaisance, & non pas les exploits,
Sont les vertus du trône, & forment les grands Rois.

Le Bosphore est calmé ; les Aigles déchaînées,
Qui couvroient de leur vol cent villes consternées,
Sur leurs foudres éteints, dorment en Orient.
L'homme a repris ses droits ; & je vois l'insurgent
Briser du Despotisme, & le sceptre & le glaive.
Aux champs Américains, la Liberté s'élève,
Du triple Léopard écrase la fierté,
Pose, sur un trident, son bras ensanglanté ;
& le front couronné des voiles d'un navire,
Etend, sur l'Univers, sa gloire & son empire.

Voilà donc ton ouvrage, & voilà tes bienfaits ;

O LOUIS ! jeune Lys, adoré des Français ;
Qui, montrant chaque jour tes bontés souveraines ;
Pour empire as le monde, & les cœurs pour domaines ;
Toi, qui rends à nos vœux le dernier des Henris.

Tel que l'astre éclatant du céleste lambris,
Ranimant, à-la-fois, le ciel, l'onde & la terre,
Fier & majestueux s'élève en sa carrière :
Tu sus, dès ton aurore, à ta puissante voix,
Ressuscitant les mœurs, l'abondance & les lois,
Couvrir ton jeune front des rayons de la gloire ;
Et l'éloge des Rois est déjà ton histoire.

M. GUYÉTAND.

VOYAGE DE HOLLANDE,

*Épître adressée à M***, alors en garnison à Minorque.*

DU pays où s'engloutit l'or,
Où les humains, tristes & chiches,
Calculant, renflant leurs trésors,
N'aspirent qu'à mourir bien riches,
Et jouissent pour tout plaisir
De celui de ne pas jouir,
Recevez, en forme lyrique,
Cet écrit sans grâce & sans sel,
Hélas ! enfanté sous un Ciel
Un peu trop anti-poétique.

Ah ! du-moins, dans les régions
De vos Baléares brûlantes,
Par leurs bizarres visions,
Quevedo, Rodriguès, Cervantes

Amusent vos réflexions :
Le Batave pesant & blême,
Non moins ennuyé qu'ennuyeux,
De tous les contes en ces lieux,
Ne connoît que ceux de Barême.
Mais sur les climats différents,
La nature équitable & sage,
D'une main puissante, partage,
Et ses bienfaits & ses talens.
Ces peuples tranquilles, sans chaînes,
Dégagés du joug des grandeurs,
Dans l'égalité de leurs plaines,
Offrent l'image de leurs mœurs.

Rival du maître du tonnerre,
Ici l'homme a créé la terre,
Plutus y sema des palais;
Le travail en fit sa patrie;
Flore même, pour ces marais,
A souvent quitté l'Hespérie.

Fiers citoyens de l'univers,
Là cent vaisseaux, tyrans des mers,
Sillonnent les timides herbes;
On voit leurs pavillons flottants
Se mêler aux chênes superbes,
Et régner au loin sur les champs.

Ce prés, émaillés de verdure,
Où bondissent mille troupeaux,
Jadis la main de la nature
Les avoit plongés sous les eaux :
Des barrières impénétrables,
Et des rochers inébranlables,
Par d'éternels & durs travaux,
Repoussent les mers fugitives.
J'ai vu l'Océan s'étonner,
Rugir, expirer sur les rives

Qu'il eſt forcé d'abandonner.

Par-tout d'élégants édifices,
Au bord des tranquilles canaux,
M'offrent leurs riches frontiſpices;
Ils ſont entourés de berceaux,
Où, par d'induſtrieux ciſeaux,
Chaque feuille eſt miſe à ſa place;
Et que réfléchit la ſurface
Du criſtal mobile des eaux.
L'ame errante, incertaine, avide,
Suit à peine, d'un œil rapide,
Les points de vue ingénieux,
Tantôt nobles, tantôt ruſtiques;
Et les percés myſtérieux
Des pompeux & ſombres portiques;
Chaque parterre eſt décoré
De ſon pavillon exagone,
Et d'un mercure bien doré;
Élevé comme ſur un trône,
Un balcon ſur l'onde eſt porté:
Là, ſéant avec gravité,
Fume un bon père de famille;
Près de lui ſa femme & ſa fille
En ſilence boivent le thé.

Au ſein de ces plaines heureuſes,
De leurs clochers majeſtueux,
Vingt cités riches & fameuſes,
Lancent les flèches dans les Cieux:
Harlem, & Leyde la ſavante,
Delft, Alcmaer, Tergou, Dordrecht,
Et les Janséniſtes d'Utrecht,
Et Roterdam la floriſſante,
Le beau village aux cent palais,
Où Marlborough, Heinſius, Eugène
Forgeoient le tonnerre & les traits
Qu'ils croyoient lancer ſur la Seine;

Et dans ſes magaſins divers,
Amſterdam, la grande épicière;
De ſes vaiſſeaux peuplant les mers,
Et de harengs l'Europe entière.

Qu'un autre dans ſes nobles vers;
De Pinto chante le bocage,
Maarſen & ſon brillant rivage,
Beverwick & ſes parcs nombreux;
C'eſt Sardem le laborieux,
Sardem aux ailes déployées,
Que célébreront mes accens.

Brouck ſur-tout enchante mes ſens;
Dans ſes chaumières égayées
Des plus éclatantes couleurs,
D'arbuſtes, de fruits & de fleurs;
De canaux, d'ombrage entourées,
Naïf emblême de ſes lois,
L'hymen a ſes portes ſacrées,
Qui n'obéiſſent qu'à ſa voix:
Ce ſable qui jonche les rues,
L'art & le goût, tous les matins,
Savent de leurs mains aſſidues
Y tracer de nouveaux deſſeins.

Non, de Tempé la bergerie,
Et les beaux jours de l'âge d'or
Ne ſont point une rêverie;
L'enchantement exiſte encor.
Voyez en beaux habits de fête,
Dans des ſeaux de pourpre ou d'azur,
Cent jeunes Nymphes, ſur leur tête,
Porter le nectar le plus pur;
Et la géniſſe bondiſſante,
On la prendroit à ſon air fier,
A ſa fourrure éblouiſſante,
Pour l'amante de Jupiter.

Loin de ce charme solitaire,
Qu'avec son peuple de Midas,
Et sa banque que je révère,
Amsterdam a bien peu d'appas;
Il se fait admirer sans plaire.

En vain à combler ses désirs,
S'empressent Mercure & Neptune,
J'ai vu le tableau du plaisir
Dans le temple de la fortune.
Du misérable condamné
A dérober l'or à la terre,
Ou du crésus qui l'y resserre,
Quel est le plus infortuné?
Celui que l'avarice ronge,
N'a qu'un vice, un malheur de plus:
Parmi ces trésors superflus,
Sa félicité n'est qu'un songe.

Quoi! l'esprit, le goût, le plaisir
Seroient-ils donc une chimère?
Leur charme seul peut adoucir
Notre court destin sur la terre.
Il faut penser, jouir, sentir,
Il faut désirer, il faut plaire.
La raison s'égare par fois;
L'erreur, la folie ont leurs droits;
Il en est de plus ou moins sottes;
Et le froid Batave a fait choix
De la plus triste des marottes.

Parmi ces bourgeois assoupis
Dans leurs insipides usages,
Il est pourtant quelques vrais sages;
Des beaux arts vivement épris:
Venderwert, Teniers & Miris,
Ont souvent enchanté ma vue:
Des cabinets dignes des Rois,

M'ont

M'ont fait passer plus d'une fois
La création en revue ;
Le peuple de chaque élément
Y conserve à jamais son être,
Tout insecte a droit d'y paroître ;
Mais il leur manque heureusement
Celui qu'on nomme petit-maître.

Sans tous nos dehors élégants,
Sans nos chimériques délices,
Leur esprit est tout en bon sens ;
Ils n'ont rien de nos agrémens,
Mais du-moins ils n'ont pas nos vices.

Point de nos bavards imposants,
Ni de fats en titre d'office,
Déshonorés si plaisamment,
Ni de belles par artifice,
Jouant l'esprit ou le caprice,
Et quelquefois le sentiment.

Vous avez vu dans le grand monde ;
Nos femmes à prétention,
Prêter l'oreille au doux jargon,
Minauder, sourire à la ronde,
Désespérer d'un air charmant,
Et leur époux & leur amant.

Tandis qu'assis tout auprès d'elles,
Ces automates redressés,
Qu'on nomme à Paris, Demoiselles,
Les yeux, ou distraits, ou baissés,
Arrangent leur tour de dentelles,
Mais souvent sans le rajuster,
Pour tout soin, pour toute pensée
Élancent leur gorge pressée,
Se font un art de palpiter.

Ici, c'eſt toute une autre affaire :
Vous verriez dans ſon froid maintien,
Une femme triſte & ſévère,
Comptant tout autre homme pour rien,
Lorgner ſans ceſſe & ſans myſtère
Son mari qui le lui rend bien.

Mais ſa fille vive & légère,
De l'agrément a tous les traits,
Sourit, agace, cherche à plaire,
Et montre ſans art ſes attraits
Fraîchement venus de Cythère.

Dans cet honnête & bon pays,
L'enjoûment joint à la décence,
Et même un peu d'expérience,
Sert à conquérir des maris,
Comme l'hypocriſie en France.

Qui voudra des jeux & des ris
Enchaîner la joyeuſe bande,
Il faut être fille en Hollande,
Il faut être femme à Paris.

Mais quoi ! de l'amitié touchante,
La voix dans mon cœur a gémi;
Je revole en ſon ſein chéri,
Calmer mon ame impatiente.

Pour jamais, ami, j'ai quitté
Ces plaines vaſtes, uniformes,
Je revois, ſous toutes ſes formes,
La nature dans ſa beauté.

Tandis que la pouſſière aride,
Sous l'eſſieu de mon char rapide,
Élève de vains tourbillons;
Que de la route ſablonneuſe,

Ma vue active & curieuse,
Suit au loin les larges sillons;
Tour-à-tour je vois disparoître,
Et se succéder & renaître,
Les scènes & les horizons.

Tantôt des doux fruits de Pomone
Je vois un côteau couronné,
Tantôt un vallon fortuné,
Où la paix a placé son trône.

Là, ce sont de nombreux troupeaux;
Qui paissent l'herbe renaissante,
Au bruit paisible des ruisseaux.

Ici, dans sa rapide pente,
Un fleuve, l'effroi des nochers,
Roulant ses ondes écumantes,
Arrose des plaines riantes,
Ou se brise au pied des rochers.

Du sommet des fières montagnes,
Sur les florissantes campagnes,
Mon œil s'égare & s'éblouit :
Ainsi qu'un torrent qui s'écoule,
Dans mon ame qui s'agrandit,
Mille objets s'élancent en foule.

Bientôt d'une antique forêt,
Je traverse les routes sombres,
J'éprouve un sensible intérêt
Dans l'horreur même de ses ombres.
Un voile épais couvre les airs,
Les vents agitent le feuillage,
Il semble que mon cœur partage
Tous leurs frémissemens divers.
Tout à coup, perçant le nuage,
Le soleil de longs traits de feux

Embrase les feuilles tremblantes,
Et j'admire, en baissant les yeux,
Leurs ténèbres étincelantes.

J'apperçois cent châteaux pompeux;
Dont l'orgueil se perd dans les nues,
Leurs terrasses, leurs avenues
Dominent les humbles hameaux,
Et les chaumières habitées
Par les vertus & les travaux.

J'arrive aux portes redoutées
Des cités sanglantes de Mars,
Je contemple ces boulevards
Couverts de bouches infernales;
Tout remplis d'embûches fatales;
Et ces angles & ces glacis,
Récélant sous eux le Ténare.
Honteux d'être homme, je maudis
Cet être follement barbare,
Plus heureux, lorsque je le vois
Jouissant d'un destin tranquille,
Loin des nobles crimes des Rois;
Embellir le riant asyle
De la paix, des arts & des lois.

Nanci, Commerci, Luneville;
Séjour brillant & révéré
De l'humanité couronnée,
Où j'ai vu ce Prince adoré,
Dont les bontés ont honoré,
Ont embelli ma destinée :
Que ne puis-je, aux pieds des autels
De la sagesse & de la gloire,
De mes sentimens immortels
Graver à jamais la mémoire !

M. Bordes.

DE L'EMPIRE DE LA MODE
SUR LES FRANÇAIS.

Jusqu'a quand, ſuberbe & frivole,
Verra-t-on régner parmi nous,
La mode, cette antique idole,
Que la France adore à genoux;
L'affectation puérile
Et l'imitation ſervile,
Diriger nos mœurs & nos goûts;
Et toujours de nouveaux caprices,
Conſacrer avec dignité
Des ridicules & des vices
La bizarre inſtabilité?

Jadis, dans des ſiècles gothiques;
Portant la croix ſur leurs drapeaux,
Tous les amans étoient dévots,
Et tous les guerriers fanatiques:
Autres temps, & nouveaux tranſports;
Dont la noble ardeur nous échauffe;
Enfin tout fat eſt Philoſophe,
Et tous nos ſots ſont eſprits forts.

Ivre de folie & de gloire,
Et plus ſouvent du jus divin,
Quand le Français pour tout refrein
Ne chantoit que l'ami Grégoire;
Qui l'eût dit, qu'abjurant Bacchus,
Et changeant d'erreur & de code,
Il deviendroit, avec méthode,
Un ſot & fade Apicius,

Fidelles à leurs triſtes flammes;

Nos bons ancêtres, en champ clos,
Combattoient pour l'honneur des dames,
Et par fois très-mal-à-propos :
Tout petit héros de ruelles,
Aujourd'hui, vil fléau des belles,
Rougiroit d'un seul sentiment;
On les amuse, on les déchire,
Et qui les méprise gaîment,
Est toujours sûr de les séduire.

Si deux cœurs ont pu s'enflammer;
De l'hymen, la chaîne légère,
En formant le vœu de s'aimer
Leur ôte le droit de se plaire.

Volant de l'un à l'autre excès,
Toujours dans l'ivresse & l'accès
Qui l'entraîne & le défigure,
Rarement on vit le Français
Dans les bornes de la nature.

Le culte qu'hier il prêchoit,
Aujourd'hui sa voix le blasphême :
Les arts & les sciences même
Semblent lui servir de hochet.
Les jours qui forment sa carrière,
S'embellissent à la lumière
De mille talens créateurs,
Et son caprice hétérodoxe
Vante l'absurde paradoxe
Qui les traite de corrupteurs.

Considérez nos Coriphées,
Nos Socrates & nos Orphées,
Métamorphosés tous les ans;
Les têtes de tous nos savans
Dans un nouveau goût attifées,
Et par notre esprit inconstant,

Chaque muse à son tour traitée,
Comme une maîtresse quittée,
Avec un mépris insultant.

L'art de penser & de s'instruire,
Fut long-temps ignoble & proscrit;
Le Français sut à peine lire,
Qu'il devint soudain bel esprit;
De sonnets, de madrigaux fades,
Et d'énigmes & de ballade,
Toute la France retentit :
L'érudition eut son règne.

La mode change, la dédaigne,
Elle perd soudain tout crédit.

Après tant de siècles barbares,
Enfin les talens les plus rares
Firent briller un nouveau jour :
Bientôt l'inconstance eut son tour.
Des arts aimables & des lettres,
Quand les esprits furent lassés,
N'a-t-on pas vu les géomètres,
Par nos coquettes agacés;
Tant la mode est toute puissante!

Par elle, aujourd'hui triomphante,
Dans mille insipides pamphlets,
Voyez la physicomonie
Déclarer la guerre au génie,
Et calomnier ses bienfaits.

Cœurs jaloux, esprits téméraires!
Pourquoi ces débats odieux?
Dons sacrés de la main des Dieux,
Tous les arts ne sont-ils pas frères?

Oh! qui pourroit jamais nombrer

Tous les préjugés despotiques,
Toutes les modes tyranniques
Que Paris a vu s'illustrer ?
Extravagances passagères,
Jargon & bon ton éphémères ;
Tour-à-tour vantés & flétris ;
De féconds & lourds Scudéris ;
La galante pédanterie ;
L'impertinente étourderie
De tant de modernes écrits ;
Sons le persifflage fantasque,
Et si plattement rebattu ;
La sottise habillée en masque,
Cherchant querelle à la vertu ;
Les ridicules mascarilles,
Tout bouffis de leurs grands canons ;
Et les détestables Cléons,
En cabriolet, en chenilles ;
Nos fades suppôts de Thémis ;
Nos jolis guerriers de Cythère,
Découpant, brodant au tamis,
Et n'ayant plus nulle autre affaire ;
Les petits réduits clandestins,
Les petits bijous enfantins,
Et les partis philosophiques,
Et les brochures impudiques,
Et les bouffons, & les pantins.

Vainement la raison soupire :
Tour-à-tour méprisant sa voix,
Dans ce long tissu de délire,
Tout ridicule eut notre choix.
Quoi donc, la France en ses chroniques
Mit-elle la mode & ses droits
Au nombre de ses lois saliques ?

De nos premiers ans égarés,
Ainsi la course se consume ;

Si chez nos fous invétérés,
La raiſon enfin ſe rallume,
C'eſt d'un feu débile, mourant.
De longues erreurs précédée,
La vieilleſſe, ainſi dégradée,
Perd ſon caractère impoſant;
Et ſoumis à l'adoleſcence
De nos mœurs, le ton dominant
Eſt toujours dans l'efferveſcence.

Toujours le bon air eſt daté
Par quelque nouvelle ineptie.
La ſageſſe devient folie,
La vertu, ſingularité.
Par-tout vous voyez dans leurs faſtes,
De nos Français infatués,
L'eſprit, le goût proſtitués
Par les plus bizarres contraſtes.

Qu'un petit-maître original,
A Paris crée une ſottiſe,
Un progrès rapide & fatal
En France la naturaliſe;
Qu'elle diſparoiſſe, auſſitôt,
Ainſi que la vague chaſſée,
A qui ſuccède un nouveau flot,
Par une autre elle eſt remplacée.

Eſclaves des opinions,
Cerveaux légers, vides & minces;
Vous êtes des caméléons:
Les ſinges ſont dans les Provinces.

Dans le tourbillon de nos goûts;
Il n'en eſt point d'héréditaires;
Chaque ſiècle a de nouveaux fous:
Nous avons rougi de nos pères,
Nos enfans rougiront de nous.

Ces métamorphoses, ces crises,
Ces convulsions d'un instant,
Tant de vertiges, de méprises,
D'un vice toujours subsistant
Sont les symptômes déplorables :
La vérité ne change point ;
Les vertus sont inébranlables,
Et la sagesse n'a qu'un point.
De l'Europe qui la contemple,
Moins frivole, moins inquiet,
Le Français deviendroit l'exemple :
Faut-il qu'il en soit le jouet ?

Raison douce, auguste, tranquille,
Chez ce peuple, ami de l'honneur,
Serez-vous toujours sans asyle ?
Plaisirs purs de l'ame & du cœur,
Vous périssez dans le tumulte,
Et le germe du vrai bonheur
Parmi nous est encore inculte.
Sans doute un plus solide choix
Auroit fixé notre caprice :
Tant d'inconstance est-à-la-fois,
Notre crime & notre supplice.

O plus sages & plus heureux,
Ces peuples simples & sévères,
Qui, comme un dépôt précieux,
De leurs ancêtres vertueux
Conservent les mœurs tutélaires !

Mais le temps qui sut réprouver
Tant d'erreurs, de travers, de sectes,
A nos jours voulut réserver
La plus vile espèce d'insectes.

Bons Gaulois ! nos dignes aïeux,
Voyez, du haut de l'empirée,

La méchanceté consacrée
Dans ces climats, jadis fameux
Par votre franchise adorée,
Et méconnoissez vos neveux.

Tous ces brillants énergumènes,
Se donnant des airs de fléaux,
Sont érigés en phénomènes
Par leurs petits cathécumènes,
Imitateurs de leurs propos.

Voyez avec quelle licence
Le vice, enhardi par l'esprit;
Sait déconcerter l'innocence;
Comment la vertu, sans crédit;
Baisse l'œil, soupire & s'enfuit.

Chez le peuple le plus aimable;
Quel sage nous dévoilera
Comment ce monstre s'engendra?
Vice absurde, erreur incroyable,
Vil talent de qui n'en a pas.

Que dis-je? aujourd'hui le génie
Vient l'embellir de ses appas.
Feu sacré, céleste harmonie,
Et toi, sainte philosophie,
Mon œil ne vous reconnoît plus!
Tous les talens sont devenus
Le sujet d'un triste problême,
Et, sur leurs trésors corrompus;
La vertu crie à l'anathême.

Le Pinde n'est plus qu'un volcan
Qui vomit des flammes mortelles,
De philosophiques libelles,
Le portique est un vil encan.
Esprits sublimes, cœurs sauvages,

Ce que vous enſeignez le mieux,
C'eſt l'art funeſte des outrages.
Je vois, dans ce ſiècle orgueilleux,
Cent Philoſophes, peu de ſages.

Tant de fiel peut-il abreuver
Ces ames qui ſembloient divines ?
L'eſprit ne peut-il s'élever,
O vertu! que ſur tes ruines?

Par ſes mépriſables débats,
Notre Hélicon ſe déshonore,
Et malheureux dans les combats,
Le Français léger rit encore.
Lui-même, au milieu de Paris,
Conſolé par un trait cynique,
Il chante ſes lauriers flétris :
O patrie! idole gothique,
Tous tes autels ſont abattus;
Ton ſaint nom proſcrit : tu n'es plus.

La muſe auſtère de l'hiſtoire,
D'un ineffaçable burin,
A déjà gravé ſur l'airain,
De nos jours la triſte mémoire.
Ceſſons d'accuſer la victoire;
Ceſſons d'admirer nos malheurs;
Sans les vertus & ſans les mœurs,
Il n'eſt point de gloire durable,
Et le mépris du ſentiment,
Par une ſuite inévitable,
Doit anéantir le talent.
Tous deux brillants des mêmes flammes;
L'homme utile, eſt ſeul vraiment grand.
Plaiſanter éternellement
Eſt le lot des petites ames.
Dans nos cercles tumultueux
Où règne un délire funeſte,

Toujours le fat présomptueux
Éclipse le sage modeste.
Par le luxe & l'oisiveté,
Par la futile aménité,
Dont s'énorgueillit le grand monde;
Tout héroïsme est avorté,
Toute grandeur d'ame inféconde.

L'estime, l'amour des vrais biens
Se perd dans cette épidémie :
L'esprit a tué le génie;
Le faux goût a créé les riens :
Et sur cette scène mobile,
Lorsque la sagesse tranquille
Est reléguée aux derniers rangs;
Souvent la folie indocile
Remplit les rôles éclatants.
La mode fait la renommée,
Son choix, en dépit du bon sens;
En colosse érige un pygmée :
L'ame n'est rien, l'esprit est tout.
Hélas! insensés que nous sommes,
Nous avons des grâces, du goût;
Nos voisins grossiers ont des hommes.

Non que, censeur injurieux,
Je veuille, avec misanthropie,
Appesantir sur ma patrie,
Les traits d'un crayon odieux.

O peuple brillant & volage!
Tour-à-tour terrible & charmant;
Nul ne t'égale en agrément,
Et nul ne te passe en courage :
Doux, sociable, ingénieux,
Sensible, & toujours généreux;
Loin de toi, l'erreur, l'imposture
Qui guidoient tes pas au hasard;

Tes vertus sont de la nature,
Et tous tes défauts sont de l'art :
Les grâces furent ton partage ;
Prête à la raison leurs attraits :
On adoreroit le Français,
S'il ne rougissoit d'être sage.

M. BORDES.

LEÇONS DE CONDUITE,

A une femme qui les demandoit à l'Auteur.

IL faut, discrète, mais sincère,
Parler avec prudence, & plus souvent se taire ;
S'exprimer naturellement ;
Modeste en sa parure, aimable en sa sagesse,
Ne point prendre d'amans, ne point perdre d'amis ;
Mériter d'un ami l'estime & la tendresse.
A ses défauts se plier sans foiblesse ;
Faire un choix des plaisirs même les plus permis ;
Et jamais au hasard ne donnant de promesse ;
Remplir exactement tout ce qu'on a promis.
Il faut, loin des tracasseries,
Loin des méchancetés & loin des brouilleries,
Sans crainte & sans ennui, vivre dans sa maison ;
Ignorer que l'on est jolie ;
Craindre des passions la honte & la folie ;
Et consulter toujours l'honneur & la raison.

DESMAHIS.

Fin du tome troisième des Poésies.

TABLE ALPHABETIQUE

Des AUTEURS, *dont les Ouvrages sont contenus dans les trois volumes des Poésies diverses* (1).

(1) Outre les pièces que nous allons placer au-dessous des noms de leurs Auteurs, cette collection comprend encore d'autres pièces anonymes, dont nous donnerons une table séparée. Le chiffre romain marque le volume, & le chiffre arabe la page à laquelle chaque pièce doit se trouver.

DUFRESNY

TABLE
DES PIÈCES ANONYMES
CONTENUES dans les trois volumes des Poésies diverses.

TOME PREMIER.

Epigramme :

TOME SECOND.

TOME TROISIÈME.

Fin de la table des Auteurs.

